



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

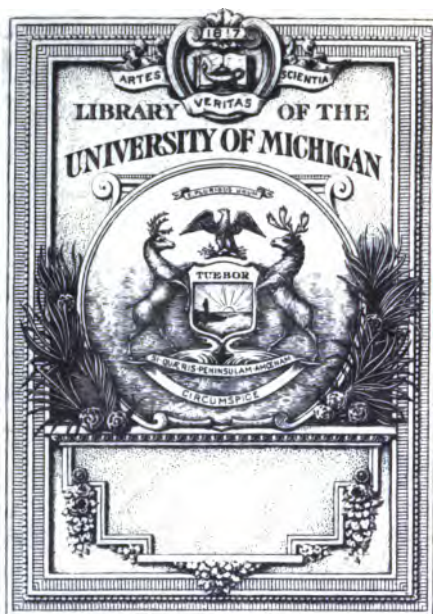
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

PQ

1211

A2

B58

1st Ser



BIBLIOTHÈQUE
DES
THÉÂTRES,

Lettres R. S.

TOME XXXVII.

Pièces contenues dans ce Volume,

Retour de l'Ombre de Moliere

Retour du Goût.

Réunion des Amour.

Réveil de Thalie.

Rival par ressemblance.

Saül.

Scévole.

Sermens indiscrets.

BIBLIOTHÈQUE DES THÉÂTRES,

Composée de plus de 530 Tragédies, Comédies, Drames, Comédies-Lyriques, Comédies-Ballets, Pastorales, Opéras-Comiques, Pièces à Vaudevilles, Divertissemens, Parodies, Tragi Comédies, Parades, tant anciennes que nouvelles.

RECUEIL AUSSI UTILE QU'AGRÉABLE.

On y a joint les Anecdotes concernant toutes les Pièces qui ont été jouées tant à Paris qu'en Province ; les noms de tous les Auteurs, Poètes ou Musiciens, qui ont travaillé pour tous nos Théâtres, des Acteurs ou Actrices célèbres qui ont joués à tous nos Spectacles, avec un Jugement de leurs Ouvrages & de leurs talens,

T O M E XXXVII.

Lettres R, S.



A P A R I S,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire,
rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

1784



*Voisenon, Claude Henri de Furcy,
abbé de*

**LE RETOUR
DE L'OMBRE
DE MOLIERE,
COMÉDIE,**

EN UN ACTE ET EN VERS,

*Représentée pour la première fois par les
Comédiens François Ordinaires du Roi,
le 21. Novembre 1739.*

Le prix est de 24 sols.



A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques,
au-dessous de la Fontaine S. Benoît,
au Temple du Goût,

M. DCC. LII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



*Dram. 7d.
Sept. 7 Rom. Rang.
3-7-88*

**LE RETOUR
DE L'OMBRE
DE MOLIERE,
COMÉDIE.**

3-24-38 2116/8

ACTEURS.

FINETTE,

LEANDRE.

LE BON SENS.

MOMUS,

UN AUTEUR.

PASQUIN *en Femme.*

L'OMBRE DE MOLIERE.

*La Scène est sur le Mont-Parnasse dans le vestibule
de l'appartement de Thalie.*



LE RETOUR
DE L'OMBRE
DE MOLIERE,
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

FINETTE *seule.*



ENDANT l'absence de Moliere ;
Je suis commise dans ces lieux
Pour opposer une barriere
A tous les Auteurs ennuyeux.
C'est ici que loge Thalie :
Pour mériter de paroître à ses yeux ,
Il ne faut pas être trop sérieux ,
Ni trop donner dans la folie.

P iij



SCENE II.

LEANDRE, FINETTE.

LEANDRE.

FINETTE, chez Thalie aurai-je enfin accès ?

FINETTE.

Et quel titre avez-vous pour qu'on vous le permette ?

LEANDRE.

Parbleu, je suis charmé de tes attraits ;

Avec plaisir tu reçois la fleurlette.

FINETTE.

Il est des gens qui ne sont faits

Que pour connoître la Soubrette.

LEANDRE.

Je verrai ta Maîtresse en ce jour, ou jamais :

Oui, je prétens me faire adorer de Thalie.

Tout est pour moi ; j'ai du brillant,

De l'aimable, du vif, du gentil, du saillant,

Du leger en un mot ; je frise la folie ;

Je sçais manier un portrait ;

J'ai de l'expression , je tourne le couplet ;
Je suis mordant , de crainte d'être fade.
Je ne me refuse aucun trait ,
Et j'arrondis une tirade.

FINETTE.

Il faut encor d'autres talens ,
Je vous en donne ma parole.
Thalie est gaye , & non pas folle.
D'ailleurs , il faut avoir l'aveu de ses parens.

LEANDRE.

Je ne les connois point ; peins-moi leur caractère,
Et nomme-les par nom & par surnom.

FINETTE.

Il faut d'abord commencer par la Mere.

LEANDRE.

Oui, l'on en est toujours plus certain que du Pere.
La Mere enfin ?

FINETTE.

Se nomme la Raison.

LEANDRE.

Le vilain nom ! L'ame en est assoupie ;
Il arrête du sang la circulation ;
Cela sent son apoplexie.

P *iiiij.*

Est-elle bonne femme au moins ?
Laisse-t-elle conter la fleurette à sa fille ?
Car tous ces fiécles-là courbés sur la bequille ,
A troubler la jeunesse appliquent tous leurs soins.

FINETTE.

Oh ! jamais elle ne querelle ;
Et même elle se cache bien :
Mais elle est toujours avec elle.

LEANDRE.

Cela ne me fait rien.
Si je puis parler à Thalie ,
Cette vieille déguerpira ;
Je la dérouterai , je te le certifie.
Il faut, quand je parois , prendre ce parti-là.
Que fait sa fille ?

FINETTE.

Elle est à sa toilette.

LEANDRE.

C'est-à-dire qu'elle est Coquette ?

FINETTE.

Coquette ! le terme est trop fort.
Elle veut plaire.

LEANDRE.

Eh bien, je gage
Qu'avec mon air & mon langage
Je l'enforcclerai dès le premier abord.
N'est-ce pas, toi qui prens le soin de sa coëffure ?

FINETTE.

Non pas, Monsieur ; ce sont des hommes :

LEANDRE.

Ciel !

Par quelle bizarre aventure
N'en suis-je pas instruit ? Car en fait de parure

Et d'artificiel,

Je suis, je te le jure,

Un vrai prodige de nature.

Je porte un composé de fleurs ;

J'en ai de toutes les couleurs,

Des Tricolores, des Pensées,

Des Tubéreuses, des Oeillets,

Dans une touffe de Bluets

Des Tulipes entrelassées.

FINETTE.

Oh ! vous ne lui conviendrez pas.

Cette parure est pour une journée ;

Elle périt aussi-tôt qu'elle est née ;

Et ma Maîtresse veut de solides appas,
De ces appas qui soient toujours de mode,
Qu'avec les mains de l'art la nature accommode.
Vous ne pourriez jamais la coëffer à son point.

Votre garniture ginguette

Ne lui conviendrait point :

Gardez-la pour une Grisette.

Adieu, Monsieur.

LEANDRE.

Ah ! ma chère Finette,

Parles pour moi ; fais-en l'essai ;

Dis-lui bien que j'aspire à me voir dans ses chaînes,

Que je n'ai jamais fait une Pièce, il est vrai ;

Mais quatre Volumes de Scenes.





S C E N E I I I.

L E A N D R E , *seul.*

Elle peut bien me faire entre-

Mon impatience est extrême :

Mais peut-être je n'ai besoin que de moi-même.

Dans ce palais tâchons de pénétrer.

(Il va à la porte.)





SCENE IV.

LE BON SENS, LEANDRE.

LE BON SENS *d'un ton brutal.*

QUI va-là ?

LEANDRE *humblement.*

Monsieur ...

LE BON SENS.

Ose se présenter ainsi !
Quel Génie

LEANDRE *à part.*

Ah, quelle physionomie !

Quel esprit rauque ! tout ceci

Sent son Portier de Comédie.

(*Au bon Sens.*)

Dites-moi, n'est-ce pas ici

Que demeure Thalie ?

LE BON SENS.

Oh ! si vous doutez du logis ,

Apparemment que vous n'y venez gueres.

Se doute-là recule vos affaires ,

Et vous ne sèez point admis.
La Déesse jamais ne voit que ses amis,
Et ne reçoit point de visites.

LEANDRE.

Si vous connoissiez mes mérites ! ...

LE BON SENS.

Dites-moi votre nom, voyons s'il est marqué
Parmi ceux qui forment ma liste,
Vous avez l'air d'un Auteur efflanqué
Qui suit le clinquant à la piste.

LEANDRE.

(*Au bon Sens.*) (à part.)

Je ne suis que l'esprit. Que cet homme est choquant !

LE BON SENS.

Vous perdez donc souvent haleine,
L'esprit plus léger que le vent
Ne s'offre qu'aux Auteurs qui le cherchent sans
peine.

On court après lui vainement :
Lorsqu'on croit l'attraper, on n'en tient que l'image.

On fait comme Ixion,
Qui croyoit embrasser Junon,
Et qui n'embrassoit qu'un nuage.
Sçavez-vous mon nom seulement ?

LEANDRE.

La demande est extraordinaire ?
Pour entrer quelque part , Monsieur , assurément ,
Je n'ai pas cru qu'il fût fort nécessaire
D'en connoître le Suisse.

LE BON SENS.

Oh ! le trait est fort bon ,
Et bien digne du personnage.
Vous croyez Le bon Sens un Suisse de maison ?

LEANDRE.

Vous , Le bon Sens ?

LE BON SENS.

Oui , c'est mon nom.

Adieu , devenez sage ,
Je pourrai prendre un autre ton.
Je suis doux avec la raison ;
Et je deviens sauvage
Avec l'homme à jargon.





S C E N E V.

LEANDRE *seul.*

O Uf ! je viens d'essuyer une mauvaise chance.
El me desservira , loin de me protéger.
Je lui trouve un air étranger ,
Et je ne le crois pas de France.





SCÈNE VI.

FINETTE, LEANDRE.

FINETTE.

MA foi, vos affaires vont mal.

LEANDRE.

Je ne sçai plus où sera mon refuge.

Votre portier est si brutal ! ...

J'aime mieux le portier d'un Juge.

Car on en est du moins quitte pour son argent.

FINETTE.

Eh ! le nôtre, il est vrai, n'est pas d'humeur en-
trante.

LEANDRE.

Comment te traite-t-il ?

FINETTE.

Tout au plus poliment.

Et j'ai l'art d'adoucir l'humeur récalcitrante.

Oh ! le bon Sens n'est pas, vraiment ;

Si dur qu'il le paroît, & qu'on se l'imagine.

Malgré lui-même il est galant ;

Et souvent il perd tête en voyant une Mine.

LEANDRE.

As-tu parlé pour moi ?

FINETTE.

Très-inutilement.

Elle avoit grande compagnie.

J'ai nommé votre nom , vanté votre talent ;

Et dans le cercle de Thalie ,

On ne vous connoît nullement.

J'ai de vos qualités fait de vains étalages.

Nos vieux Auteurs , ces graves personnages ,

Qui , d'un esprit aimable , & d'un jugement sain ,

Réformoient les travers de l'humaine nature ,

Et nous traçoient , du cœur , une grande peinture ;

M'ont écoutée avec dédain.

» Ce brillant , m'ont-ils dit , n'est que de la fadaise ;

» Crois-tu qu'un Michel-Ange , ou bien un Raphaël ,

» Un Titien , un Veronese ,

» Doivent placer dans un rang immortel

» Les Tableaux d'un peintre en pastel.

LEANDRE.

Tous ces bons Messieurs-là m'ennuyeroient bien ,
je pense.

FINETTE.

Voilà , de nos amis , la pure quintessence.

- » Messieurs, leur ai-je dit, vous sêchiez sur un plan
- » Pendant le cours entier d'un an ;
- » Vous fondiez les esprits ; vous fouilliez dans les
- » ames.
- » Leandre, chaque jour, sçait trouver le sujet
- » D'une douzaine d'Epigrammes :
- » Au bout du mois cela fait un recueil complet
- » Et de bluettes & de flammes ;
- » Il les écrit sans suite & sans projet ;
- » Il les rassemble ensuite pièce à pièce ;
- » Et tout l'ouvrage est un feu violet.
- » En trois Actes tous neufs il a fait une Pièce :
- » Le premier Acte en bouts rimés comme un Sonnet,
- » Il a mis le second en mauvaise musique ;
- » Le troisiéme, sans doute, étoit le plus parfait :
- » Il étoit en danse gotique,
- » Et le dénouement en ballet.
- » Le tout assaisonné de petites pensées,
- » Bien mignones, bien compassées,
- » Car son esprit entortillé,
- » Fécond en petites merveilles,
- » Avec un stile éparpillé,
- » Est semblable à des nompareilles.

LEANDRE.

Tu veux me plaisanter, je croi ?

Tu ferois trop heureuse en venant avec moi ,
Tu parlerois d'esprit en petite Maitresse
Sans servir de rien à la pièce.
Si tu ne voulois pas parler ,
Je ferois sûr de te faire briller
Dans une scene neuve & belle.

FINETTE.

J'entens , vous me feriez jouer de la vielle.

LEANDRE.

Peut-être bien un jour tu n'aimeras que moi.

FINETTE.

Eh qui peut répondre de foi ?
Un prodige d'orgueil, c'est-à-dire, une prude ,
S'arme d'un regard fier & rude ,
Echaffaude bien sa vertu
Sur un ajustement austere.
Tant que son cœur n'est point tenté ni combattu ,
Sa fierté se rengorge , & son air se resserre ;
Mais qu'un objet vienne à lui plaire ,
L'œil s'adoucit ,
Le cœur molit ,
L'échaffaut rompt , la vertu tombe à terre ;
Oui , oui , cette vertu peut parler un instant ;
Mais le cœur vient à la traverse ,
Qui vous lui donne sur le champ
Un bon soufflet , & la renverse.

LEANDRE.

Finette, allons, il faut tâcher
De me faire entrer chez Thalie;
Molière, j'en suis sûr, lui perdra le génie;
Je l'aime trop, pour m'empêcher
De lui dire en ami ce que l'on en public;
Et je ne veux avoir rien à me reprocher.

FINETTE.

Oh! ne vous flattez pas d'entrer chez ma Ma-
tresse.

LEANDRE.

Mais, Finette...

FINETTE.

Je n'entens rien.

LEANDRE.

Que faut-il donc faire?

FINETTE.

Une pièce.

LEANDRE.

Mais, Finette, je danse bien.

FINETTE.

Une pièce, une pièce.

LEANDRE.

Je suis, de plus, très-grand Musicien.

FINETTE,

Une pièce, une pièce,

LEANDRE,

Je la régalerai du cri parisien,

FINETTE,

Eh, Monsieur, en un mot, il nous faut une pièce;

LEANDRE.

Oh ! malgré toi, je suis certain
Que j'entrerais,

(Il veut entrer.)

FINETTE,

Non, votre effort est vain,
N'allez pas faire d'incartade,
Car je vous ferme le chemin
Par une gargouillade.

LEANDRE.

Puisque tu le prends sur ce ton,
J'abandonne Thalie, & je la laisse seule,
Avec tout son peuple barbon.
Bientôt, à force de raison,
On n'en fera qu'une bégueule:
Dis-lui qu'elle se tienne bien :
Je ne prétens la ménager en rien.

Cet hyver , je veux mettre en pièces
Ces Ouvrages si beaux qu'elle nomme des Pièces.
Elle m'appelleroit envain à son secours.

Sa sœur cadette
Est aimable & coquette ,
Je vais faire ses plus beaux jours.

FINETTE.

Je vous crois en effet digne de son estime.

LEANDRE.

Cet hyver , je suis sûr d'un suffrage unanime.
J'ai le portrait le plus galant
De la Danseuse pantomime ,
Avec celui d'un anonyme
Qu'on trouvera très-ressemblant.

FINETTE seule.

Nous voyons sans effroi le courroux qui l'anime.



SCENE VII.

MOMUS *amoureux*, FINETTE.MOMUS *d'un air niais*.**S**erviteur.

FINETTE.

Que veut ce nigaut ?

MOMUS.

Je voudrois tout-à-l'heure
Monter là-haut.

FINETTE.

Quoi, chez Thalie ?

MOMUS.

Eh oui, c'est-là que je demeure.

FINETTE, *d'un ton railleur*.

En vérité ?

MOMUS.

Vraiment, j'en suis aimé.

FINETTE.

Je le crois bien.

MOMUS.

Ne prétendez pas rire,

FINETTE.

Voilà , ma foi , l'on peut le dire ,

- Uun petit homme bien formé,

Vous sçavez bien que le Temple est fermé,

Nommez-vous pour que l'on vous ouvre,

Vous paroissez bien langoureux.

MOMUS.

Oh dame ! c'est que je suis amoureux.

FINETTE.

A votre mine on le découvre.

MOMUS.

Je suis Momus.

FINETTE.

Que me dites-vous-là ?

MOMUS.

Eh vraiment, oui : je viens de l'Opéra.

Quel pays , & quel gens ! j'étois glacé de crainte.

Je m'y suis égaré : c'est un vrai labirinte.

FINETTE.

Ah , quel petit peste malin !

Vous vous êtes tiré d'affaire ?

Vous

Vous avez bien médité ? c'est votre caractère.

M O M U S.

Oh non , je n'y suis plus enclin.

Dans les cieux j'aimois à médire ;

Mais l'Opéra doit être exempt de la satire.

F I N E T T E.

Certainement , c'est un lieu sans défauts !

M O M U S.

On y fait pourtant de bons sauts.

F I N E T T E.

Quel étoit votre personnage ?

M O M U S.

Je me suis mis au rang des amoureux transis ;

J'ai pris le nom du beau Berger Tircis.

F I N E T T E.

Vous aimiez une fille étourdie & volage.

M O M U S.

Non , vraiment, j'en voulois une qui fût bien sage.

F I N E T T E.

Avez-vous eu le bonheur d'étrener ?

MOMUS.

Eh oui, je l'ai trouvée.

FINETTE.

Ah ! je n'ai rien à dire.

MOMUS.

Le compliment étoit difficile à tourner.

» Momus, qui blâme tout, vous aime & vous admire.

(Ai-je dit galamment)

» D'adorer vos appas occupé seulement,

» Il renonce pour vous au plaisir de médire.

FINETTE.

Il falloit tout autant lui dire :

» Jadis je sçavois employer

» L'art de plaire, & de faire rire ;

» Mais puisque je vous aime & que je vous admire,

» Je ne sçaurai plus qu'ennuyer.

L'Auteur a manqué votre rôle.

Il devoit vous rendre amoureux

D'une Bergere qui fut folle,

Et vous faire médire en déclarant vos feux ;

» Lui dire ; si vous étiez sage,

Si vous goûtiez le sentiment,

» Si vous aimiez mieux un amant

- » Qu'un amour de passage ,
» Je vous détesterois ; je médirois de vous ;
» Je vous traiterois en Déesse ,
» Mais vous succombez sans foiblesse ;
» Vous n'aimez aucun homme , & vous les flattez
» tous :
» Voilà ce qui pour vous me picque & m'intéresse.

En le prenant sur ce ton-là ,
Vous ne pouviez manquer de plaire ;
Et sans sortir de votre caractère ,
Vous attrapiez le ton de l'Opéra.

MOMUS.

Oui , j'aurois pu donner dans la faillie ;
Mais l'on m'auroit accusé de piller
Le Carnaval & la Folie.

FINETTE.

Cela valoit bien mieux que de faire bâiller.

MOMUS.

La pantomime est si divertissante ,
Que pour la contraster j'ai donné dans l'ennui.

FINETTE.

Pour paroître plus éclatante ,
Elle n'a pas besoin de cet appui.
Les gestes du Danseur , ses regards , sa figure ,

Q ij

Sont de Momus la naïve peinture.
Votre esprit , de ses pas , devoit être jaloux ;
Ses pieds en disent plus que vous.
Refondez tout votre A&e ; allez changer les rôles ;
De ce couple léger rendez bien les appas ;
Dans votre esprit faites entrer leurs pas ,
Et mettez-les tous en paroles.





SCENE VIII.

UN AUTEUR, FINETTE.

FINETTE.

Que veut cet homme sombre ? Il a l'air vaporeux !

Je n'ai jamais rien vu de si triste en ma vie.

Il porte l'ennui dans ses yeux ;

Malgré moi , de bâiller , je sens naître l'envie.

L'AUTEUR.

Ciel ! on bâille ! au secours ! je tombe en pamoison.

FINETTE.

Qu'avez-vous donc , Monsieur ?

L'AUTEUR.

Une convulsion.

Je suis l'Auteur de l'Ecole du Monde.

Quand on bâille voilà ma situation.

FINETTE.

Il est vrai qu'au milieu de l'inclination

Les bâillemens commencerent leur ronde.

Q uij

L'AUTEUR.

Je n'en suis pas encor revenu maintenant ;
Car l'Aëtrice avoit une mine
Incompatible avec le bâillement.
J'en ai découvert l'origine.
On m'a depuis peu révélé
Que pour faire bâiller on avoit cabalé.

FINETTE.

Oui-da ; mais vous étiez le chef de l'entreprise.

L'AUTEUR.

Une pièce choisie, une pièce de mise,
Avoir un si honteux destin !
La honte en rejaillit sur tout le genre humain.
L'allégorie étoit exquise :
Je l'avois lue à deux Régens,
Amis sans fard & sans manège,
D'un goût très-fin, & point trop indulgens,
Qui me la demandoient pour jouer au Collège.
Après un jugement si bon,
Le Parterre bâille & s'ennuie !
Encore un coup j'en veux avoir raison :
Et de ce pas je vais trouver Thalie.

FINETTE.

Alte-là, mon joli garçon.

Avec votre mine discrète ,
Et votre grand chapeau ,
Pour assister à sa toilette ,
Vous êtes un friand morceau !
Tenez-vous-le pour dit , allez briser vos plumes ,
Cessez d'instruire l'Univers.
Il n'est qu'un fou qui croit dire en sept ou huit cens
Vers
Ce que Moliere à peine a mis en huit volumes.

L'AUTEUR.

Ma fille , avec votre caquet
Vous aimez mieux le feu follet ,
Et la brillante bagatelle
D'un étourdi qui parle à son valet
Sur la Musique ancienne & nouvelle.

FINETTE.

Vous mettez-vous en parallèle ?

L'AUTEUR.

Ah , c'étoit un morceau joliment enchassé !

FINETTE.

Sans doute , puisqu'il a sçu plaire.
Ce qu'aime le Public est toujours bien placé.

L'AUTEUR.

A ce qu'il me paroît , votre tête légère

Q uij

Aime tous les discours sans corps , sans liaison ,
Qui mettent sans pitié le bon Sens en prison ;
L'étincelle vous plaît , vous pique , vous agite ;
Et je croyois , à voir votre minois fripon ,
Que vous aimiez un feu qui s'éteignît moins vite.

FINETTE.

Comment donc , mon ami , vous faites le léger !
Mais vous n'avez du monde encore qu'un faux air.
Apprenez qu'il n'est point de chose plus aisée
Que d'avoir du bon sens à tête reposée ;
Et la grande façon dans le siècle présent ,
C'est d'avoir son esprit tout en argent comptant.
Avec votre raison vous me la donnez belle !
Il ne tiendrait qu'à moi d'avoir de la cervelle ;
Mais c'est le vrai moyen d'ennuyer à coup sûr :
On n'est plus dans le goût d'un esprit juste & mûr.
Ses traits les mieux frappés , ses discours les plus
mâles ,
Sont des feux sans éclat , des étincelles pâles.
J'aime mieux un bon mot , qu'on lâche à tout hasard ,
Que tous ceux qu'on arrache entre les mains de l'art.
Il vous appartient bien de me rompre en visière ,
De dire que mon feu n'est que fausse lumière ;
Géometre glacé dont le pesant compas
Enerve la pensée , en flétrit les appas ,
Destructeur du brillant , du goût , de la finesse ,
Solide raisonneur , mais sans délicatesse ;

Censeur amer & sombre, homme grave & profond,
Qui du feu de l'esprit rabat le premier bond ;
Parleur aride & sec que la justesse abuse ,
N'aimant mieux dire rien qu'un rien qui nous amuse,
Votre morale affomme ; & pour tout compliment
Je vous réponds , Monsieur , par un grand bâille-
ment.

L'AUTEUR.

L'on m'affomme , l'on m'affaffine.
Vous sçavez mon foible , ah , coquine ,
Vous violez le droit des gens.





SCENE IX.

PASQUIN *en femme*, UN AUTEUR,
FINETTE.

PASQUIN *en femme*.

N On, les hommes jamais ne furent si méchans,
Et sans doute on avoit conjuré ma ruine.

L'AUTEUR.

Ah, nous allons voir un beau bruit,
C'est le Médecin de l'esprit.

PASQUIN.

Oui, je soutiens qu'il faudroit rompre
La cruelle habitude où le Public se met,
De crier, rire, & d'interrompre
Une pièce, à l'endroit du plus vif intérêt.
Je ne puis digérer l'offense
Qu'on me fit, en faisant finir.
Voyez un peu la belle avance
De m'habiller en femme, pour venir,
Au Public, sans parler, tirer ma réverence!

FINETTE.

Je vous approuve fort , & c'est un grand affront.
Le Public a cette habitude ,
Mais les Auteurs l'en déferont.

PASQUIN.

Comment ?

FINETTE.

En faisant une étude
De ne lui donner que du bon.

L'AUTEUR.

Sans doute , vous avez raison.

PASQUIN.

Ah , vous voici , Monsieur le Pedant de College !
Avec vos passions , & leur vilain cortège ,
Vous avez commencé par fâcher le Public.

L'AUTEUR.

Il devoit pourtant être affamé de Comique.

PASQUIN.

Non , mais vous l'aviez mis dans le goût faurique ,
Et quand il crie il a le tic
De ne jamais finir , à moins qu'on ne l'amuse.

FINETTE.

Lorsqu'il attend cela , bien souvent il s'abuse.

Q vj

PASQUIN.

Vous aviez méfuté de son attention
Par votre chien de goût allégorique ,
Cela tend l'esprit & l'applique ,
Et comme l'on étoit dans la prévention ,
Lorsqu'on me vit en femme , on crut dans l'assemblée

Que j'étois une passion
Qu'on avoit personifiée ,
Et l'on me prit encore pour l'inclination.

L'AUTEUR.

Elle eût été bien déguisée.

PASQUIN.

Quand je partis , je fus choqué.
Cependant je soutins la chose avec courage ;
Mais un trait dont encor je me sens suffoqué ,
Et ce qui m'enflamme de rage ,
C'est qu'en sortant j'allai dans un Café :
On s'y portoit , on étoit étouffé ;
D'hommes qui clabaudaient j'aperçus une masse :
C'étoit de ces Auteurs , que la cabale sert ,
Que l'envie & la faim dévorent de concert ,
Objets dégradés du Parnasse ,
Vils insectes de vanité ,
Qui clapissent avec audace
Au centre de l'obscurité :

Ils se disoient , d'un air tout transporté :

» En venez-vous , quelle journée !

» Non , je ne l'aurois pas donnée

» Pour deux repas bien étoffés.

» Quel plaisir de noyer deux Pièces tout de suite !

» Nous en avons beaucoup plus de mérite

» D'avoir vû deux Auteurs, l'un sur l'autre étouffés,

Je pensai déchirer cette engeance maudite.

FINETTE.

Un médiocre Auteur doit s'attendre à cela.

PASQUIN.

Ce trait ne peut tomber que sur ce grimaud-là.

L'AUTEUR.

Si ma Pièce est tombée , & si l'on m'épilogue ,

J'ai , tout au moins , l'honneur d'avoir fait le Prologue.

PASQUIN.

Vous me la donnez belle : oh , par ma foi , voilà

Un beau chef-d'œuvre , avec votre Ombre de Molière.

Au milieu du Parterre il transporta l'enfer ,

On n'y connoissoit plus de frein ni de barrière ,

Et je crois que c'étoit l'Ombre de Lucifer.

L'AUTEUR.

Il est vrai que ce jour il se donna carrière :

Mais mon Prologue est une fleur
Qui ne sera jamais fanée :
Mon amour propre encore en respire l'odeur ,
Et je le fis pourtant en une matinée.

PASQUIN.

Puisque c'est-là votre talent ,
Levez une boutique , ou plutôt une niche ;
Et mettez dessus pour affiche :
» Céans , on fait , & promptement ,
» Des Prologues fort proprement.





S C E N E X.

L'OMBRE DE MOLIERE , FINETTE ,
L'AUTEUR , PASQUIN.

L' O M B R E.

JE reviens du Parterre où d'un ton formidable ;
J'ai condamné , j'ai jugé quatre Auteurs.
Qu'a-t-on fait du comique instructif , agréable ?
Est-ce ainsi qu'on travaille à corriger les mœurs ?

L' A U T E U R.

Ah , parlez donc , Monsieur Moliere ,
Si de mes jours je vous rends la lumiere ,
Je veux bien qu'on me pende.

L' O M B R E.

Eh quoi ,
N'êtes-vous pas content de moi ?

P A S Q U I N.

Vous avez fait un beau tapage !
Cé jour-là le Parterre avoit le diable au corps.

L'OMBRE.

Jamais je ne le vis plus sage ;
Jamais plus d'équité n'en régla les ressorts.

L'AUTEUR.

Comment ?

L'OMBRE.

Avec lumière il jugea chaque ouvrage
Vous le fites bâiller avec grande raison.

L'AUTEUR.

Un ouvrage entrepris pour détruire le vice !

L'OMBRE.

Il étoit fait par un novice.

La Pièce est détestable , & le projet fort bon :

Elle ne peut jamais être applaudie.

— Le jugement public n'a point été trop prompt.

Comment avez-vous eu le front

De lui donner le nom de Comédie ?

Sans intrigue , sans action ,

C'étoit une analife étique ,

Un dialogue allégorique ,

Sérieux sans instruction.

Lorsque l'on donne un corps à chaque passion ,

Il faut que l'auditeur sente au fond de son ame

Passer le sentiment avec des traits de flamme.

Vous aviez fait du cœur une dissection ,
Qui fatiguoit l'esprit de maximes arides.
 Votre morale étoit pleine de rides
Vous deviez éviter le stile languissant ,
 Quitter le ton métaphisique ,
Peindre le ridicule en un miroir comique ,
Et forcer le Public à rire en rougissant.

FINETTE.

Sans doute ; vous aviez l'air pedant , l'air austere.
 Quand on veut instruire , il faut plaire.
 Votre vertu ressembloit à l'humeur.
 Pour la faire aller jusqu'au cœur ,
 Il faut que l'agrément l'éclaire.
 Vous l'aviez habillée en gris ;
Et vous deviez semer des fleurs dans sa cornette ;
Où , vous deviez coëffer la morale en coquette :
 Elle étoit en Chauve-souris.

PASQUIN.

Sans doute ; vous avez assommé tout Paris.

L'OMBRE.

Corrigez-vous ; raillez avec délicatesse ,
 Au lieu d'instruire avec rudesse ;
 Lâchez des traits au lieu d'avis ;
Au lieu du ton pédant , faites des Epigrammes ;

Cherchez surtout à plaire aux Dames ;
Et vos conseils seront suivis.

L'AUTEUR.

Je veux plutôt donner dans le genre tragique.

L'OMBRE.

Il n'est pas plus aisé que le comique ,
Il est rempli d'écueils dont il faut se parer.

Lorsqu'on s'y livre il faut pour plaire
Etonner la nature , & ne pas l'égarer ;
Ne l'emporter jamais au-delà de sa sphère.
On veut un naturel qui soit sublime & grand ;
Et tous les jours chaque Auteur s'y méprend.
Veut-il que son sujet soit simple & vraisemblable ?

Il le dépouille , & le rend décharné.
Veut-il aller au cœur ? Il invente une Fable ,
Et pense que le fond est dignement orné ,
Par le plan impliqué d'un Roman misérable.
Ces fades sentimens font un amas de mots ,
Capables d'éblouir une troupe de fots ,
En révoltant un Juge habile & respectable.
Melpomene demande une noble fierté.
Il faut rendre une intrigue avec simplicité ,

Y représenter la tendresse ,
Non comme une vertu, mais comme une foiblesse :
Par ses traits séducteurs qu'un Héros arrêté ,

L'écoute , la combatte , & dompte la moleſſe ,
En s'arrachant des bras de l'amour irrité.

Des ſituations forcées ,
Redoutez les attraits pervers ;
Et que la force des penſées
Produiſe la pompe des vers.
Du tragique voilà l'image & l'origine.
C'eſt ainſi qu'autrefois je parlois à Racine.

L'AUTEUR.

Tous ces diſcours ſont anciens.
Bon Dieu que cet homme eſt gotique !

L'OMBRE.

Ne vous y trompez pas ; mon goût n'eſt point anti-
que.
On penſe ainſi dans le lieu d'où je viens.





SCENE XI.

L'OMBRE DE MOLIERE , PASQUIN
en femme , FINETTE.

PASQUIN.

Dites-nous donc , avant que d'entrer en ma-
tiere ,

Si vous avez traité de la bonne maniere ,
Mon bon ami Monsieur Michaut :

L'OMBRE.

Nous l'avons reçu comme il faut :
Il s'est , en s'égarant , privé de la lumiere.

Nous l'avons condamné tout net
A retourner terminer sa carriere
Au Chateau de la Butordiere.

PASQUIN.

Vous l'avez exilé ?

L' O M B R E.

Par un coup de sifflet
Le Public signe ainsi ses lettres de cachet.
Il s'agit maintenant de votre Comédie.

P A S Q U I N.

Oui, c'est à vous à m'en faire raison.
En France il n'étoit pas un sujet assez bon ;
Il étoit tiré de Turquie.

L' O M B R E.

Et par un Bel-Esprit, dit-on ,
On en peut faire quelque chose.

P A S Q U I N.

Je le crois bien.

L' O M B R E.

Nous en viendrons à bout
En conservant le titre , & retranchant le tout.

P A S Q U I N.

S'il vous plaît , dites-m'en la cause.
Comment , vous vous mêlez d'être malin aussi ?

L' O M B R E.

J'ai trop peu d'esprit pour médire.

PASQUIN.

Mais , parbleu , ne croyez pas rire ;
On dit publiquement ici
Que vous n'en avez guère.

L'OMBRE.

Ce discours ne peut me déplaire.
Je n'eus jamais de celui d'aujourd'hui.
Quand je revins au jour pour être votre arbitre ,
Je me prévins pour vous , le Spectateur charmé
 Attendoit tout de votre titre ,
Pour corriger l'esprit il le croyoit formé ,
Il se représentoit les tristes maladies
 Dont le génie est consumé :
 Vous deviez déchirer ces ames avilies ,
Ces Auteurs malheureux , sans nom & sans appui ,
Qui n'ont d'autre beauté que la laideur d'autrui :
 Aigres Censeurs , sombres génies ,
N'ayant pour tout talent qu'un poison infecté ;
 Se nourrissant du gain de leur malice ,
 Et faisant à leur vanité
 Un honteux sacrifice
Et de l'honneur & de la probité.

PASQUIN.

Vous ne connoissez pas le vrai moyen de plaire.

Je vois que vous m'êtes contraire.
Eh bien !, puisqu'on m'a desservi ,
Et qu'on n'a pas voulu m'entendre ,

(*Revenant.*)

(*Au Parterre.*)

Je prens congé de vous Avant d'être sorti ,
Messieurs, sçachez que j'ai deux cens beaux Vers à
vendre ,
Avec un dénouement qui n'a jamais servi.





SCENE XII ET DERNIERE.

L'OMBRE DE MOLIERE , FINETTE.

FINETTE.

ET moi, Monsieur , que vais-je faire ?

L'OMBRE.

Reste toujours ici pour empêcher d'entrer
Tout Auteur téméraire ,
Qui , sans l'aveu public , y voudroit pénétrer.
Je reviendrai , si je suis nécessaire.
Mais le Parterre a pour moi tant d'attraits ,
J'y trouve des esprits qui sçavent tant me plaire ,
Que ce sera ma demeure ordinaire ,
Et j'y rentre à l'instant pour n'en sortir jamais.

F I N.

LE

LE RETOUR DU GOUT, COMÉDIE

En un Acte en Vers libres ;

AVEC UN DIVERTISSEMENT,

françois Antoina
Par M. DE ^ACHEVRIER.

*Représentée pour la première fois par les Comédiens
Italiens , Ordinaires du Roi , le Lundi 25
Février 1754.*

L'amour fit le serment , l'amour l'a violé.
Racine. Baj.

Le prix est de 24 f. avec la Musique.



A PARIS ;

Chez DUCHESNE, Libraire , rue S. Jac-
ques , au-dessous de la Fontaine Saint
Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LIV.

Avec Approbation & Privilège.

THE HISTORY OF THE

REIGN OF

CHARLES THE FIRST

BY

JOHN BURNET

OF LINCOLN

IN TWO VOLUMES

LONDON

Printed by J. B. R. 1704

Printed by J. B. R. 1704

Printed by J. B. R. 1704

Printed by J. B. R. 1704

Printed by J. B. R. 1704

Printed by J. B. R. 1704

AVERTISSEMENT.

QUAND j'annonçai il y a deux mois que je ne travaillerois plus pour le Théâtre, je comptois tenir ma parole; mais une force supérieure m'a fait oublier mes engagements, & je ne dois pas m'en repentir.

L'extrême sévérité que le Public montra dans ma Comédie de *la Revue des Théâtres* vient d'être rachetée par beaucoup d'indulgence, je sçais ce que je lui dois à cet égard, & je n'en abuserai pas.

Reste à me justifier sur trois reproches importants.

Le premier regarde les Auteurs de l'*Année Littéraire*, contre lesquels mes amis même vouloient que je lâchasse quelques Epigrammes dans cette idée; je n'ai pas cru devoir me prêter à des pièces étrangères à mon caractère, & j'aurois rougi de dire des injures à des Ecrivains à qui je dois des conseils sages: ce n'est pas que je prétende les avoir suivi dans cet Ouvrage, conçu, fait & joué dans sept jours, il n'a pu recevoir toutes les corrections dont il est susceptible; mais je me ferai toujours une loi de respecter les Critiques, lorsque dénués

iv AVERTISSEMENT.

de personnalités, elles seront conduites par la raison & par la bonne foi, & j'ai cru remarquer ces deux qualités essentielles dans l'examen que ces Messieurs ont fait de *la Revue des Théâtres* : passons au second reproche.

Pourquoi, ont dit les Spectateurs, n'avez-vous point critiqué *les Adieux du Goût* ? votre pièce ne devoit être qu'une Parodie de celle-cy, & en n'en disant mot, vous n'avez pas rempli votre objet. Je n'ai qu'une réponse à faire ; la Comédie que vous voulez que je critique, m'a plut, & je ne sacrifierai jamais mon sentiment à un bon mot ; cette façon de penser paroîtra sans doute ridicule dans un siècle où l'on devient méchant par le seul desir de montrer de l'esprit. Peu jaloux d'une gloire aussi méprisable, j'aime mieux passer pour un sot que d'acquérir une réputation aux dépens de mon cœur ; il est si facile d'être méchant, si bas de jouer ce rôle, que je n'ai jamais pû me persuader qu'un homme tel qu'il fût, osât laisser soupçonner sa probité pour avoir le triste plaisir d'enchaîner une femme respectable dans un portrait scandaleux. Cette réflexion m'amène au dernier reproche qu'on m'a fait, d'autant plus sensible qu'il blesse mon cœur : je dois le détruire sans ménagement ; il y a des gens dans tous nos Spectacles qui ne s'attachent qu'à faire des applications

AVERTISSEMENT.

toujours malignes , & souvent indécentes des portraits indifférens dont un Auteur embellit sa Pièce : je viens d'effuyer ce désagrement : beaucoup de gens ont prétendu que dans le tableau de *Thémire* mon but avoit été de désigner une personne que l'on ose dire que j'ai peinte sous le nom de *Delphire* dans *la Revue*, &c. Malgré la certitude où je suis que celle qu'on nomme ne se reconnoitra pas à ces deux portraits ; je dois déclarer que mon intention n'a jamais été d'apostropher qu'une seule fois, & principalement une Actrice aimable dont je connois les talens & les mœurs.

Je prévien le Public que pour éviter les allusions, je ne veux peindre à l'avenir que des vertus ; sa méchanceté m'est un sûr garant qu'il n'y reconnoitra personne.

Omnibus prodesse , nemini nocere artis meae esset.



A C T E U R S

DE LA COMEDIE.

LE GOUT.	<i>M. Chanville.</i>
MERCURE.	<i>M. Rochard.</i>
LE MARQUIS.	<i>M. Baletti.</i>
L'ART.	<i>Mlle. Catinon.</i>
ARTENICE, Femme singuliere,	<i>Mlle. Sylvia.</i>
DORIMON, vieux Gascon.	<i>M. Deheffe.</i>
UN BOUFFON ITALIEN,	<i>Mlle. Favari.</i>

La Scene est à Paris.



LE RETOUR DU GOUT, COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LE GOUT, *mis à la Françoisé , avec une écharpe.* MERCURE , *aussi vêtu à la Françoisé , ayant son Caducée attaché à la poche gauche de l'habit.*

LE GOUT.



POLLON irrité d'un départ imprévu
Me renvoie au séjour où brille le génie :
De mes tristes adieux tout Paris con-
fondu ,

Croyoit déjà tomber dans cette barbarie
Où sous les Visigots il se vit abattu.

A iv

LE RETOUR DU GOUT ;

Je reviens pour régner , la France est ma Patrie ;
Et j'y protège encor les Arts & la vertu..

M E R C U R E.

Quoique vous en disiez je veux rire à mon aise :
Et depuis quand les Dieux vêtus à la Française
Ont-ils acquis le droit de courir l'Univers ?

★ Mercure on pourra passer un tel travers :
Du ton glacé de nos vieilles Déeses ,
Depuis long-temps Jupiter fatigué.
Me députe ici bas ; & par mes gentilleses ,
Le cœur d'une cruelle est bien-tôt subjugué.

L E G O U T.

On connoît pour cet art ton talent distingué.

M E R C U R E.

Du plus charmant des Dieux je vante la puissance ;
L'amour propre attentif écoute le portrait ;
D'abord on hésite , on balance ,
J'ai de bons yeux, un dernier trait ,
Adroitement acheve la nuance ,
Et Jupiter arrive en héros de finance.

L. E. G O U T.

Ce rôle fit toujours un merveilleux effet :
Cependant tu pourrois dans quelque circonstance ,
Pour réussir t'appuyer sur l'esprit ?

COMEDIE.

9.

MERCURE.

Néant, une femme qui pense,
De ses miseres-là ne fait pas son profit ;
Mais revenons à vous ; ce retour agréable
Va ramener les Muses en ces lieux ;
Pourvû qu'à nos desirs aujourd'hui favorable
Vous démentiez l'aigreur de vos derniers adieux.

LE GOUT.

Un Dieu de ton espèce a-t-il jamais pû croire
Que le Gout dût quitter Paris ?
Dans ce séjour heureux le centre de ma gloire,
J'ai fixé pour-toujours les talens & les ris ;
Mon rival a pû te séduire ,
Il prend depuis long-temps mes armes & mon nom ;
Reviens en me voyant de ce triste délire ,
Et reconnois le Gout à 'la raison.
Ici par moi seul tout respire ,
Je regle les Etats , les Mœurs & les Ecrits ;
Le sage & le sçavant soumis à mon empire
Sont tous les deux mes favoris :
Jè suis enfin ce Dieu par excellence ,
Qui flétrit les travers & soutient les talens ;
Ce gout heureux qu'on ne connoit qu'en France ,
L'ami de la nature , & l'appui du bon sens.

MERCURE.

Bannis, si tu le peux ta tristesse profonde,
Ou contre toi-tu verras l'Univers
Pour devenir l'ami de tout le monde :
Il faut protéger les travers :

Am.

10 LE RETOUR DU GOUT.

Je m'en vais cependant escalader les airs ,
Et gagnant la double Coline ,
Rassembler la troupe divine
De ce sexe charmant , dont le jeu séducteur ,
Les graces , les attrait , & sur-tout la décence ,
Ont tant de fois surpris le spectateur.

LE GOUT.

Pour réunir mon audience
Tu n'iras point au céleste séjour ?
Nos Muses causent trop : Oh c'est bien pis qu'en
France ;

Histoire & *Traité de la Danse* ,
Pompons , Métaphysique , amour ,
Tout se trouve jugé par elles.

MERCURE.

Qui le sçait mieux que moi ! parieuses éternelles ,
eur bab il importun veut asservir le Gout ,
Peinture , Attraction , Musique ,
Théâtres , Romans , Politique ,
Excepté de leur âge , elles parlent de tout.

LE GOUT.

Le Sexe jaloux de sa gloire ,
Sur ce point délicat n'a jamais de mémoire ;
D'ailleurs sur le Parnasse il n'est pas d'Almanachs ,
Et nos Déeses tyrannées
En rajeunissant leurs appas ,
Peuvent cacher moitié de leurs années ;

COMEDIE. 12

MERCURE.

Que de femmes voudroient se voir en pareil cas !
Mais vous allez lei recevoir les visites
D'un tas de fades Courtisans ,
Qui promenant par-tout leurs faces parasites ,
Vous feront rire à leurs dépens.

LE GOUT.

Je sçais les corriger , mais je ne ris point d'eux.

MERCURE.

L'ordre de Jupiter près de lui me rappelle ;
Mais avant d'arriver aux Cieux
Je vais à l'Opéra sçavoir quelque nouvelle
De deux de ses fils malheureux ,
Qui follement jaloux d'une gloire frivole ,
Ont quitté le séjour des Dieux
Pour jouer ici-bas un assez mauvais rôle.

LE GOUT.

J'ai toujours de ta voix admiré les accens ;
Ce soir on me donne une fête ;
Si tu veux la rendre complète ,
Viens l'embellir par tes talens.

MERCURE.

J'obéirai , Seigneur , mais un seul point m'arrête ;
Quel genre voulez-vous , Italien , François ?

122 LE RETOUR DU GOUT,

LE GOUT.

A l'aide de tes sons tout est sûr du succès ;
Fuis, cependant la rapsodie
Du Chant guindé de l'Italie.

MERCURE.

Un morceau triomphant vous fera bien juger ,
Qu'en me prêtant à la chimere
Que malgré vous on prétend protéger ,
J'aspirois moins à plaire ,
Qu'à pouvoir corriger ;
Mais corriger le monde est une étrange affaire !!
Bon soir.

S C E N E I I.

LE GOUT, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

OU donc est-il ce Gout si respectable ?
On dit qu'il vient ici pour combler tous nos
vœux ;
Je le cherche par tout , mais il est introuvable ,
Ce trait est à périr , & j'en suis furieux .
Appercevant le Gout.
Connoissez-vous le Gout ? On dit qu'il est aimable .

COMEDIE.

LE GOUT.

C'est moi - même , Monsieur.

LE MARQUIS.

J'en suis parbleu ravi ;
Et sans vous avoir vu , j'étois fort votre ami ;
Votre santé paroît-jolie :
Mais cet habit est triste , & son fond rembruni
Vous donne l'air pésant. . . Que dit-on de Julie ?
Trafimon allarmé d'une infidélité
Qu'à Paris l'usage autorise ,
Vient tristement de prendre Eglé ,
Et Valere a laissé la petite Céphise.
Le gros Marquis est toujours enchanté
De la jeune & brillante Orphise.
Le Traitant qui l'adore en paroît irrité ;
Mais si la voit le soir , la paye & la méprise.
Si j'étois moins prudent , je pourrois decocher
Sur ces gens-là quelque trait satyrique ;
Mais je me fais un point de tout cacher ,
Je suis-discret & je m'en pique.

LE GOUT.

Ma foi de vos bontez vous me voyez surpris ,
L'excès de votre complaisance
Doit rassurer tous vos amis ,
Et jamais un jeune Marquis
Ne poussa si loin la prudence.
C'est un prodige dans Paris.

24 LE RETOUR DU GOUT;

LE MARQUIS.

Si l'on n'avoit de l'indulgence,
Il faudroit renoncer à la société ;
Vous connoissez la grosse Hortense ,
Et son grand frere aîné , ce Baron hébété :
Si je voulois , . . . tous deux ils périroient de rage.

LE GOUT.

Mais ils sont vos parens ?

LE MARQUIS.

Aussi je les ménage.

LE GOUT.

Quel heureux naturel ! & que j'en suis flatté !
Votre projet n'étant pas de médire ,
Vous allez me quitter n'ayant plus rien à dire.

LE MARQUIS.

Pardonnez-moi , je viens demander votre avis
Sur un point délicat qui m'accable & me tue ;
Je suis très-riche , & dans Paris
J'efface dès long-temps la bruyante cohue
De ces délicieux Marquis ,
Dont l'éclat emprunté vient fatiguer la vue :
J'ai trois maisons , quarante amis ,
Trente Chevaux , cent Chiens & deux Maîtresses ,
On ne parle chez moi que bal & que plaisir ,
Ennuyé de la vie , excédé de richesses ,
Je veux me ruiner , & n'y puis réussir.

COMEDIE

LE GOUT.

Le projet est pourtant très-facile à remplir.

LE MARQUIS.

Comment l'exécuter ?

LE GOUT.

A la Troupe indiscrète
Qui remplit votre Hôtel, joignez quelques Auteurs ;
Surtout de ces plaisants qui sçavent l'étiquette ,
Et qui persécutant leurs Vestales de Chœurs ,
Peuvent de leurs soupés former une gazette :
Prêtez aux Seigneurs du bon ton ,
Prenez un Intendant de Caen ou de Falaise ,
Jouez avec quelque Gascon ;
Et si malgré cela vous êtes à votre aise
Vous devez acheter chaque livre nouveau
Que dans la nation Française
Les Dames du bel air vendent sous le manteau.

LE MARQUIS.

Vos conseils calment peu mes douleurs inquiettes ;
Tous vos moyens ont été pris ,
Le plus certain est de payer mes dettes ;
Mais ce trait n'est pas d'un Marquis.

LE GOUT.

Oh ! sur ce point frondez la mode ,
La probité....

16. **LE RETOUR DU GOUT.**

LE MARQUIS.

Fut toujours incommode.
Eh ! depuis quand , Monsieur , vivez-vous à Paris ?

LE GOUT.

Depuis qu'on y connoît l'honneur & le génie.

LE MARQUIS.

De ce Jargon je ne suis plus surpris :
Ces gens-là ne font pas de bonne compagnie.
Voulez-vous donc qu'en franc Provincial
Je m'ennuye à payer mes dettes :
On me prendroit ici pour un original ,
Et ma perte parbleu seroit des plus complètes.
On doit se respecter ;

LE GOUT.

C'est pour y parvenir
Que vous devez , Marquis changer votre conduite :
En suivant le faux ton vous pouvez réussir ,
Avec des étourdis , mais les gens de mérite...

LE MARQUIS.

Sont convenus , Monsieur , d'avoir des Créanciers.
Il n'appartient qu'aux fâdes Financiers ,
De fronder nos tœns, nos usages.

LE GOUT.

J'entends , ils font des sages ;
Et vous autres , Messieurs , des êtres singuliers.

COMEDIE.

27

LE MARQUIS.

Mais il est tems de voler aux Spectacles :
Où dois-je aller , Monsieur ?

LE GOUT.

Par tout.

Un homme tel que vous affranchit les obstacles ;
Il sçait dans tous les lieux enchaîner le bon gout ,

Et par tout il voit des miracles :

Il doit à l'Opera rencontrer la raison ,

Et du magasin même admirer la décence ;

Des tragiques Acteurs louant l'intelligence

De leurs mugissements, il approuve le ton ,

Et passant au séjour où regne la Folie

Sous l'habit riant d'Arlequin ,

De Pantalou il chérit le Génie

Et trouve un sage dans Scapin..

LE MARQUIS.

Parlez-vous vrai , Monsieur ?

LE GOUT.

Auriez-vous pû le croire ;

Je veux vous corriger en peignant vos erreurs ,

Et si je puis jamais obtenir cette gloire ,

Vous verrez nos Marquis avec de bonnes mœurs !

L'exemple les séduit , automates dociles ,

D'un Fréluquet célèbre ils suivent le penchant ,

Et soumis par instinct à ses goûts imbéciles ,

Ils ne sont fors qu'en imitant..

18 LE RETOUR DU GOUT;

LE MARQUIS.

Pour suivre vos avis , paré des bagatelles
Que *la Frenay* vend fort cher à crédit ;
Je vais partout étaler mes dentelles ,
Et ce soir aux foyers jouant le bel esprit ,
Lâcher sur chaque *Afrique* une fine épigrame ,
Parler bas à *Damon* , fourire à la *Cloris* ,
Et gagnant en tumulte un brillant vis-à-vis ,
Aller secrètement souper avec ma femme.

LE GOUT.

Seriez-vous marié ?

LE MARQUIS.

Dont j'enrage morbleu.
Une jeune *Créole* étayant ma noblesse ;
En obtenant ma main crut avoir ma tendresse :
Je promis d'adorer ; mais ma foi je tins peu :
Rarement de sa femme on fait une maîtresse.
J'épousai *Célimène* & je gardai *Lucrèce*.

LE GOUT.

Voilà de tous les aits le plus pernicieux ,
La mode n'éteint point les mouvements de l'ame ,
Et le plaisir nous dit en approuvant nos feux ,
Que dès qu'elle est aimable , on peut aimer sa femme.

LE MARQUIS.

En suivant ce système , avec qui vivroit-on ?
Faudroit-il follement au sein de son ménage ,

COMEDIE.

19

Végéter à parler raison ;
On cesse d'exister alors qu'on devient sage.
Il faut jouir, Monsieur, & c'est-là le bon ton.

LE GOUT.

Jouissez, mais que la décence
Suive la tendre volupté.

LE MARQUIS.

Il faudroit me piquer de singularité,
Et je me crois peu fait pour cette extravagance.
Oh ! la décence donne un air de nouveauté
Qui me rendroit & maussade & stupide :
Pour plaire il faut des airs, de la témérité
Et la raison dont je connois le vuide ?
Ne convient tout au plus qu'à l'imbécillité.
Adieu.

LE GOUT.

Cet excès de fatuité
N'a pas dû m'étonner, jamais un petit Maître
Fut-il fait pour me reconnoître ?



SCENE III.

LE GOUT, L'ART.

L'ART.

V I V E Paris , ce séjour enchanteur
Verse tous les plaisirs dans mon âme contente ;
Mais j'apperçois le Gout, oh Ciel ! quelle maigreur.
D'où diantre viens-tu donc ? Cet état m'épouvante.

LE GOUT.

Depuis six mois je vis chez un Auteur.

L'ART.

Ces Messieurs dès long-tems t'ont mis à la diète :
Pour ramener ton embonpoint ,
Je tiens une sùre recette ;
Mai j'ai raison de craindre sur ce point
Ton humeur inconstante , & toujours indiscrete.

LE GOUT.

Dis-moi tout, je te prie , ouie me parle point.

L'ART.

Peux-tu louer un Sot , qui faisant bonne chere
N'admet jamais dans sa maison
Que des gens nourris pour lui plaire ?

COMEDIE.

LE GOUT.

Mon rival en feroit un Virgile , un Homere.

L'ART.

Il décide toujours fans rime ni raison.

LE GOUT.

Ah ! c'est le ton de l'opulence :
Mais que vois-je en ces lieux ! d'où vient cette insolence ?

De l'Art même imitant le geste & le regard ,
Catinon vient ici tromper ma vigilance :
Se déguiser en Dieu , quel excès d'indécence ?

L'ART.

Quel autre qu'une femme auroit pu jouer l'Art ?
De Jupiter admire la prudence ;
Connoissant de mon sexe, & le cœur & l'esprit
Du Dieu dont je porte l'habit ,
Il vient de m'accorder la place ,
Et je veux aujourd'hui la remplir avec grace.

LE GOUT.

Esperes-tu long-tems exercer cet emploi ?

L'ART.

Au Maître qui m'envoye , il faut que je déferre
A l'instinct, que bravant & mon joug & ma foi ;
Deux Courtisans unis par l'amitié sincère ,

LE RETOUR DU GOUT :

S'embrasseront de bonne foi :
Tu me verras finir mon ministère.

LE GOUT.

Où dans ce cas ton règne est éternel ,
Et je réponds que sur la terre
L'Art aura toujours un autel.

L'ART.

Je suis de l'Univers l'amour & le génie :
Chacun implore mon appui ,
Thémire , Dorimène , & la maigre Clitie
M'ont fait jusqu'à deux fois demander aujourd'hui :
Tu connois bien Thémire , écoute sa folie :
Tu peux avoir appris qu'elle plût autrefois ;
Mais l'abus du plaisir la rendit étourdie :
Elle vit tour à tour trente Amans sous ses loix
Qu'elle quitta par perfidie :
Son cœur vient de changer , & sous l'air des vertus
Elle ose afficher la décence ,
En conservant un sot , qui dupe de l'abus
Veut ignorer que la constance
A cinquante ans , est un vice de plus.

LE GOUT.

Si tu les sers ainsi , tu peux fermer boutique :
Fait pour voiler tous les deffauts ,
L'Art doit quitter le ton critique
En protégeant les Prudes & les Sots.

COMÉDIE.

23

L'ART.

L'emploi feroit trop fort dans cette République :

Sur les vernis & sur les ponçons

Je vais placer mon pouvoir despotique ;

En fixant en ces lieux le luxe Asiatique ,

Je remplirai Paris de tous mes dons :

Ruiné par ma politique ,

Le Français monté sur le ton ;

Qui dans tous les tems domine ,

Me doit déjà les Magots du Japon ,

Et les Pagodes de la Chine.

LE GOUT.

Voilà de l'argent bien placé.

L'ART.

Que veux-tu que je fasse ; en ce siècle insensé ;

Je dois autoriser toutes les fantaisies

Au goût du vieux lac épuisé ,

Il faut substituer de nouvelles manies :

On a vu pendant quelque tems

Des coiffures à la Comette ;

A de pareils ajustemens

Un animal peu propre à la toilette ;

Le fier *Rhinoceros* a fait porter son nom.

Aujourd'hui c'est un autre ton ;

Mais toujours la même folie

De tout le sexe est enchanté ,

Et la femme la plus jolie

Doit avoir des rubans à la *Friivolité*

LE RETOUR DU GOUT,

LE GOUT.

Sur ces petits détails , oh , comme elle babille !
Malgré cet habit-là je te crois encor fille.

L'ART.

Exactement :

LE GOUT.

Fuis donc un langage emprunté :
A quatorze ans doit-on connoître l'imposture
Quand on brille par les talens ?
L'hommage heureux qu'on rend à la nature
Est le premier des agrémens.

L'ART.

Je sens combien sur moi ta voix devient puissante :
Mais que fera cet Univers ?
Son sort , entre nous , m'épouvante ;
Si je le quitte il n'a plus de travers.

LE GOUT.

Bien plus que toi son Destin m'intéresse ,
Détestant les écarts dont il fut entêté ,
Je veux qu'il trouve la sagesse
Au sein même de la gaieté.

L'ART.

Je me rends donc. . . Adieu riantes bagatelles ,
Colifichets , clinquans , ressource des Auteurs ,
Et vous Chantres obscurs , Poètes des ruelles ,
L'Art irrité vous ravit ses faveurs :

COMEDIE.

25

Si jamais le destin à Paris me ramene ,
Je veux qu'en tous lieux pourfuivis
Vous ne retrouviez sur la scene
Que ces Auteurs nouveaux , dont la fatale veine
Depuis fix ans a glacé tout Paris :
Que par-tout démasqués , nos prétendus Marquis ,
Ruinés par Philis , dupés par Célimene ,
Soient sans cesse exposés aux fureurs de la haine :
Que le fexe en un mot , cet esclave de l'art ,
Soit trois jours sans tromper , & quatre mois sans fard.

SCENE IV.

LE GOUT, ARTENICE.

ARTENICE.

BON jour , beau Voyageur , favori du vulgaire ,
Etre bizarre & faux , en tous lieux annoncé :
Vous dont le nom imaginaire ,
Sous un dehors pompeux , un propos emphasé ,
Nous cache une triste chimere.
Sçavez-vous qui je suis ?

LE GOUT.

Je le vois à peu-près :
N'êtes-vous pas une femme sçavante ,
Dont l'esprit fort , portant tout à l'excès ,
Vous fait douter de tout pour jouer l'importante ?

B

26 LE RETOUR DU GOUT ;

A R T E N I C E.

On peut sans afficher un jargon érudit ,
Nier ici votre existence :
Je sçais bien qu'en tous lieux le peuple vous chérit
Mais me jouant de son extravagance ,
Je vous compare au bel esprit ,
Ce fantôme brillant que l'on prodigue en France ,
Et qui malgré le fat qui le met en crédit
N'est que le ton de l'impudence.

L E G O U T.

Madame , ignorez-vous qu'avec de tels propos
Vous allez me mettre en colere ?
En prenant les Dieux pour des fots
On pourroit bien vous forcer à vous taire.

A R T E N I C E.

Ah ! si vous craignez les bons mots ,
Souffrez que je vous désespere :
Je suis femme en ce point , mais femme exactement ;
Chaque instant à mon gré change mon caractère.
Avec les gens sensés je parle follement :
Au sein de la gaîté je suis attrabilaire ;
Méchante sans tempérament ,
Coquette avec un ton sévère.
Sans aimer mon mari je ne veux point d'amans ;
Ce point n'est pas le seul où je blesse l'usage ,
Je sçais fronder tous les travers ,
Et jouissant du plaisir d'être sage ,
De très-grand cœur je hais tout l'Univers.

COMEDIE.

27

LE GOUT, d'un ton ironique.

Dans ce portrait brillant vous vous flattez , je gage :

ARTENICE.

Je peins d'après la vérité :
Si vous voulez vous reconnaître
Rendez justice à ma sincérité.
Le Gout n'est plus qu'un Petit - Maître ,
Babillard , importun , de lui seul entêté ,
Qui sortant le matin des bras d'une Maîtresse ,
Qu'il a prise par vanité ,
Vient aux yeux de Paris étaler son adresse ,
En conduisant lui-même un char
Traîné par deux Courriers écumans de furie ,
Et qui dirigés au hasard ,
Ecrasent sans pitié la pauvre infanterie.
Excédé de fatigue il rentre à son Hôtel ,
Dont trente Créanciers ont investi la porte ,
Que faire en ce moment cruel ?
Des Selliers , des Marchands , l'impatiente escorte ,
D'un ton audacieux demande de l'argent.
Pour arrêter le cours d'une phrase incivile ,
Il répond par un compliment ;
Les Créanciers flattés prennent le ton docile ,
Et sans être payés chacun d'eux sort content ,
Dîner est odieux , il passe à sa toilette ;
C'est-là que de *Dulac* les parfums entassés
Retraçant le tableau d'une vieille coquette ,
Dont l'art va relever les attraits effacés ;
L'heure du spectacle arrive , il veut avec décence
Tout parcourir , tout voir dans un moment :
Aux Français *Céllante* , à l'Opéra *Constance*

B ij

LE RETOUR DU GOUT ;

Reçoivent tour-à-tour un fade compliment ;
Et les Italiens , dont on vante la danse ,
Sont honorés par lui d'un applaudissement.
On soupe tard : on boit ; les liqueurs de Lorraine
Remplacent le Champagne ; & la foible raison
Cédant au penchant qui l'entraîne ,
Laisse la place au mauvais ton.

*Ce portrait là n'est pas fort à votre avantage ;
Mais malgré vos défauts je vous aime à la rage.*

LE GOUT.

(à part.) (haut.)

Feignons ; si vous m'aimez j'appaise mon courroux ,
Et sur le champ je vous fais immortelle.

(Il se jette à ses genoux.)

ARTENICE.

Que vois-je ! ô Ciel , le Gout à mes genoux ?
Je l'avou'rai , l'attitude est nouvelle.

LE GOUT.

A l'ardeur de mes feux , Madame , rendez-vous ;
Laissez à la laideur l'ennui d'être cruelle ,
Et goutez en aimant le bonheur d'être belle.

ARTENICE , avec fausseté.

Levez-vous , ... Je le veux , ... Le fripon m'attendrit.

LE GOUT à part.

Que je reconnois bien les femmes ,

COMEDIE. 29

Elle m'aime , tachons d'exciter son dépit ,
Et faisons-lui payer ses épigrammes.

ARTENICE *à part.*

Pour un Dieu qu'elle dupe il est tout interdit.

LE GOUT.

(*à part.*)

De la mortifier , oh je brûle d'envie.

(*haut.*)

Je n'y puis résister , & mon cœur agité. . .

ARTENICE.

C'est trop m'inquiéter , finissez , je vous prie.

LE GOUT.

Vous m'aimez , je le vois , & j'en suis enchanté.

ARTENICE , *jouant le ton passionné.*

Vous voulez donc troubler le bonheur de ma vie ?

Puisqu'il faut m'expliquer avec sincérité. . .

Je vous hais , je le sens , & j'en suis réjoui.

LE GOUT.

Ah , treve encore un coup à ce ton affecté.

ARTENICE.

Vous prennent-ils souvent ces accès de folie ?

Eh bien , Monsieur le Gout , ce Dieu si prévoyant ,

B iij.

30 **LE RETOUR DU GOUT ;**

Je vous vois en ce jour dupe de mon manége ;
Si chaque avantageux en effuyoit autant ,
De la fatuité perdant le privilége ,
On vous verroit prendre des tons-décens ;
Le sexe moins soumis à ses goûts imprudens
Jusques dans ses plaisirs auroit un air paisible ,
Et vous seriez un jour de fort honnêtes gens ;
Mais en amour c'est la chose impossible.

LE GOUT.

Et vous à qui j'osois supposer des talens ,
Vous êtes encor ma victime
En prenant du faux goût les airs & les accens.
J'ai sçu bientôt mériter votre estime ;
Ne rougissez-vous point de cet écart nouveau ?

ARTENICE.

Rougir de vous aimer , ah ! le trait est trop beau.

LE GOUT , à demi voix.

Cette femme entre nous paroît opiniâtre.
Voilà le vice de l'esprit :
On ne croit en montrer que lorsqu'on contredit.

ARTENICE.

De mon esprit, ah ! je suis idolâtre,
Et je m'en fers à la rigueur :
Je lui dois l'agrément de connoître le vuide
De cet Univers imposteur :
Soumise sans réserve au projet qui me guide ,
De tout Paris je méprise le ton .

COMEDIE.

31

Les goûts , les propos , & l'usage
Et je quitterois la raison
Si je croyois trouver un autre sage.

LE GOUT.

Rien n'a pû la changer ;
Si tout son sexe imitoit son exemple ,
Sans espoir de le corriger ;
Dès ce moment je ferois mon Temple.

SCENE V.

LE GOUT, DORIMON.

DORIMON.

J'AI lû dans la Gazette article de Paris ,
Que fatigué d'errer dans les Provinces
Vous veniez de nouveau revoir ces lieux chéris ,
Où sous un de nos plus grands Princes
Je vous vis autrefois regner avec éclat.
Louis XIII. m'aimoit , & dans plus d'un Combat
J'ai sçu payer de ma personne
Sous le fameux Montmorency :
J'ai défendu deux ans Peronne,
Et pris d'Assaut la Ville de Nancy ;
Mais je hais tous ces gens dont la triste vieillesse
Assommant l'univers du bruit de leurs exploits ,
Se font un doux plaisir d'ennuyer la Jeunesse
En lui parlant toujours de jadis , d'autrefois :

B iv

32 LE RETOUR DU GOUT;

Je me souviens .. C'étoit en six cent trente-trois :
Nous bloquions Montauban , Ville... Mais des plus
fortes ;
D'ailleurs , les Habitans qui n'étoient pas des fôres
En avoient bien fermé les portes..
Et vous devez sçavoir...

LE GOUT.

Que de Pareils propos
Me feront quitter la partie ;
De raconter vos sièges , vos assauts ,
Fuyez l'indécente manie.
Ce goût que put permettre un siècle qui n'est plus ,
Doit en ce jour obéir à l'usage ,
Souvent frivole & quelquefois volage.
Le Français que j'éclaire annonce des vertus ,
En tout tems guidé par la gloire :
De sa Patrie il fut le ferme appuy.
Il s'en vantoit jadis , mais plus sage aujourd'hui ,
Il abandonne à l'histoire
Le soin de parler de lui.

DORIMON.

L'histoire dites-vous ? Eh pouvez-vous donc croire
Qu'en France on doive encor compter des Ecri-
vains ,
Des insectes placés au Temple de mémoire ,
Peuvent-ils à leur gré diriger mes destins ?
Sandis , si je souffrois une action si noire...
Depuis l'instant fatal que l'Auteur de Cyrus ,
Pour avoir trop vécu , par malheur ne vit plus.
Nous ne voyons que des plumes frivoles :
Nous accabler du poids de ces tristes Romans.

COMEDIE.

33

Où des fâts. attachés à de froides Idoles
Se jettent sans raison dans de longs arguments ,
Pour nous prouver que les femmes sont folles ,
La belle découverte !

LE GOUT.

Oh ! je plains votre sort ,
Et sur le goût , Monsieur , vous vous trompez très-
fort ;
A des traits mieux marqués sçachez me reconnoître ;
Et détestant ces énormes écrits
Que malgré moi mon Rival a fait naître :
Rendez justice à tous nos beaux esprits .

DORIMON.

En ce cas je dois donc respecter tout Paris ;
Car grace à la France indulgente ,
Ici plus que dans l'Univers ,
On crée , on produit , on enfante ;
Les Dames du bon ton sçavent faire des Vers ,
Les Ecoliers des Tragédies ,
Les Abbés des petits Romans ,
Les Avocats des Parodies ,
Et les Auteurs des Compliments .

LE GOUT.

Dans ces lieux , quelques fois du talent on abuse ,
Je le sçais trop ; mais tous ces froids esprits
Que toujours le vrai goût recuse :
Doivent-ils vous forcer de charger de mépris
Ces hommes généreux , qui du sein de la France
Eclairent l'Univers , guidé par leurs écrits ,
Renouçant pour jamais à votre inconsequence ;

34 **LE RETOUR DU GOUT ;**

Sur ces Cotins , ne jugez pas Paris ;
Malgré vos cris , il est encore
Deux Romains triomphans , que tout Paris adore ;
Et leurs drames fameux ne sont point confondus
Avec ces froids Auteurs , dont on ne parle plus.
De nos Théâtres la revue
Tomba dans un cercle brillant ;
Un autre un peu plus lentement
A sçu se soustraire à la vûe ;
Mais le froid a causé l'un & l'autre accident.

D O R I M O N .

Et quelques fois aussi l'Opéra s'en ressent ,
Malgré sa nombreuse cohue.

LE G O U T .

Rendez plus de justice à ce Chantre fameux ,
Qui , malgré les efforts d'une injuste Cabale ,
Fait sentir dans nos cœurs ces sons harmonieux ,
Que n'a jamais connu son aîtière Rival.

D O R I M O N .

Du Théâtre Lirique , approuvez-vous les vers &

LE G O U T .

A l'Opéra ce sont choses frivoles ,
Avec plaisir le cœur s'attache aux airs ;
Mais il n'y fait jamais les honneurs des paroles.

D O R I M O N .

Pour la première fois je vous entends blâmer.

LE GOUT.

Dois-je donc critiquer quand tout peut me charmer?

DORIMON.

Quand tout peut vous charmer , quel étonnant langage !

Tout respire en ces lieux l'air de la nouveauté.

Un goût léger a sçu mettre en usage

Le ton de la frivolité.

Jadis nous mangions pour vivre :

Aujourd'hui l'on vit pour périr :

Au sein de ses amis il faut que l'on s'enivre ,

Pour prouver que l'on sçait jouir ,

Et suivant le goût qui domine

De modernes *Mignots* , fameux empoisonneurs :

Pour surcroît de disgrâce ont changé la cuisine.

On a porté par tout le parfum des odeurs :

On croit vous régaler , & l'on vous assassine :

Pour n'y plus revenir , je déserte Paris.

Son ton , ses habits , & ses modes ,

Ne sont dignes que de mépris.

J'aimerois mieux , Sandis aller aux antipodes

Que de revoir un tel Pays.

Adieu , Monsieur le Goût , je renonce à vos charmes ;

Et fuyant un monde nouveau ,

Loin du tumulte & des alarmes ,

Je vais me séquestrer au fond de mon Château.

Il sort.

LE GOUT.

Avec de la raison cet homme a sa manie

Bvj

SCENE VI.

LE GOUT, UN BOUFFON.

LE BOUFFON.

S'IL est vrai qu'en ces lieux, vous reparez les torts,
 Je viens, Seigneur, au nom de l'Italie
 Me plaindre de l'ignominie,
 Dont on accable mes accords.
 Depuis un an chacun me parodie :
 Du Théâtre riant où brille la Folie,
 J'approuvai les premiers efforts.
 Mon indulgence augmenta la manie
 Depuis huit jours le Théâtre Français
 De ses Auteurs abjure le génie,
 Et dans le bas cherchant quelque succès,
 Se contrefait & m'estropie.

LE GOUT.

Croyez-vous mieux valoir que notre Tragédie ?
 Souffrez tout bas, & ne vous plaignez point.

LE BOUFFON.

L'affront est trop sanglant, & le coin de la Reine
 D'accord avec moi sur ce point,
 Doit contre ce Théâtre exciter votre haine :

COMEDIE.

37

De ce coin triomphant on connoît le pouvoir.
Dans tout Paris son goût me prône,
Et son argent me fait valoir.

LE GOUT, *souriant.*

Qu'importe le moyen ? pourvu qu'on vous cou-
ronne,

Encore un coup, bravez les cris
De l'ennemi qu'on vous oppose.

LE BOUFFON.

Quoi ! vous souffrez que prenant mes habits...

LE GOUT.

Il falloit bien qu'ils prissent quelque chose,
Ne pouvant imiter vos sons & votre accent,
Ils ont pensé qu'ils devoient sans scrupule
Substituer au deffaut du talent
De vos habits la charge ridicule..

LE BOUFFON.

Deux Auteurs que je paye, & qui m'estiment fort,
Vouloient pour me venger lâcher quelques Bro-
chures ;

Mais Paris est si las... Si las de ces injures,
Que j'ai dû modérer l'ardeur de ce transport,
Pour terrasser une injuste critique
Je vais dans un morceau brillant
Justifier notre Musique.

Attention, Seigneur, le début est frappant.

Il chante.

38 LE RETOUR DU GOUT,
Après cet air heureux où brille le génie ,
Souffrirez-vous encor qu'on fronde nos accens ?

LE GOUT.

Que je les aimerois , au sein de l'Italie :

LE BOUFFON.

En louant ainsi nos talents ,
Votre bonté nous congédie :
Accablés de Satire , & pleins de Partisans ,
Nous allons en chantant revoir notre Patrie.

Il chante un autre air , après lequel il sort.

LE GOUT.

Le départ des Bouffons annonce mon retour.

SCENE DERNIERE.
LE GOUT , MERCURE.

MERCURE.

Vous me voyez , Seigneur à vos ordres fidèle ;
Ramener les plaisirs dans ce charmant séjour :
Chacun d'eux à l'envi justifiant son zèle ,
Va par ses jeux badins , célébrer ce beau jour.

COMEDIE.

39

A I R.

Du dieu du Goût célébrons le retour ,
Son ennemi vaincu , lui cède la victoire ,
Et Paris dans cet heureux jour ,
Va lui devoir ses plaisirs & sa gloire.

Aimables jeux qui me suivez par tout ,
Préparez une brillante fête.
Célébrer le bon goût ;
C'est chanter sa propre conquête.

F I N.

Après cet air suit un divertissement analogue au tems où la Pièce a été donnée pour la première fois ; ce Ballet justifié par son titre (*la Masquerade*) est exécuté par une troupe de jeunes gens des deux sexes, qui après avoir parcouru toute la Ville dans un char de triomphe , escorté de plusieurs masques à cheval en habit de caractère , s'arrêtent dans une Place publique , & y exécutent différentes danses conformes à leur déguisement , la fête se termine par une contredanse générale , dans la

40 **LE RETOUR DU GOUT.**

quelle on a admiré la main vive & le-
gere du Dessinateur.

Il seroit injuste de terminer cette pe-
tite description sans parler d'un jeune
enfant de quatre ans, qui a dansé un
menuet avec les graces, la finesse &
l'intelligence d'une de nos premières
Danseuses ; des talens aussi superieurs
relevés par une Figure noble & intéres-
sante ne demandent que d'être encou-
ragés ; c'est à ceux qui protegent les
Arts à animer par des récompenses les
talens naissans.

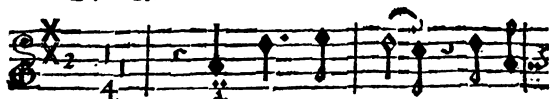
A P P R O B A T I O N.

J'Ai lu par Ordre de Monseigneur le Chancelier
Le Retour du Gout, faisant partie du choix de
différentes Pièces, & je crois que l'on peut en
permettre l'impression. A Paris, ce 25 Février 1754.
CREBILLON.

Le Privilège & l'enregistrement se trouvent à la
fin du choix de différentes Pièces Nouvelles, qui
ont été représentées sur le Théâtre.

N° 1. A I R.

41



DU dieu du Goût, Célé-



-brons le re- tour, Son Enne-



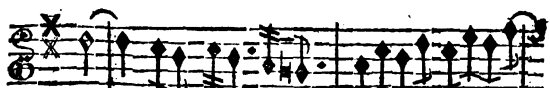
mi vain- cu, Lui cede la vic-



toi-



re, Son enne- mi vain- cu, Lui.



ce- de la vic- toi-



Lentement.



re, Ses plai- firs & fa



gloi-

re.

FIN.

N^o 2.

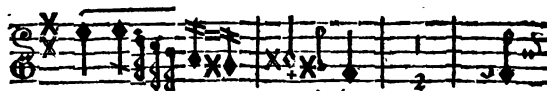
Tendrement.



AI-ma- bles Jeux, qui me sui-



vés par- tout; Prépa- rés u-ne bril-



lan- te fê- te, Ai-



mables Jeux, qui me suivés par-



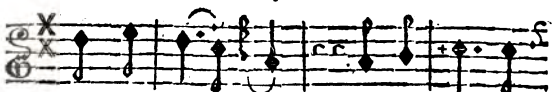
tout, Prépa- rés u- ne bril-



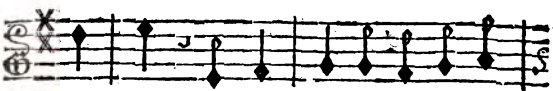
lante fê- te. Célé-



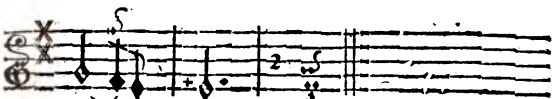
brer le bon Gout, C'est chanter sa pro-



pre con- quê- te, Célé- brer le



bon Gout, C'est chan- ter sa propre con-



quê- te. Du Dieu &c.

NOUVELLES PIÈCES DE THEATRE

détachées, depuis 1747 jusqu'à ce jour.

- L** E Magnifique, *Com.* Les Souhairs, *Comédie.*
avec un Divert. Momus Philosophe, *C.*
 Le Miroir, *Comédie.* Electre d'Euripide, *Trag.*
 Le Bacha de Smirne, *C.* La Partie de Campag. *C.*
 L'Année Merveilleuse, *C.* Cénie, *Pièce dram. 5 Act.*
 La Mort de Bucephale. La Colonie, *Comédie.*
 Le Pot-de-chambre cassé, Le Valer Maître, *Com.*
 T. pour rire, & C. pour pleurer. La Gageure, *Comédie en 3*
trois Actes & en Vers lib.
de M. de Boissy. Les Mariages assortis, *C.*
 Le Retour de la Paix. La Coquette fixée, *Com.*
 Le Prix du Silence. Le Réveil de Thalie, *C.*
 La Frivolité, 1753. L'École du monde, *Com.*
 Mahomet, *Tragédie.* Le Retour de l'Ombre de
 Benjamin, ou reconnois- Molière, *Comédie.*
 sance de Joseph, *Trag.* Varon, *Tragédie.*
 La double Extravag. *Com.* Ahaillard & Héloïse, *Pièce*
 Le Philosophe dupe de l'A- *ce dramatique.*
 mour, *Comédie.* Les Engagemens indif. *C.*
 Les parfaits Amans, ou les La Métamorphose, *Com.*
 Métamorphoses, *Com.* L'École des Peres, *Com.*
 Alceste, *Divertissement.* Callisthène, *Tragédie.*
 Les Petits-Maitres, *Com.* Les Courses de Tempé.
 Le Provincial à Paris, *C.* Gustave, *Tragédie.*
 Les Fausses Inconstan. *C.* La Métromanie, *Com.*
 La Feinte Supposée, *Com.* L'Héritier généreux, *C.*
 Caliste, ou la Belle Pén. T. L'Amante ingénieuse, *C.*
 Mérope, T. nouv. de M. Les Veuves, *Comédie.*
 Clément. La Fausse Prévention, *C.*
 Le Marchand de Londres, Les Hommes, *Com.-Bai.*
Tragédie Bourgeoise. Les Femmes, *Com.-Bai.*
 Le Plaisir, *C. avec un D.* Brioché, *Parodie.*
 Vanda, Reine de Polo. T. Les Adieux du Goût, *C.*
 Le Retour du Goût, *C.*

OPERA-COMIQUES NOUVEAUX.

La Magie inutile.	Les quatre Mariannes.
Le Retour favorable , ou le Temple de Momus. <i>de M. Vadd.</i>	Les Pelerins de la Mecque. Le Rossignol. Le Rossignol , de Rouen.
La Filceuse , <i>Parodie.</i>	Le Miroir magique.
Le Poirier.	Les Fêtes de l'Hymen , ou la Rose.
Le Bouquet du ROI.	Le Calendrier des Vieil.
Le Suffisant.	Le Monde Renversé.
Les Troqueurs & le Rien.	La Coupe Enchantée.
Le Trompeur Trompé.	Les Filles.
Le Recueil de Chanson. <i>Ouvrages du même.</i>	Les Boulevards.
La Pipe cassée.	L'École des Tuteurs.
Les Bouquets.	Le Plaisir & l'Innocence.

PIÈCES ANCIENNES

ET NOUVELLES, *détachées.*

TRAGÉDIES.

A Bsalon , <i>Tragédie</i> <i>Chrétienne.</i>	Antiochus.
Adierbal.	Athénaïs.
Agéfilas.	Arrie & Pétus.
Agrippa , ou le faux Ti- <i>bere.</i>	Artaxercès.
Alcibiade.	Atreé & Thieste.
Alexandre.	Bradamante ,
Azire , <i>de Voltaire.</i>	Brutus , <i>de Mademoiselle</i> <i>Bernard.</i>
Andromaque.	Catilina.
Andromède.	Cassius & Victorius.
	Cid. (le)

Cinna.	Mariamne, de Tristan.
Cornefus.	Marie Stuard.
Cyrus.	Méléagre.
Electre, de Crébillon.	Oreste & Pilade.
Electre, de Longepierre.	Pelopé.
Erigone.	Penelope.
Esther.	Policuete.
Gabinie.	Polixene.
Geta.	Pirrhus, de Crébillon.
Germanicus.	Pfiché.
Habis.	Rhadamiste & Zénobie.
Héraclius.	Saül.
Hérode & Mariamne, de	Scevole.
Voltaire.	Semiramis.
Hérode, de l'Abbé Nadal.	Theglis.
Horaces.	Théée.
Idoménée.	Tibere.
Jonathas.	Venceffas.
Iphigénie.	Vénus & Adonis.
Judith.	Vorcefte.
Machabées, (les) de la	Xercès.
Mothe.	Zaire, de Voltaire.
Mahomet, de Voltaire.	

COMEDIES EN CINQ ACTES.

L Es Amans magnifiques.	Le Distrait.
Le Baron d'Albicrak.	Dom Garcie de Navarre.
Le Capricieux.	L'Ecole des Filles.
La Comédie fans titre.	L'Ecole des Jaloux.
La Coquette.	Ecole des peres.
Le Curieux impertinent.	L'Andrienne.
Les Dames vengées.	Esope à la Cour.
Démocrite.	Esope à la Ville.
Le Dépit amoureux.	Elie, Pastorale.
La Devinereffe.	L'Esprit Follet.
	Les Femmes fçavantes.

Le festin de Pierre.	L'inconnu.
Les freres gémeaux.	Le Légataire universel.
L'Homme à bonnes fortunes.	Les Menechmes.
L'Heure du Berger.	Le Malade imaginaire.
Le Jaloux.	Le Muet.
Le Joueur , de Renard.	Les Nobles de province.
	Le Pedant joué.

PIECES EN I. II. ET III. ACTES.

L Es Amazones modernes.	Le Cocher.
L'Amour Diable.	Le Cocu imaginaire.
L'Amour Médecin.	La Comtesse de Scarbagnas.
Les Apparences trompeuses.	La Comédie du Comédien.
L'après-soupé.	La Coupe enchantée.
Agathe.	Crispin , Chevalier.
Arlequin Philosophe.	—— Médecin.
Attendez-moi sous l'orme.	—— Musicien.
L'Aveugle clairvoyant.	Le Deuil.
L'Avocat patelin.	Les deux Biscuits.
Avanture de nuit.	L'enlèvement.
Le Baler de vingt-quatre heures.	L'Eunuque.
Le Babillard.	L'Epreuve réciproque.
Le Baler extravagant.	La Famille extravagante.
Basile & Quitterie.	La Famille.
Belphegor.	Les Fragmens de Moliere.
Le bon Soldat.	La fausse antipathie.
Cartouche.	Le faux indiférent.
La Chasse du Cerf.	La Femme fille & veuve.
	Les Festes du Cours.

Le reste des Pièces , tant anciennes que modernes , qu'on n'a pu insérer ci-dessus , se trouvent chez le même Libraire.

LA
RÉUNION
DES
AMOURS,

COMÉDIE HÉROIQUE,

en un Acte & en Prose;

Pierre Carlet de Chamblain

Par M. DE MARIVAUX,
de l'Académie Française;

Représentée par les Comédiens Français,
le 9 Novembre 1731.

Le prix est de vingt sols.

NOUVELLE ÉDITION.

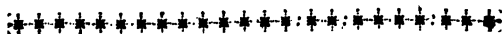


A PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques,
au-dessous de la Fontaine S. Benoît,
au Temple du Goût.

M. DCC. LVIII,

Avec Approbation & Privilège du Roi.



ACTEURS.

L'AMOUR.

CUPIDON.

MERCURE.

PLUTUS.

APOLLON.

LA VERITÉ.

MINERVE.

LA VERTU.



LA RÉUNION
DES
AMOURS.

COMÉDIE HÉROIQUE.

SCENE PREMIERE.

L'AMOUR, *qui entre d'un côté,*
CUPIDON, *qui entre de l'autre.*

CUPIDON, *à part.*



U E vois-je? Qui est-ce qui a
l'audace de porter comme moi
un carquois, & des fleches?

L'AMOUR, *à part.*

N'est-ce pas là Cupidon, cet usurpa-
teur de mon Empire?

À ij

4 L A R É U N I O N
C U P I D O N , à part.

Né seroit-ce pas cet Amour Gaulois ,
ce Dieu de la fade Tendresse qui sort de
la retraite obscure où ma victoire l'a con-
damné ?

L' A M O U R , à part.

Qu'il est laid ! qu'il a l'air débauché !

C U P I D O N , à part.

Vit-on jamais de figure plus forte ? Sea-
chons un peu ce que vient faire ici cette
ridicule antiquaille. Approchons.

A l'Amour.

Soyez le bien venu , mon Ancien , le
Dieu des Soupirs timides , & des tendres
Langueurs : Je vous salue.

L' A M O U R.

Saluez.

C U P I D O N :

Le compliment est sec ; mais je vous le
pardonne. Un Proscrit n'est pas de bonne
humeur.

L' A M O U R.

Un Proscrit ! Vous ne devez ma retraite
qu'à l'indignation qui m'a saisi , quand j'ai
vu que les hommes étoient capables de
vous souffrir.

C U P I D O N.

Malepeste , que cela est beau ! C'est-à-

D E S A M O U R S. §

dire, que vous n'avez fui que parce que vous étiez glorieux ; & vous êtes un Héros fuyard.

L' A M O U R.

Je n'ai rien à vous répondre. Allez , nous ne sommes pas faits pour discourir ensemble.

C U P I D O N.

Ne vous fâchez point , mon Confrère. Dans le fonds je vous plains. Vous me dites des injures : mais votre état me désarme. Tenez , je suis le meilleur garçon du monde. ConteZ-moi vos chagrins. Que venez-vous faire ici ? Est-ce que vous vous ennuyez dans votre solitude ? Eh ! bien , il y a remède à tout. Voulez-vous de l'emploi ? Je vous donnerai votre petite provision de fleches ; car celles que vous avez là dans votre carquois , ne valent plus rien..... Voyez-vous ce dard-là ? Voilà ce qu'il faut. Cela entre dans le cœur ; cela le pénètre ; cela le brûle ; cela l'embrase : il crie , il s'agite , il demande du secours , il ne sçauroit attendre.

L' A M O U R.

Quelle méprisable espece de feux !

C U P I D O N.

Ils ont pourtant décrié les vôtres. Entre

6 LA RÉUNION

vous & moi , de votre tems les Amans n'étoient que des Benêts ; ils ne ſçavoient que languir , que faire des hélas ! & conter leurs peines aux échos d'alentour. Oh ! parbleu , ce n'eſt plus de même. J'ai ſupprimé les échos , moi. Je bleſſe ; ah ! vite au remède. On va droit à la cauſe du mal. Allons , dit-on , je vous aime ; voyez ce que vous pouvez faire pour moi , car le tems eſt cher ; il faut expédier les hommes. Mes ſujets ne diſent point , je me meurs ! Il n'y a rien de ſi vivant qu'eux. Langueurs , timidité , doux martyre , il n'en eſt plus queſtion. Fadeur , plaiſtude du tems paſſé que tout cela. Vous ne faiſiez que des ſots , que des imbécilles ; moi , je ne fais que des gens de courage. Je ne les endors pas , je les éveille : ils ſont ſi vifs , qu'ils n'ont pas le loisir d'être tendres ; leurs regards ſont des déſirs : au lieu de ſoupirer , ils attaquent : ils ne demandent pas d'amour , ils le ſuppoſent. Ils ne diſent point , faites-moi grace ; ils la prennent. Ils ont du reſpect , mais ils le perdent. Et voilà celui qu'il faut. En un mot , je n'ai point d'Eſclaves , je n'ai que des Soldats. Allons , déterminez-vous. J'ai beſoin de Commis ; voulez-vous être le mien ? Sur le champ je vous donne de l'emploi.

L'AMOUR.

Ne rougissez - vous point du récit que vous venez de faire? Quel oubli de la Vertu !

CUPIDON.

Eh bien ! Quoi ! la Vertu ! que voulez-vous dire ? Elle a sa charge , & moi la mienne ; elle est faite pour régir l'Univers , & moi pour l'entretenir. Déterminez-vous, vous dis-je : mais je ne vous prends qu'à condition que vous quitterez je ne sçai quel air de dupe , que vous avez sur la physionomie. Je ne veux point de cela ; allons , mon Lieutenant , alerte ; un peu de murinerie dans les yeux ; les vôtres prêchent la résistance. Est-ce là la contenance d'un vainqueur ? Avec un Amour aussi poltron que vous , il faudroit qu'un Tendron fit tous les frais de la défaite. Eh ! éviteriez-vous (*Il tire une de ses fleches.*) Je suis d'avis de vous égayer le cœur d'une de mes fleches pour vous ôter cet air timide & langoureux. Garre , que je vous rende aussi fol que moi !

L'AMOUR , *tirant aussi une de ses fleches.*

Et moi , si vous tirez , je vous rendrai sage.

8. LA RÉUNION :
CUPIDON.

Non pas, s'il vous plaît : J'y perdrois ,
& vous y gagneriez.

L'AMOUR.

Allez , petit libertin que vous êtes ,
votre audace ne m'offense point , & votre
Empire touche peut-être à sa fin. Jupiter
aujourd'hui fait assembler tous les Dieux ;
il veut que chacun d'eux fasse un don au
Fils d'un grand Roi qu'il aime. Je suis in-
vité à l'Assemblée. Tremblez des suites
que peut avoir cette aventure.

S C E N E I I.

CUPIDON, *seul.*

Comment donc ! Il dit vrai. Tous les
Dieux ont reçu ordre de se rendre
ici ; il n'y a que moi qu'on n'a point aver-
ti, & j'ai cru que ce n'étoit qu'un oubli de
la part de Mercure. Le voici qui vient ;
voyons ce que cela signifie.



S C E N E I I I.

CUPIDON, MERCURE,
PLUTUS.

MERCURE.

HA ! vous voilà , Seigneur Cupidon.
Je suis votre serviteur.

PLUTUS.

Bon jour , mon ami.

CUPIDON.

Bon jour , Plutus. Seigneur Mercure ,
il y a aujourd'hui assemblée générale ; &
c'est vous qui avez averti tous les Dieux ,
de la part de Jupiter , de se trouver ici.

MERCURE.

Il est vrai.

CUPIDON.

Pourquoi donc n'ai-je rien sçu de cela ,
moi ? Est-ce que je ne suis pas une Divi-
nité assez considérable ?

MERCURE.

Eh ! où vouliez-vous que je vous prisse ?
Vous êtes un coureur qu'on ne sçauroit ar-
rêter.

A r

10. LA RÉUNION.

CUPIDON.

Vous biaisez , Mercure : Parlez - moi franchement. Etois-je sur votre liste ?

MERCURE.

Ma foi , non. J'avois ordre exprès de vous oublier tout net.

CUPIDON.

Moi ! Et de qui l'aviez-vous reçu ?

MERCURE.

De Minerve , à qui Jupiter a donné la direction de l'Assemblée.

PLUTUS.

Oh ! de Minerve , la Déesse de la Sagesse ? Ce n'est pas là un grand malheur. Tu sçais bien qu'elle ne nous aime pas ; mais elle a beau faire , nous avons un peu plus de crédit qu'elle : nous rendons les gens heureux , nous , morbleu ! & elle ne les rend que raisonnables ; aussi n'a-t-elle pas la presse.

CUPIDON.

Apparemment que c'est elle qui vous a aussi chargé du soin d'aller chercher le Dieu de la Tendresse , lui dont on ne se ressouvenoit plus ?

MERCURE.

Vous l'avez dit , & ma commission por-

DES AMOURS. II

toit même de lui faire de grands complimens.

CUPIDON, *riant.*

La belle Ambassade!

PLUTUS.

Va, va, mon ami, laisse-le venir, ce Dieu de la Tendresse; quand on le rétablirait, il ne feroit pas grande besogne. On n'est plus dans le goût de l'amoureux martyr, on ne l'a retenu que dans les chansons. Le métier de Cruelle est tombé; ne t'embarrasse pas de ton Rival; je ne veux que de l'or pour le battre; mor-

CUPIDON.

Je le croi. Mais je suis piqué. Il me prend envie de vider mon Carquois sur tous les Cœurs de l'Olimpe.

MERCURE.

Point d'étourderie; Jupiter est le Maître: on pourroit bien vous casser, car on n'est pas trop content de vous.

CUPIDON.

Eh! de quoi peut-on se plaindre, je vous prie?

MERCURE.

Oh! de tant de choses; par exemple; il n'y a plus de tranquillité dans le mariage; vous ne sçauriez laisser la tête des maris en

A. vj.

12 LA RÉUNION

repos ; vous mettez toujours après leurs femmes quelque Chasseur qui les attrappe.

CUPIDON.

Et moi , je vous dis que mes Chasseurs ne poursuivent que ce qui se présente.

PLUTUS.

C'est-à-dire , que les femmes sont bien aises d'être courues ?

CUPIDON.

Voilà ce que c'est. La plupart sont des coquettes qui en demeurent là , ou bien qui ne se retirent que pour agacer , qui n'oublient rien pour exciter l'envie du Chasseur , qui lui disent : mirez-moi. On les mire , on les blesse , & elles se rendent. Est-ce ma faute ? Parbleu , non ; la coquetterie les a déjà bien étourdies , avant qu'on les tire.

MERCURE.

Vous direz ce qu'il vous plaira. Ce n'est point à moi à vous donner des leçons ; mais prenez-y garde : ce sont les hommes , ce sont les femmes qui crient , qui disent que c'est vous qui passez les contrats de la moitié des mariages. Après cela ce sont des vieillards que vous donnez à expédier à de jeunes épouses , qui ne les prennent vivans , que pour les avoir morts , & qui ,

DES AMOURS. 13

au détriment des Héritiers , ont tout le profit des funérailles. Ce sont de vieilles femmes dont vous vuidez le coffre pour l'achat d'un mari fainéant qu'on ne sçau-
roit ni troquer ni revendre. Ce sont des malices qui ne finissent point ; sans com-
pter votre libertinage : car Bacchus , dit-
on , vous fait faire tout ce qu'il veut ;
Plutus avec son or , dispose de votre car-
quois ; pourvu qu'il vous donne , toute
votre artillerie est à son service , & cela
n'est pas joli ; ainsi tenez-vous en repos ,
& changez de conduite.

CUPIDON.

Puisque vous m'exhortez à changer ,
vous avez donc envie de vous retirer , Sei-
gneur Mercure ?

MERCURE.

Laissons-là cette mauvaise plaisanterie.

PLUTUS.

Quant à moi , je n'ai que faire d'être
dans les caquets. Tout ce que je prends
de lui , je l'achete , je marchande , nous
convenons , & je paye ; voilà toute la
finesse que j'y sçache.

CUPIDON.

Celui-là est comique ! Se plaindre de

74 LA RÉUNION
ce que j'aime la bonne-chere & l'aifance,
moi qui fuis l'Amour ? A quoi donc vou-
lez-vous que je m'occupe ? à des Trai-
tés de Morale ? Oubliez-vous que c'est
moi qui mets tout en mouvement, que
c'est moi qui donne la vie, qu'il faut
dans ma charge un fond inépuisable de
bonne humeur, & que je dois être à moi
seul plus semillant, plus vivant que tous
les Dieux ensemble ?

MERCURE.

Ce sont vos affaires ; mais je pense que
voici Apollon qui vient à nous.

PLUTUS.

Adieu donc, je m'en vais. Le Dieu
du Bel-esprit & moi ne nous amusons pas
extrêmement ensemble. Jusqu'au revoir,
Cupidon.

CUPIDON.

Adieu, adieu, je vous rejoindrai.



S C E N E IV.
CUPIDON, MERCURE,
APOLLON.

MERCURE.

QU'avez-vous , Seigneur Apollon ?
Vous avez l'air sombre.

APOLLON.

Le retour du Dieu de la Tendresse me fâche. Je n'aime pas les dispositions où je vois que Minerve est pour lui. Je vous apprens qu'elle va bientôt l'amener ici , Cupidon.

CUPIDON.

Et que veut-elle en faire ?

APOLLON.

Vous entendre raisonner tous les deux sur la nature de vos feux , pour juger lequel de vos Dons on doit préférer dans cette occasion ici : & c'est de quoi même je suis chargé de vous informer.

CUPIDON.

Tant mieux , morbleu , tant mieux ;

cela me divertira. Allez, il n'y a rien à craindre ; mon Confrère ne plaide pas mieux qu'il blesse.

MERCURE.

Croyez-moi , allez pourtant vous préparer pendant quelques momens.

CUPIDON.

C'est, parbleu, bien dit; je vais me recueillir chez Bacchus ; il y a du vin de Champagne , qui est d'une éloquence admirable : j'y trouverai mon Plaidoyer tout fait. Adieu , mes Amis ; tenez-moi des lauriers tout prêts.

SCENE V.

MERCURE , APOLLON.

APOLLON.

IL a beau dire ; le vent du Bureau n'est pas pour lui , & je me défie du succès.

MERCURE.

Eh ! bien , que vous importe à vous ? Quand son Rival reviendrait à la mode , vous n'en inspirerez pas moins ceux qui chanteront leurs Maîtresses ?

APOLLON.

Eh ! morbleu , cela est bien différent ; les chansons ne seront plus si jolies. On ne chantera plus que des sentimens. Cela est bien plat.

MERCURE.

Bien plat ! que voulez-vous donc qu'on chante ?

APOLLON.

Ce que je veux ? Est-ce qu'il faut un commentaire à Mercure ? Une caresse , une vivacité , un transport , quelque petite action.

MERCURE.

Ah ! vous avez raison , je n'y songeois pas ; cela fait un sujet bien plus piquant , plus animé.

APOLLON.

Sans comparaison , & un sujet bien plus à la portée d'être senti. Tout le monde est au fait d'une action.

MERCURE.

Oui , tout le monde gesticule.

APOLLON.

Et tout le monde ne sent pas. Il y a

des Cœurs matériels qui n'entendent un sentiment, que lorsqu'il est mis sur un canevas bien intelligible.

MERCURE.

On ne leur explique l'ame qu'à la faveur du corps.

APOLLON.

Vous y êtes ; & il faut avouer que la Poésie Galante a bien plus de prise en pareil cas. Aujourd'hui, quand j'inspire un Couplet, de Chanson, ou quelques autres Vers, j'ai mes coudées franches, je suis à mon aise. C'est Philis qu'on attaque, qui combat, qui se défend mal ; c'est un beau bras qu'on saisit ; c'est une main qu'on adore, & qu'on baise ; c'est Philis qui se fâche ; on se jette à ses genoux, elle s'attendrit, elle s'appaise ; un soupir lui échappe. Ah ! Sylvandre ; ah ! Philis, levez-vous, je le veux. Quoi ! cruelle, mes transports finissez. Je ne puis ; laissez-moi . . . des regards, des ardeurs, des douceurs ; cela est charmant. Sentez-vous la gayeté, la commodité de ces objets-là ? J'inspire là-dessus en me jouant. Aussi n'a-t-on jamais vu tant de Poètes.

MERCURE.

Et dont la Poésie ne vous coûte rien. Ce sont les Philis qui en font tous les frais.

APOLLON.

Sans doute. Au lieu que si la Tendresse alloit être à la mode , adieu les bras , adieu les mains ; les Philis n'auroient plus de tout cela.

MERCURE.

Elles n'en seroient que plus aimables , & sans doute plus estimées. Mais laissez-moi recevoir la Vérité qui arrive.

SCENE VI.

*MERCURE, APOLLON,**LA VÉRITÉ.*

MERCURE.

IL est tems de venir , Déesse ; l'Assemblée va se tenir bientôt.

LA VÉRITÉ.

J'arrive. Je me suis seulement amusée un instant à parler à Minerve , sur le choix qu'elle a fait de certains Dieux , pour la cérémonie dont il est question.

APOLLON.

Peut-on vous demander de qui vous parliez , Déesse ?

De qui ? De vous.

APOLLON.

Cela est net. Et qu'en disiez-vous donc ?

LA VÉRITÉ.

Je disois..... Mais vous êtes bien hardi d'interroger la Vérité. Vous y tenez-vous ?

APOLLON.

Je ne crains rien. Poursuivez.

MERCURE.

Courage.

APOLLON.

Que disiez-vous de moi ?

LA VÉRITÉ.

Du bien , & du mal ; beaucoup plus de mal que de bien. Continuez de m'interroger. Il ne vous en coûtera pas plus de sçavoir le reste.

APOLLON.

Eh ! quel mal y a-t-il à dire du Dieu qui peut faire le Don de l'éloquence , & de l'amour des beaux Arts ?

LA VÉRITÉ.

Oh ! vos Dons sont excellens ; j'en di-

DES AMOURS. 21
fois du bien ; mais vous ne leur ressemblez pas.

A P O L L O N.

Pourquoi ?

LA V É R I T É.

C'est que vous flattez , que vous mentez , & que vous êtes un corrompateur des ames humaines.

A P O L L O N.

Doucement , s'il vous plaît ; comme vous y allez ?

LA V É R I T É.

En un mot , un vrai Charlatan.

A P O L L O N.

Arrêtez , car je me fâcherois.

M E R C U R E.

Laissez-la achever ; ce qu'elle dit est amusant.

A P O L L O N.

Il ne m'amuse point du tout , moi. Qu'est-ce que cela signifie ? En quoi donc mérité-je tous ces noms-là ?

LA V É R I T É.

Vous rougissez ; mais ce n'est pas de vos

ques-unes que j'approuve. Quand j'ouvre un Livre , & que je vois le nom d'une vertueuse Personne à la tête , je m'en réjouis ; mais j'en ouvre un autre , il s'adresse à une personne admirable ; j'en ouvre cent , j'en ouvre mille ; tout est dédié à des prodiges de vertu & de mérite. Et où se tiennent donc tous ces prodiges ? Où sont-ils ? Comment se fait-il que les personnes vraiment louables soient si rares , & que les Epîtres Dédicatoires soient si communes ? Il me les faut pourtant en nombre égal , ou bien vous n'êtes pas un Dieu d'honneur. En un mot , il y a mille Epîtres où vous vous écriez : » Que votre modestie sera-fure , Monseigneur. » Il me faut donc mille Monseigneurs modestes. Oh ! de bonne foi , me les fournirez-vous ? Concluez.

A P O L L O N.

Mais , Mercure , approuvez-vous tout ce qu'elle me dit-là ?

M E R C U R E.

Moi ? je ne vous trouve pas si coupable qu'elle le croit. On ne sent point qu'on est menteur , quand on a l'habitude de l'être.

A P O L L O N.

APOLLON.

La réponse est consolante.

LA VÉRITÉ.

En un mot, vous masquez tout. Et ce qu'il y a de plaisant, c'est que ceux que vous travestissez, prennent le masque que vous leur donnez pour leur visage. Je connois une très-laide femme, que vous avez appelée charmante Iris. La folle n'en veut rien rabattre. Son miroir n'y gagne rien ; elle n'y voit plus qu'Iris. C'est sur ce pied-là qu'elle se montre ; & la charmante Iris est une Guenon qui vous feroit peur. Je vous pardonnerois tout cela cependant, si vos flatteries n'attaquoient pas jusqu'aux Princes ; mais pour cet article-là, je le trouve affreux.

MERCURE.

Malepeste ! C'est l'article de tout le monde.

APOLLON.

Quoi ! dire la vérité aux Princes !

LA VÉRITÉ.

Le plus grand des Mortels, c'est le Prince qui l'aime, & qui la cherche. Je mets presque à côté de lui le Sujet vertueux qui ose la lui dire. Et le plus heu-

reux de tous les peuples est celui chez qui ce Prince & ce Sujet se rencontrent ensemble.

APOLLON.

Je l'avoue , il me semble que vous avez raison.

LA VÉRITÉ.

Aureste , Apollon , tout ce que je vous dis là ne signifie pas que je vous craigne. Vous sçavez aujourd'hui de quel Prince il est question. Faites tout ce qu'il vous plaira, la Sagesse & moi nous remplirons son ame d'un si grand amour pour les vertus , que vos flatteurs seront réduits à parler de lui , comme j'en parlerai moi-même. Adieu.

APOLLON.

C'en est fait , je me rends , Déesse , & je me raccommode avec vous. Allons , je vous consacre mes veilles. Vous fournirez les actions au Prince , & je me charge du soin de les célébrer.

SCENE VII.**MERCURE, APOLLON.****MERCURE.**

SEigneur Appollon , je vous félicite de vos louables dispositions. Ce que c'est que les gens d'esprit ! Tôt ou tard ils deviennent honnêtes gens.

APOLLON.

Voilà ce qui fait qu'on ne doit pas désespérer de vous , Seigneur Mercure.

SCENE VIII.**CUPIDON, MERCURE,****APOLLON.****CUPIDON.**

GArre , garre , Messieurs ; voici Minerve qui se rend ici avec mon Rival.

MERCURE.

Eh bien ! nous ne serons pas de trop ; je serai bien-aîsé d'être présent.

APOLLON.

Vous n'auriez pas mal fait de me communiquer ce que vous avez à dire. J'aurois

Bij

pû vous fournir quelque chose de bon ;
mais vous ne consultez personne.

CUPIDON.

Mons de la Poësie, vous me manquez
de respect.

A POLLON.

Pourquoi donc ?

CUPIDON.

Vous croyez avoir autant d'esprit que
moi , je pense ?

MERCURE, *rit*.

Hé, hé, hé, hé.

A POLLON.

Je sçai pourtant persuader la Raison
même.

CUPIDON.

Et moi, je la fais taire. Taisez-vous aussi.

SCENE IX.

MINERVE, L'AMOUR,

CUPIDON, MERCURE,

A POLLON.

MINERVE.

VOus sçavez, Cupidon, de quel emploi
Jupiter ma chargée. Peut-être vous
plaindrez-vous du secret que je vous ai fait

DES AMOURS. 29

de notre assemblée : mais je croyois vos feux trop vifs. Quoi qu'il en soit , nous ne voulons point que le Prince ait une ame insensible. L'un de vous deux doit avoir quelque droit sur son cœur , mais sa raison doit primer sur tout ; & vous êtes accusé de ne la ménager guères.

CUPIDON.

Oui-dà , je l'étourdis quelquefois. Il y a des momens difficiles à passer avec moi , mais cela ne dure pas.

APOLLON.

Quand on aime , il faut bien qu'il y paroisse.

MERCURE.

Tenez , dans la théorie , le Dieu de la Tendresse l'emporte ; mais j'aime mieux sa pratique , à lui.

MINERVE.

Messieurs , ne soyez que spectateurs.

MERCURE.

Je ne dis plus mot.

APOLLON.

Pour moi , serviteur au silence. Je fors.

MINERVE.

Vous me faites plaisir.

S C E N E X.

**MINERVE, L'AMOUR,
CUPIDON, MERCURE.**

M I N E R V E.

A Llons, Cupidon, je vous écouterai,
malgré les défauts qu'on vous repro-
che.

C U P I D O N.

Mais qu'est-ce que c'est que mes défauts ?
Où cela va-t-il ? On dit que je suis un peu
libertin ; mais on n'a jamais dit que j'étois
un benêt.

L' A M O U R.

Eh ! de qui l'a-t-on dit ?

C U P I D O N.

Avotre place, je ne ferois point cette
question-là.

M I N E R V E.

Il ne s'agit point de cela. Terminons.
Je ne suis venue ici que pour vous écouter.
Voyons.

A l'Amour.

Vous êtes l'ancien, vous; parlez le premier.

L'AMOUR *rouffe & crache.*

Sage Minerve, vous, devant qui je m'estime heureux de réclamer mes droits..

CUPIDON.

Je défends les coups d'encensoir.

MINERVE.

Retranchez l'encens.

L'AMOUR.

Je croirois manquer de respect, & faire outrage à vos lumières, si je vous soupçonnois capable d'hésiter entre lui & moi.

CUPIDON.

La Cour remarquera qu'il la flatte.

MINERVE,

A Cupidon.

Laissez-le donc dire.

CUPIDON.

Je ne parle pas. Je ne fais qu'apostiller son exorde.

Biv

Ah ! c'en est trop. Votre audace m'irrite , & me fait sortir de la modération que je voulois garder. Qui êtes-vous pour oser me disputer quelque chose ? Vous , qui n'avez pour attribut que le vice , digne héritage d'une origine aussi impure que la vôtre ? Divinité scandaleuse , dont le culte est un crime , à qui la seule corruption des hommes a dressé des Autels ? Vous , à qui les devoirs les plus sacrés servent de victimes ? Vous , qu'on ne peut honorer , qu'en immolant la Vertu ? Funeste auteur des plus honteuses flétrissures des hommes , qui , pour récompense à ceux qui vous suivent , ne leur laissez que le deshonneur , le repentir , & la misère en partage : osez-vous vous comparer à moi , au Dieu de la plus noble , de la plus estimable , de la plus tendre des Passions , & j'ose dire de la plus féconde en Héros ?

C U P I D O N .

Bon , des Héros ! Nous voilà bien riches ! Est-ce que vous croyez que la Terre ne se passera pas bien de ces Messieurs-là ? Allez , ils sont plus curieux à voir que nécessaires : leur gloire a trop d'attrail.

DES AMOURS. 33

Si l'on rabattoit tous les frais qu'il en coûte pour les avoir , on verroit qu'on les achete plus qu'ils ne valent. On est bien dupe de les admirer , puisqu'on en paye la façon. Il faut que les hommes vivent un peu plus bourgeoisement les uns avec les autres , pour être en repos. Vos Héros sortent du niveau , & ne font que du tintamarre. Poursuivez.

MINERVE.

Laissons-là les Héros. Il est beau de l'être ; mais la Raison n'admire que les Sages.

CUPIDON.

Oh ! de ceux-là , il n'en a jamais fait , ni moi non plus.

L'AMOUR.

De grace , écoutez-moi , Déesse. Qu'est-ce que c'étoit autrefois que l'envie de plaire ? je vous en atteste vous-même. Qu'est-ce que c'étoit que l'Amour ? je l'appellois tout-à-l'heure une passion. C'étoit une vertu , Déesse : c'étoit du moins l'origine de toutes les vertus ensemble. La Nature me présentoit des hommes grossiers , je les polissois ; des féroces , je les humanisois ; des fainéans , dont je ressuscitois

les talens enfouis dans l'oïveté & dans la paresse. Avec moi, le méchant rougissoit de l'être. L'espoir de plaire, l'impossibilité d'y arriver autrement que par la Vertu, forçoient son ame à devenir estimable. De mon tems, la Pudeur étoit la plus estimable des Graces.

CUPIDON.

Eh bien ! il ne faut pas faire tant de bruit ; c'est encore de même. Je n'en connois point de si piquante, moi, que la Pudeur. Je l'adore, & mes Sujets aussi. Ils la trouvent si charmante, qu'ils la poursuivent partout où ils la trouvent. Mais je m'appelle l'Amour ; mon métier n'est pas d'avoir soin d'elle. Il y a le Respect, la Sagesse, l'Honneur, qui sont commis à sa garde. Voilà ses Officiers ; c'est à eux à la défendre du danger qu'elle court ; & ce danger, c'est moi. Je suis fait pour être, ou son vainqueur, ou son vaincu. Nous ne sçaurions vivre autrement ensemble ; & sauve qui peut. Quand je la bats, elle me le pardonne ; quand elle me bat, je ne l'en estime pas moins, & elle ne m'en hait pas d'avantage. Chaque chose a son contraire ; je suis le sien. C'est sur la bataille des Contraires que tout roule dans

la Nature. Vous ne sçavez pas cela, vous; vous n'êtes point Philosophe.

L'AMOUR.

Jugez-nous, Déesse, sur ce qu'il vient d'avouer lui-même. N'est-il pas condamnable? Quelle différence des Amans de mon tems aux siens! Que de décence dans les sentimens des miens! Que de dignité dans les transports mêmes!

CUPIDON.

De la dignité dans l'Amour! de la décence pour la durée du Monde! Voilà des agrémens d'une grande ressource! Il ne sçait plus ce qu'il dit. Minerve, toute la Nature est intéressée à ce que vous renvoyiez ce vieux Garçon-là. Il va l'appauvrir à un point, qu'il n'y aura plus que des déserts. Vivra-t-elle de soupirs? Il n'a que cela vaillant. Autant en emporte le vent: & rien ne reste que des Romans de douze Tomes. Encore à la fin, n'y aura-t-il personne pour les lire. Prenez garde à ce que vous allez faire.

L'AMOUR.

Juste Ciel! [saut.] ?

B vj

Bon , des apostrophes au Ciel ! Voilà encore de son jargon. Eh ! morbleu , qu'il s'en aille. Tenez , mon ami , je veux bien encore vous parler raison. Vous me reprochez ma naissance , parce qu'elle n'est pas méthodique , & qu'il y manque une petite formalité , n'est-ce pas ? Eh bien , mon enfant , c'est en quoi elle est excellente , admirable ; & vous n'y entendez rien.

M E R C U R E.

Ceci est nouveau.

C U P I D O N.

Doucement. La Nature avoit besoin d'un Amour , n'est-il pas vrai ? Comment falloit-il qu'il fût , à votre avis ? Un conteur de fades sornettes ? Un trembleur qui a toujours peur d'offenser , qui n'eût fait dire aux femmes , que , ma gloire ! & aux hommes , que , vos divins appas ! Non , cela ne valoit rien. C'étoit un espiègle tel que moi qu'il falloit à la Nature ; un étourdi , sans souci , plus vif que délicat ; qui mît toute sa noblesse à tout prendre , & à ne rien laisser. Et cet enfant-là , je vous

prie, y avoit-il rien de plus sage que de lui donner pour pere & pour mere des parens joyeux, qui le fissent naître sans cérémonie dans le sein de la Joye. Il ne falloit que le sens commun pour sentir cela. Mais, dites-vous, vous êtes le Dieu du Vice? Cela n'est pas vrai; je donne de l'amour, voilà tout: le reste vient du cœur des hommes. Les uns y perdent, les autres y gagnent; je ne m'en embarrasse pas. J'allume le feu; c'est à la Raison à le conduire: & je m'en tiens à mon métier de Distributeur de flammes au profit de l'Univers. En voilà assez; croyez-moi: retirez-vous. C'est l'avis de Minerve.

MINERVE.

Je suspends encore mon jugement entre vous deux. Voici la Vertu qui entre; je ne prononcerai que lorsqu'elle m'aura donné son avis.



SCENE XI.

LA VERTU.

Les Auteurs précédens.

MINERVE.

Venez, Déesse; nous avons besoin de vous ici. Vous sçavez les motifs de notre assemblée. Il s'agit à présent de sçavoir lequel de ces deux Amours nous devons retenir pour nos desseins. Je viens d'entendre leurs raisons; mais je ne déciderai la chose, qu'après que vous l'aurez examinée vous-même. Que chacun d'eux vous fasse sa déclaration. Vous me direz après, laquelle vous aura paru du caractère le plus estimable; & je jugerai par-là lequel de leurs Dons peut entraîner le moins d'inconvéniens dans l'ame du Prince. Adieu, je vous laisse & vous m'en ferez votre rapport.

SCÈNE XII.

*L'AMOUR, CUPIDON,
MERCURE, LA VERTU.*

MERCURE.

L'Expédient est très-bon.

CUPIDON.

Dites-moi, Déesse, ne vaudroit-il pas mieux que nous vous tirassions chacun un petit coup de dard ? Vous jugeriez mieux de ce que nous valons par nos coups.

LA VERTU.

Cela seroit inutile. Je suis invulnérable ; & d'ailleurs , je veux vous écouter de sang froid , sans le secours d'aucune impression étrangère.

MERCURE.

C'est bien dit ; point de prévention.

L'AMOUR.

Il est bien humiliant pour moi de me voir tant de fois réduit à lutter contre lui.

LA RÉUNION
CUPIDON.

Mon ancien recule ici ? Ses flammes héroïques ont peur de mon feu bourgeois. C'est le brodequin qui épouvante le cothurne.

L'AMOUR.

Je pourrais avoir peur, si nous avions pour Juge une ame commune ; mais avec la Vertu je n'ai rien à craindre.

CUPIDON.

Il fait toujours des exordes. Il a pillé celui-ci dans Cléopatre.

LA VERTU.

Qu'importe ? Allons, je vous entends.

MERCURE.

Le pas est réglé entre vous. C'est à l'Amour à commencer.

CUPIDON.

Sans doute. Il est la Tragédie, lui. Moi, je ne suis que la petite Pièce. Qu'il vous glace d'abord, je vous rechaufferai après.

[*Mercury & la Vérité sourient.*]

L'AMOUR.

Quoi ! met-il déjà les Rieurs de son côté ?

DES AMOURS. 41
LA VERTU.

Laissez-le dire. Commencez, je vous écoute.

MERCURE.

Motus.

L'AMOUR s'écarte, & fait la révérence en abordant la Vertu.

Permettez-moi, Madame, de vous demander un moment d'entretien. Jusques-ici mon respect a réduit mes sentimens à se taire.

CUPIDON, bâille.

Ha, ha, ha.

L'AMOUR.

Ne m'interrompez donc pas.

CUPIDON.

Je vous demande pardon; mais je suis l'Amour: le Respect m'a toujours fait bâiller. N'y prenez pas garde.

MERCURE.

Ce début me paroît froid.

LA VERTU,

d l'Amour.

Recommencez.

L'AMOUR.

Je vous disois, Madame, que mon Respect a réduit mes sentimens à se taire. Ils n'ont osé se produire que dans mes timides regards; mais il n'est plus tems de feindre, ni de vous dérober votre victime. Je sçais tout ce que je risque à vous déclarer ma flamme. Vos rigueurs vont punir mon audace. Vous allez accabler un téméraire; mais, Madame, au milieu du courroux qui va vous saisir, souvenez-vous du moins que ma témérité n'a jamais passé jusqu'à l'espérance; & que ma respectueuse ardeur....

CUPIDON..

Encore du Respect! Voilà mes vapeurs qui me reprennent.

MERCURE.

Et les voilà qui me gagnent aussi, moi.

L'AMOUR.

Déesse, rendez-moi justice. Vous sentez bien qu'on m'arrête au milieu d'une période assez touchante, & qui avoit quelque dignité.

LA VERTU.

Voilà qui est bien; votre langage est

décent. Il n'étourdit point la Raison. On a le tems de se reconnoître , & j'en rendrai bon compte.

M E R C U R E.

Cela fait une belle Pièce d'éloquence. On diroit d'une harangue.

C U P I D O N.

Oui-dà ; cette flamme , avec les rigueurs de Madame , la témérité qu'on accable à cause de cette audace qui met en courroux , en dépit de l'espérance qu'on n'a point , avec cette victime qui vient brocher sur le tout. Cela est très-beau , très-touchant , assurément.

L' A M O U R , *à Cupidon.*

Ce n'est pas votre sentiment qu'on demande. Voulez-vous que je continue , Déesse ?

L A V E R T U.

Ce n'est pas la peine : en voilà assez. Je vois bien ce que vous sçavez faire. A vous , Cupidon.

M E R C U R E.

Voyons.

Non, Déesse adorable, ne m'exposez point à vous dire que je vous aime. Vous regardez ceci comme une feinte ; mais vous êtes trop aimable , & mon cœur pourroit bien s'y méprendre. Je vous dis la vérité ; ce n'est pas d'aujourd'hui que vous me touchez. Je me connois en charmes. Ni sur la Terre , ni dans les Cieux, je ne vois rien qui ne le cede aux vôtres. Combien de fois n'ai-je pas été tenté de me jeter à vos genoux ? Quelles délices pour moi d'aimer la Vertu , si je pouvois être aimé d'elle ! Eh ! pourquoi ne m'aimeriez-vous pas ? Que veut dire ce penchant qui me porte à vous , s'il n'annonce pas que vous y ferez sensible ? Je sens que tout mon cœur vous est dû. N'avez-vous pas quelque répugnance à me refuser le vôtre ? Aimable Vertu , me fuirez-vous toujours ? Regardez - moi ! Vous ne me connoissez pas ! C'est l'Amour à vos genoux qui vous parle. Essayez de le voir. Il est soumis : il ne veut que vous fléchir. Je vous aime , je vous le dis ; vous m'entendez ; mais vos yeux ne me rassurent pas. Un regard acheveroit mon bonheur ! Ah ! quel plaisir ! vous me l'accordez. Chere main que j'idolâtre ,

DES AMOURS. 45
recevez mes transports. Voici le plus heureux instant qui me soit échu en partage.

LA VERTU, *soupirant.*

Ah ! finissez , Cupidon , je vous défends de parler davantage.

L'AMOUR.

Quoi ! la Vertu se laisse baiser la main ?

LA VERTU.

Il va si vite , que je ne la lui ai pas vu prendre.

MERCURE.

Ce fripon-là m'a attendri aussi.

CUPIDON.

Déesse , pour m'expliquer comme lui , vous plaît-il d'écouter encore deux ou trois petites périodes de conséquence ?

LA VERTU.

Quoi , voulez-vous continuer ? Adieu.

CUPIDON.

Mais vous vous en allez , & ne décidez rien ?

LA RÉUNION

LA VERTU.

Je me sauve, & vais faire mon rapport
à Minerve.

L'AMOUR.

Adieu, Mercure, je vous quitte, &
je vais la suivre.

CUPIDON, *riant*.

Allez, allez lui servir d'antidote.

SCENE XIII.

MERCURE, CUPIDON.

CUPIDON, *riant*.

HA, ha, ha, ha. La Vertu se laissoit
apprivoiser. Je la tenois déjà par la
main, toute Vertu qu'elle est : & si elle
me donnoit encore un quart d'heure d'au-
dience, je vous la garantirois mal nom-
mée.

MERCURE.

Oui ; mais la Vertu est sage, & vous
fuit.

CUPIDON.

La belle ressource !

MERCURE.

Il n'y en a point d'autre avec un fripon comme vous.

CUPIDON.

Qu'est-ce donc , Seigneur Mercure ? Vous me donnez des épithètes ! vous vous familiarisez , petit commensal !

MERCURE.

Quoi ! vous vous fâchez ?

CUPIDON.

Oh ! que non. Nous ne pouvons nous passer l'un de l'autre. Mais qu'en dites-vous ? Le Dieu de la Tendresse n'a pas beaucoup brillé , ce me semble ?

MERCURE.

Vous êtes un étourdi. Vous ne l'avez que trop battu ; & je crains que vous n'ayez paru trop fort. Comment donc ! vous égratignez en jouant jusqu'à la Vertu même ! Oh ! on ne vous choisira pas pour la cérémonie présente. Vous êtes trop remuant. Vous mettriez la Ville & la Cour sur un joli ton. J'entends quelqu'un. Je suis sûr que c'est Minerve qui va venir vous donner votre congé. C'est elle-même.

SCENE. XIV,

ET DERNIERE.

Tous les Acteurs de la Pièce.

MINE R V E.

CUPIDON, la Vertu decidoit contre vous ; & moi-même j'allois être de son sentiment , si Jupiter n'avoit pas jugé à propos de vous réunir , en vous corrigeant , pour former le cœur du Prince. Avec votre Confrere , l'ame est trop tendre , il est vrai ; mais avec vous , elle est trop libertine. Il fait souvent des cœurs ridicules ; vous n'en faites que de méprisables. Il égare l'esprit ; mais vous ruinez les mœurs. Il n'a que des défauts , vous n'avez que des vices. Unissez-vous tous deux. Rendez-le plus vif , & plus passionné ; & qu'il vous rende plus tendre & plus raisonnable : & vous serez sans reproche. Au reste , ce n'est pas un conseil que je vous donne ; c'est un ordre de Jupiter que je vous annonce.

CUPIDON , *embrassant l'Amour.*

Allons , mon Camarade , je le veux bien. Embrassons-nous. Je vous apprendrai à n'être plus si sot ; & vous m'apprendrez à être plus sage. FIN.

LES SERMENS

Voisenon, Claude Henri de Fumée, abbé
de

**LE REVEIL
DE THALIE,
COMÉDIE,**

EN UN ACTE ET EN VERS,
Avec un Divertissement.

*Représentée pour la première fois par les
Comédiens Italiens Ordinaires du Roi,
le 19. Juin 1750.*

*Verfibus exponi Tragicis res Comica non vult.
Hor. Art. Poët.*

Le prix est de 24 sols.



A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques,
au-deffous de la Fontaine S. Benoît,
au Temple du Goût.

M. DCC. LII.
Avec Approbation & Privilège du Roi.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION

500 FIFTH AVENUE, NEW YORK, N. Y.

1900

1900

28

1900

EXPLICATION DU BALLET.

LE Ballet-Pantomime qui dénoue cette Comédie, ayant fait au Public tout le plaisir que l'on pouvoit attendre des soins & des talens marqués du Compositeur ; Nous avons cru qu'il ne seroit pas hors de propos d'en donner ici une légère idée, en faveur de ceux qui n'auront point été à portée de le voir exécuter.

Plusieurs Bucherons occupez dans une Forêt à leurs travaux, sont agréablement interrompus par leurs femmes, qui leur apportent des rafraichissemens. Après avoir pris leur repas ; pendant les danses des femmes, ils se remettent à l'ouvrage. Un orage les surprend : l'un d'eux tombe d'un arbre. Les femmes effrayées, courent chercher deux Médecins pour soulager le blessé. Les Médecins arrivent, visitent le malade, font une consultation comique, dans laquelle ils ne s'accordent pas. Le premier

ordonne la saignée. Le Chirurgien appelle
veut procéder à l'opération. Le second Méde-
cin s'y oppose avec colere. La dispute s'échauffe.
Après plusieurs Lazzis plaisans, ce dernier
ordonne, au Chirurgien d'apporter au malade
du meilleur vin. Le Bucheron en boit, se trouve
guéri à l'instant; & fait par ses entrechats,
l'éloge du remède. Chacun félicite le second
Médecin, & se réjouit de l'heureux succès de
son ordonnance. Cette commune allégresse oc-
casione une Contredanse générale, qui ter-
mine le Ballet; & dans laquelle les Médecins,
& le Chirurgien sont introduits.



2 4 2 4 2 0 1

201011

LA BIBLIOTHEQUE

DE LA

LE REVEIL

DE LA

DE THALIE

MIQUEL

COMEDIE

COMEDIE

1011 11 1111 11 1111 11 1111 11

R 111

ACTEURS.

MOMUS.

LA RAILLERIE.

CIDALISE.

DAMON.

COMI-TRAGIQUE.

SCAÏM.

DE THALIE.

ARLEQUIN.

Mlle. CATON.

L'ORACLE.

La Scene se passe dans le Palais de Thalie.



LE REVEIL
DE THALIE,
COMÉDIE.



SCENE PREMIERE.
MOMUS, LA RAILLERIE.

LA RAILLERIE.



ELAS! Seigneur Momus, mon pro-
tecteur, mon maître,
Vous seul à qui je dois mes appas &
mon être,

Venez apaiser mes douleurs.

MOMUS.

Comment, aimable Raillerie,
Je crois que vous versez des pleurs ?

K iij

C'est par vous que la source en doit être tarie.

LA RAILLERIE.

On me banit de ces lieux pour jamais.

MOMUS.

Et de quelle façon ?

LA RAILLERIE.

En endormant Thalie.

MOMUS.

En décochant cinq ou six traits,

On peut la réveiller je pense.

Pour dissiper un assoupissement,

Je juge que la médifance,

Près d'une Muse opere promptement.

LA RAILLERIE.

Je l'ai traité en vain suivant votre ordonnance.

J'ai médit de tout l'univers,

Sans que ses yeux se soient ouverts.

MOMUS.

Ainsi vous avez dit du mal en pure perte.

C'est jouer de malheur.

LA RAILLERIE.

Le regret est placé,

Mais je n'ai pas tout dépenlé.

MOMUS.

Tant mieux. D'ailleurs j'ai fait la découverte,
Que jamais en fuyant on n'épuise ses fonds.

LA RAILLERIE.

C'est des fantes d'autrui que la caisse est complète,
Elle va bien, je vous réponds ;

Et le monde est exact à grossir la recette.

MOMUS.

Je remarque en effet qu'on ne s'épargne en rien.

Je trouve l'année assez bonne ;

Et les finances tendent bien.

LA RAILLERIE.

Oui ; quiconque observe, moissonne.

MOMUS.

Revenons à Thalie. Avez-vous entrepris,

En voyant son sommeil, d'en rechercher la cause ?

LA RAILLERIE.

Sans doute, elle écoutoit cinq ou six beaux esprits,

Dont la figure étoit plus plate que leur prose.

Ils lui parloient très-gravement :

Elle a baillé premièrement.

MOMUS.

C'est la preuve d'un esprit juste.

K v

LA RAILLERIE.

Au même instant, d'un air auguste,
 Melpomène vers elle a dirigé ses pas :
 Moi, comme de raison, je me suis éloignée ;
 Mais Thalie en voulant embrasser son aînée,
 S'est endormie entre ses bras.

MOMUS.

Si c'est ainsi que les choses se passent,
 Tous ces événemens paroissent naturels.
 Le sommeil a des droits réels
 Sur toutes les sœurs qui s'embrassent.
 Consultons Apollon. Du tems de son réveil
 Il faut que ce Dieu nous informe.
 O vous divin Phébus, Oracle sans pareil,
 Combien de tems faut-il que cette Muse dorme.

L'ORACLE.

Pour la tirer de sa triste langueur,
 Pour l'éveiller, il faut attendre :
 Que l'on trouve un Auteur,
 Qui puisse se faire comprendre.

LA RAILLERIE.

Juste Ciel ! que viens-je d'entendre,
 Quel funeste Oracle ! j'ai peur
 Que ce ne soit un sommeil incurable.

MOMUS.

A chercher cet Auteur appliquons tous nos soins.

Peut-être que le véritable,

Est celui qu'en ces lieux on remarque le moins.

LA RAILLERIE.

J'en ai laissé tantôt un grand nombre à la porte.

Chaque jour en fournit d'une nouvelle sorte ;

Mais presque tous sont importuns

Avec peu de talens ils sont sots ou bizarres ,

Les beaux esprits sont fort communs ,

Mais les gens d'esprits sont bien rares.

Elle sort.



SCENE II.

MOMUS *seul.*

Quels qu'ils soient je prétends en faire mon profit.

Qui se laisse ennuyer est toujours sans excuse :

On n'a qu'à se prêter , & si le bon amuse ,

Le ridicule divertit.



SCENE III.

CIDALISE, MOMUS.

CIDALISE.

S Eigneur, je ne viens point pour réveiller
 Thalie,
 Son sommeil éternel ne m'embarrasse pas.
 Les neufs Sœurs dormiroient, sans que je fisse un
 pas,
 Pour dissiper leur l'éthargie.

MOMUS.

Vous en retireriez une gloire infinie.

CIDALISE.

Je me borne à l'esprit qui sied à mon état.
 Chérissant plus le bonheur que la gloire,
 Loïn de chercher des triomphes d'éclat,
 Je n'ai jamais remporté de victoire,
 Sans craindre qu'aussi-tôt on ne la publiât.

MOMUS.

Quel est donc le motif qui vers moi vous attire ?

CIDALISE.

Je sçais qu'à mes dépens souvent vous osez rire,
 Mon petit Dieu, soyez bien averti

Que vous faires sur terre un vrai métier de dupe.
Souvent des femmes on s'occupe ,
Mais c'est pour en tirer parti.
Corrigez-vous de la satire ,
Goûtez plutôt le charme de séduire ,
Votre plaisir naîtra de ce projet.
La séduction est charmante ,
Et quand les médifans la prennent pour objet ,
C'est le bonheur qui fournit le sujet ,
Et c'est le dépit qui plaîsante .

MOMUS.

Le plaisir est toujours relatif à l'esprit.
C'est un être flexible à chaque caractère ;
De sa variété tirant tout son crédit ,
Sa figure est changeante , & sa forme arbitraire ,
Plusieurs femmes surtout pensent le bien choisir ,
Et n'attrapent qu'un ridicule :
A les examiner j'occupe mon loisir ,
Et j'en plaîsante sans scrupule.

CIDALISE.

Précisément vous donnez dans le faux.
Un sentiment vaut mieux que toutes vos finesſſes.
Vous devriez excuſer nos défauts ,
Et profiter de nos foibleſſes.

MOMUS.

Je n'en retirerois qu'un bonheur paſſager ,

Et la suite en feroit cruelle.
J'ai promis de ne m'engager ,
Que quand je trouverois un cœur tendre & fidèle.

CIDALISE.

L'amour rempliroit tous vos vœux ,
Un Dieu peut-il trouver une femme légère ?

MOMUS.

Les Dieux plus qu'un mortel , n'ont pas le droit
de plaire.

CIDALISE.

Que leur sert-il donc d'être Dieux ?

MOMUS.

Momus n'est point celui de la galanterie ,
Il préside à la raillerie.

CIDALISE.

C'est un vilain département :
Votre société doit être trop piquante ,
Un mortel qui sçait être amant ,
Vaut bien mieux qu'un Dieu qui plaïsante.

MOMUS.

Mes traits piquants m'ont fait bannir des Cieux ;
Mais sur mon châtiment les Dieux ont pris le
châge.

Ils m'auroient puni beaucoup mieux ,
En acquérant des vertus sans mélange :
On ne peut se venger d'un Dieu malicieux .

Qu'en le forçant à la louange.
Je jouis ici-bas d'un destin aussi doux.
Je suis dédommagé du séjour du Tonnerre :
Tout ce que je rencontre, à commencer par vous,
Me fait très-bien les honneurs de la terre.

CIDALISE.

Je vous amuse donc beaucoup ?

MOMUS.

Infiniment.
Vous vous y prenez à merveille.

CIDALISE.

Vous êtes un ingrat, Momus, assurément,
Vous ne rendez pas la pareille.

MOMUS.

Votre raison surtout me charme, & me surprend.

CIDALISE.

Je manque de raison par esprit de sagesse.

MOMUS.

C'est un expédient d'un nouvelle espèce.

CIDALISE.

L'expérience est mon garant.

On s'attendrit, quand on s'attriste :

La foiblesse s'accroît par les réflexions ;

Et je soutiens que la raison n'existe

Qu'en profit de nos passions.

En combattant l'amour elle en offre l'image :

Elle réveille en cherchant à guérir.

Lorsque l'on veut songer au malheur qu'on doit fuir,
Le bonheur qu'on espère est ce qu'on envisage.

C'est un danger que de trop réfléchir
Aux différens moyens d'éviter le naufrage;

Notre penchant tire avantage
Des efforts que l'on fait pour n'y pas consentir :

Et la raison si sûre & si sauvage,
Quand même elle paroît contrarier ce sage,
N'est bien souvent qu'un piège du plaisir.

MOMUS.

Vous vous en êtes garantie ?

CIDALISE.

Quels sont donc les défauts que vous me reprochez
De ne point renoncer à la coquetterie !

Vous avez très-grand tort, mon cher Momus; sachez
Que par cet art heureux, tous les tems de la vie

Sont embellis & rapprochés ;

Sans peine on peut en faire usage,

Lorsqu'à l'Amour la jeunesse sourit.

Un seul regard où l'espérance luit,

De vingt Amans nous attire l'hommage :

Mais la coquetterie, en atteignant mon âge,

Doit n'exister que dans l'esprit.

Par ce charme enchanteur on peut encore prétendre,

A retarder l'agrément qui s'enfuit :
La jeunesse paroît s'étendre
Au delà du terme prescrit.
Avec plaisir on vient pour nous entendre ,
Sous le nom d'amitié l'amour se reproduit :
De notre adresse alors nous retirons le fruit ;
Nous jouissons bien plus d'un ami tendre ,
Que d'un Amant qui nous trahit.

M O M U S.

Ce système est charmant par sa délicatesse ,
Et je vous reconnois dans cette occasion :
Vous livrez votre cœur à la seule tendresse ,
Et l'amitié chez vous est un vrai prête nom.

C I D A L I S E.

Et voilà contre vous le sujet qui m'irrite.
Vous sçavez aux vertus donner un mauvais tour :
Regardez-vous comme un mérite ,
D'exposer tout dans un faux jour ?
Je hais un esprit qui ne s'ouvre
Que pour voir quelque tache à des dehors flatteurs :
J'aime mieux le Dieu des erreurs ,
Que le Dieu qui me les découvre.
Pour guérir votre esprit devenez amoureux :
Vous ne prendrez plus garde aux actions des autres ,
Vous ne serez occupé que des vôtres ,
Croyez qu'on n'est méchant que faute d'être heureux.

MOMUS.

J'approuve vos conseils. Voilà pourquoi je veux
A la Mûse endormie apporter la lumière.

Elle seroit l'objet de tous mes vœux.

CIDALISE.

Vous croiriez vous aimer tous deux

En médifiant de la nature entière.

De ce commerce intime il naîtroit trop de maux :

A l'univers vous cherchiez querelle.

Loin d'arracher Thalie aux douceurs du repos,

Je vais recommander à nos Auteurs nouveaux,

De vous endormir auprès d'elle.



SCÈNE IV.

DAMON, MOMUS.

DAMON.

A Quoi pouvez-vous donc vous occuper ici ?
Seigneur, en vérité je viens vous faire honte.
Thalie est endormie, à ce que l'on raconte,
Mais endormie au point qu'on lui voit un mari.

MOMUS.

Moi je ne pense pas ainsi :
Une beauté dort peu lorsqu'elle est mariée.
L'époux est maussade ou charmant,
S'il est charmant, la femme est trop bien élevée,
Pour dormir si facilement.
Si, comme il arrive souvent,
Avec un sot elle se voit liée,
Dans ce cas le sommeil s'approche rarement :
L'époux est surveillant, & l'épouse éveillée.

DAMON.

Momus croit que l'hymen empêche de dormir ?

Cette opinion est nouvelle.

MOMUS.

Elle n'en est pas moins réelle.

L'Hymen veille toujours par haine ou par plaisir.

D A M O N.

Qui peut donc procurer le sommeil de Thalie ?

M O M U S.

De tous ses favoris c'est l'uniformité.

En prenant un amant quelquefois on s'abuse.

On croit que de son choix la constance est l'exécuse,

Et l'on s'y tient par vanité.

Tôt ou tard l'ennui vous accuse,

On s'endort par nécessité.

D A M O N.

Mais vraiment ce discours me paroît assez sage.

Afin de mettre ordre à cela ,

Je viens de nos Auteurs réformer le langage.

Où sont donc ces especes-là ?

Je suis infiniment répandu dans le monde ,

On ne les y voit point. C'est pourtant là qu'abonde

Le mélange divers de cent originaux.

Nous fournissons des choses singulieres.

Les aventures , les propos ,

Les contrastes de caracteres ,

Tous les ridicules nouveaux ,

Le langage affecté , les raisonnemens faux.

En un mot, aux Auteurs nous donnons pour écrire

Tous les grands traits, tous les fonds principaux :

Leur richesse est dans nos desseins.

Leur but est de les peindre, & le notre est d'en rire.

MOMUS.

Et voilà ce que je leur dis.

Plus que jamais, Messieurs, vous vous mettez en prise;

Et pour donner matière au piquant des écrits,
On croiroit en effet que chacun se cortise.

DAMON.

Voilà pourquoi je veux parler à vos Auteurs.

MOMUS.

J'approuve fort cette entreprise.

Mais de tous les états connoissez-vous les mœurs ?

DAMON.

J'ai là-dessus des notes merveilleuses.

Il n'est pas jusqu'à l'Opéra

Qui ne m'ait donné lieu sur cet article-là,

A des découvertes heureuses.

De la première main je sçai tous les complots,

Les querelles d'Auteurs, les brigues des Chanreuses

Et le manège des Danseuses,

Leurs disputes & leurs bons mots.

De leurs tours de coquetterie,

Je possède les moindres faits ;

Et de leur passe-tems, à deux minutes près,

J'écrirois la Chronologie.

MOMUS.

La chose est difficile, il le faut avouer.

D A M O N.

Il est encore une partie ,
 Dans laquelle je vous défie ,
 Malgré tout votre esprit , de ne pas échouer.
 C'est une science infinie.

M O M U S.

Je la devine. C'est leur Généalogie.

D A M O N.

Votre esprit pénétrant ne peut trop se louer.

M O M U S.

L'Opéra se divise en différentes Classes.
 Ce qu'on nomme les grands Auteurs ,
 Qui savent rassembler les talens & les graces ,
 C'est la chambre des Pairs. Les Aides des chœurs ,
 Pour se faire rendre les armes ,
 Au lieu de talens ont des charmes.
 Ainsi nous distinguons quatre ordres différens.
 Chanteurs , Danseurs , Musiciens , Poètes.
 On y peut joindre encor leurs Partisans ,
 Qui savent du Pays les annales secrettes ,
 Qui depuis trente ou quarante ans ,
 Dans le Parterre sont maitres des premiers rangs.
 On croiroit que par bail ils ont loué ces places ;
 Et j'en sçai cinq ou six , pour n'en pas dire plus ,
 Dont les lettres pourroient avoir pour leur dessus.
 C'est à Monsieur un tel , dans le coin , près des
 Basses.

D A M O N.

Tout aussi-bien que moi vraiment ,
Vous paroissez au fait de ce département.

M O M U S.

Cela ne suffit pas pour réveiller Thalie.

D A M O N.

Non ? Dans le monde il faut puiser des plans,
Je crois , contre une léthargie ,
Les ridicules excellens.

M O M U S.

Pour en rendre les traits dans le degré suprême ,
Je crois qu'on n'a besoin souvent que de soi-même.

D A M O N.

Sans contredit : chacun fournit son contingent.

Du même défaut bien souvent ,

On peut tirer différentes peintures ,
Qui des sujets divers empruntent les teintures.
Des objets que l'on prend l'impression.

L'esprit de bonne compagnie ,

N'est qu'un ton de convention ,

Qui dans chaque maison & differe & varie.

La bienséance même a des traits différents ,

Qu'elle tient des états , des âges & des rangs.

L'agrément affecté devient une grimace.

L'esprit, un contre sens dès qu'il n'est pas en place;

L'assurance est fatuité ,

La défiance marque une tête affoiblie ,

L'excès de la raison dégénère en folie ,
Le mépris de soi-même est une vanité ;
Et dans le monde enfin , pour quiconque étudie ,
Il n'est point de société ,
Qui ne fournisse un plan de Comédie.

M O M U S.

Allez donc trouver nos Auteurs.
De tous les faits plaisans racontez leur l'histoire ,
Que d'éveiller Thalie ils obtiennent la gloire ,
Fusse aux dépens des Spectateurs.

D A M O N.

Je vais pour des portraits leur prêter des couleurs ;
Et par tous mes détails les mettre en droit de croire ,
Que pour bien exposer la peinture des mœurs ,
On a bien moins besoin d'esprit que de mémoire.



SCENE



SCENE V.

COMI-TRAGIQUE, MOMUS.

COMI-TRAGIQUE.

L Orsqu'une Muse dort doit-on parler si haut ?
Qui peut faire un tel bruit ? Que l'on prenne donc
garde ,

Ne sçait-on pas que l'on hazarde

De la réveiller en sursaut ?

MOMUS.

Quoi ! c'est à son sommeil que Monsieur s'intéresse ?

COMI-TRAGIQUE.

Sans doute, il est le fruit de mon adresse

C'est de moi seul qu'elle tient ce bienfait.

MOMUS.

Vous pouvez vous vanter d'avoir un bon secret ;

Car je ne vis jamais de sommeil si tenace.

COMI-TRAGIQUE.

Depuis qu'elle est sur le Parnasse

Elle ignoroit les douceurs du repos.

Fermoit-elle les yeux ? Aussi-tôt un Moliere

Venoit la réveiller avec tous ses propos :

Ils se liguoiient ensemble ; ils se donnoient car-
riere ,

L

Personne impunément ne montrait ses défauts ;
 Leur maudite langue caustique
 Auroit troublé toute une République ,
 J'ai mis le genre humain en paix ,
 Et j'ai si bien parlé d'amour avec Thalie
 Qu'elle est tombée en léthargie.
 Depuis ce tems on ne craint plus ses traits ,
 Et l'on peut vivre au moins selon sa fantaisie.

M O M U S.

Les Auteurs , il est vrai n'excitent plus les ris ,
 Les rôles de Valets sont tout-à-fait pros crits ,
 L'on a mis au rebut l'esprit de nos Soubrettes.
 Les personnages favoris ,
 Ne sont brillans que par bluettes ;
 On traite de fadeur le simple naturel :
 En un mot , à présent , une pièce comique
 Consiste en vains détails , où l'esprit s'alambique ,
 Et ne goûte un plaisir réel ,
 Que lorsque deux Amans , pour dialogue unique ,
 De sentimens guidés font ensemble un cartel ,
 Et forment de l'Amour un être chimérique ,
 Qui bannit la nature , & qui sur son autel ,
 Enseigne la Métaphisique ,
 Pour être trop subtil on fatigue l'esprit ;
 Et lorsqu'un Auteur éblouit ,
 Il peut sauter sans conséquence
 Par-dessus toute vraisemblance.

COMI-TRAGIQUE.

On nous approuve & cela nous suffit.

MOMUS.

Vous avez souvent vu de ces femmes étiques
Dont la face n'est pas plus grosse que cela ,
Accabler leur maigreur d'ornemens magnifiques ,

Et se traîner à l'Opéra,
Le Parterre ébloui, regarde ,
Voit un monceau de diamans ,
Dont la flamme s'élance , & darde ,
Les rayons les plus éclatans ,
De vos pièces voilà la peinture comique ,
Les détails ce sont les brillans ,
Et le fond c'est la femme étique.

COMI-TRAGIQUE.

Il falloit que Thalie eut un esprit plus doux ;
Et j'en ai tout l'honneur.

MOMUS.

Le bel honneur pour vous !

Depuis un certain temps j'ai suivi le Spectacle ,
Je m'attens à vous voir pénétré de douleur ,

En vous disant que sans obstacle ,
Le Comique reprend sa première splendeur.

COMI-TRAGIQUE.

Est-il possible ?

MOMUS.

On a remis à la lumière

Turcaret & Georges-Dandin.

Le Puplic s'est donné carrière,
Il a du premier mot ri jusques à la fin.

COMI-TRAGIQUE.

Ah ! c'est un accès de folie,
Et l'on touche au moment de réveiller Thalie.

MOMUS.

Elle qu'avec tant de plaisir
Vous aviez pris soin d'affoupir.

COMI-TRAGIQUE.

Avec cet air railleur & ce ton lamentable,
Monfieur Momus vous faites l'agréable,
Et je crois que vous plaisantez.

MOMUS.

Entre nous vous le méritez,
Un Comique jamais ne doit paroître triste,
Par la Satire, il doit être aiguîsé,
De différens défauts il compose une liste,
Et tombe sur chacun sous un nom déguîsé.

COMI-TRAGIQUE.

Depuis long-tems ce style est épuîsé :

MOMUS.

Vous vous trompez, tant qu'un vice subsiste,
Le portrait n'en est point usé.
Détruîsez les abus dont Paris est la duppe ;
Il faut à cet emploi que votre esprit s'occupe
Faites la guerre aux vices dominans.

Chaque état en a d'étonnans ,
Les jeunes gens s'épuisent en usure ,
Sans acquitter leurs Créanciers ;
L'Avocat dans ses plaidoyers ,
Au poids de l'or vend les injures ,
On est assassiné par tant de faux Marquis ,
Par tant de Prudes ennuyeuses ,
Par tant de Coquettes trompeuses ,
Et presque à chaque instant par tant de fots maris ,
Moliere est mort, tous les défauts revivent,
Ranimez , s'il se peut , cet homme merveilleux :
Redoublez vos travaux, mais que les ris vous suivent.
Faites vous un esprit léger & gracieux ,
Que l'enjouement vous serve d'artifice ;
Il doit envelopper des avis sérieux
Et pour faire pleurer le vice
Faites rire les vicieux.

COMI - TRAGIQUE.

Mon avis est qu'on les ménage ,
Ce qui prête à railler doit être respecté ,
Lorsqu'un Auteur comique est citoyen & sage ,
Dans chaque ridicule il faut qu'il envisage
Un bien appartenant à la Société.





SCENE VI.

MOMUS *seul.*

DU sommeil de Thalie enfin voilà la source,
 Je crois avoir une ressource,
 C'est de peser à ses côtés
 Ces livres précieux que l'Amour a dictés,
 Ces vers que composa Catulle,
 Et le galand Ovide, & le tendre Tibulle;
 Pour dissiper un assoupissement
 Cette ressource est sans pareille,
 Il faut avoir recours au sentiment,
 Ce n'est jamais l'esprit, c'est le cœur qui réveille.





SCENE VII.

SCAPIN, MOMUS.

SCAPIN.

C'Est pour vous seul que je me rends ici,
Seigneur Momus, enfin je vous rencontre,
Je vous crois bien charmé de trouver un ami.

MOMUS.

Je vous suis obligé de vous nommer ainsi.

SCAPIN.

En pouvez-vous douter au zèle que je montre ?

MOMUS.

Assurément : j'en suis bien convaincu,

Et votre début m'intéresse.

Mais, Monsieur mon ami, malgré votre tendresse,

Je ne crois pas vous avoir jamais vu.

SCAPIN.

Je n'en suis pas moins votre intime,

Je me flatte d'avoir un titre assez touchant,

Pour parvenir à votre estime ;

Je suis de l'Univers l'homme le plus méchant.

MOMUS.

Ne vous vantez-vous point ?

SCAPIN.

Non, j'emporte la pièce,

L iij

Je caballe toujours contre un nouvel Auteur ,
Et je n'ai point de plaisir plus flatteur
Que de voir tomber une Pièce.

M O M U S.

Mais si vous composez , on pourra se vanger.

S C A P I N.

Je ne compose point ; j'imprime ,
Je veux être frondeur sans courir de danger ,
Je suis un Libraire étranger.
Le feu caustique qui m'anime
M'a fait courir tout l'Univers :
J'ai cherché le pays où les plus mauvais Vers
Se trouvaient en abondance ,
Et j'ai pris le parti de me fixer en France.

M O M U S.

Vos pas n'ont pas été perdus.

S C A P I N.

Je tire un grand parti des Livres deffendus ,
Je les préfère aux pièces les plus belles ,
Le sommeil de Thalie est un trésor pour moi ;
Je suis transporté quand je voi
Tous ces jolis petits libelles ,
Qui sur ce qui paroît versent tous les poisons ,
Et qu'on fait par amis vendre dans les maisons.

M O M U S.

Moi je vois ces Auteurs aussi froids que des marbres ,
Comme des nains difformes & courbés ,

Qui ne pouvant atteindre aux fruits qui sont aux
arbres
Vivent honteusement de ceux qui sont tombés.

SCAPIN.

Quoi vous frondez la raillerie ?

MOMUS.

Non : vous vous méprenez sur la plaisanterie ,
D'elle-même en tout tems disposant à son gré

Elle s'étend , elle s'arrête ,

Et selon la mesure & selon le degré ,

Des objets différens pour lesquels on l'apprete.

Toujours varié dans ses traits ,

Ce qu'on appelle l'homme aimable

Sçait plaisanter , sans être redoutable ,

Et sans se répéter jamais.

Son essor n'a rien que l'on craigne ,

Cette espèce d'esprit est chérie en tout lieu ,

Dans ses portraits plaissant la légèreté regne ,

Et c'est cet esprit là dont Momus est le Dieu.

SCAPIN.

Mes sentimens aux vôtres sont contraires.

J'imprime une brochure en très-beaux caractères ;

Mais pour ces ouvrages divers

Que sur chaque Théâtre on juge sous les lampes ,

Je n'imprime jamais les vers ,

Et je prends le parti de les mettre en estampes.

MOMUS.

Je vois que vous comptez les paroles pour per ,

L v

Vous aimez les Auteurs, vous en gravez le jeu.

SCAPIN.

Sans contredit.

MOMUS.

J'entrevois le mystère.

Jadis sur le Parnasse on trouvoit un Libraire,
L'esprit qu'on lui vendoit se transformoit en or :

Chaque pièce étoit un trésor.

C'étoit un tout composé de parties,
Par un même intérêt l'une à l'autre afforties,
Des mœurs, des sentimens, des situations,
Du plaisant & du noble en fait de Comédies;
Du simple & du sublime en fait de Tragédies :
De l'art pour émouvoir toutes les passions,
Peu de détails, beaucoup de caractères
Nuls personnages superflus,
Point de vains ornemens, des beautés nécessaires,
Le vrai par tout & rien de plus.
Le tout se retrouvoit en sortant de la presse,
Et l'Imprimeur en vendoit par milliers,
Aujourd'hui les Auteurs sont plus humiliés,
Un ouvrage paroît, on s'y porte, on s'y presse,
Mais on voit bien souvent que plus d'un en crédit,
Hors du Théâtre est sans débit,
L'esprit consiste dans les mines
Dans les yeux languissans & dans les grâces fines,
Que dans le jeu l'on fait briller avec tant d'art.

Chez le Libraire, ces ouvrages

Se trouvent dépouillés de tous leurs avantages,
Ce sont des coquettes sans fard.

SCAPIN.

Oui, sans doute, ce sont des beautés déplacées,
Chacun à son département,
Un Auteur doit fournir des Scènes simplement,
C'est au jeu des Acteurs à les mettre en pensées.

MOMUS.

Vous êtes donc Peintre, ou Graveur?

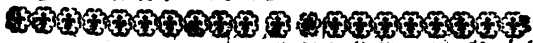
SCAPIN.

Oui, très-bon; & je sçais rendre de chaque Acteur
Toutes les images fidèles.
Près d'Apollon, soyez mon protecteur.

MOMUS.

Volontiers, j'obtiendrai qu'il vous fasse Imprimeur
De toutes les Pièces nouvelles.





SCENE VIII.

EGLE', MOMUS.

S Eigneur puis-je sçavoir si Thalie est visible ?
 Elle connoît le monde ; elle en peint les trayers,
 Je vendrois, s'il étoit possible,
 Ne me point retrouver dans des portraits divers,
 Et je viens demander en cette circonstance,
 Ses avis & son indulgence.

MOMUS.

Thalie est livrée au sommeil ;
 Mais vous voyez Momus, c'est moi qui la remplace.
 Jamais à la beauté je ne fers de conseil ;
 Amoureux ou Censeur je fais justice ou grace.

EGLE'.

Si l'on n'est pas amant, doit-on être ennemi ?

MOMUS.

C'est ma façon.

EGLE'.

Vous me parlez sans feindre.

MOMUS.

L'alternative veut que vous preniez parti.

EGLE'.

De tout tems j'ai trouvé les ennemis à craindre.

MOMUS.

C'est penser juste. Hé bien pour vous marquer
 Que j'ai l'ame reconnoissante ;

Pour moi , si vous voulez , foyez indifférente ,
Et cependant je vais vous indiquer
Le secret peu connu d'être aimable & prudente.

E G L E'.

Pour être Précepteur je vous crois excellent.

M O M U S.

Etes-vous sensible ?

E G L E'.

Eh j'y fuis assez sujette.

M O M U S.

Sans avoir le cœur tendre , ayez l'esprit galant.

On doit s'enfouir au fond d'une retraite ,

Si de tromper on n'a point le talent.

Prêtez l'oreille & détournez la tête ,

Lorsque d'un fait trop libre on vous peint le détail ;

On rit avec pudeur quand c'est sous l'éventail.

Prêtez-vous avec retenue.

Lorsque l'amour colore votre teint ,

Paraissez de colère émue :

Ne donnez un souflet que dans le seul dessein ,

De vous faire baiser la main.

Un amant aveuglé , trompé par l'apparence ,

Prend l'amorce pour résistance ,

S'attache quelquefois par la difficulté ,

Et séduit par ces traits d'une fausse innocence

Il prend l'art pour la vérité.

E G L E'.

Votre morale est merveilleuse ;

Mais cependant , pour en tirer profit ,

Je ne suis pas assez ingénieuse.
Je sçais que la beauté peut se passer d'esprit ;
Il ne lui faut qu'un peu d'adresse :
Pourvu que son minois flatte , pique , intéresse ,
Sur le reste on lui fait crédit.
Un mot dit à l'oreille , un air de tête , un geste ,
Un jargon superficiel ,
Beaucoup d'apprêt , & peu de naturel ,
Le goût de l'équivoque avec un air modeste ;
De petits mots subtilisés ,
Une phrase coupée , obscure , embarrassée ,
Des sentimens analysés ,
Un coup d'œil au lieu de pensée ;
Voilà ce que le monde appelle de l'esprit ,
Et je crois que cela suffit.

M O M U S.

Fuyez l'esprit , il vous est inutile.
Je dis plus , ce seroit un ridicule en vous.
Il vous empêcheroit de trouver un Epoux :
Vous passeriez pour trop habile ,
De l'esprit à votre âge ! ah , bien loin d'en chercher
Vous n'en devez avoir que pour le mieux cacher.
Des regards ingénus où l'on ait peine à lire ,
Un ton de voix naïf , un air toujours surpris ,
De la gaieté , sans que l'on puisse dire
Que du plaisir vous deviniez le prix.
Riez ; mais prenez garde à ne jamais sourire ;
Car le sourire appartient à l'amour.

A votre âge, lorsqu'on soupire,
Il ne faut pas que ce soit en plein jour.

La simplicité seule attire.

Paroissant dans le monde avec autant d'appas,
De tous les cœurs espérez le suffrage ;
Attendez votre esprit, & ne le cherchez pas,
Vous en aurez bien davantage.

E G L E'.

Vous raisonnez très-sensément
L'esprit est dangereux mon avis est le vôtre ;
Mais je pourrai toujours aimer ?

M O M U S.

Secretement.

E G L E'.

Et quand l'amant ennuye ?

M O M U S.

Il en faut prendre un autre.

E G L E'.

Ce que vous dites est charmant.

M O M U S.

Sans doute, on peut changer sans offenser sa gloire.

E G L E'.

Je le pense. En effet c'est un abus de croire,
Que c'est un mal de quitter un amant.

Le penchant seul lui donne la victoire,
Et dès que l'habitude use le sentiment
Il faut qu'un autre objet le ranime & le pique.
Quiconque de l'amour connoît bien la pratique,
N'en peut aimer que le commencement.

C'est alors que de plaire & d'être séduisant ,
 L'amant fait son étude unique
 Ce qu'il dit, ce qu'il sent, ce qu'il pense est charmant
 En lui tout parle amour , geste , regard , langage.
 Que dis-je langage ? souvent
 Son silence fait son hommage ;
 Mais aussi-tôt qu'il est content ,
 Son cœur heureux est nonchalant.
 Il ne prend plus la peine de vous plaire ;
 Plus de joli , plus de saillant ;
 Il devient un homme ordinaire.
 Ce n'est plus que l'esprit qui parle sentiment ;
 Mais au lieu de tendresse , il se sert d'éloquence ,
 Sans aller jusqu'au cœur on passe tout le jour.
 On s'ennuie , on se tait ; & pour lors le silence
 Est un blasphème envers l'amour.

M O M U S.

Voilà comme le monde pense.
 A présent l'amour n'est qu'un jeu.

E G L E.

La sagesse pourra me critiquer un peu.

M O M U S.

Non, non, ne craignez rien, elle est douce & facile,
 Son cœur libre & sans fard lui donne un air riant.
 Incapable d'aigreur , toujours stable & tranquille ;
 Son accueil est humain , son esprit est liant ,
 Exacte en ses devoirs , sans paroltre sauvage ,
 Elle cache le mal , elle applaudit le bien.

Franche sans être dure , humble sans esclavage ,
Elle remarque tout & ne critique rien.
Rajille sans déchirer , amuse sans médire ,
Aimable sans étude , elle plaît sans dessein ,
Court après les ingrats qui veulent la détruire ,
Les cherche, les découvre, & leur ouvre son sein.

E G L E'.

Un tel objet feroit digne de ma tendresse ,
Daignez m'y présenter.

M O M U S.

J'ignore son adresse.

E G L E'.

J'estime vos conseils par leur solidité ;
Mais j'ai peur de passer pour sotte en vérité ,
En ne voulant paroître qu'ignorante.

M O M U S.

Non , non , soyez en fureté.

Vous en ferez une fois plus charmante ,
Ne renoncez jamais à la naïveté ,

C'est par cet art qu'avec impunité

On peut être jeune & jolie ;

Et songez bien , que l'ingénuité

Fut toujours la coquetterie

Des premiers jours de la beauté.

E G L E'.

Votre morale , & me plaît & m'enchanté !

Je retiendrai cet entretien

Je vais composer mon maintien ,

Et prendre garde à moi pour jouer l'innocente.

SCENE IX ET DERNIERE.

CATINON , ARLEQUIN , MOMUS.

ARLEQUIN.

C'Est à moi seul qu'on réserve l'honneur
D'éveiller Madame Thalie.

CATINON.

Vous allez sur mes droits ? ahe-là , je vous prie ;
Mais ne voila-t'il pas un fort joli Seigneur ,
Pour réveiller une Muse endormie ?

MOMUS.

Il regné un peu d'aigreur dans ce bel entretien.

CATINON.

Pour chasser le sommeil où languit votre Muse
Il prétend qu'il ne faut parler qu'Italien ,
Et moi je soutiens qu'il s'abuse ,
Car malheureusement , si je m'endors jamais ,
On ne m'éveillera qu'en me parlant François.

ARLEQUIN.

Je crois que vous aurez le sommeil difficile.

CATINON.

Je ferai quelquefois semblant de sommeiller ,
Pour éprouver lequel sera le plus habile
Dans l'art heureux de réveiller.

ARLEQUIN.

Cette entreprise est digne qu'on la loue ;

C'est encourager les beaux Arts.

MOMUS.

Dans ce projet quelquefois on échoue.

CATINON.

J'en veux bien courir les hazards.

ARLEQUIN.

En vérité c'est penser à merveille.

CATINON.

Mais c'est que j'ai l'esprit bienfait.

MOMUS.

Et si votre sommeil n'étoit pas contrefait ?

CATINON.

En ce cas il faudroit , & je vous le conseille ,

Qu'un étourdi me parlât à l'oreille.

ARLEQUIN.

L'expédient seroit parfait ,

Un sot l'endort , mais un fat la réveille.

MOMUS.

On peut d'un tel secret retirer quelque fruit ,

Mais Thalie est bien différente ,

L'ennui seul accabla cette beauté riante ,

Et pour la ranimer , il faut un bel esprit.

ARLEQUIN.

Bel esprit ! me voilà , & si je ne m'abuse ,

Je puis seul de Thalie écarter les vapeurs.

MOMUS.

On doit trouver un Auteur qui l'amuse :

Elle s'éveillera des ris des Spectateurs.

ARLEQUIN.

Tampis vraiment , tous nos Auteurs

Sont à faire pleurer.

CATINON.

Excepté les Tragiques.

MOMUS.

Nous ferons obligés d'implorer leurs secours.

ARLEQUIN.

A leurs vers boursofflés, faussement pathétiques ,

Il seroit fort plaisant que nous eussions recours.

Je renferme en moi seul toute une Tragédie :

J'ai le son de la voix doux , terrible & touchant ;

Et qui plus est , toute ma vie ,

J'ai possédé le goût du chant.

CATINON.

Vous êtes le portrait de la belle nature.

ARLEQUIN.

Voici de mes talens un foible échantillon ,

Je vais être Princeesse , & femme de raison ,

J'aurai l'ame sensible , ainsi que la figure.

CATINON.

Voyons : à votre ton doux & majestueux ,

Si Thalie ouvrira les yeux.

ARLEQUIN *déclame en Princeesse.*

Aux horreurs de ton sort tu vas livrer ta tête ,

Si rien ne te retient qu'une femme t'arrête.

Songe à l'état affreux où tu vas m'attacher :

Des bras de ton rival qui pourra m'arracher.

Tu me laisse en proie à sa fureur barbare ,

Cette crainte sans doute , & singulière & rare ;

Mais en nous unissant nous jurâmes , que rien
Ne pourroit jamais rompre un si sacré lien.

Il déclame en Prince & change sa voix.

Comblé de vos bontés je connois votre flamme ;
Mais songez cependant que vous êtes ma femme.
Du projet de mourir loin de me dégager
C'est votre passion qui doit m'encourager.

Il déclame en Tyran dans un autre ton.

Je t'y surprends, Ingrat , Gardes, qu'on le saisisse.

En Princesse.

Ah ! Seigneur , retardez l'arrêt de son supplice.

En Tyran.

Et quoi ! de son bonheur dois-je être confident ?

En Princesse.

Seigneur , il faut toujours respecter l'ascendant.

En Tyran.

Ah ! lorsqu'on le respecte , on en est moins respectable.

En Princesse.

Non, mais l'on est bien mieux, Seigneur, on est aimable.

En Tyran.

Je veux vous décider en faveur de l'amour ,
Songés que je dois être Auguste quelque jour.
Recevez mes soupirs en couronnant ma flamme.
Allons manger tous deux du fromage à Bergame.

Qu'en direz-vous ? Hé bien !

A ce qu'il me paroît , vous êtes dans l'ivresse.

MOMUS.

Ce jeu, pour réveiller, est trop plein de noblesse.

CATINON.

Oui, malgré l'air intéressant,

Et les graces de la Princesse ;

Le pathétique est fort assoupissant,

Et je m'endormois de tristesse,

Pour moi j'imagine un moyen,

Pour exciter ce réveil qu'on desiré ;

C'est de ne point parler, de rompre l'entretien :

En dépit des Auteurs nous devons nous suffire.

ARLEQUIN.

Votre projet est bon, sans contredire,

Et doit réussir à merveille.

En entendant parler la Muse s'endormit

Par une Pantomime il faut qu'on la réveille.

CATINON.

Sans doute, un Jeu muet est ce qu'on applaudit ;

Et c'est cela seul qui fait rire.

ARLEQUIN.

Moi je n'ai jamais plus d'esprit

Que lorsque je n'ai rien à dire.

MOMUS.

Vous pourriez bien avoir raison,

Il est vrai qu'une Pantomime,

Presque toujours a plus d'expression,

Qu'une pièce nouvelle, où l'on est la victime

D'un style obscur, sans action.

ARLEQUIN.

Je trouve ainsi que vous , les Pantomimes drôles ,

Les gens d'esprit en paroissent contens ;

Ce sont les meilleures paroles

Que l'on fasse , depuis longtems.

CATINON.

C'est un entretien que la danse ,

Et le plus simple menuer

Doit tracer avec éloquence ,

Une affaire suivie en langage muet.

D'abord on fait la reverence.

ARLEQUIN.

Cela marque premierement ,

Qu'on entame la connoissance.

CATINON.

Le danseur voit vos pas , vous suit exactement ,

Vous vous en éloignez d'abord très-sagement.

ARLEQUIN.

Il presse la mesure & va plus vivement ,

Pour vaincre votre résistance.

CATINON.

Vous vous laissez joindre insensiblement ,

Par foiblesse ou par complaisance.

ARLEQUIN.

En présentant la main il se déclare amant.

CATINON.

Vous lui donnez la vôtre avec décence.

ARLEQUIN.

Arrivent les deux mains qu'on reçoit tendrement.

CATINON.

On se trouble, on rougit, sans rompre le silence,
Et l'on approuve en ce moment,
Et son ardeur & sa persévérance.

MOMUS.

Oui : je suis de ce sentiment :
Vous expliquez le vrai sens de l'Oracle.

ARLEQUIN.

Faisons en l'essai dans l'instant.
Le réveil est certain, si le public content,

CATINON.

Daigne applaudir la danse & le spectacle.

MOMUS.

Le Parterre sera chef de notre Conseil :
Car s'il n'a pas trouvé notre pièce jolie,
Nous l'intitulerons le *SOMMEIL DE THALIE*.
S'il daigne l'applaudir ce sera son *REVEIL*.

ARLEQUIN.

Vous êtes trop galans, j'en donne ici parole
Pour ne pas réveiller une beauté qui dort ;
Et comme à celle-là, je m'intéresse fort,
Je vous remercierai par une capriolle.

F I N.

LE

LE RIVAL
PAR RESSEMBLANCE,
COMÉDIE
EN CINQ ACTES;

Mise au Théâtre Français le 7 Juin 1762.

Charles.
Par M. PALISSOT DE MONTENOY,
De l'Académie Royale de Lorraine, &c.

Avec de petites Notes instructives.

Mais nous ferons un bruit à rendre les gens sourds.
Les Philosophes. Acte 3. Scene 4.

Le prix est de 30. sols.



A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques,
au-dessous de la Fontaine Saint Benoît,
au Temple du Goût.

M. DCC. LXII.
Avec Approbation & Privilège du Roi.

CETTE Comédie s'appellait *les Mé-
prises*, ou le Rival par Ressemblance ;
mais comme on a dit avec finesse
qu'elle était une *méprise* de l'Auteur ,
& qu'il respecte infiniment toutes les
critiques judicieuses , il a supprimé le
mot de *Méprise*.



AVERTISSEMENT.

L'IDÉE de cette Piece , qui paraît n'avoir point été entendue , n'est pas de M. *Palissot*. Le nom de celui à qui le mérite en appartient , suffirait pour en faire l'éloge , s'il avait voulu consentir à être connu.

Un des premiers Acteurs comiques de l'Europe pressait depuis longtems M. *Palissot* de la mettre au Théâtre. Elle fit , généralement aux lectures , l'impression la plus favorable. Peut-être n'avons-nous pas , en effet , un sujet d'intrigue dont la conduite soit ménagée avec plus d'intelligence & de finesse.

L'Auteur croit pouvoir se permettre de louer ce qui n'est point à lui. Il ne dira rien de l'exécution , des détails , du coloris , ni du personnage du *frondeur*. C'est dans ces différentes parties qu'on peut lui découvrir , & lui reprocher ses fautes.

4 AVERTISSEMENT.

Dans l'exposition de la Piece , & jusqu'à la fin des deux premiers Actes , il y a un grand nombre de vers d'instruction qui développent clairement l'intrigue , & qui semblent ne rien laisser à désirer sur l'enchaînement de l'action , quelque compliquée qu'elle paraisse. Un médiocre degré d'attention suffisait pour en saisir tout l'ensemble : mais aussi , quelques vers échappés , ou par la faute des Acteurs , ou par le manège des perturbateurs de spectacles , devaient laisser sur l'ouvrage une obscurité qui ne permettait pas de le juger.

On fait que la représentation de cette Comédie n'a pas été tranquille. Après la *journée des Philosophes* , l'Auteur sentait tout le danger de reparaitre dans la carrière ; mais il devait , & il doit encore au Public qui l'a si fortement encouragé , de nouveaux efforts pour mériter de plus en plus son indulgence. Ce n'est donc pas , pour appeler de sa décision qu'il lui présente aujourd'hui cette piece ; mais pour emprunter de nouvelles lumières sur l'art , malheureusement trop négligé , dans lequel il a pu donner des espérances. C'est au Public

AVERTISSEMENT. §

**impartial à éclairer ceux qui se dévouent à
ses plaisirs. Moins l'Auteur a de concurrens ,
plus il sent la nécessité de consulter son véri-
table juge : la haine peut critiquer ; mais elle
n'instruit pas.**



A C T E U R S.

DORIMON, *pere de Lucile.*

LUCILE.

CLERVAL, *Amant de Lucile.*

CLÉON, *prétendant à Lucile.*

LE MARQUIS, *autre prétendant.*

CLITANDRE, *Neveu de Dorimon.*

VALERE, *ami de Clerval.*

LISETTE, *suivante de Lucile.*

FRONTIN, *Valet de Clerval.*

PASQUIN, *Valet de Cléon.*

La Scene est au Palais Royal.

* Ces deux personnages qui sont supposés parfaitement ressemblans , comme ceux des *Ménechmes* , ont été représentés par un même Acteur. On avait cru rendre par-là cette ressemblance vraisemblable aux yeux , & donner à la Piece un mérite d'illusion qui manque absolument aux *Ménechmes* , où l'on voit deux Acteurs très-différens de figure , de taille & de voix , représenter deux personnages qui sont censés se ressembler en tout.

N. B. Que la piece pourrait aussi se représenter très-bien avec deux Acteurs différens ; mais on croit que le moyen de rendre la ressemblance vraisemblable aux yeux , était une nouveauté ingénieuse , & qui pouvait contribuer au succès de l'ouvrage.



LE RIVAL
PAR RESSEMBLANCE;
COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLERVAL *seul , un portrait à la main.*



Uoi ! ce portrait changerait mes destins !
Le coup du sort qui le mit dans mes mains
A ma raison préparait ce naufrage,
Et c'est le fruit de mon fatal voyage !
Ah ! tous nos pas sont des jeux du hazard.

Je partirai . . . mais ce sera trop tard.

Quelle aventure étonnante , imprévue !

A iv

8 LE RIVAL PAR RESSEMBLANCE ;

(Il regarde le portrait.)

Ces traits à peine avaient frappé ma vue ;
 J'en éprouvais le charme dangereux ,
 L'original se présente à mes yeux.
 Je crois rêver , j'accours , c'était lui-même ;
 Le charme agit , l'on me regarde , & j'aime !
 Il faut encore , il faut pour m'achever ,
 Que par caprice , ou bien pour m'éprouver ,
 On ait eu l'air de m'accueillir. J'approche ,
 On me salue , on m'adresse un reproche ,
 Et l'on s'éloigne ; enfin , depuis deux jours ,
 Le même sort qui me poursuit toujours ,
 A ramené les mêmes circonstances ,
 Nouveaux regards , nouvelles révérences ,
 Et de ma part toujours nouveau plaisir.
 Ah ! c'en est trop , ce songe doit finir.
 Si c'est un jeu de la belle inconnue ,
 Pour en jouir mon ame est trop émue.
 Si j'étais dupe assez pour me flatter ,
 Quelle victoire ! . . . il vaut mieux l'éviter.
 Frontin ! *(Frontin paraît.)*

SCENE II.

FRONTIN , CLERVAL.

FRONTIN.

MONSIEUR.
 CLERVAL.

Il faut dès ce jour même ;

Il faut partir.

COMÉDIE.

9

FRONTIN.

Ma surprise est extrême.

Comment partir, Monsieur ! nous arrivons.

CLERVAL.

Ah ! j'ai pour fuir de trop justes raisons.

Que tout soit prêt.

FRONTIN.

Mais, Monsieur, que répondre

A vos amis que ce trait va confondre ?

Que diront-ils ? Quel caprice !

CLERVAL.

Obéis.

FRONTIN.

Vous annoncez un voyage à Paris.

Six mois au moins vous étiez nécessaires

Pour terminer vos pressantes affaires,

Et vous partez ? Vraiment le beau dessein !

CLERVAL.

Te tairas-tu ?

FRONTIN.

C'était donc bien en vain

Que j'avais cru vous témoigner mon zèle ;

En m'occupant, en serviteur fidèle,

A vous donner quelque éclaircissement

Sur cet objet inconnu, mais charmant,

Qui sur vos sens avait pris tant d'empire.

J'ai du regret à ce qu'on m'a pu dire ;

Autant vaudrait avoir perdu mes pas.

CLERVAL, *soupirant*.

Ah ! cher Frontin.

FRONTIN.

Vous ne partirez pas.

A v

10 LE RIVAL PAR RESSEMBLANCE

C L E R V A L.

Tu peux penser ? . . .

F R O N T I N.

Ce soupir me rassure ,
Et maintenant j'en ferais la gageure.

C L E R V A L.

Tu me crois donc bien fortement épris ?

F R O N T I N.

Vous resterez , c'est moi qui vous le dis.

C L E R V A L.

Oui , j'avouerai qu'à la première vue ,
Je fus frappé des traits de l'inconnue :
Vit-on jamais en effet plus d'appas !
Des yeux plus doux !

F R O N T I N.

Vous ne partirez pas.

C L E R V A L.

C'est-là plutôt , c'est-là ce qui me chasse ,
Je songe à fuir le coup qui me menace ;

(Après un moment de silence.)

Mais d'elle enfin que fais-tu ?

F R O N T I N.

Presque rien.

Je sais son nom , son état , & son bien.

C L E R V A L , *vivement.*

Eh ! pourquoi , traître . . .

F R O N T I N.

Oh ! soyez plus tranquille.

Sachez d'abord que son nom est Lucile ,
C'est un beau nom ! son pere est un vieillard ,
Espèce d'ours , animal campagnard ,
Fort entêté de son rang , de ses titres ,

De son blason dessiné sur les vitres
De son Château ; tout plein du vieil honneur ,
Bourgeois ici , dans son hameau Seigneur ,
Sauvage aux champs , & frondeur à la ville.
Sa passion dominante est Lucile ;
Il va bientôt lui donner un époux ,
Pour se livrer tout entier à ses goûts.

CLERVAL.

Qui t'en a donc tant dit ?

FRONTIN.

Une Lisette ;

Fille piquante , avisée & discrète ,
Pour les Frontins s'expliquant volontiers ,
Et qu'autrefois j'ai connue à Poitiers.
Je fais encore , & vous deviez le craindre ,
Que vous avez des rivaux.

CLERVAL.

Pour m'en plaindre ;

Lucile , hélas ! a trop d'attraits.

FRONTIN.

L'un d'eux

Est un Marquis assez peu dangereux ,
Quoiqu'à Lucile il s'efforce de plaire ;
Mais le second. . .

CLERVAL.

Il a l'aveu du père ?

FRONTIN.

Vous l'avez dit ; de plus il est aimé.

CLERVAL.

Dans mon projet me voilà confirmé.
On parle donc d'un futur hyménée ?

FRONTIN.

Non , Monsieur , non ; l'affaire est terminée.

A vj

12 LE RIVAL PAR RESSEMBLANCE ;

On n'attend plus pour sceller l'union ,
Que le retour du fortuné Cléon.
Depuis deux mois il réside en Provence ;
Il devait faire une moins longue absence ;
Mais il revient sans doute incessamment ,
Il n'écrit plus.

CLERVAL.

Ah ! Frontin , quel tourment !

FRONTIN.

Jusqu'à présent je débrouille sans peine
Tous ces détails , hors un point qui me gêne :
J'ai beau rêver , quoique vaste & profond ,
A parler vrai , mon esprit s'y confond.
Depuis dix jours , sans aller chez Lucile ,
Votre rival a paru dans la ville.
Lucile croit , soutient qu'elle l'a vu.

CLERVAL.

Bon !

FRONTIN.

C'est un fait , & je m'y suis perdu ;
Je ne sais point expliquer les miracles.
Elle l'a vu , prétend-elle , aux spectacles ,
Suivre ses pas , enfin la regarder ,
Et soupirer , & n'oser l'aborder.

CLERVAL.

A quel propos ? Sur quelle vraisemblance
Peux-tu penser ? ...

FRONTIN.

J'y vois peu d'apparence :

CLERVAL.

Va , mon ami , Lifette t'a forgé
Ce beau Roman.

FRONTIN.

Monsieur , pur préjugé.

Un conte à moi ? Non , parbleu , j'en fais faire.
 Mais ... oui ... fort bien ! je perce le mystère ,
 Et les motifs de tout cet embarras.
 Lucile avait , pour observer ses pas ,
 Un vieil argus , une éternelle tante ,
 Digne en tout point du nom de surveillante ;
 Et qui d'ailleurs protège le Marquis.
 Cléon paraît , l'instant était mal pris ;
 Mais , s'éloignant un moment de son guide ;
 Lifette a dit à son amant timide :
 » C'est trop aussi redouter un rival ;
 » De quelque appui dont l'honneur ma tante ,
 » Mon choix est fait ; j'ai lieu d'être constante ;
 » Ce front austère & jaloux vous sied mal.
 » Soyez moins sombre , & craignez de déplaire
 » A moi , Monsieur ; mais surtout à mon père.

CLERVAL.

Que ma surprise augmente avec raison !
 C'est à moi-même , & non pas à Cléon
 Que s'est tenu ce discours.

FRONTIN.

Quel vertige !

Il est aisé d'expliquer ce prodige.
 Cléon sans doute était auprès de vous ,
 Et le hasard. . .

CLERVAL.

Tu me mets en courroux.

C'était à moi ! . . Dans quel trouble il me jette !
 Mais d'où fais-tu ces détails ?

FRONTIN.

De Lifette.

Quand une fois sa langue a pris l'essor
 C'est un torrent. Je crois l'entendre encor.

14 LE RIVAL PAR RESSEMBLANCE ;

C L E R V A L.

Ciel ! conçois-tu l'excès de ma surprise ?
Quoi je pourrais fonder cette méprise ,
Et ressembler assez à ce Cléon ?
Serait-il bien possible ?

F R O N T I N.

Pourquoi non ?

De pareils faits , Monsieur , n'arrivent guère ;
Mais de nos jours on vit deux *Martin-guerre* . *
Il est encor des exemples connus ,
Et les savans . . .

C L E R V A L.

Je ne m'étonne plus

Si bien des gens , (tu les as vus , je pense ,)
M'ont salué d'un air de connaissance.

F R O N T I N.

Mais en effet , & je comprends pourquoi
Beaucoup de gens me demandent à moi ,
Ce qu'un Pasquin , mon prétendu confrère ,
Est devenu. Vraiment la chose est claire.

C L E R V A L.

J'ai trop tardé de m'éloigner d'ici ,
Mon triste sort est assez éclairci.
Mais c'en est fait.

F R O N T I N.

Eh ! quoi ! Cléon nous chasse ?

Ma foi , Monsieur , soit faveur , soit disgrâce ,
S'il nous ressemble , à quoi bon lui céder ?

* Voyez les *Causés Célèbres*. La ressemblance entre ces deux hommes était si parfaite , qu'elle s'étendait jusqu'à des signes de naissance qui leur étaient communs. L'histoire antichrétienne et moderne fourmille de ces exemples plus qu'on ne pourrait le croire.

COMÉDIE.

15

C L E R V A L.

Il est aimé !

F R O N T I N.

Tout pourrait s'accorder ,

Il est absent.

C L E R V A L.

C'est lui que Lucile aime ,

Je n'irai point par un vil stratagème ,

En imposer à sa crédulité.

Tout le défend , l'honneur , la probité.

F R O N T I N.

Moi , je risais. L'aventure est unique ,

Le dénouement peut en être comique.

Que savez-vous ? Peut-être a-t-il des torts.

Pour les absens , ainsi que pour les morts ,

L'amour s'éteint. Voyez nos jeunes veuves ,

Observez-les , Monsieur , voilà mes preuves.

C L E R V A L.

Non , tes conseils sont affreux , & mon cœur

De tout mensonge eut toujours trop d'horreur.

F R O N T I N.

Eh bien , Monsieur , je suis moins difficile ,

Et je me charge & du plan & du style ,

Je mentirai pour vous. Que d'importans

Ne laissent pas cet office à leurs gens !

Fort à propos Lisette ici s'avance ,

Vérifions d'abord la ressemblance.

RS
22

SCENE III.

LISETTE, CLERVAL, FRONTIN.

FRONTIN.

QUOI ! si matin dans le Palais Royal ?
Je t'y guettais.

LISETTE.

Plaisant original ;
Pour me guetter ! mais . . . plus je considère . . .
Plus c'est Cléon

FRONTIN.

Voyez le grand mystère !
Le rare effort de pénétration !

LISETTE.

C'est vraiment lui , Lucile avait raison.

FRONTIN.

Tu nous fais donc l'honneur de nous connaître ?

LISETTE.

L'œil de l'amour vaut mieux que l'œil du maître ,
J'avais tort. Mais ne nous trahit-il pas ?
Vous m'allarmez par cet air d'embarras ,
Parlez , Monsieur.

CLERVAL.

Non , jamais ta Maîtresse
Ne fut aimée avec plus de tendresse.

FRONTIN.

C'est un amour qui ne ressemble à rien.

LISETTE.

Eh ! qu'en fais-tu ?

FRONTIN.

Vraiment, il s'écarterait bien ;
Qu'en fait d'amour il eût pour ma personne
Quelque secret.

LISETTE, à Clerval.

Il vous sert ?

FRONTIN.

Oui, Mignonne.

LISETTE.

Eh ! mais, Monsieur, qu'est devenu Pasquin ?

FRONTIN.

Pasquin, dis-tu ? C'était un grand coquin.

Y preniez-vous quelque intérêt, ma Mie ?

LISETTE.

Mais...

FRONTIN.

S'il revient de sa paralysie ;

Tu peux encor conserver quelque espoir.

Les Médecins ont bien fait leur devoir.

LISETTE.

Les Médecins ? Le mal est sans remède.

Pauvre Pasquin !

FRONTIN.

Le Ciel lui soit en aide.

Mais à propos, Monsieur, ce Diamant

[Prenant la main de Lisette]

Dont vous vouliez orner ce doigt charmant,

Où donc est-il ?

CLERVAL, le donnant.

Il a peu d'importance ;

Et ce sera pour faire connaissance.

FRONTIN, à son Maître.

Renouveler, ferait plus à propos.

19 LE RIVAL PAR RESSEMBLANCE,

L I S E T T E.

Je ne fais point chicaner sur les mots ;
Mais il devrait me parler de Lucile.

C L E R V A L.

Ah ! mon esprit n'est point assez tranquille !
J'aurais , hélas ! trop à t'interroger.

L I S E T T E.

Qu'a-t-elle fait pour vous décourager ?
J'aurais aussi besoin d'être éclairci
Sur bien des points. Quelle mélancholie !
Qu'il est changé !

F R O N T I N.

Trouves-tu ?

L I S E T T E.

Ce n'est pas .

Ce qu'il a fait de plus mal en tout cas.
Parfois léger , avantageux , frivole ,
Même un peu fat , tel fut jadis son rôle ;
Mais je l'aimais ainsi , mieux que jaloux.

F R O N T I N.

C'est un poison qu'il a repris chez nous.
L'air du climat agit beaucoup sur l'ame.

C L E R V A L.

Ce sentiment doit te prouver ma flamme.

L I S E T T E.

Moi , je m'y perds ; avant votre départ ,
Pour le Marquis vous n'aviez nul égard ,
Vous plaisantiez de ses feux , au contraire ,
Même , entre vous , on a craint une affaire.

C L E R V A L , en lui-même.

Ah ! je rougis de tant d'aveuglement
Qui me retient ?

COMÉDIE.

19

L I S E T T E.

L'accès est violent ;

Vous m'effrayez , & cette jalousie
Pourrait aller jusqu'à la frénésie ,
C'est à Lucile à vous guérir. Entrons ,
Venez , Monsieur.

C L E R V A L.

Moi !

L I S E T T E.

C'est trop de façons ;

Entrez , vous dis-je , ou craignez la colère.

C L E R V A L.

Avec excès , je crains de lui déplaire ;
Mais non , mon cœur ne l'osera jamais ;
Contre mes feux je prends ses intérêts.
Epargnons-lui ma présence importune.
Ciel ! Est-ce à moi de troubler sa fortune ?
Je dois la fuir , & pour elle , & pour moi ,
Pour mon rival ; l'honneur m'en fait la loi ,
Je la suivrai.

L I S E T T E.

Je demeure immobile !

C'est être ingrat que d'affliger Lucile.
Craignez enfin d'exciter son courroux ,
Craignez l'effet de vos transports jaloux.
Elle a compris , puisqu'il faut vous le dire ,
Combien sur vous ils avaient pris d'empire.

F R O N T I N.

Oh ! rien n'échappe aux femmes !

L I S E T T E.

Votre amour

En a paru plus digne de retour.
Elle se plaît à voir dans vos allarmes
L'impression de pouvoir de ses charmes.

20 LE RIVAL PAR RESSEMBLANCE ;

Vous vous étiez rencontrés un moment
Hier au soir. Votre air intéressant
Fit son effet à travers le nuage ,
Qui d'un jaloux obscurcit le visage ;
Jamais on n'eut des sentimens plus vifs ,
M'a-t'elle dit , des yeux plus expressifs ;
Qui lui croirait tant de délicatesse ,
De ce jour même il eût eu ma tendresse ,
Il m'eût séduite.

C L E R V A L.

Arrête.... Ô ! jour heureux !

Que tu me tends un piège dangereux !
Sur mon rival j'aurais la préférence ?
Dois-je goûter cette douce espérance ?
Me dis-tu vrai ? Tu surprends ma raison ,
Tu me ravis par cette illusion.

L I S E T T E.

Venez , Monsieur , l'apprendre d'elle-même ,
Venez entendre à quel point on vous aime.
Vous balancez ?

C L E R V A L.

Si tu savais ! ... Attends.

Je dois , je veux ...

L I S E T T E.

Ah ! Ciel il n'est plus tems ;
Remettez-vous , je vois venir son pere.
Craignez , sur-tout , d'exciter sa colere ;
Il serait homme à prendre son parti ,
Il est très-vif , vous êtes averti ,
Songez à vous.

C L E R V A L.

Quel embarras !

F R O N T I N.

Courage !

SCENE VI.

DORIMON, CLERVAL, LISETTE,
FRONTIN.

DORIMON.

C'Est-toi, Cléon ? As-tu fait bon voyage ?
Je savais bien que malgré tes délais ,
Et ton silence , enfin tu reviendrais.
La paix est faite , embrasse-moi , mon gendre ,
Et je te tiens excusé sans t'entendre.

CLERVAL.

Monsieur, je dois...

DORIMON.

Mon Dieu ! ne fais-je pas

Ce que l'on dit en un semblable cas !
De ta lenteur loin de te faire un crime ,
L'air campagnard t'a plu , je t'en estime.
Moi , si jamais je revoyais mes champs ,
Je ne viendrais à Paris de longtems.
Là le plaisir est fils de la nature ,
Il porte à l'ame une gaîté plus pure ,
Ici l'art seul en fait tous les apprêts.

FRONTIN,

C'est mon avis. Bois , prés , vallons , forêts ;
Voilà , ma foi , la bonne compagnie :
On vit en paix du mûlus , si l'on s'ennuye.

DORIMON.

Ce garçon là me plaît , il a du bon.
Je veux un jour te posséder , Cléon ,

24 LE RIVAL PAR RESSEMBLANCE ,

Phédre , Cinna , Rhadamiste , Zaire ,
Trésors de l'Art qui devraient nous suffire ,
Et qui devraient à tout petit rimeur
De son néant montrer la profondeur ,
Défigurés , travestis , mis en pièces ,
Sont en détail mutilés dans leurs Pièces.
Ce n'est plus là ce qu'il faut aujourd'hui ,
Trop d'abondance amène enfin l'ennui :
Eh ! que m'importe à moi Rome ou la Grèce ,
Et ces échos se répétant sans cesse ?
Corrigent-ils mes défauts , mon humeur ?
Que de nos jours il s'élève un Censeur
Qui de son siècle affrontant l'injustice ,
Avec éclat fasse la guerre au vice ,
Voilà l'Auteur que j'irais approuver.

C L E R V A L .

C'est fort bien dit ; mais l'homme est à trouver.

D O R I M O N .

Vraiment , sans doute , il faudrait du courage ,
Et ce n'est plus , morbleu ! notre partage.

C L E R V A L .

Ainsi , Monsieur , vous pensez qu'autrefois
Tout allait mieux ?

D O R I M O N .

Comment ! si je le crois ?

Tu le verras , si tu viens dans mes terres :
Tout y ressent la candeur de nos pères ;
J'ai conservé jusqu'au fauteuil à bras
Où mes ayeux , Guerriers & Magistrats ,
A leurs vassaux rendaient justice eux-mêmes ,
Ce tems n'est plus.

C L E R V A L .

Ne soyons point extrêmes ;
Je l'avouerai , tout âge a ses abus :

Mais .

Mais notre siècle a produit des vertus ;
 Je dirai plus , des actes d'héroïsme ,
 De grandeur d'ame & de patriotisme :
 Fut-il un tems plus marqué par l'honneur ?
 Il nous manquait l'épreuve du malheur.
 Nous lui devons ces glorieux exemples *
 Qu'Athène aurait consacrés dans ses Temples ;
 Tous ces vaisseaux , ces fruits de notre amour ,
 Renouvelés , reproduits chaque jour :
 Quand les Français ont-ils mieux fait paraître
 Ces sentimens qu'ils ont tous pour leur Maître ?
 Interrogez , consultez nos rivaux.
 Oui , le Français , sans doute , a ses défauts ;
 Inconséquent , léger , brillant , frivole ,
 La vanité , le luxe est son idole ;
 Mais à son cœur le vice est étranger ;
 S'il a d'abord un succès passager ,
 La raison vient dissiper ces nuages ;
 Le plus beau Ciel n'est pas exempt d'orages ;
 Rien n'est constant dans ce vaste univers :
 Je suis bien loin d'excuser nos travers ;
 Mais n'en croyons ni l'aigreur , ni l'envie ;
 Aimer son Roi , l'honneur & la patrie ,
 De tout Français tels sont les sentimens ,
 Ils sont vainqueurs du caprice & du tems.

D O R I M O N.

Ah ! tu me fais abjurer la satire ,
 Et de grand cœur je cesse de médire ;
 Mais que veux-tu , cher Cléon , le bon sens
 Est révolté d'un tas d'impertinents ,

* A cet éloge de la nation , le premier de ce genre que l'on ait fait dans une Comédie , & qui devait naturellement inspirer quelque bienveillance pour l'Auteur , un plaisant du Parterre dit : que tous ces détails se trouvaient littéralement dans les Gazettes , & il crut avoir dit un bon mot.

26 LE RIVAL PAR RESSEMBLANCE ,

De foux , de sots , dont la présence excède ,
Le bien échappe & le mal nous obsède.
Pour m'y soustraire il n'est qu'un seul moyen ;
Prends ma Lucile , & puis je pars.

FRONTIN.

Fort bien.

DORIMON.

Oui , l'hymen fait , je retourne au village.

CLERVAL , avec inquiétude.

L'heureux Cléon aura donc l'avantage
De posséder ce trésor ?

DORIMON.

Oui , vraiment,

N'es-tu pas sûr de mon consentement ?

Tu fais très-bien à quoi tenait l'affaire ;

Tu dois avoir mis ordre à tout , j'espère ?

CLERVAL , prêt à se découvrir.

Eh ! bien , Monsieur , apprenez...

DORIMON.

Ce récit

Peut-être long , ton retour me suffit ,
Quant à présent ; je remets à t'entendre :
Tu t'es promis le plaisir de surprendre ,
On pourra bien te boudier cependant ;
Mais en amour on s'apaise en grondant.
Adieu. Je veux faire ta paix à table ;
N'y manque pas.



SCÈNE V.

CLERVAL, LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

CE vieillard est bon diable.

LISETTE.

Eh ! bien, Monsieur, allez-vous retomber
Dans vos ennuis ?

CLERVAL.

Je crains de succomber.

LISETTE.

Comment !

CLERVAL.

Ecoute, il faut que je la voie ;

Où... tout mon cœur y consent avec joie :

Va m'annoncer, Lisette ; mais au moins

Fais, s'il se peut, que ce soit sans témoins ;

L'aveu secret qu'il faut enfin lui faire

N'en souffre pas.

LISETTE.

Ah ! Ciel ! que de mystère !

Allons, Monsieur, du moins commencez-vous

(A Frontin.)

A raisonner ; toi, viens prendre chez nous

Certains paquets arrivés pour son Maître.

FRONTIN.

Va, je te suis.

Bij

SCENE VI.

FRONTIN, CLERVAL.

FRONTIN.

NOUS en viendrons peut-être
A notre honneur. Vous l'allez voir enfin.

CLERVAL.

Ah ! fais-je , hélas ! quel sera mon destin !
Si je pouvais du moins trouver Valere ?
Qu'un tel ami me serait nécessaire
Pour m'éclairer !

FRONTIN.

Moniteur , s'il est ici ,
Vous le verrez dès ce jour , comptez-y.
Pour le chercher , j'ai fait courir la ville ;
Mais on revient de la part de Lucile.

SCENE VII.

LISSETTE, CLERVAL, FRONTIN.

LISSETTE.

IL faut garder vos secrets importants.
Tout ce qui d'âne , est arrivé s'évane.
J'ai du regret, Monsieur , à vous le dire.

CLERVAL , vivement.

J'en suis charmé , Lisette , je respire.

COMÉDIE.

29

L I S E T T E.

Comment ! charmé.

F R O N T I N.

Que veux-tu , mon enfant ?
L'accès revient , il change à chaque instant.

L I S E T T E.

Oh ! bien , Monsieur , vous changerez encore ;
Lucile attend ces secrets qu'elle ignore.
Après dîner il dépendra de vous
D'obtenir d'elle un autre rendez-vous ;
Autant que vous , peut-être , on le désire ;
Mais à présent , j'ai l'ordre de vous dire
En termes clairs , bien précis , bien exprès ;
Qu'on veut vous voir à l'instant ou jamais.

C L E R V A L.

Ciel ! se peut-il que mon cœur s'y refuse !

L I S E T T E.

Notre vieillard a parlé , plus d'excuse.

F R O N T I N.

Conduis nos pas ; dans son émotion ,
Il aurait peine à trouver la maison.

Fin du premier Acte.



32 LE RIVAL PAR RESSEMBLANCE,

FRONTIN, *à part.*

Peste de l'indiscrete !

(*Haut.*)

Ceci, sans doute est du Cléon. Monsieur,
On vous a donc fait un portrait flatteur,
Intéressant ?

CLITANDRE.

Le fat ! peux-tu m'apprendre
Combien Cléon prétend se faire attendre ?
Toi, que fais-tu dans ce jardin ?

FRONTIN, *un peu embarrassé.*

Eh ! mais ;

Apparemment, Monsieur, j'y prends le frais.

CLITANDRE.

Veux-tu parler ?

FRONTIN, *à part.*

Sachons qui ce peut être.

[*Haut.*] J'arrange aussi les lettres de mon Maître.

CLITANDRE *voyant celles qui sont déchirées.*

Tu me parais les arranger très bien.

FRONTIN.

J'élague ainsi ce qui n'est bon à rien.

CLITANDRE.

Mais qu'en fais-tu ?

FRONTIN.

Je les lis.

CLITANDRE.

La méthode

Me paraît neuve, elle est vraiment commode.
Mais répons-moi. Cléon, pour un amant,
Semble marquer bien peu d'empressement.

Son premier tort , en quittant cette ville ;
 Fur d'oublier le portrait de Lucile :
 Malgré mes soins , ce portrait s'est perdu ;
 J'ignore encor s'il me sera rendu ;
 Deputs trois jours mes recherches sont vaines ;
 Il eût mieux fait de m'épargner ces peines.

FRONTIN, *à part.*

Ah ! voilà donc d'où nous vient le portrait ?

CLITANDRE.

Que dis-tu là ?

FRONTIN.

Je parle du regret

Qu'aura mon Maître en apprenant la chose.

CLITANDRE.

Sa négligence , après tout , en est cause.

Mais , quand chez lui j'ai passé ce matin ,

Dis-moi pourquoi son vieux valet Jasmin ,

De son retout m'a-t-il fait un mystère ?

FRONTIN.

Si c'en est un , Monsieur , sans vous déplaire ?

Ne sachant pas à qui je peux parler ,

Me convient-il de vous le révéler ?

CLITANDRE.

Parbleu ! mon cher , tu parles à Clitandre ;

Tu vois en moi son ami le plus tendre ,

Et son cousin qui plus est.

FRONTIN.

Son cousin ?

La... tout de bon , Monsieur ?

CLITANDRE.

Eh , oui , faquin ;

Il le devient , s'il épouse Lucile :

Bv

34 LE RIVAL PAR RESSEMBLANCE.

Hem, suis-je insémit ?

FRONTIN.

Eaquin est inutile ;

Monsieur, parlons, s'il vous plaît, sans humeur ;
Entendons-nous. Mon Maître, à la rigueur
Peut avoir tort, mais.

CLITANDRE.

Qu'en va-t-il faire

De plus pressé : je déplaie à ma mere
En traversant un rival de Cléon
Qu'elle aime fort, Durpignard Dorimon
Qui s'offensait enfin de son silence,
J'ai par mes soins calmé l'impatience ;
J'ai de Lucile entretenu l'amour ;
Il me devait au moins quelque retour.

FRONTIN.

Quelque retour ! Le tribut s'en va mince.

CLITANDRE.

Ce n'est pas tout. Son voyage en province
Avait un but, il m'en avait flatté.
Tu dois savoir qu'il a de son côté
Une cousine, intéressante, aimable,
Riche surtout, un parti fort sortable,
Dont il devait me ménager la main.

FRONTIN.

Oui, Monsieur, oui. Tel était son dessein.
Hélas !

CLITANDRE.

Quoi donc ?

FRONTIN.

A présent je devine.

CLITANDRE.

Qu'est-ce ?

FRONTIN.

Il ne s'est plus trouvé de cousine.

CLITANDRE.

Que me dis-tu ? M'aurait-il amusé ?

FRONTIN *en pleurs.*

Non ; mais le ciel en avait disposé.

CLITANDRE.

C'est un malheur ; mais ton Maître en hérite.

FRONTIN, *avec des sanglots.*

C'est ce qui fait, Monsieur, qu'il vous évite.

Je l'encendais pendant tout le chemin

Qui gémissait, & me disait : Frontin,

Quelle nouvelle à porter à Clitandre !

À cet ami si fidèle & si tendre.

De nos projets tel est le triste écueil :

Il n'a jamais voulu prendre le deuil

Pour écarter cette image funeste.

Nous n'aurions pu la soutenir. Au reste,

S'il faut qu'enfin il paraisse à vos yeux,

Épargnez-lui ce souvenir fâcheux :

Vous le verriez aussi-tôt se confondre,

Et ne savoir, Monsieur, que vous répondre.

CLITANDRE.

A la bonne heure. Il faut toujours le voir.



S C E N E I I I .

VALERE, CLITANDRE, FRONTIN.

VALE R E , *à part au fond du Théâtre.*

C L E R V A L ici doit se rendre ce soir
Pour m'achever ce récit incroyable.

[*Haut.*]

C'est toi , Frontin ?

F R O N T I N , *à part.*

(*Haut.*)

Ah ! voici bien le diable !

Monsieur Valere ignore apparemment

Que j'ai quitté Clerval ?

VALE R E .

Non , mon enfant ,

Tu fers Cléon , je le fais.

F R O N T I N , *à part.*

Je respire.

Il aura vu mon Maître.

C L I T A N D R E .

Tout conspire

A redoubler mon indignation.

[*A Valere.*]

Eh ! quoi , Monsieur , vous connaissez Cléon ?

VALE R E .

Parfaitement , Monsieur , je viens l'attendre.

Dans un moment il doit ici se rendre.

F R O N T I N , *à part.*

Morbleu ! tant pis. Le facheux embarras !

[Haut.]

Je vais , Monsieur , je vais hâter ses pas

[A part.]

En vous nommant. Esquivons la mêlée.

CLITANDRE.

Va , je t'attends dans cette même allée.

FRONTIN, à part.

Courons plutôt . . . Le voici justement.

SCENE IV.

CLERVAL, CLITANDRE, VALERE,
FRONTIN.CLERVAL, *faisant un salut très-froid à Clitandre.***J**E suis ravi de ton empressement,
Mon cher Valere , & ton impatience . . .FRONTIN, *prestement.*

S'est modérée en faisant connaissance

Avec Monsieur Clitandre votre ami.

Si vous saviez comme il vous a servi ,

Ce digne ami , ce cousin de Lucile . . . :

CLITANDRE, à Clerval qui lui fait une
révérence sérieuse.

Eh ! bien , mon cher , tu restes immobile ?

Jusqu'à présent paisible spectateur ,

N'aurai-je pas , à mon tour , la faveur

D'un peu d'accueil ? Quelque phrase obligeante

Apparemment va combler mon attente.

Eh ! bien ?

40 LE RIVAL PAR RESSEMBLANCE.

Qu'elle était belle ! Et que mon faible cœur ,
En la voyant , a redoublé d'ardeur !
Combien ses yeux augmentaient mon ivresse !
J'ai fait enfin l'aveu de ma tendresse ;
Pour un Amant c'est un plaisir bien doux !
Ses yeux n'avaient ni fierté , ni courroux ;
Mais dois-je croire une erreur qui m'enchanté ?
Tout ce qu'a dit cette bouche charmante ,
Tout ce qui peut m'assurer de sa foi ,
N'est qu'un vain songe , & rien n'était pour moi !

V A L E R E.

Qu'a-t-elle dit enfin ?

C L E R V A L.

Que mon absence

Semblait avoir accru la violence
De mon amour ; que , lors de mon départ ,
Si ma figure avait eu quelque part
Aux sentimens qui l'avaient prévenue ,
Elle en était à présent moins émue ;
Et qu'à compter enfin de mon retour ,
Elle croyait ne céder qu'à l'amour.

V A L E R E.

Eh ! bien !

C L E R V A L.

J'allais , plein de reconnaissance ,

De mes destins lui faire confidence ;
On a troublé notre entretien secret ;
Dans ses beaux yeux j'ai cru voir du regret.
« Voici l'instant où chacun se retire ,
M'a-t-elle dit , avec un doux sourire ,
« J'irai ce soir faire un tour au jardin.
Je l'ai quittée en lui baissant la main ,
Plein de desirs , d'espérance & de craintes.

V A L E R E.

Ma foi , Clerval , à te parler sans cesse ,

J'augure , moi , très-bien de tout ceci.
 Je rougirais de tromper un ami ;
 Mais à l'effet que tu viens de décrire ;
 Aux sentimens que ta présence inspire ,
 Je te croirais le vainqueur de Cléon.
 Lucile ignore encor sa passion ,
 Et ne croyant t'opposer qu'à toi-même ,
 Elle te juge , & c'est Clerval qu'elle aime.
 Les qualités qu'elle découvre en toi ,
 Ses mouvemens , me paraissent à moi
 D'un nouveau feu la preuve indubitable ;
 Oui , je le crois.

C L E R V A L.

C'est un songe agréable

Qui va finir.

V A L E R E.

Pourquoi desespérer ?

A ton bonheur tu crains de te livrer ?
 Mais raisonnons , tu fais le sien peut-être ;
 Et quand Cléon viendrait à reparaître ,
 Entre-vous deux l'avantage est égal.
 Tu ne dois rien , au fond , à ton rival ,
 Ses droits sont nuls si l'amour te préfère.

C L E R V A L.

En imposer à Lucile , à son pere ,
 A sa famille , au public ! non , mon cœur ;
 Dans ce projet verrait trop de noirceur.
 Je ne pourrais m'y prêter.

V A L E R E.

Ta naissance ;

Ton bien , ton rang , te répondent d'avance
 De leur suffrage , & si tes vœux ont plu ,
 Dans ses regards , si les tiens ont bien lu ,
 Peux-tu douter du pardon de Lucile ?
 Quant au public , est-il si difficile ?

44 LE RIVAL PAR RESSEMBLANCE,

Qu'il est cruel, Monsieur, pour un Amant
D'être incertain des vœux de ce qu'il aime !

D O R I M O N.

Mais d'où te vient ta défiance extrême ?
Lucile est tendre, elle sent tout le prix
De ton amour. Au fond, j'en suis surpris ;
Car j'aurais cru que par le caractère
Elle tiendrait de la défunte mere,
Qui de ses jours ne sentit rien pour moi ;
Mais elle t'aime, & c'est de bonne foi
Que tu lui plais.

C L E R V A L.

Vous me flattez, peut-être ?
Aujourd'hui même a-t-elle fait paraître
Ces sentimens ?

D O R I M O N.

Eh ! oui, car sans cela ;
Tout franchement nous en resterions là.
Avec les biens qu'elle a droit de prétendre ;
Je ne pouvais jamais manquer de gendre ;
Mais elle m'a répété tant de fois
Qu'elle voulait un époux de son choix ;
Que le cœur seul pouvait la satisfaire,
Qu'il ne fallait, dans un accord volontaire ;
Avoir égard qu'à l'union des cœurs,
N'être attentif qu'au rapport des humeurs ;
Avec ces cœurs & tout ces beaux passages,
J'ai toujours vu de fort sots mariages ;
Mais puisqu'enfin elle le croit ainsi,
Et que c'est toi que son cœur a choisi ;
Qu'en la gênant il irait trop du nôtre,
En bon français, je t'aime autant qu'un autre ;
Ce compliment n'a rien de bien flatteur,
Mais il est vrai.

C L E R V A L.

Ce compliment, Monsieur ;
Me flatte plus que je n'ose le dire

Et dans ce jour tout ce que je désire ,
C'est que Lucile en faveur de mes soins ,
Fût disposée à m'estimer du moins
Autant qu'un autre,

D O R I M O N.

Oh ! parbleu , sois tranquille.

En vérité , ces amans n'ont qu'un style.
Toujours se plaindre ! après tous mes vœux ,
Tu dois , je pense , être sûr de ses vœux :
Mais à présent , parlons un peu d'affaire.
Tu fais , Cléon , que , l'hymen prêt à faire ,
Je fus instruit , bien ou mal à propos ,
Ce fut , je crois , par un de tes rivaux ,
Que tu devais beaucoup trop pour ton âge.
Il fut conclu qu'avant ton mariage ,
Tu partirais pour te mettre en état
De procéder plus en règle au contract ,
En acquittant la cohorte importune
Des créanciers qui lorgnaient ta fortune,
Il s'agissait de ton repos , du mien ,
As-tu payé ?

C L E R V A L.

Monsieur , je ne dois rien.

D O R I M O N.

C'est très-bien fait. Quiconque se marie
Doit renoncer à toute étourderie ,
Et se ranger. Clitandre mon neveu ,
Quand tu partis , te gouvernait un peu.
Le beau Mentor qu'un fat du second ordre ,
Un événement se plaçant au désordre ,
Pour copier gauchement & sans goût
Nos étourdis qui se moquent de tout.
Tu fis très-mal de marcher à la suite.

C L E R V A L.

Vos seuls avis régleront ma conduite.

46 LE RIVAL PAR RESSEMBLANCE ,

D O R I M O N.

Ah ! bon cela. Tu fais que , par sa mere ,
Déjà Lucile était propriétaire
D'un très beau bien. J'y joins dès à présent
Vingt mille écus , tu dois être content.

C L E R V A L.

Ah ! ce n'est point sa fortune que j'aime.
Sans tous ces biens. . .

D O R I M O N.

Tu l'aimerais de même ,

N'est-il pas vrai ? Je te savais par cœur.
Je crois au fond que tu n'es point flatteur ;
Mais à tes yeux si le bien de ma fille
N'augmente pas l'éclat dont elle brille ,
A ton bien être il ne peut qu'ajouter.
Cà , maintenant dis-moi , sans hésiter ,
De quel rapport est ta petite terre ?
Dix mille francs ? Hem ? Parle sans mystère.
Combien ? . . . Allons . . . Eh ! bien , deux mille écus ?
Ah ! réponds donc ; un peu moins , un peu plus ,
Ne peut rien faire à présent à la chose ,
Et je t'ai dit ce que je me propose.
La terre donc peut valoir ? . . .

C L E R V A L.

J'en ai deux ,

Monsieur.

D O R I M O N.

J'étais mal instruit , mais tant mieux.

Eh ! bien les deux se rapportent de rente :

C L E R V A L.

Dix mille écus environ.

D O R I M O N.

Il m'enchaîne ;

Mais il se trompe. Y pensez-vous, Cléon ?

CLERVAL.

J'ai même encore en ma possession
D'autres effets assez considérables.

DORIMON, *à part.*

Quoi ! voudrait-il m'amuser par des fables ?
Ceci commence à m'étonner très-fort.

(Haut.)

J'ai pu, Cléon, & peut-être ai-je eu tort,
Trop insister sur le bien de Lucile ;
Oui, ce détail pouvait être inutile ;
Mais il est mal de prendre un ton railleur
Pour m'imposer. . .

CLERVAL.

Moi ! vous railler, Monsieur !

Le croiriez-vous de moi qui vous révere
Comme un ami, dirai-je comme un père ?
Non, tout mensonge à mes yeux est trop bas,
Trop odieux.

DORIMON.

Moi, je n'en reviens pas :
Tous tes amis disaient ton bien très mince.

CLERVAL.

J'en ai, Monsieur, j'en ai dans ma province
Qui pourraient tous confirmer par écrit,
S'il le fallait, ce que je vous ai dit.
Quant à Paris, j'ai cru peu nécessaire
De publier. . .

DORIMON.

Mais je te considère
Infiniment, non pas pour tes grands biens :
Ma fille allait t'assurer tous les miens.
Mais ta conduite est vraiment respectable.
Te me parais sublime, inimitable !

50 LE RIVAL PAR RESSEMBLANCE.

CLERVAL,

Par quel hazard ?

FRONTIN.

Ignorez le moyen,

Monsieur. Comptez que je vous fers très-bien.
J'allarmerais votre délicatesse.

Moi , ma devise est , la force , ou l'adresse ,

CLERVAL, *prenant l'état des dettes de Cléon.*

Donne , voyons. . . Total , vingt mille francs.

Bon ! je n'ai plus à perdre de momens.

Allons trouver Valere , allons l'instruire

De mon dessein. L'amitié qui l'inspire

L'éclairera sur mes vrais intérêts.

Daigne l'Amour seconder mes projets.

Fin du second Acte.





A C T E I I I.

SCENE PREMIERE.

LUCILE, LISETTE, LE MARQUIS.

LUCILE, à Lisette, avant que l'on voye
le Marquis.



Uoi ! ce Marquis à chaque instant m'ob-
sède !

LISETTE.

Déclarez-lui combien il vous excède.

LUCILE, au Marquis.

Pourquoi, Monsieur, m'importuner ainsi ?

Pourquoi me suivre, & venir jusqu'ici ?

LE MARQUIS.

Pour m'assurer de votre indifférence,

Pour achever de perdre l'espérance.

LUCILE.

Eh ! quel espoir auriez-vous pu former ?

LE MARQUIS.

Le plus flatteur. En osant vous aimer

52 LE RIVAL PAR RESSEMBLANCE ;

Je peux encore aspirer à vous plaire.
 Pour m'en priver cette erreur m'est trop chère.
 Je sais qu'un pere a nommé votre époux ;
 Mais votre main dépend encor de vous ;
 Elle est promise , elle n'est pas donnée ,
 Et je verrais changer ma destinée ,
 Si vous vouliez , libre de passion ,
 Ouvrir les yeux sur les torts de Cléon ;
 Si sa froideur , ses délais , son silence ,
 Je dirai plus , sa coupable inconstance ,
 (Car il fut prêt à former d'autres nœuds ,)
 En ma faveur faisaient pancher vos vœux.

LUCILE.

C'est un rival irrité qui l'accuse.

LE MARQUIS.

Et c'est l'amour indulgent qui l'excuse.

LUCILE.

Cet entretien , où se mêle l'aigreur ,
 M'irrite enfin. Pour l'abrégé , Monsieur ,
 S'il ne vous faut que mon aveu sincère ,
 Apprenez donc que l'ordre de mon pere
 Est en effet d'accord avec mon cœur.
 Je crois Cléon digne de son bonheur ,
 Si c'en est un.

LE MARQUIS.

C'en est assez , Madame ,

J'obéirai , je contraindrai ma flamme.
 Il faut céder à mon heureux rival ,
 Je le vois trop ! & lorsque dans ce bal
 Qui précéda le jour de son voyage ,
 Ce digne amant , fier de votre suffrage ,
 Crut égayer son cercle à mes dépens ,
 Il connaissait à fond vos sentimens.
 Votre présence arrêta ma colère ;
 Mais aujourd'hui , trop sûr de vous déplaire ,
 Je dois du moins faire entendre à Cléon
 Qu'il aurait pu choisir un autre ton.

COMÉDIE.

53

LUCILE.

Que dites-vous , Monsieur ?

LE MARQUIS.

Que son absence

Peut-être alors fut un trait de prudence ;

Que son retour qu'il nous tient si secret ,

Pourrait encore en paraître l'effet ;

Que vos rigueurs ont pénétré mon ame ,

Et qu'en un mot , si mon respect , Madame ,

Doit vous prouver combien j'étais épris ,

Je ne fais point endurer des mépris.

SCENE II.

LUCILE , LISETTE.

LUCILE.

HÉLAS ! Lisette , en quel trouble il me laisse !

LISETTE.

Bon ! c'est le style ordinaire à l'espece ;

Ou se tuer soi-même , ou ses rivaux ,

Tout amant doit tenir de tels propos.

Ne faut-il pas montrer sa jalousie ?

C'est une forme , une regle établie.

Dans leur dépit ils ne respectent rien ;

Et cependant tous se portent fort bien.

Ce bal , d'ailleurs , est une vieille affaire

Qui dans le tems parut assez légère ,

Et que Clitandre appaisa sur le champ.

LUCILE.

J'attendais pour ce dépit éclatant.

Ciiij

56 LE RIVAL PAR RESSEMBLANCE ,

Mais du Marquis quelle était l'espérance ?
A quel propos l'accuser d'inconstance ?
Venir jeter des soupçons dans mon cœur
Contre Cléon ! conçois-tu sa noirceur ?

L I S E T T E.

Il aurait dû mieux concerter sa fable.

L U C I L E.

On peut charger un récit véritable
Par jalousie , & se faire excuser ;
Mais à ce point , Lisette , en imposer !
C'est un excès , & rien ne l'autorise.
N'en parlons plus. N'es-tu pas bien surprise
Du changement qui s'est fait en Cléon ?
Que dois-je en croire ? Est-ce une illusion ?

L I S E T T E.

Qui ? Lui ! changé ? C'est lui faire une injure.
Il est toujours le même , & sa figure. . .

L U C I L E.

Je ne veux point te parler de ses traits.
Il est sans doute aussi bien que jamais ,
Et ce n'est point ce frivole avantage
Que désormais mon amour envisage.
Ce qui me plaît , ce sont ses sentimens.
Qu'à son départ ils étoient différens !
J'ignore , hélas ! s'il voulut me surprendre ;
Mais ses regards brillent d'un feu plus tendre ;
De ses discours le charme est plus flatteur ;
Il est enfin plus digne de mon cœur.

L I S E T T E.

Ce changement , comme vous , m'a frappée ;
Et ce matin j'en étais occupée.
Sa vanité , son ton brusque & railleur
A disparu sous un maintien boudeur ,

Froid, ombrageux, en un mot fort étrange.
 Je ne fais pas, au fond, s'il gagne au change.
 Peut-être est-il vivement pénétré
 De son retour trop longtemps différé ;
 Vous en étiez quelquefois en colère,
 Il aura craint d'avoir pu vous déplaire.
 Mais vous l'aimez, & vous fîtes très bien
 De rassurer son cœur.

LUCILE :

Ah ! ne crains rien !
 Si mon amour, blessé de son silence ,
 Lui reprochait un peu de négligence ,
 S'il eut des torts, Lisette, ils sont passés ;
 Et son retour les a tous effacés.
 Mais le voici.

LISETTE.

Voyez sur son visage
 Cet embarras, cet air sombre & sauvage.
 L'avais-je dit !

SCÈNE III.

CLERVAL, LUCILE, LISETTE.

LUCILE.

APPROCHEZ-VOUS, Cléon ;
 De vos regards bannissez un soupçon
 Dont vous devez connaître l'injustice.
 Ce sentiment tiendrait trop du caprice.
 Si vous m'aimez, que des transports jaloux
 N'altèrent pas un entretien si doux.

Civ

56 LE RIVAL PAR RESSEMBLANCE,

C L E R V A L.

Si je vous aime ! ah ! que pourrais-je dire
Qui sur mon cœur exprimât votre empire !
Et plutôt au ciel que l'ardeur de mes feux
Pût excuser mes téméraires vœux.

L U C I L E.

J'ai désiré cette tendresse extrême.
Que pourriez-vous craindre ?

C L E R V A L.

Si je vous aime !

Vous ignorez encor mes sentimens !
Je n'aurai pas recours à des sermens ;
Il faut , Madame , une épreuve plus sûre ,
Je vous la dois.

L U C I L E.

Vous me faites injure.

De votre ardeur , moi , je pourrais douter !
Ah ! j'aime trop , Cléon , à m'en flatter.
Pourquoi m'offrir une inutile épreuve ?
Mon cœur charmé ne veut pas d'autre preuve
Que le penchant qui m'intéresse à vous.
Demain les loix vous nomment mon époux :
Mais aujourd'hui ma juste confiance
Prévient ces loix & l'amour les devance.

C L E R V A L.

Belle Lucile , épargnez votre amant.
Peut-il suffire à cet aveu charmant ?
A vos genoux , souffrez. . . Que vais-je faire ?
Qu'ai-je à lui dire ? . . . & puis-je encor me taire ?

L U C I L E.

Que vois-je ? . . . Hé ! quoi ! vous évitez mes yeux !
Vous me fuyez !

C L E R V A L.

Quel moment , justes cieux !

LUCILE.

Parlez, mon cœur partage vos allarmes.
Je vous vois prêt à répandre des larmes !
Expliquez-vous.

CLERVAL.

Il faut vous obéir,
Il faut parler. . . Vous allez me haïr.

LUCILE.

Moi, vous haïr ! vous, douter de me plaire !

CLERVAL.

Je crains, hélas ! d'être sûr du contraire.

LUCILE.

Eh ! quoi ! Cléon me connaît assez mal. . .

CLERVAL, *vivement.*

Ne me donnez donc plus ce nom fatal
Que vous aimez, qui m'a rendu coupable.
Ce nom cruel me punit & m'accable,
Il va tromper mon espoir le plus doux,
Et c'est de lui que mon cœur est jaloux !

LUCILE.

Quoi ! votre nom ! ah ! Lifette, qu'entends-je ?
Et qu'a-t-il donc, Monsieur, d'assez étrange
Pour excuser, pour. . .

CLERVAL.

Il n'est pas le mien.

LUCILE.

Que dites-vous, & concevez vous bien
L'indigne aveu que vous osez me faire ?
Y pensez vous ?

CLERVAL.

Que n'ai-je pu me taire !

Cv

58 LE RIVAL PAR RESSEMBLANCE,
LUCILE.

Comment, Monsieur, vous n'êtes pas Cléon?

CLERVAL.

Non.

LUCILE

Mais, Lisette, il perd donc la raison?

LISETTE.

Vraiment, j'en tremble, & sa mélancolie
Nous annonçait....

CLERVAL, à Lucile.

Écoutez, je vous prie.

LUCILE.

Que diriez-vous qui pût vous excuser!

CLERVAL.

Quoi! fallait-il toujours vous abuser?
La vérité que je viens de vous dire,
Et dont mon cœur tremblait de vous instruire,
Belle Lucile, a dû trop me coûter,
Et c'est moi seul qui voudrais en douter.
Mon nom, Madame, est Clerval.

LUCILE.

Que répondre

A ces discours?

LISETTE.

Rien. Je veux le confondre;

Parlez, Monsieur, quel est votre dessein?
N'étiez-vous pas Cléon, quand ce matin
Vous avez vu Dorimon & Clitandre?
Et ce beau nom qu'enfin vous voulez prendre,
Le portiez-vous, (dites la vérité,)
Quand à Madame on vous a présenté?
L'avez-vous pris pour m'aborder moi-même?

CLERVAL.

J'en dois rougir , & mon tort fut extrême.
 D'un feu naissant les trompeuses douceurs ,
 Un fol espoir , des conseils trop flatteurs ,
 Ont dans ce piège égaré ma prudence ,
 Et j'ai trompé , du moins , par mon silence :
 J'ai , malgré moi , nourri l'illusion
 Dont votre erreur flattait ma passion.
 J'en suis puni , si j'ai pu vous déplaire :
 Le même sort qui me fut si contraire ,
 A dans mes mains fait tomber ce portrait.
 Par lui mon cœur reçut le premier trait
 Qui me devient aujourd'hui si funeste.
 Je vous le rends. Ma raison , s'il m'en reste ,
 M'impose , hélas ! cette cruelle loi.
 Ce bien si cher n'était pas fait pour moi.

LUCILE.

Vous me rendez mon portrait ! Ah ! Lisette !

LISETTE.

Allez ; Monsieur , l'imposture est complète.
 Nier encor que vous êtes Cléon
 Quand vous avez ce portrait ! ma raison
 M'ordonne à moi de vous trouver coupable.

CLERVAL.

Quand je le fus , tout m'était favorable.

LUCILE , *d part.*

Tel était donc mon indigne destin ,
 Et le Marquis n'en fut que trop certain !
 J'en ai déjà trop dévoré l'injure.

[*Haut.*]

Il est donc vrai qu'infidèle & parjure ,
 Jusqu'à ce point vous pouvez abuser. . . .

CLERVAL.

Daignez m'entendre , & loin de m'accuser. . . .

Cvj

60 LE RIVAL PAR RESSEMBLANCE,

LUCILE, *avec colere.*

Non, un détour aussi peu vraisemblable
Vous rend encor, Monsieur, plus condamnable.
Votre présence est un-tourment pour moi ;
Obéissez à ma dernière loi,
Portez ailleurs votre indigne artifice.

CLERVAL, *pénêtré.*

Vous me rendrez bientôt plus de justice.
Adieu, Madame.

SCENE IV.

LUCILE, LISETTE.

LUCILE, *vivement.*

EH ! bien, le conçois-tu ?

LISETTE.

Le démon même a tramé ce tiffu.

LUCILE.

Un tel détour !

LISETTE.

Un pareil stratagème !

LUCILE.

Tromper ainsi !

LISETTE.

Se renier soi-même !

Oh ! je m'y perds.

LUCILE.

Me rendre mon portrait !

COMÉDIE.

61

L I S E T T E.

Le scélérat nous réservait ce trait.

Mais si c'était une épreuve, Madame ?

L U C I L E , *avec indignation.*

Lui m'éprouver ! non ; je lis dans son ame.

Va , le Marquis l'avait trop bien jugé.

Dans d'autres nœuds , crois qu'il est engagé ;

Ou que du moins il est tout prêt à l'être.

J'étais instruite , il l'ignore le traître !

J'aurais joui de sa confusion.

L I S E T T E.

Mais qui l'oblige à prendre un autre nom ?

L U C I L E.

Oh ! rien ne peut égaler ma surprise.

S C E N E V.

DORIMON , LUCILE , LISETTE.

D O R I M O N.

AL L O N S , morbleu ! sans délai ni remise ;

[*A Lucile.*]

Demain la nôce. Ah ! te voilà... Comment !

Qu'est-ce ? . . . D'où vient cet air d'étonnement ?

Parle moi donc.

L I S E T T E.

Ah ! Monsieur , que vous dire ?

D O R I M O N.

Que dire ? à moi ! quel est donc ce délire ?

N'as-tu pas vu Cléon ? Répondras-tu ?

62 LE RIVAL PAR RESSEMBLANCE,

L I S E T T E.

Hélas ! Monsieur.

L U C I L E.

Je ne l'ai que trop vû ;
Et désormais j'ose prier mon pere
De m'épargner ce tourment.

D O R I M O N.

Quel mystère

Me fais-tu-là ? le caprice est nouveau.
Crois-tu qu'au fond tout cela soit bien beau ?
Tiens , j'ai vécu jadis parmi les femmes ,
Je n'ai jamais trop bien lû dans leurs ames ;
Mais s'il en est qu'un caprice embellit ,
Il en est cent qu'un caprice enlaidit ,
Retiens cela. D'où te vient ta colere ?
Ce que Cléon t'a dit devrait te plaire.

L U C I L E.

Quoi ! ces détours ...

D O R I M O N.

S'il t'a caché son bien ;

Moi , je l'approuve , & c'était un moyen
De pénétrer si c'était pour lui-même
Que tu l'aimais.

L U C I L E.

Ma surprise est extrême.

Vous ignorez tout ce qui s'est passé.

D O R I M O N.

Quoi ?

L I S E T T E.

Son cerveau pour le moins est blessé.
Lui-même , ici , Monsieur , vient de nous dire
Qu'il n'était pas Cléon.

D O R I M O N.

Tu me fais rire.

COMÉDIE.

63.

Ce garçon-là vraiment est singulier.

L I S E T T E.

Un autre fait, non moins particulier,
C'est qu'à l'instant, sous ce nom qu'il veut prendre,
Et que j'oublie, il est venu nous rendre
Notre portrait.

D O R I M O N.

Peste ! un portrait rendu !

Mais d'où vient donc tout ce mal-entendu ?
Qui dit-il être ?

L I S E T T E.

Un autre.

D O R I M O N.

Badinage !

L I S E T T E.

Mais que répondre à ce froid perfidage ?

D O R I M O N.

Je répondrais... je ne répondrais rien,
Car la chose est impossible.

L I S E T T E.

Fort bien.

D O R I M O N, *révant*

Est-ce artifice, épreuve, stratagème ?

L I S E T T E.

Mais... je me trompe... ou ma foi, c'est lui-même :
Oui, c'est Pasquin, c'est lui.



66 LE RIVAL PAR RESSEMBLANCE ,

Je reviendrais exprès de l'autre monde.

D O R I M O N.

Dispose-toi , maraut que Dieu confonde ,
A soutenir les plus rudes assauts
Que dans ta vie ait effuyé ton dos ,
Si tu ne dis le vrai. Que fait ton Maître ?
Sans hésiter , réponds , où peut-il être ?

P A S Q U I N.

Eh ! mais , Monsieur , si vous doutez toujours . . . ?

D O R I M O N.

Réponds.

P A S Q U I N.

Il est à Nemours.

D O R I M O N.

A Nemours !

Le scélérat soutient son stratagème.
Oseras-tu nier qu'en ce lieu même
J'ai vu Cléon ce matin ?

P A S Q U I N.

Ici ? lui ?

Et vous avez crû le voir aujourd'hui ?
Excusez-moi , Monsieur , sur ma parole ,
Vous vous trompez.

D O R I M O N.

Comme il apprend son rôle !

P A S Q U I N.

Mes yeux l'ont vu. J'ai devancé ses pas ,
Et quand vous-même . . .

D O R I M O N.

Il n'en démordra pas.

Si tu poursuis , malheureux , je te jure . . .

COMÉDIE.

67

PASQUIN, à Lisette.

Dis moi, mon cœur, si c'est une gageure,
Je te promets d'en garder le secret.

LUCILE, à Dorimon, qui le menace des yeux:

Laissez, mon pere, un impudent valet,
Dont le devoir est de servir son Maître.
Vous le voyez. L'ingrat !

DORIMON, à Pasquin.

Donne-moi, traître;
Donne au plutôt ce Billet. Oui, vraiment,
C'est-là sa main.

PASQUIN.

Il n'en eût pas fait tant
Le mois passé. J'ai tremblé pour sa vie.
Heureusement, la nature affaiblie
S'est...

DORIMON.

L'écriture est en effet de lui !

[IL LIT.]

Ce dix-sept Mars.

PASQUIN.

Ce dix-sept, aujourd'hui.

DORIMON.

- » Mon silence a dû vous apprendre
- » Que l'on a tremblé pour mes jours,
- » Je vais, enfin, grace aux Amours,
- » Et vous revoir & vous entendre.
- » J'ai satisfait aux vœux de Dorimon,
- » Et je peux me flatter d'un avenir tranquille ;
- » Si votre cœur, belle Lucile,
- » Répond aux sentimens du fidèle CLÉON.



A C T E I V.

SCENE PREMIERE.

CLERVAL, VALERE, FRONTIN.

CLERVAL.



ON, non, je pars.

VALERE.

Vous partez condamnable ;

On vous soupçonne, on vous croira coupable.

CLERVAL.

Non, mon ami, le retour de Cléon
Va me laver d'un injuste soupçon.

VALERE.

N'importe, il faut prouver votre innocence.
Des plus grands torts vous avez l'apparence ;
Elle vous croit infidèle, imposteur :
C'est trop long-tems lui laisser son erreur.
On voit sans trouble, on supporte sans peine
D'un malheureux la disgrâce soudaine ;

Des

Des coups du sort on n'est point étonné :
 Mais on gémit d'un ami soupçonné.
 La probité veut qu'il se justifie.

CLERVAL.

Le puis-je , hélas ! quand on me sacrifie ,
 Quand je deviens un objet odieux
 Qu'elle a banni pour jamais de ses yeux.

VALÈRE.

Promettez-moi , du moins , d'être tranquille ,
 Mon cher Clerval , je saurai si Lucile
 Conserve encor cette injuste rigueur.

SCÈNE II.

PASQUIN , CLERVAL , VALÈRE ,
 FRONTIN.

PASQUIN , à Clerval , le prenant pour Cléon.

QUE vois-je ? Eh ! oui , c'est mon Maître. Ah !
 Monsieur ;

Venez , venez , apprenez un beau mystère.

FRONTIN , à part.

Vraiment , c'est là Pasquin , la chose est claire.
 Morbleu ! comment écarter ce coquin ?

CLERVAL , à Pasquin.

Que me veux-tu ?

PASQUIN.

Ce que vous veut Pasquin !

FRONTIN.

Vas , vas , Pasquin , ton Maître est en affaire.

D

74 LE RIVAL PAR RESSEMBLANCE ,

PASQUIN, à Clerval.

Puis-je savoir , Monsieur , sans vous déplaire ,
Quel est ce masque , & d'où me connaît-il ?

FRONTIN.

Comment ! Pasquin ! l'esprit le plus subtil ,
Le plus adroit pour suivre un stratagème ,
Le plus grand fourbe !

PASQUIN.

Oui , vraiment , c'est moi-même ;
Mais cependant je ne le connais pas.

FRONTIN.

Avec le tems , vas , tu me connaîtras.

VALERE , aux deux Valets.

Allez , Messieurs , achever connaissance
Un peu plus loin.

PASQUIN , tirant Clerval par son habit.

J'aurais impatience . . .

VALERE , à Pasquin.

(À Clerval.)

Eloigne-toi. Même sur ce Valet
Ta ressemblance a produit son effet.

CLERVAL.

Tout est perdu , le retour de son Maître
M'ôte à jamais l'espérance.

VALERE.

Peut-être.

Ce contre-tems que tu devais prévoir
Ajoute encore un degré de pouvoir
A mes raisons ; Clerval , il faut s'y rendre ,
Et son honneur ne peut plus s'en défendre.
Accorde-moi Français pour un moment ,
Reprends courage , & permets seulement

COMÉDIE.

75

A ton ami de te prouver son zèle.

CLERVAL.

Vas, je connais ton amitié fidèle,
Je te-remets mon malheureux destin.

VALERE.

Frontin !

FRONTIN.

Monfieur !

VALERE.

Suis-moi.

FRONTIN.

Bon jour, Pasquin.

SCÈNE III.

CLERVAL, PASQUIN.

PASQUIN.

AH ! ça, Monsieur, puisqu'enfin ma personne
Peut vous parler de tout ce qui l'étonne...

CLERVAL.

Je ne connais que les fots d'étonnés,
Passons.

PASQUIN.

Le style est concis. Pardonnez.

Si j'ose encor, Monsieur, avec franchise

Vous témoigner l'excès de ma surprise.

Ce riche habit que je n'ai jamais vu,

Et cet ami qui ne m'est pas connu,

Votre arrivée étonnante & magique...

Dij

76 LE RIVAL PAR RESSEMBLANCE,

CLERVAL.

Est-ce-là tout ?

PASQUIN.

Quoi ! toujours laconique !

Je ne pourrai terminer un discours !

Parbleu ! Monsieur, je vous laisse à Nemours,

Malade, au lit, fatigué comme un Diable,

Et vous voilà ! le fait n'est pas croyable ;

En vérité, je n'en peux revenir,

Ni commencer...

CLERVAL.

Eh ! bien, tu peux finir.

PASQUIN.

Vous ne pouvez, Monsieur, ou que je meure,

Etre arrivé, du moins de plus d'une heure.

CLERVAL.

D'accord ; qui songe à te le disputer ?

PASQUIN.

Vous êtes-là, je n'en saurais douter ;

Mais dites-moi...

CLERVAL.

J'ai bien d'autres affaires.

PASQUIN.

Vous avez mis ordre aux plus nécessaires,

Vos créanciers sont enfin satisfaits.

CLERVAL.

Ah ! cesse donc de m'en parler.

PASQUIN.

Eh ! mais,

Il faut pourtant... soit, parlons d'autre chose.

A Dorimon j'ai porté votre prose.

C O M É D I E.

77

C L E R V A L , *vivement.*

A Dorimon ?

P A S Q U I N.

Oui , Monsieur , s'il vous plaît ;

Allez , la Lettre a fait un bel effet ,

Et Dorimon m'a répondu d'un style. . .

C L E R - V A L.

La Lettre était adressée ?

P A S Q U I N.

A Lucile.

Sur mon honneur , à ce sombre maintien ,

On gagerait qu'il n'est instruit de rien.

S C E N E I V.

LE MARQUIS, CLERVAL, PASQUIN.

LE MARQUIS , *à Pasquin.*

JE veux parler en secret à ton Maître ,
[*A Clerval.*]

Laisse-nous seuls. En me voyant paraître ,

Vous avez l'air , Monsieur , d'être surpris ;

Mais quand on est si caché dans Paris ,

De son retour quand on fait un mystère . . .

C L E R V A L.

Moi , me cacher ! pourquoi , pour quelle affaire ,
Monsieur ?

L E M A R Q U I S , *en ricannant.*

L'oubli , sans doute , est très-prudent.

Laissons cela , Monsieur , pour un moment ,

Remettez-vous , daignez être tranquille.

L'hymen va donc vous unir à Lucile ?

D iij

78 LE RIVAL PAR RESSEMBLANCE.

C L E R V A L , à part.

(Haut.)

C'est encor là du Cléon. Ce bonheur
Satisferait tous les vœux de mon cœur ;
Mais votre ton, Monsieur, doit me surprendre.

L E M A R Q U I S , ironiquement.

Doit, dites-vous ? Enfin ce cœur si tendre ,
Plus que jamais , sans doute , en est épris.

C L E R V A L.

A ses regards s'il avait quelque prix ,
Je me croirais, Monsieur, digne d'envie ;
Mais de quel droit venez-vous, je vous prie,
Me demander quels sont mes sentimens ?

L E M A R Q U I S.

Vous l'ignorez, Monsieur ? je vous entends ,
Vous soutenez votre heureux caractère.
Souffrez pourtant un avis salutaire.
On peut aimer, Monsieur ; mais il est mal
De s'égayer du malheur d'un Rival.

C L E R V A L.

Oui, la leçon peut-être vraiment bonne.
Me l'appliquer, c'est tout ce qui m'étonne ;
Et franchement, je ne la conçois pas.

L E M A R Q U I S.

C'est prudemment se tirer d'embarras.

C L E R V A L.

Non, Monsieur, non. Quelle erreur est la votre ?
Vous me prenez sûrement pour un autre.

L E M A R Q U I S.

Vous vous donnez pour un autre, Monsieur !
L'expédient vous fait beaucoup d'honneur.
Il est très-neuf, & j'aime à vous entendre.
Moi, cependant, je ne peux me défendre,

Par-tout ailleurs , de vous prendre pour vous.

CLERVAL, *vivement.*

Ceci devient sérieux entre nous ,
Monsieur.

LE MARQUIS.

Comment ! vous enerez en colère ?

Adieu , Monsieur , un lieu plus solitaire
Convindra mieux à l'éclaircissement
Que vous pourriez désirer.

CLERVAL, *très-vivement.*

A l'instant

Je suis vos pas , Monsieur ; j'aime à m'instruire.

SCÈNE V.

PASQUIN, CLERVAL.

CLERVAL, *avec feu.*

HOLA ! Pasquin : l'homme qui se retire ;
Le connais-tu ?

PASQUIN.

Vous me feriez damner.

CLERVAL.

Ce qu'il m'a dit a droit de m'étonner ;
Réponds , maraud.

PASQUIN.

En honneur , mon cher Maître ;

Si je conçois ... pouvez-vous méconnaître
Ce froid Marquis que vous avez au Bal
Si bien raillé , votre triste rival ?

Div

82 LE RIVAL PAR RESSEMBLANCE ;

Oui , tu feras très-bien d'en faire usage.

PASQUIN.

Je me souviens què dans ce voisinage
Il fut jadis un cabaret divin.

FRONTIN.

Un cabaret ? à merveille , Pasquin ,
Tu guériras , je commence à le croire ,
Et tu jouis déjà de ta mémoire.
Adieu , Pasquin , si tu revois Cléon ,
Tu lui diras que Frontin (c'est mon nom)
Va s'informer du retour de Lucile.

PASQUIN,

Fort bien.

SCENE VIII.

PASQUIN, *seul.*

JE vais devenir inutile
Près de mon Maître avec cet intrigant ,
Qui , toutefois , me paraît bon enfant.
Mais ce n'est pas tout ce qui m'inquiète ;
Il pourrait bien avoir pris chez Lifette.
Nouvel Objet réveille l'appétit.
[*Avec une grande surprise.*]

Eh ! quoi ! mon Maître , avec un autre habit ?
Oh ! pour le coup sa raison fait naufrage.
Il a repris ses habits de voyage ?
Je ne tiens point à ces vestiges-là.
C'est son affaire , après tout ; vous voyez ,
Monsieur ?



SCÈNE IX.

* CLÉON, *en habit de voyage*, PASQUIN.

CLÉON.

J'AI fait assez de diligence,
Comme tu vois, & mon impatience
Doit avoir mis ta lenteur en défaut.

PASQUIN.

Vous arrivez ?

CLÉON.

Sans doute. Est-ce assez tôt,
Vû le chemin qui me restait à faire ?
Eh ! bien, réponds, as-tu vu mon Notaire ?

* Le même Acteur qui jouait le rôle de *Clerval*, représentait aussi le personnage de *Cléon*. Cette nouveauté, dont le Public n'était pas assez prévenu, occasionna une méprise bien singulière. Quelques personnes crurent, d'autres affectèrent de croire que c'était toujours *Clerval* qui profitait de sa ressemblance avec *Cléon* pour se donner, sous son nom, tous les ridicules du monde, afin d'en détacher *Lisette*. Cette idée [quoique merveilleusement belle] n'était pourtant pas si mienne. Un peu d'attention sur le caractère de noblesse, de franchise & de vérité, que j'ai donné à *Clerval* pendant les trois premiers Actes, n'eût pas permis de croire qu'à la fin du quatrième, j'en eusse fait tout à coup un fourbe de Comédie. Pôse dire que rien n'est plus nettement établi dans la pièce que l'arrivée de *Cléon*. Cependant quelques gens s'étaient laissés si fortement prévenir de cette idée, qu'ils m'ont soutenu à moi-même que je n'avais eu dessein d'introduire qu'un seul personnage, & que certainement j'avais laissé *Cléon* à *Nemours*. J'avoue que la pièce, entendue ainsi, a été traitée avec beaucoup d'indulgence.

Dvj

84 LE RIVAL PAR RESSEMBLANCE ,

As-tu porté ma lettre à Dorimon ?

As-tu remis ? . . .

P A S Q U I N.

Oui, oui. Comme il est prompt !

Votre Notaire était absent. La lettre ,

A Dorimon je viens de la remettre.

Je vous ai dit , Monsieur , dans quel esprit . . .

C L É O N.

Que m'as-tu dit ? Que peux-tu m'avoir dit ?

P A S Q U I N.

Je vous ai dit comment on l'a reçue.

Même votre ame a semblé fort émue.

C L É O N.

Tu m'as dit , traître ? Où ce maître fripon

Prit-il le vin qui trouble sa raison ?

Parle , au danger qu'on craignit pour ma vie ,

As-tu , dis-moi , vu Lucile attendre ?

Suis-je à ses yeux assez justifié ?

Si j'eus un tort , il doit être expié.

Qu'a-t-elle dit ?

P A S Q U I N.

Quel caprice est le vôtre ?

L'un de nous deux , Monsieur , veut tromper l'autre.

Rappelez-vous que je vous ai conté

Comment ici Dorimon m'a traité.

J'ai raconté l'accueil vraiment indigne. . . .

C L É O N.

Tu m'as conté , raconté , fourbe insigne !

Ce maraud-là mettra tout au passé ,

Et son cerveau , je pense , est renversé.

Pour l'écouter , j'ai l'esprit bien tranquille.

Lucile seule . . .

COMÉDIE.

85

PASQUIN.

A propos , de Lucile ,
Frontin chez elle est allé dans l'instant.

CLÉON.

Qui , Frontin ?

PASQUIN.

Lui que vous chérifiez tant ,
Votre nouveau valet.

CLÉON.

Le traître est yvre.
Je te défends , malheureux , de me suivre.

SCENE X.

LISETTE , CLÉON , PASQUIN.

CLÉON.

C'Est toi , Lisette , ah ! je suis enchanté
De te revoir. Dis-moi la vérité ;
Dois-je espérer que ta belle Maîtresse
Réponde encore à ma vive tendresse ?
L'heureux Cléon...

LISETTE.

Ah ! vous êtes Cléon !
Ma foi , Monsieur , sous l'un ou l'autre nom ,
Je doute fort du succès de vos ruses.
On ne veut pas même de vos excuses ;
En termes clairs , Lucile vous l'a dit ,
Et vous devez ...

CLÉON.

As-tu perdu l'esprit ?

LISETTE.

C'est nous , Monsieur , nous qui n'en aurions guères ;

86 LE RIVAL PAR RESSEMBLANCE.

Si nous donnions encor dans vos chimères.

C L É O N.

Ah ! c'en est trop , je n'y peux plus tenir ,
Je prétends voir Lucile & m'éclaircir.

(*Montrant Pasquin.*)

Ce malheureux , par son étourderie ,
Aura causé quelque tracasserie ,
Et...

L I S E T T E.

Vous pouvez envoyer désormais
Vos anciens , ou vos nouveaux valets ,
Venir vous-même , ou députer quelque autre ;
C'est tems perdu , vous n'aurez rien du nôtre.

C L É O N , *se contraignant.*

Tu veux railler ? Eh ! bien , le tour est bon.
Il fait honneur à ton invention ,
Je l'applaudis ; mais il est tems qu'il cesse.

L I S E T T E.

Non , ce n'est point un tour , non : ma Maitresse
N'est pas ici , *primò* , le fait est sûr.
Le *secundà* vous paraîtra plus dur ,
C'est que pour vous la porte est défendue.
Apparemment , elle craint votre vue.

C L É O N.

Mais , Dorimon...

L I S E T T E.

Oui , ma foi , Dorimon !

Ah ! c'est bien pis ! il n'entend pas raison ,
Quand on lui dit votre nom par mégarde.
Allez , Monsieur , donnez-vous bien de garde
De vous montrer , de rester même ici.
J'ai du regret vraiment à tout ceci.

J'avais pour vous une estime profonde ;
Mais eussiez-vous tous les bijoux du monde
A me donner , je ne pourrais , Monsieur ,
(*En lui faisant une profonde révérence.*)

Vous témoigner plus de zèle & d'ardeur.

SCÈNE XI.

CLÉON, PASQUIN.

CLÉON.

Viens, malheureux, apprends-moi donc la cause
De tout ceci.

PASQUIN.

Si j'en fais quelque chose,
Je veux, Monsieur, mourir de votre main.

CLÉON, *rêveur*.

Auraient-ils sçu quel était mon dessein ?
C'est ce maraud. Tu les auras, je gage,
Entretenus du nouveau mariage
Que l'intérêt m'avait fait accepter,
Et du malheur qui me fit rejeter.
Je te connais, & ton impertinence
N'aura jamais pû garder le silence.

PASQUIN.

Qui ? Moi ! Monsieur, moi ! moi ! j'aurais parlé !
Autant que vous, au moins, je suis troublé.
Jugez vous-même à présent de mon rôle,
Et si j'ai pû placer une parole.

CLÉON.

Mais n'as-tu pas du moins sçu découvrir
Ce qui, pour moi, paraît les refroidir.
A chaque instant je deviens moins tranquille,
Je sens qu'au fond j'ajmai toujours Lucile,
Et si je fus sensible à l'intérêt,
En vérité, j'en avais du regret.

88 LE RIVAL PAR RESSEMBLANCE.

Mais le Marquis ,à présent que j'y pense ,
Aurait bien pû , peut-être , en mon absence ,
Faire pancher leurs vœux de son côté.

PASQUIN.

Tantôt , Monsieur , quand il vous a quitté ,
J'ai cru lui voir un air de suffisance
Qui présageait....

CLÉON.

Ah ! je perds patience.
Qui ? Moi ! tantôt j'aurais vu le Marquis ?
Mais à présent , coquin , si tu ne fuis ,
Je te terai , morbleu perdre l'envie
De raisonner , le reste de ta vie.

PASQUIN.

Que voulez-vous ? Je croyais l'avoir vu.

(*A part.*)

Il devient fou , m'en voilà convaincu.

SCÈNE XII.

CLITANDRE, CLÉON, PASQUIN.

CLÉON.

AH ! cher ami , le trouble qui m'agite ,
(*Montrant Pasquin.*)

Et ce fripon dont l'yvresse m'irrite ,
Mêlent un peu d'amertume au bonheur
Que ta présence ...

CLITANDRE.

Y pensez-vous , Monsieur ?

Vous avez bien changé de caractère
Depuis tantôt.

C L É O N.

J'entrerais en colère.

Qui ? Moi ! J'arrive à l'instant.

C L I T A N D R E.

Écoutez :

J'écarte, moi, bien des difficultés :
Je fais, Cléon, qu'on peut être frivole,
Qu'il est permis de varier son rôle ;
Et d'être même impudent au besoin :
Mais vous portez la chose un peu trop loin ;
Et dans un jour, jouer votre Maitresse,
Son pere & moi ! C'est trop, je le confesse ;
Je ne pourrais d'honneur vous imiter.
Il est des nœuds que l'on doit respecter,
Et...

C L É O N.

Je m'admire, en vérité, d'entendre
Tant de propos que je ne puis comprendre !
Apprens-moi donc ce qu'il faut réparer,
Ce que Lucile...

C L I T A N D R E.

Il feint de l'ignorer :

Vous savez bien, puisque vous l'avez vue,
A quel excès elle a lieu d'être émue.

C L É O N.

J'ai vu Lucile aujourd'hui ?

C L I T A N D R E.

Sûrement ;

Même dîné chez elle, apparemment.

C L É O N, avec un rire forcé.

Ah . c'est un jeu , la chose est trop visible.

90 LE RIVAL PAR RESSEMBLANCE.

CLITANDRE.

Fort bien, Cléon, soyez incorrigible,
Niez encor. Je ne vous dirai rien
De Dorimon trompé sur votre bien,
Ni des propos de cette même espèce.
J'en aurais trop à comparer. Je vous laisse.

CLÉON.

L'air de Paris est-il enforcélé ?
Démêle-moi, ...

CLITANDRE.

Non, tout est démêlé.
Je cacherai jusqu'à notre entrevue,
Vous la nieriez.

SCENE XIII.

CLÉON.

MA tête est confondue !
J'osais faire que j'ai trahi l'Amour.
En attendant qu'elle soit de retour,
Et que ma vue ait calmé sa colère,
Il faut d'abord passer chez mon Notaire ;
Tranquilliser ceux de mes créanciers
Qui ne seront payés que les derniers ;
Puis reprenant un peu de confiance,
Pressons l'hymen avec impatience.

Fin du quatrième Acte.



A C T E V. *

SCENE PREMIERE.

LUCILE, LISETTE.



LISETTE.

La reçu ses lettres de congé.

LUCILE.

Hélas !

LISETTE.

Prenez un air moins affligé.

* Dans le cours de cet Acte , le lieu de la scène est le même que dans les précédens. Les gagistes du Théâtre n'avaient pas le moindre prétexte pour changer, comme ils l'ont fait, la décoration. Cette faute des gagistes égaya beaucoup quelques personnes qui ne laissaient rien perdre , tant elles étaient bien intentionnées ! C'est avec un véritable regret que l'Auteur est forcé de convenir que , par malheur , il n'a eu aucune part à cette bonne plaisanterie , & que l'honneur en est tout entier aux gagistes. La plus légère attention eût fait voir très-aisément que ce dernier Acte pouvait se passer dans un Jardin de même que les premiers. Mais aussi l'on eût perdu un bon mot qui mé-

92 LE RIVAL PAR RESSEMBLANCE ,

Cette douleur va mal avec vos charmes.
Mérite-t-il que vous versiez des larmes ?

LUCILE.

Moi ? Je rougis de son lâche détour.
Ne confonds pas le dépit & l'amour.
Avec quel art le cruel m'a trompée !
Combien mon ame était préoccupée !
Tout décelait son coupable embarras ;
Et nous livrons nos cœurs à ces ingrats !
Nous prétendons , aveugles que nous sommes ,
Regner sur eux !

LISETTE.

Eh ! oui ; voilà les hommes ;
Je m'y connais. Donnez un libre essor
A vos regrets , car vous l'aimez encor ;
Mais (croyez-moi) consolez vous bien vite.
C'est honorer un traître qui nous quitte
Que de porter le dépit aussi loin.
N'avons-nous pas un vengeur au besoin ?
C'est l'amour-propre , & le ciel dans nos ames
Le mit exprès pour consoler les femmes.
Il vous dira comme il faut se venger
D'un étourdi qui croit nous affliger ,
Combien il faut lui cacher sa faiblesse ,
Et , s'il se peut , le gagner de vitesse.
C'est par l'orgueil que nous donnons des loix ;
Ah ! si j'avais mieux connu tous nos droits ,

rite d'être conservé. Un homme de goût dit qu'apparemment on s'é-
tait retiré du Jardin dans la maison de peur de la pluie. On se permet
de recueillir ces petits traits d'une critique fine & légère , parce qu'ils
peuvent s'appliquer à presque toutes les pièces possibles. Il y a de
quoi faire un répertoire fort instructif pour les jeunes gens de bonne
compagnie , qui sont dans l'habitude d'assister aux premières Représen-
tations pour le bien public.

Jamais ingrat n'eût trompé ma franchise ;
Mais, sur ma foi, je n'y serai plus prise ,
J'en réponds bien.

LUCILE.

Ni moi, tu le verras.

LISETTE.

Tenez , ce ton ne me rassure pas.
Qu'on a de peine à s'armer de courage !
N'auriez-vous pas reçu quelque méflage
Depuis tantôt ?

LUCILE, *timidement*.

J'ai rencontré Frontin.

LISETTE.

Il vous aura confié le chagrin ,
Le repentir , les regrets de son Maître !
Il aura pu vous ébranler peut-être ?
Mais , croyez-moi , nouvelle trahison.

LUCILE.

Non , ce n'est pas ce qu'il me disait.

LISETTE.

Bon !

LUCILE.

Il va partir désespéré , Lisette.

LISETTE.

Eh ! bien , tant mieux ; vaut-il qu'on le regrette ?

LUCILE.

Mais il me cherche avec empressement ;
Il veut , dit-il , me parler un moment ;
C'est son espoir , & la dernière grace
Qu'il obtiendra. Que veux-tu que je fasse ?

94 LE RIVAL PAR RESSEMBLANCE ,

L I S E T T E .

Et vous avez promis :

L U C I L E .

Mais . . . à peu près.

L I S E T T E .

Ah ! qu'ils font bien de tendre leurs filets !
Nous y voilà. Je m'en étais doutée.
Une parole avec art concertée ,
Quelques soupirs , un coup d'œil , presque rien ,
Ma foi , Madame , ils nous connaissent bien.
Nous devrions , pour l'honneur de l'espèce ,
Leur épargner encor ces frais d'adresse.

L U C I L E .

Si tu savais , hélas ! quand un amant
Sur notre cœur a pris de l'ascendant ,
Comme on oublie aisément sa colère.

L I S E T T E .

Oui , cela tient ; un fripon qui fait plaisir ,
Est en effet un mal très-dangereux.

L U C I L E .

Mais conçois-tu ce labyrinthe affreux ?

L I S E T T E .

Moi ? Non , d'honneur , je n'y peux rien comprendre ,
Et je m'y perds , car il avait l'air tendre ,
Empressé , vrai , sincère , intéressant ,
Et pénétré , même en vous offensant.
L'amour semblait animer son langage.

L U C I L E .

Que sur mon cœur il avait d'avantage !
Je veux en vain me cacher mon amour.
Oui , j'ai senti que , depuis son retour ,

C O M É D I E.

95

Il m'était cher plus qu'il ne le peut croire.
 Il ne sait pas quelle était sa victoire ;
 J'ai mal connu mes propres sentimens.
 Sans doute un cœur peut s'ignorer longtems.
 J'obéissais aux ordres de mon pere ,
 Et je croyais ne songer qu'à lui plaire ;
 Je ne sentais en un mot pour Cléon
 Qu'un goût léger , & ma foible raison ,
 En condamnant ce qu'il a de blâmable ,
 De s'aveugler se jugeait incapable.
 A son retour , des sentimens nouveaux
 Ont à mes yeux voilé tous ses défauts.
 Auparavant , s'il m'avait offensée ,
 Ma vanité seule eût été blessée ;
 Et maintenant , si je me connais bien ,
 Dans mes regrets l'orgueil n'entre pour rien.

L I S E T T E.

On vient à nous ; on vous cherche , Madame.

L U C I L E.

Ah ! renfermons ma douleur dans mon ame.

S C E N E I I.

VALÈRE , LUCILÈ , LISETTE.

V A L È R E.

PARDONNEZ-MOI , si troublant vos secrets ,
 J'ose à vos pieds apporter les regrets
 D'un malheureux que je plains , qui vous aime ,
 Et qui n'a pu se présenter lui-même.

L U C I L E , à part.

O ciel ! combien je dois me reprocher

96 LE RIVAL PAR RESSEMBLANCE ,

L'indigne aveu qu'il a scu m'arracher !

Combien je dois rougir de ma faiblesse !

[Haut.] [Bas à Lifette.]

Monfieur. . . . Tu vois le prix de ma tendresse !

[A Valere.]

Eh ! quoi , Cléon ? . . .

V A L E R E .

C'est au nom de Clerval ,

C'est pour lui seul , & non pour son rival ,

Qu'à vos regards vous me voyez paraître.

L U C I L E .

Qu'il soit , Monfieur , qu'il soit ce qu'il veut être ,

Puisqu'il rougit de porter aujourd'hui

Ce nom si cher qui m'attachait à lui ;

Je crois à tout , & même à sa tendresse ,

Lorsque l'ingrat , oubliant sa promesse ,

Et trahissant peut-être mon espoir ,

Témoigne ainsi l'ardeur de me revoir.

V A L E R E .

Ah ! si ce tort était le seul , Madame ,

Qui contre lui pût irriter votre ame ,

Il trouverait bientôt grace à vos yeux ;

Mais soupçonné , mais peut-être odieux ,

Je ne dois pas craindre de vous apprendre

Que , malgré lui , forcé de se défendre ,

A-l'instant même il vient d'être blessé.

L U C I L E .

Qui ? Lui ! . . . je sens tout mon cœur oppressé.

Blessé , Lifette ! ah ciel !

V A L E R E .

Belle Lucile ,

Rassurez-vous , puisque je suis tranquille.

Maître de lui , d'un rival en courroux

Son bras sans peine a détourné les coups ;

Il n'a reçu qu'une atteinte légère.

LUCILE, *vivement.*

Hélas ! mon cœur entrevoit le mystère.

Parlez, Monsieur, contre quels ennemis ?

Comment ? Pourquoi ?...

VALÈRE.

Pour vous, par le Marquis.

LUCILE.

Par le Marquis ? Et sur quelle apparence

Peut-il encor ?...

VALÈRE.

La même ressemblance

Qui si longtems a trompé tous les yeux,

Arma la main d'un rival furieux.

Ainsi qu'à vous, ce jeu de la nature

Ne m'eût d'abord semé qu'une imposture.

LUCILE, *en elle-même.*

Quoi ! c'est Clerval, c'est lui qui m'a parlé !

C'est devant lui que mon cœur s'est troublé !

Ces sentimens que lui seul a fait naître,

Qui m'étonnaient ; il a pu les connaître !

Ah ! devait-il me laisser mon erreur ?

Quels droits Clerval a-t-il donc sur mon cœur ?

Il me trompait, il abusait mon père.

VALÈRE.

S'il eût été moins tendre, moins sincère,

S'il eût suivi des conseils imprudens,

L'illusion eût duré plus longtems,

Son sort, peut-être, en serait moins à plaindre ;

Mais il n'a pu vous adorer & feindre.

Vous l'avez vu, fidèle à son devoir,

Sacrifier le plus charmant espoir ;

E

98 LE RIVAL PAR RESSEMBLANCE.

Malgré ses feux, malgré leur violence,
Se reprocher un moment de silence,
Vous avez vu, jusqu'aux dans ses transports,
Son embarras, son trouble, ses remords.

LUCILE.

Que je me sens étonnée, interdite !
Je rends, Monsieur, justice à son mérite ;
Mais, quelques droits qu'il pense avoir acquis,
Il aurait dû détromper le Marquis,
En se nommant.

VALRE.

Peut-être il sans faiblesse
N'être Cléon qu'autant que sa tendresse
Le demandait ? La valeur de Clerval
Vous disputait à l'amour d'un rival.

LUCILE, en elle-même.

Ce que j'éprouve est-il dans la nature ?

[Haut.]

Vous m'assurez au moins que sa blessure
Est sans danger ?

VALRE.

Ah ! son plus grand regret
Sera d'avoir ignoré l'intérêt
Dont vos bontés.

LUCILE.

Dans ma surprise extrême,
Puis-je, Monsieur, me connaître moi-même ?
De votre ami, que je croyais Cléon,
Avec plaisir j'ai vu l'émotion,
Et maintenant d'où viendrait ma colère ?
Est-on coupable alors qu'on a su plaire ?
Non, je ne peux le haïr ; non, je veux

[Appercevant Cléon de loin.]

Qu'il soit instruit... Mais qui vient en ces lieux ?

COMÉDIE.

99

Je crains... Entrez, Monsieur, je vais vous suivre.

[*Vivement à Lisette.*]

Ah ! dans le trouble où mon ame se livre,

Fais qu'à ses yeux je ne paraisse pas ;

Épargne-moi ce cruel embarras.

Je l'aperçois, c'est Cléon.

[*Elle sort.*]

L I S E T T E.

L'aventure

Est pour Cléon d'assez mauvais augure.

Son embarras doit être singulier !

Sans conséquence on peut s'en égayer,

C'est pour son bien.

SCENE III.*

CLÉON, LISETTE.

CLÉON.

ENFIN, tu vas, Lisette,

Rendre la paix à mon ame inquiète.

Que fait Lucile ?

L I S E T T E.

Elle vous attendait

Depuis deux mois, & l'ennui la gagna.

Pour dissiper cette mélancholie,

Elle s'est fait un petit plan de vie

* Cette Scene est un peu longue. L'Auteur qui en avoit fait une beaucoup plus courte, pouvait aisément la substituer à celle-ci ; mais comme il désire que sa Piece soit jugée, précisément telle qu'on l'a représentée, il ne s'est permis aucun changement.

100 LE RIVAL PAR RESSEMBLANCE,

Qui pourra bien vous étonner un peu.
Elle n'aimait , ni le Bal , ni le jeu ,
Ni ce grand bruit qu'on appelle Musique ,
Ni les soupés , ni l'Opera Comique.
Eh ! bien , Monsieur , n'en acculez que vous ;
Mais elle en fait ses plaisirs les plus doux .
Elle est changée à ne la plus connaître.
Les soupirans auront leur tour peut-être.
En attendant , il faut tomber d'accord ,
Que les absens auprès d'elle ont grand tort.

C L É O N.

Ah ! finis donc. Sais-tu bien qu'à t'entendre
On te croirait ? Mais non , Lucile est tendre ,
Elle a raison ; car je l'aimai toujours.
Çà , conte-moi quels étaient les discours ;
Je les devine , au moins.

L I S E T T E

De votre absence
Elle eut d'abord un peu d'impatience.
Le Marquis vint.

C L É O N.

Le Marquis ?

L I S E T T E.

Oui , Monsieur ;
Qui , pour lui plaire , entretenait son humeur ,
En lui citant vos torts de toute espee ,
Votre silence & votre mal-adresse.
Tout allait bien ; mais il parla d'amour ,
Il ennuya. Bref , Lucile un beau jour
De lui , de vous , justement excédée ,
Par mes conseils aussi persuadée ,
Prit le parti de vous ôter son cœur.
A ses regards tout homme est un trompeur ,

COMÉDIE.

101

Un scélérat, un traître, un infidèle.
Elle vous croit formé sur ce modèle ;
Même elle en rit, à parler entre nous ;
Quand le hazard veut qu'elle songe à vous ;
Et moi, Monsieur, n'osant la contredire,
Je prends aussi la liberté d'en rire.

CLÉON.

Veux-tu bien prendre un ton plus sérieux ?
Si j'en croyais ce qu'on lit dans tes yeux,
Cet air malin, & l'aigreur de ton style,
Je tremblerais pour le cœur de Lucile.

LISETTE.

Mais, écoutez, je n'en répondrais pas.

CLÉON.

Tu voudrais bien me voir de l'embarras,
Conviens du fait.

LISETTE, *à part.*

Ciel ! tant de différence
S'accorde-t-elle avec leur ressemblance !

CLÉON, *prenant un peu de sérieux.*
Allons, Lucile est sans doute au logis ?

LISETTE.

Non, Monsieur, non, le moment est mal pris.

CLÉON, *piqué.*

Ah ! cesse donc de plaisanter, Lisette.

LISETTE.

Qui ? moi, Monsieur ! non, je suis trop discrète
Pour plaisanter en de certains momens :
Quand on veut rire, il faut choisir son tems ;
Mais j'aperçois Dorimon qui s'avance,
Il vous dira lui-même ce qu'il pense.

E iij

SCENE IV.

DORIMON, CLÉON, PASQUIN.

DORIMON, *sans voir Cléon parlant à la
Cantonnade.*

JE ne tiens pas à ces tristes bons mots.
Le beau plaisir que d'écraser des fors !
Je n'aime point ces assauts d'Epigrammes.
Laissons , morbleu , cette vengeance aux femmes.
En général , critiquez , j'y consens ;
Mais à quoi bon déchirer les absens ?
La méditation est en soi très-mauvaise.

[*Appercevant Cléon.*]

Ah ! ah ! c'est vous vraiment , j'en suis bien aise.
Votre dessein est-il d'être Cléon ?
Là , parlez net.

CLÉON.

Mais apparemment

DORIMON.

Bonté

J'en suis charmé , vous n'aurez pas ma fille ;
C'est un parti réglé dans la famille.
Sachez , Cléon , & retenez-le bien
Qu'il ne faut pas varier sur son bien ,
Ni sur son nom.

CLÉON.

Qui donc a pu vous dire ? ..

DORIMON.

N'achevez pas , je suis d'humeur de rire ;

Mais je pourrais me fâcher aisément.

(*Montrant Pasquin.*)

Ce maraud-là fait...

CLÉON.

Point d'emporement.

Ecoutez-moi.

DORIMON.

Non, l'affaire est finie.

Demain peut-être il vous prendra en vie,
Si ma Lucile était encor pour vous,
De renier la qualité d'Epoux.

CLÉON.

Ah ! c'en est trop, & je dois vous répondre...

DORIMON, *apercevant Frontin.*

Tenez, il vient exprès pour vous confondre ;
Je veux, ma foi, m'en donner le plaisir.
Viens-ça, Frontin.

SCÈNE V.

FRONTIN, DORIMON, CLÉON,
PASQUIN.

FRONTIN, *d part.*

QU'un diable de venis !
Mais m'y voilà, payons d'effronterie.

DORIMON.

Ton Maître veut...

Elv

104 LE RIVAL PAR RESSEMBLANCE,

... C L É O N.

C'est une fourberie.

Son Maître ! moi ?

F R O N T I N, *avec assurance.*

Monsieur n'a qu'à parler.

C L É O N.

Eh ! qu'ai-je donc , Monsieur à démêler

Avec ce fourbe ?

D O R I M O N, *riant.*

Ah ! le trait est unique

Il est Cléon , lui ; mais sa politique

Veut qu'à présent tu ne sois plus Frontin.

C L É O N.

Mais quel rapport ai-je avec ce saquin ?

P A S Q U I N, *à son Maître.*

Ma foi , Monsieur , moi , je tombe des nues ;

Il faut du moins nous expliquer vos vues ,

Car en honneur , je n'y conçois plus rien.

Ce Frontin-là , qui me semble un vaurien ,

Et qui pourtant est à votre service ,

J'ignore encor , Monsieur , par quel caprice . . .

C L É O N.

Tu me soutiens que j'ai pris ce maraud ?

P A S Q U I N.

Ma foi , Monsieur , vous le disiez tantôt.

C L É O N.

Retire-toi , pendart , ou je t'affomme :

D O R I M O N.

Pour celui-là , parbleu ! c'est bien votre homme.

Ceci pourtant deviendrait sérieux ;

Mais j'en veux rire , & ma foi , c'est le mieux.

J'aurais grand tort de me mettre en cervelle . . .

SCÈNE VI.

CLITANDRE , DORIMON , CLÉON.

CLITANDRE , *avant que d'ap-
percevoir Cléon.*
SAVEZ-VOUS bien , mon oncle , une nouvelle ?
Cléon , dit-on , est blessé.

CLÉON.

Sur cela ;
Parbleu ! du moins , peut-être on me croira
M'être battu , le fait seroit probable ;
Mais pour blessé , sans me donner au Diable ,
On verra bien . .

CLITANDRE.

Ma foi , l'on m'avait dit
Que le Marquis , soit vengeance , ou dépit ,
Vous avait fait une mauvaise affaire ;
Que la blessure étoit pourtant légère.

CLÉON ; *d Dorimon.*

Eh ! bien , Monsieur , me rendez-vous mes droits ?
Voyez les bruits !

DORIMON.

Ah ! l'on dit vrai par fois :



SCÈNE VII.

LUCILE, VALERE, DORIMON,
CLÉON.

CLÉON, à LUCILE.

Où vous venez heureusement , Madame ,
Pour me calmer , pour rassurer mon ame !
Quoi qu'on m'ait dit pour troubler mon bonheur ,
J'ose en tirer l'espoir le plus flatteur.
C'est à l'amour d'éclaircir un mystère
Qui me confond.

LUCILE, *présentant Valere à son pere.*

Daignez souffrir , mon pere ,
Que j'ose ici vous présenter Monsieur.
Quant à Cléon , vous étiez dans l'erreur ,
Nous ne l'avions pas vu de la journée.

DORIMON.

Ma fille aussi ! quoi ! sa tête est tournée ?
Serait-ce donc un mal contagieux ?

CLÉON, à Dorimon.

Vous le voyez , on dessille vos yeux.

VALERE, à Dorimon.

Je vois , Monsieur , qu'il faut tout vous apprendre
Mais , ce qu'ici je dois vous faire entendre ,
M'étonne encore à l'aspect de Cléon ,
Et j'ai besoin d'un effort de raison

Pour voir entre eux la moindre différence.
On n'a jamais porté la ressemblance
A ce degré. Je crois voir mon ami.

CLÉON.

Me ressembler ! parbleu ! tant mieux pour lui.

VALERE.

Clerval, Monsieur, l'avait pensé de même,
Mais le sort mit une distance extrême.

(A Dorimon.)

Dans vos destins : car vos bontés, Monsieur,
Ne s'adressaient à lui que par erreur.
Sur lui Cléon avait trop d'avantage.

CLÉON.

En pareil cas c'est assez mon usage.

DORIMON, après un silence.

Quoi ! j'aurais pu m'y tromper à ce point ?
C'est un prodige, & je n'en reviens point !
J'entrevois cependant... quelque chose,
Sans pouvoir trop... en démêler la cause.

(A Cléon.)

Car d'un côté... S'il vous ressemble bien,
Lui... très-souvent ne vous ressemble en rien.

PASQUIN, à Cléon.

Eh ! bien, Monsieur, disais-je des sornettes ?
Mais qui des deux a donc payé nos dettes ?

CLÉON.

Comment ?

VALERE.

Clerval pénétré de regrets
Qu'on eût osé surprendre vos secrets,

108 LE RIVAL PAR RESSEMBLANCE ,
Vous disputant , d'ailleurs , sans vous connaître ,

(*Montrant Lucile.*)

Un bien si cher & si digne de l'être ,
Aurait-il pû ne prendre votre nom
Que pour vous nuire ? Il pensa que Cléon ,
Sans le juger sur un si faible office ,
Lui voudrait bien pardonner ce service.

C L É O N.

Je ne saurais trop hâter les instans
De m'acquitter.

D O R I M O N.

Ce trait n'est pas dutems !

F R O N T I N , *malignement à Cléon.*

Pour achever , Monsieur , de vous surprendre ,
J'aurais encore un billet à vous rendre ,
C'est de la part d'un certain Lyfimon.

C L É O N , *à part & embarrassé.*

Tout est connu , je le juge à ce nom !

L U C I L E , *troublée en appercevant
le Marquis.*

Que vois-je ? Ah ! ciel , c'est le Marquis , je pense.

[*A Dorimon.*]

Epargnez-moi sa fatale présence ,
Il a blessé Clerval !

C L É O N.

Cet intérêt

M'ouvre les yeux , & m'apprend mon arrêt.
Adieu , Madame,

[*Il sort.*]

D O R I M O N.

Eh ! bien , quoi ! quel mystère !

Où donc va-t-il ?

P A S Q U I N , *s'en allant.*

Ma foi , la chose est claire :

D O R I M O N.

Quoi ! la blessure était réelle aussi ?

S C E N E V I I I.

LE MARQUIS, DORIMON, LUCILE,
V A L E R E.

L E M A R Q U I S.

O U I , j'ai blessé Clerval. J'en suis puni
Par mes regrets ; car je lui dois la vie ,
Et cet aveu n'a rien qui m'humilie.
Pardonnez donc à mes transports jaloux ,
Et désormais voyez-moi sans courroux.

V A L E R E , *à Lucile.*

Eh ! bien , Clerval a-t-il lu dans votre ame ?

D O R I M O N.

Comment , comment ?

V A L E R E.

Partira-t-il , Madame ?

D O R I M O N.

Pourquoi partir ?

V A L E R E.

Tel était son dessein ,

Et c'est de vous que dépend son destin.

112 LE RIVAL PAR RESSEMBLANCE:

à quelques années, dit avec la naïveté de *Candide* qu'il était fort aisé que l'Auteur eût fait cette Comédie; qu'elle lui avoit procuré deux amis; l'un M. de . . . à force de lui en dire du bien; l'autre M. de . . . à force de lui en dire du mal.

Un autre homme de beaucoup d'esprit, comme on le va voir, qui assiste toujours le plus clandestinement qu'il peut aux répétitions des Pièces nouvelles, & qui s'était introduit à une de celles de cette Comédie en se disant l'ami intime de l'Auteur à l'Auteur même qu'il ne connaissait pas; un peu fâché de ce qu'on l'avait obligé de se retirer, comme c'est l'usage, ne manqua pas de s'introduire au Parterre le jour de la Représentation, & de dire beaucoup de mal de son ami intime qui n'avait pas l'honneur de le connaître. Un honnête peintre, qui estime l'Auteur, sur la réputation qu'il a de faire aussi quelquefois des portraits assez ressemblans, se permit, dans un entre-acte, de prendre au crayon le signalement d'une personne qui parlait si bien, & la figure de l'orateur est si magiquement calquée sur l'original que les oreilles n'en sont gueres moins affectées que les yeux. C'est ce même orateur qui dans un exorde *ex abrupto*, avant qu'on levât la toile, avait prononcé l'arrêt de la Pièce dans ces redoutables paroles: *bonne ou mauvaise, il faut qu'elle tombe.*

De tous ces petits détails on peut conclure que jamais Comédie ne fut entendue & jugée avec plus d'impartialité que la Pièce ci-dessus: *c'est ce qu'il fallait démontrer.*

F I N.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Rival par ressemblance*, Comédie, & je crois qu'on peut en permettre l'impression. A Paris ce 16 Juin 1762. MARIN.

Le Privilège & l'Enregistrement se trouvent au Nouveau Recueil des Pièces du Théâtre Français.

SAUL.

TRAGÉDIE.

Tirée de l'Ecriture Sainte.

Augustin
Par M. l'Abbé NADAL.

Le prix est de vingt fols.



A PARIS,
Chez la Veuve RIBOU, rue des Fossés
saint Germain, vis-à-vis la Comédie
Françoise, à l'image S. Louis.

M. DCC. XXXI.

Avec Approbation & Privilège du Roy.





A

SON ALTESSE ROYALE
MONSEIGNEUR
LE DUC D'ORLEANS.



ONSEIGNEUR,

VOTRE ALTESSE ROYALE
a bien voulu me permettre la liberté

E P I T R E.

que je prends de lui offrir cette Tragedie Mais je la supplie de croire, que quelque puissante que soit sa protection, c'est un hommage rendu à des qualitez plus précieuses que toute la gloire & tous les avantages de son sang. Cet esprit de discernement, qui dans les Ouvrages les plus élevez, s'isist d'abord ce qu'il y a de bon & de mauvais; qui se fait jour au travers de toutes les expressions, & de toutes l's Images qui peuvent nous séduire & nous éblouir davantage, pour considerer les choses de plus près, & ne les regarder qu'en elles-mêmes; cet esprit de discernement, MON-SEIGNEUR, tel que nous l'admirons dans V A. R. n'est d'ordinaire que le partage des ames du premier Ordre, & ne marche gueres, si j'ose le dire, qu'avec les plus grandes vertus. Quel bonheur pour toutes les personnes, dont la profession est de cultiver les belles Lettres, de trouver dans un grand Prince, comme vous, le Protecteur de ces mêmes Ou-

ÉPI T R E.

vrages, dont vous êtes devenu l'Arbitre par la netteté de vos jugemens & de vos décisions ! Si lorsqu'on entreprend de faire des Tragedies, on se proposoit l'honneur de vous plaire, & de travailler selon votre goût, ce seroit sans doute un objet capable de remuer puissamment, & d'élever l'ame d'un Poëte. Il faut le dire aussi, MONSEIGNEUR, rien n'est plus digne du loisir des plus grands Hommes, que ces sortes de spectacles, qui sont faits pour le cœur & pour l'esprit. & dont la raison elle-même s'est servie, pour nous ramener à nos devoirs par le plaisir le plus noble & le plus délicat. Pour moi, MONSEIGNEUR, excité par une approbation aussi glorieuse que la vôtre j'oserai tenter de nouveaux efforts : Heureux si ayant à peindre des Heros, non pas toujours tels qu'ils étoient, mais souvent tels qu'ils devoient être, cette occasion me procureroit l'honneur d'approcher de plus près VOTRE ALTESSE ROYALE, & me mettoit à la source de ces grands

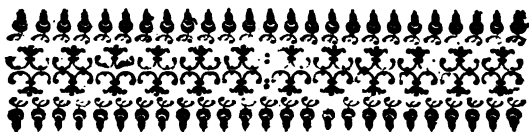
ÉPITRE.

*sentimens dont nous n'avons que de
legeres idées. Je suis avec un respect
profond,*

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

**Le très-humble & très-
obéissant Serviteur,
L'ABBÉ NADAL**



P R E F A C E.

J' Ay toujours regardé Saül comme un sujet, qui dans l'Ecriture Sainte revenoit en quelque sorte à celui d'Oedipe dans la Fable, c'est-à-dire comme un sujet qui avoit toutes les qualitez qu'Aristote demande pour la perfection du Poëme Dramatique.

Saül, en effet, ne nous paroit d'abord ni juste ni méchant dans un souverain degré & à ne regarder que d'une premiere vûë ce qui a donné lieu à sa réprobation, il seroit difficile de le condamner jusqu'à lui refuser sa pitié. Il entre même dans sa désobéissance, je ne sais quelle religion & quelle vertu; & s'il tombe ensuite dans une infinité de crimes, c'est comme involontairement, & comme emporté par l'effet d'une Justice terrible.

Le Prophete Samuël lui ordonne de se rendre à Galgala, & de l'y attendre pendant sept jours pour offrir le sacrifice au Seigneur. Saül persécuté par les Philistins, & même abandonné par les siens, voyant que le septième jour étoit venu, & qu'il n'avoit point encore de nouvelles de Samuël, crut qu'il ne devoit point engager le combat sans avoir appaisé le Seigneur; il osa donc lui sacrifier, & Samuël arriva lorsqu'il achevoit d'offrir l'Holocauste. Cette précipitation de Saül contre les ordres de Dieu & de son Prophete, a été la premiere cause de sa réprobation.

P R E F A C E.

Les Amalecites étoient venus fondre avec toutes leurs forces sur le Peuple de Dieu au sortir de l'Égypte ; Dieu fut irrité contre la perfidie d'un peuple , qui étant sorti d'Élati , & par conséquent d'Abraham comme les Israélites , se devoit considérer à leur égard comme leur étant uni par le lien du sang. Dieu dans sa colere dit à Moïse *J'exterminerai Amalec ; & il y aura une guerre de race en race entre lui & moi.* Quatre cens ans apres , Dieu choisit Saül pour executer sa volonté dans la ruine de ce Peuple. Il lui fit dire par Samuel de marcher contre Amalec . & de passer tout au fil de l'épée , depuis l'homme jusques à l'enfant qui seroit à la mamelle , & jusques aux vils troupeaux. Saül tailla en pieces tout ce qui se trouva depuis Hevila jusqu'à Sur , qui est vis-a-vis de l'Égypte ; mais il épargna Agag leur Roi, qu'il avoit pris vif , & réserva ce qu'il y avoit de meilleur dans les Troupeaux pour l'immoler au Seigneur.

Telle a été la seconde désobéissance de Saül ; de-là ce trouble dans son esprit , qui succeda à l'Esprit de Dieu ; de-là le meurtre de plus de quatre - vingt Prêtres revêtus de leurs habits sacrez ; la désolation de toute la Ville Sacerdotale de Nobé ; cette haine si injuste & si cruelle dont Saül fut animé contre David ; cette consultation de la Pythoïsse , la défaite d'Israël ; & enfin la mort de ce malheureux Roi , qui est l'action de ma Tragedie.

J'ai dérobé l'apparition de l'ombre de Samuel au Spectateur , non seulement par la difficulté de l'exécution sur le Theatre , mais encore parce qu'il m'a semblé que l'Ombre en paroissant , n'ajouteroit rien à la terreur que j'ai crû qu'exciteroit la reconnoissance du Roi , de la maniere qu'elle est amenée. D'ailleurs la conduite que je gardois en cela

P R E F A C E.

quatrième Acte le recit de cette même apparition, qui pouvoit être, assez vif pour se soutenir encore après la Scene de la Pythonisse & de Saül. Je ne dois chercher à justifier ma conduite en cela, que par le grand succes de cette même Scene, qui (si j'ose le dire) a également failli la Cour & la Ville.

Les Interpretent de l'Ecriture demeure d'accord, que cette apparition de l'ombre de Samuël se fit par un ordre particuliere de la justice de Dieu, qui prit le moment d'un évocation vaine & sterile, pour produire un evenement aussi extraordinaire que celui-là, & qui épouvanta la Pythonisse elle-même.

Quelques-uns disent que le Démon qui se transforme en Ange de lumiere, se presenta alors à Saül sous la figure de Samuël; & le serment de quelques autres est que l'ame même de Samuël s'apparut à Saül. Ce qui est dit dans l'Ecclesiastique, favorise cette derniere opinion : *Samuël, dit l'Ecriture, s'endormit du sommeil des Justes, & il fit connoître au Roy la fin de sa vie. Sa voix s'éleva du fond de la terre pour prophétiser la ruine des Impies.*

L'Episode d'Asser m'a parut necessaire. J'ai crû qu'il falloit mettre David dans un plus grand peril & par consequence lui opposer quelqu'un qui fût intéressé à la perdre, & à qui je donneroit toute la confiance de Saül. C'est ce qui m'a obligé même de rendre Asser amoureux de Michol, pour lui donner par-là des motifs plus pressans pour agir contre David.

Je fais venir David du Camp des Philistins dans celui de Saül; quoi qu'ayant été quelque temps dans l'Armée ennemie, disposé même en apparence à combattre contre Israël, il eût cependant été obligé, sur l'émulation des Chefs des Troupes des Philistins, de se retirer dans Sice-

P R E F A C E.

lég, qu'Achis Roy de Geth lui avoit abandonné pour sa demeure, & qui passa depuis de cette maniere sous la domination des Rois de Juda. Mais cette licence m'a paru d'autant plus permise, qu'elle m'a servi à déployer le caractère, & à mettre dans un plus grand jour les mœurs & les sentimens de David. Je n'ai point crû que Saül dût expirer sur sa haine. Et voulant sauver aux yeux du spectateur cet air de réprobation qui auroit pû le lui rendre odieux, je me suis servi du retour de David, pour ménager une reconciliation entre lui & Saül mourant d'un coup mortel qu'il vient de se donner, & qui semble lui rendre toute son innocence.

J'ai pris quelques libertez à l'égard de quelques noms, pour ne me servir que de noms connus & consacrez. J'ai parlé de Sion, comme étant sous la domination de Saül, quoique je n'ignore pas que les Jebuséens en fussent alors les maitres, & que ce fut sur eux que David longtems après reprit cette Forteresse. Le Poëte ne peut ni doit être aussi exact & aussi scrupuleux que l'Historien ; & ceux qui ont traité de sacrilege la moindre alteration des circonstances tant soit peu considerables de l'Ecriture Sainte, nous ont appris par leur exemple à négliger quelquefois leurs préceptes.





APPROBATION.

T'Aillû, par ordre de Monseigneur le
le Chancelier, *Saül*, *Tragedie*, dont
j'ai crû que l'impression seroit utile par la
sainteté du Sujet, & très agréable par
routes les beautez de la Poësie. Fait à
Paris ce vingtième Mars 1705.

signé, DANCHET.

A C T E U R S.

SAUL, Roid'Israël.

JONATHAS, Fils de Saül.

MICHOL, Fille de Saül & Femme
de David.

DAVID, Mari de Michol.

ASSER, Confident de Saül.

ELISE, Confidente de Michol.

ACHAS, Confident de Jonathas.

LA PYTHONISSE, ou Magicienne.

ISRAELITES, de la suite du Roi.

*La Scène est dans le Camp, aux environs
de Gelboé, dans la Tente de Saül.*

SAUL.



SAUL,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

JONATHAS, ACHAS.

ACHAS.



Uoi? Saül, qui par tout vainqueur
des Philistins,

D'Israël abbatu releva les destins,

Qui vit à le servir nos Tribus tous
jours prêtes,

D'Hévilâ jusqu'à Sur étendre ses
conquêtes,

Brisa l'orgueil des Rois soulevez contre lui,

Attend-il qu'en son Camp on le force aujourd'hui?

Et démentant ici sa conduite ordinaire....

JONATHAS.

Et ne connois-tu pas le trouble de mon Pere?

Dans les divers transports dont il est combattu,

De ses malheurs, du moins, separe sa vertu.

J'en rougis comme toi; mais parmi tant d'allar-
mes,

Il faut le plaindre, Achas, & lui donner des larmes.



S A U L

Tu sçais, pour l'élever au suprême degré,
De quel état obscur le Ciel l'ayant tiré,
Fit monter sur un Trône où tant de splendeur
brille,
De Benjamin en lui la dernière famille.
De sa grandeur alors plus qu'un autre étonné,
Long-tems à s'y soustraire on le vit obsiné.
Mais si jamais le Ciel par d'éclatantes marques,
Justifia le Sceptre & le choix des Monarques,
Si sa voix aux mortels peut se faire écouter,
Tout l'appelloit au Trône où tu l'as vu monter.
De ce nouvel Empire enfin dépositaire,
Des Decrets du Seigneur il perçoit le mystère.
Du feu de l'Esprit saint effets prodigieux !
Le plus sombre avenir se monroit à ses yeux.
Par sa bouche le Ciel annonçoit ses Oracles,
Il confirmoit son choix par de nouveaux miracles
Et sa faveur depuis se déclarant toujours,
Par d'immortels exploits signaloit tous ses jours.
Mais depuis qu'épargnant une odieuse race,
L'ennemi du Seigneur devant lui trouva grace,
Reste impur d'Amalec à nos coups échapé,
D'une secrète horreur il est toujours frappé.
David, sur-tout David, est l'objet qui le blesse.
Appliqué sans relâche à nourrir sa foiblesse,
Dans d'éternels soupçons conçus sans fondement,
Son esprit inquiet trouve son châtiment;
Et rappelant en vain sa vertu démentie,
Il semble que du Ciel la main appelantie,
Cherche à vanger sur lui le mépris de ses Loix,
Et veut par son exemple effrayer tous les Rois.

A C H A S.

J'ignore le succès que le Ciel lui destine ;
Mais l'Empire, Seigneur, panche vers sa ruine ;
Pressé de tous côtés, Israël aujourd'hui
Ne peut trouver qu'en vous sa gloire & son appui.

J O N A T H A S

Ah ! si pour détourner un si funeste orage,

T R A G E D I E

Il ne faisoit , Achas , qu'écouter mon courage ,
 Qu'au milieu des périls précipiter mes pas ,
 Tu vois toujours en moi ce même Jonathas ,
 Qui vingt fois à tes yeux emporté par la gloire ,
 Des bras de tant de Rois arracha la Victoire.
 Mais nos Juifs qu'en tous lieux entraînoient mes
 exploits ,

N'ont plus pour moi l'ardeur qu'ils avoient autre-
 fois.

Le Ciel ajoute encor , pour comble de misère ,
 La révolte d'un camp , au trouble de mon Pere ;
 Et parmi le Soldat , tu vois quelle chaleur
 De David jusqu'au Ciel élève la valeur.
 L'espoir de son retour est tout ce qui le flâte ,
 Tout le camp à la fois , presse , murmure , éclate.

A C H A S.

D'un camp tout plein encor de vos faits glorieux ,
 Le murmure , Seigneur , vous est injurieux ;
 Mais songez qu'il s'agit de sauver un Empire.
 Quelque ressentiment qu'un noble orgueil inspire ,
 Ne nous écoutons plus quand l'Etat veut parler ,
 S'il demande David , faites-le rappeler ;
 Et par la Jonathas assurant la Victoire ,
 Même en la partageant augmentera sa gloire.

J O N A T H A S.

De sa gloire en ces lieux tu crois donc que jaloux ,
 Je détourne un secours qui les rassure tous ?
 Non , non , mon amitié qu'un pareil soupçon blesse ,
 Ne connoît point pour lui cette indigne foiblesse.
 Mais pense-t-on qu'après ces cruels traitemens
 A la Cour de Saül reçus à tous momens ,
 Tous ces pièges dressés que sa valeur évite ,
 Cette soif de son sang , son exil & sa fuite ,
 Seul & funeste fruit des plus nobles hazards ,
 David que Siceleg reçut dans ses remparts ,
 Au mépris d'une vie utile à la Judée ,
 Tentât encor du Roy la foy si mal gardée ?
 Que dis-je ? il t'en souvient ; à ses coups dérobé ;

A ij

S A U L ;
Hâtez-vous, craignez tout du trouble qui l'inspire,
Et songez que sa chute est celle de l'Empire.

J O N A T H A S.
Vous-même de David assurez le retour.
Venez faire parler la nature & l'amour.
Je sçais qu'Eliezer à vos ordres fidelle,
De l'état de Saül lui porte la nouvelle ;
Mais c'est peu qu'une lettre exposant vos dou-
leurs ,

Trouve encore David sensible à nos malheurs ;
Du Soldat mutiné lui peigne l'insolence ,
Et nos fiens ennemis triomphans par avance ;
En vain vous flechiriez le cœur de votre Epoux ;
Si nous n'avons du Roy defarmé le courroux.

M I C H O L.
Helas ! de ce courroux injuste ou legitime ,
Je suis, Prince, je suis la premiere victime.
Ciel, arbitre des Rois , où me reduisez-vous ?
Je vois sans cesse un Pere armé contre un Epoux :
Tour à tour dans mon cœur leur défense m'est
chere ,

Si j'aime mon Epoux , je respecte mon Pere ;
Et dans ce triste état une sanglante loi
Semble en les separant les unir contre moi.

J O N A T H A S.
Madame , il n'est pas temps de repandre des lar-
mes ;
Songez à prévenir de plus tristes allarmes.
Allons où le devoir vous appelle avec moi ,
Ne tardons plus , courons. Mais on vient , c'est
le Roy.





SCÈNE III.

SAUL, JONATHAS, MICHOŁ,
ACHAS, ASSER & ELISE.

SAUL.

Que vois-je ici ? quel soin rassemble ma famille,

Et présente à mes yeux Jonathas & ma Fille ?

(*À Asser.*) Rentre, ce que je veux confier à ta foi
Ne permet point. Asser, d'autre témoin que toi.

Asser sort.

Mais moi même je sens que mon transport me laisse

Ah ! sortons, & fuyons un indigne foiblesse.

Mon dessein a besoin de toute ma fureur.

MICHOŁ.

Mon Pere, où courez-vous ?

JONATHAS.

Où fuyez-vous, Seigneur ?

SAUL

Pour quoi ne puis-je, hélas ! fuyant plus loin encore,

Dérober à vos yeux l'ennui qui me dévore,

Et du Ciel sur moi seul épuiser le courroux

Qu'un noir pressentiment me fait craindre pour vous ?

Je crains que sa fureur, par de nouveaux supplices,

De mes crimes encor ne vous rende complices,

Et de tant de grandeurs ne vous laisse pour fruit,

Le malheur qui m'accable, & la mort qui me suit.

MICHOŁ.

Le Ciel sur vous, Seigneur, jette un œil moins sévère.

8

S A U L.

Quel crime avez-vous fait ? Jadis dans sa colere ;
 Lui-même il vous dicta ses ordres souverains ,
 Et voulut châtier Amalec par vos mains.
 Sa voix parle. Une aveugle & prompte obéissance ;
 De nos Pères trahis entreprend la vengeance.
 Le bruit de votre nom déjà sert son courroux ;
 La victoire & l'effroi marchent loin devant vous ;
 Tout l'Orient se trouble , & malgré tous ses Prin-
 ces

Un deluge de sang inonde ses Provinces.
 Votre main triomphante en arrête le cours ;
 Ou plutôt d'Agag seul elle épargne les jours ;
 Ethappé d'une guerre en tant d'horreurs fertile ;
 A vos genoux , Seigneur, un Roy trouve un azile,
 D'un ennemi vaincu vous devenez l'appui ,
 Est-ce là le forfait qui vous trouble aujourd'hui ?

S A U L.

Des jugemens d'un Dieu qui peut percer l'abîme ?
 Cette même clemence à ses yeux est un crime.
 Soit qu'il faille lui plaire ; ou servir son courroux ;
 La pitié cruelle exige tout de nous.
 Sans cesse, ou l'instrument, ou l'objet de sa haine ;
 Nous n'avons qu'à ce prix la grandeur souveraine.
 Et si son bras sur nous vient à lancer ses traits ,
 Alors ses châtimens passent tous ses bienfaits.
 Plus heureux dans l'état d'une obscure naissance ;
 J'aurois peut-être encor ma première innocence :
 Pourquoi venant lui-même au devant de mes pas,
 M'offroit-il des grandeurs que je ne cherchois pas ?

J O N A T H A S.

Mais , Seigneur , quels malheurs marquent votre
 disgrâce ;

Et depuis quand l'Empire a-t-il changé de face ?
 Quel est votre ennemi ? Jadis le Philistin
 N'offroit à votre espoir qu'un triomphe certain ;
 Pourquoi donc dans ce jour . . .

TRAGÉDIE.

SAUL.

Helas ! que vous dirai-je ?
Je crains Agag , je crains cette main sacrilege ,
Qui jadis au mépris des ordres immortels ,
Se hâta d'allumer le feu sur les Autels.
Je crains dans ma fureur Nobé réduit en cendre ,
Le sang d'un Peuple saint que l'on a vû répandre.
Tant de vœux rebutez , tant d'impuissans regrets ,
Nos victimes , le Ciel , nos Prophetes muets ;
Tout m'épouvante , & n'offre à mon ame abbatuë ,
Qu'une foule de maux , dont le moindre me tuë.

JONATHAS.

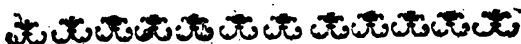
Hé bien , de nos destins , sans hazarder vos jours ,
Souffrez , Seigneur , que seuls nous poursuivions
le cours ;
D'autant plus assurez au combat qu'il s'appête ,
Que nous ne craindrons point pour votre auguste
tête.

Mais ayant tout , Seigneur , daignez nous accorder
Un secours important que j'ose demander.
Rappelez un Héros qui chérit votre gloire ,
Dont par-tout la présence entraîne la victoire ,
Que de ses envieux la fureur vous ravit ;
Que par des nœuds sacrez ...

SAUL.

Moy , rappeler David ;
Vous voulez qu'en mon sein je recelle un perfide
Un rebelle , un ingrat , que dis-je ! un parricide ,
D'un indigne amitié perdez le souvenir ,
Vous pressiez son retour , craignez de l'obtenir.
Qu'à bon droit aujourd'hui mon courroux im-
putable

N'impute qu'à lui seul le malheur qui m'accable :
Mais enfin sans chercher à déssiller vos yeux ,
Ne vous suffit-il pas qu'il me soit odieux ?
Ah ! le sang contre vous à peine me rassure :
Et quand vous épousez l'intérêt d'un parjure ;
Puis-je après ses forfaits , & le nœud qui vous
joint ,



SCENE IV.

SAUL, JONATHAS, MICHOL,
ASSER, ACHAS.

S A U L.

Q Ue viens-tu nous apprendre à
A S S E R.

Ah ! prévenez les maux qui menacent l'Etat.
D'un Enfant d'Israël apprenez l'attentat,
De l'Empire déjà partageant la conquête,
Le Philistin s'avance, & David à leur tête.
L'élite de nos Juifs par lui-même séduits,
A paru dans leur Camp sous les Drapeaux d'Achis.
Et que sert à Sion l'appui de ses murailles,
Lorsque ses propres mains déchirent ses entrailles ?
Du combat dans le Camp on a semé le bruit,
Et l'on ne doute point que le jour qui nous luit,
De vos fiers ennemis n'excite le courage,
Et n'éclaire entre vous un horrible carnage.

M I C H O L.

Ah Ciel !

J O N A T H A S :

Qu'entens-je ?

S A U L.

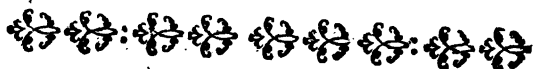
Hé bien, daignez ouvrir les yeux ;
Reconnoissez enfin ce Héros glorieux.
C'est donc là pour son Roi cette ardeur qui le
presse ?

Où m'alloit emporter une aveugle tendresse ?
Mon courroux dans mon cœur étoit près d'expirer.

Ah !

TRAGÉDIE.

Ah barbare ! avec toi tout semble conspirer.
De tous les attentats le Ciel même est complice.
Allons , je vais moi seul poursuivre son supplice.
Trahi de toutes parts , je mourrai sans effroi ,
Si j'entraîne en mourant le perfide avec moi.



SCÈNE V.

JONATHAS , MICHOL , ACHAS ,
ELISE.

MICHOL.

DE tout ce que j'entens , grand Dieu , que dois-je croire ?

Quoi ! jusques-là David auroit trahi sa gloire ?

Quoi ! de Sion en pleurs le triste souvenir ,

Votre amitié , le sang n'ont pu le retenir ?

Si malgré tant de nœuds , le soin de sa vengeance

Entre un barbare & lui remet l'intelligence ,

S'il dément en ce jour tant d'exploits immortels ;

Et du Dieu d'Abraham foule aux pieds les Autels ,

Hélas ! puis-je penser que fidele à sa flamme ,

Quand il immole tout , il épargne sa femme ?

JONATHAS.

Vous écoutez peut-être un injuste transport.

D'Eliezer au moins attendez le rapport.

Adieu , de mon côté je vais moi-même apprendre

D'où naît ce bruit fâcheux que l'on vient de rap-

pandre.

L'imposture sans doute aura pu le semer.



SCENE VI.

MICHOL, ELISE,

MICHOL.

Ah ! courrons sur leurs pas , pour mieux m'en
informer.

Hélas ! de quels desseins faut-il qu'on le soupçonne ?

Et toi, qui vois la crainte où mon cœur s'abandonne,

Daigne m'apprendre , ô Ciel, dans un mal si pres-
sant ,

Si David est coupable , où s'il est innocent,

Fin du premier Acte.



TRAGÉDIE. 15



ACTE II.

SCENE I.

MICHOL, ELISE.

MICHOL.

Elise, ce rapport n'étoit que trop fidelle;
Et confirmant d'Asser la sanglante nouvelle,
Eliezer déjà de retour dans ces lieux,
A des pleurs plus cruels ouvre encore mes yeux;
On dit qu'avec Achis David d'intelligence,
Par des liens plus forts s'unit à sa vengeance:
Et le coup qu'à mon Père il adresse aujourd'hui,
Doit me percer le cœur pour aller jusqu'à lui.

ELISE.

Quel est le fondement d'un discours qui m'étonne?
O Ciel! que dites-vous?

MICHOL.

Que l'ingrat m'abandonne;
Par quel éclat trompeur, d'amour & de vertu
Au dernier des affronts, Ciel, me préparois-tu?
Quelle honte pour moi, pour toute ma famille,
Si de ce Roi barbare il épouse la fille!
Ce bruit dont à tes yeux mon cœur est éperdu,
Dans toute la Judée est déjà répandu.
Aux filles d'Israël mon malheur se raconte,
Tout l'Univers bien-tôt sera plein de ma honte.

B ij

Mais, chere Elise, enfin connois-en tout l'excès.
 Tu vois de tant de pleurs le funeste succès.
 Fille d'un Roi puissant, sous qui trembla l'Asie,
 Vil enfant de Jessé, David me sacrifie.
 D'un sacrilege amour je sçais son cœur épris;
 Et loin de l'en punir par un juste mépris,
 Ordinaire ressource en de tels disgraces,
 Je sens que mon cœur vole encore sur ses traces
 Queloin de s'indigner contre un perfide Epoux,
 J'ai plus d'amour encor que je n'ai de courroux.

E L I S E.

Quoi ! sans chercher, Madame, aucune autre lumière,

Votre ame au moindre bruit se livre toute entiere,
 Et déjà croit David rangé sous d'autres Loix ?
 Ah ! songez bien plutôt à quels brillans exploits
 Saül de votre cœur attachant la conquête,
 De six cens Philistins lui demanda la tête.
 Après tous ses efforts pour aller jusqu'à vous,
 Quel soudain changement craignez-vous d'un
 Epoux ?

Je vois dans ses desseins un secret que j'ignore :
 Mais sans doute pour lui le Ciel agit encore.

Vous le verrez, Madame; & loin de vous trahir ...

M I C H O L.

En vain par tes discours tu prétens m'ébloüir.

Mais il faut détourner cet orage funeste.

C'en est fait. Commençons, le Ciel fera le reste.

Je cours executer un illustre dessein,

Que l'amour & la gloire ont formé dans mon sein.

Il est digne du sang dont le Ciel m'a fait naître :

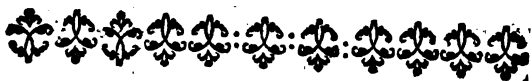
Allons trouver le Roi. Mais je le vois paroître.

Quel est le nouveau trouble, ô Ciel, où je le voi ?



TRAGÉDIE.

27



SCENE II.

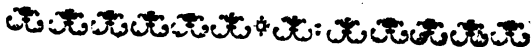
SAUL, MICHOL, ACHAS;
ELISE.

SAUL.

QUoi ! mes propres Sujets m'imposeroient la loi ?
Il ne vous manque plus , trop pleins de vos al-
larmes ,

Qu'à tourner contre moi la pointe de vos armes ;
Lâches , vous refusez de marcher sur mes pas.

Allez , Achas , allez qu'on cherche jonathas ;
Qu'il vienne , de son Pere embrassant la défense ;
Et soutenir ma gloire , & punir leur offense.



SCENE III.

SAUL, MICHOL, ELISE.

SAUL.

MA Fille, vous voyez où me réduit le sort.
Au sortir de ces lieux , plein d'un juste trans-
port ,

J'allois , vous le sçavez , par l'effort de mes armes ;
Ou périr , ou venger ma puissance & vos larmes ;
Mais tout un Camp est sourd à mon commande-
ment ,

18

S A U L ;

Je n'ai trouvé que trouble & que frémissement :
A quelle foi, grand Dieu, quelle fureur succéder !

M I C H O L.

Cédez, Seigneur, cédez au tems à qui tout cède ;
Sçachez par un conseil prudent & genereux ,
De leur propre fureur sauver des malheureux.
Sauvez l'Etat , vous-même. Un seul secours vous
reste ,

Dérachez un Héros d'une Ligue funeste ;
De ses engagemens rompez-vous les liens ;
Je puis vous en ouvrir d'inaillibles moyens.

S A U L.

Qui moi ! j'irois , frappé d'une crainte servile ,
Contre ma gloire encor prendre un soin inutile ?

M I C H O L.

Non , non , c'est à mes pleurs que ce soin est per-
mis ,

Souffrez que j'aïlle . . .

S A U L.

Où donc ?

M I C H O L.

Au Camp des Ennemis.

S A U L.

Qu'entens-jé, juste Ciel ! ma surprise est extrême :
Ma Fille dans leur Camp ? Vous

M I C H O L.

Où , Seigneur , moi-même :

Qui pourroit m'arrêter , & que redoutez-vous ?
La presence , le nom , le rang de mon Epoux ,
La splendeur de ce sang dont je suis descendue ,
La majesté des Rois avec moi confondue ,
L'éclat de ce projet , tout paroît écarter
Ce qu'un autre peut-être auroit à redouter.
Ah ! quelque affreux péril que vous puissiez me
peindre ,
Mes malheurs m'ont appris , Seigneur , à ne rien
craindre.
Toujours loin d'un Epoux , tremblante pour ses
jours ,

T R A G E D I E. 19

Le fer jusqu'en mon lit en poursuivit le cours.
 Un frere condamné dans les bras de la gloire,
 A presque de son sang racheté sa victoire.
 J'ose vous l'avouer avec quelque pudeur,
 Je n'ai pu m'affranchir d'une trop vive ardeur.
 Plaiguez mon infortune, & voyez sans colere
 Mes soins pour un Epoux quand ils sauvent un
 Pere.

S A U L,

Non, non, qu'un choix plus digne & de vous &
 de moi,
 Ma Fille, en d'autres mains remette votre foi.
 Et qui sçait si du Ciel la haine redoublée
 Ne redemande point cette foi violée,
 Et d'Asser avec vous renoüant le destin,
 Ne veut pas vous contraindre à lui donner la main?

M I C H O L.

Que dites-vous ? ô Ciel ! & que viens-je d'enten-
 dre ?
 A quel que nouveau choix, moi, je pourrois pré-
 tendre,
 Je mettrois dans mon lit l'implacable ennemi
 Qu'en ses ressentimens j'ai moi-même affermi,
 Au destin de David votre fille attachée,
 Par aucune autre loi n'en peut être arrachée,
 Et contre un nœud si saint quoique l'on puisse
 oser,

Ce n'est que par ma mort qu'on pourra le briser.

S. A. U. L.

Ah ! craignez d'irriter un Pere qui vous aime.
 Oubliez un Epoux qui vous trahit lui-même ;
 Qui maintenant peut-être à l'aspect des faux Dieux,
 Lorsque pour lui de pleurs se remplissent vos yeux,
 Digne appui des Autels où sa main sacrifie,
 Forme les nouveaux nœuds de l'Hymen qui le lie ;
 Ah ! du moins renfermez ces regrets odieux.
 Ne vous souvient-il plus . . .



SCENE IV.

SAUL, MICHOL, ACHAS,
ELISE.

ACHAS.

JE rentre dans ces lieux;
Seigneur, & tout le Camp par mille cris de joye
Vous annonce un secours que le Ciel vous envoie.

S A U L.

Que dis tu ? quel secours ? Où donc est Jonathas ?

A C H A S.

Par votre ordre, Seigneur, je marchois sur ses
pas,

Lorsqu'un dessein secret l'éloignoit de l'armée.
Déjà sur son absence elle étoit alarmée,
Trop pleine des périls où son cœur l'a conduit.
Mais il rentre, & plus fier d'un secours qui le suit ;
Il semble dans l'éclat d'une nouvelle gloire,
Sur ses pas en triomphe entraîner la victoire.
Le Ciel est aussitôt frappé de mille cris.
L'allegresse par tout s'empare des esprits.
On se mêle, on s'embrasse ; & parmi quelques lar-
mes,

L'esperance succede aux plus vives allarmes,
Enfin de leur effroi tous vos soldats remis. . .

S A U L.

Quoi ? quelque espoir encor pourroit m'être per-
mis ?

Le bras de Dieu, servant le courroux qui me guide,
Puniroit des mutins, poursuivroit un perfide ?
De l'honneur d'Israël le Ciel seroit jaloux ?

TRAGÉDIE. 21



SCÈNE V.

SAUL, JONATHAS, ACHAS,
ASSER, MICHOL, ELISE:

JONATHAS.

N'En doutez point, Seigneur, l'Eternel est
pour vous.

Ainsi dans ses desseins sa sagesse éclatante
Dérobe sa conduite, & surprend notre attente.
Les larmes d'Israël ne coulent point en vain.
Le Ciel arme pour vous une invincible main.

SAUL.

Quand pourrai-je baiser cette main salutaire,
Mon Fils ? Mais quoi ? parlez, c'est trop long-temps
se taire.

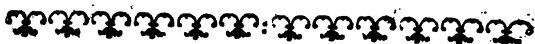
Quels sont-ils ces secours par le Ciel envoyez ?

Quel est l'heureux appui ? . . .

JONATHAS

Seigneur, vous le voyez.





S C E N E VI.

SAUL, JONATHAS, DAVID,
MICHOL, ASSER, ACHAS,
E L I S E.

SAUL.

Q U'è vois-je ? où suis-je ? ô Ciel ! en croirai-je
ma vûe ?

MICHOL.

Quel objet s'offre, Elise, à mon ame éperduë ?

S A U L.

David devant mes yeux ?

MICHOL.

Daigne encor le sauver ;

Ciel !

SAUL.

Jusques dans mon Camp ose-tu me braver ?
Perfide !

DAVID.

Non, Seigneur. A ma gloire fidelle ;
N'attendez rien de moi qui soit indigne d'elle.
Moins prompt à s'exposer à cet ardent courroux ;
Peut-être que quelque autre auroit tout craint de
vous.

Mais de pareils soupçons sont d'une ame ordinaire ;
Je puis venir vers vous sans être téméraire :
Sûr qu'en Saül par-là retrouvant un appui,
J'excite son grand cœur à s'armer contre lui.

S A U L.

Par quel égard frivole enchaînant ma justice,
Crois-tu te dérober aux rigueurs du suplice ?

T R A G E D I E. 23

Et quelle foi doit-on aux perfides mortels ?
 Quoi donc ? foulant aux pieds les Loix & les Au-
 tels ,

Etrouffant dans ton cœur l'amour & la nature ,
 Infidèle à la fois , paricide & parjure ,
 Avec mes ennemis conjuré contre moi ,
 Brûlant de te plonger dans le sang de ton Roi ;
 Prêt d'envahir un Trône où mon aspect te blesse. »

D A V I D.

Ah, Seigneur ! est-ce à moi que ce discours s'a-
 dresse ?

Et de ma foi toujours peut-on se défier ?
 Mais plutôt est-ce à moi de me justifier ?
 Ma vertu jusques-là ne doit point se contraindre :
 L'innocence en effet ne peut jamais rien craindre.
 Le Ciel sçait la défendre, & même la venger.
 Entre Saül & moi c'est à lui de juger.
 D'ailleurs enfin, le tems, le peril, tout nous presse ;
 Un soin plus important tous deux nous interesse.
 Long-tems dans Siceleg contraint de me cacher ,
 Le salut d'Israël vient de m'en arracher.
 D'un long exil, Seigneur, la honte & la souffrance
 M'a de vos ennemis acquis la confiance ;
 De leur prévention mon zèle s'est servi ,
 J'ai passé dans leur Camp, de quelques Juifs suivi.
 Le Ciel de mes desseins applanissoit la voye ,
 Le Roi de Geth, Achis me reçoit avec joye.
 Bien-tôt me prodiguant ses secrets entretiens ,
 Il cherche à m'attacher par les plus forts liens ,
 Et veut d'un malheureux que votre haine chasse ,
 Par l'Hymen de sa fille honorer la disgrace.
 Mais frappé d'un discours que j'écoute à regret ,
 Tous mes sens soulevez frémissent en secret ,
 Et mon cœur rappelant des flammes légitimes
 De ses offres alors lui fait autant de crimes.
 Enfin dans son parti ces Rois interessez ,
 Ces milles Legions, tous ces chars hérissiez ,
 Prêt de fondre sur vous l'impetueux orage

Du plus pressant peril me laissant voir l'image ;
 Malgré le peu d'espoir dont mon cœur eût flatté ;
 Je propose une paix , & je suis écouté.
 L'ennemi dans mes mains a remis sa querelle.
 Dans votre Camp , Seigneur , voilà ce qui m'appelle.

Du desir de la paix si vous étiez pressé ,
 Parlez , je cours finir ce que j'ai commencé.
 Mais si toujours ardent contre un peuple idolâtre ;
 Le grand cœur de Saül ne cherche qu'à combattre ,
 De l'honneur d'Israël & du vôtre jaloux ,
 Souffrez que je soutienne un si noble courroux.
 Commandez , permettez que marchant sur mes
 traces ,

Six cens Juifs qu'à mon sort attachent leurs disgraces ,

Dans leur proscription fidèles à leur Roi ,
 Viennent vaincre , Seigneur , ou mourir avec moi ;

S A U L.

O Ciel ! dans quel état votre entretien me laisse à
 Dans mon cœur tout à coup quelle étrange foiblesse !

Quoi ! je sens ma fureur prête à s'évanouir ?
 Et de mon trouble encor je le laisse jouir ?

M I C H O L.

Que craignez-vous , Seigneur , d'une vertu si pure ?
 Achevez le triomphe , étouffez l'imposture.
 A ce trouble , du Ciel reconnoissez la voix ,
 Et cette main de Dieu qui tient le cœur des Rois.

S A U L.

Que me demandez-vous ? Ciel ! quelle est votre
 envie ?

Vous voulez qu'on m'arrache & l'Empire & la vie ,
 Et loin de prévenir de funestes desseins . . .

D A V I D.

De quel sang innocent ai-je souillé mes mains ?
 Par des liens sacrez attachez l'un à l'autre ,
 Je pourrais commencer par répandre le vôtre ?

Et

T R A G E D I E. 25

Et sur mon Souverain , après tant de bienfaits ,
 Tomberoit ma fureur & mes premiers forfaits ;
 On me verroit passer toutes les perfidies ,
 Et sur l'Oing du Seigneur porter mes mains hardies ;
 Que dis-je ? En votre camp contre moi sans secours ,
 Le sommeil & la nuit m'abandonnoient vos jours .
 D'un ennemi sans cesse ardent à nous poursuivre ,
 Respecte-t-on le sang , lorsque tout nous le livre ?
 Cependant trop content en détournant mes pas ,
 De vous ravir le fer dont s'armoit votre bras ,
 Je laissai de ma foi cette preuve certaine .
 Ah ! si quelques mortels excitent votre haine ,
 Puisse le Tout-puissant , arbitre entre eux & moi ,
 Détourner sur leurs jours le courroux de mon Roi ;
 Dévoiler à ses yeux l'artifice & le crime ,
 Et laver de leur sang la vertu qu'on opprime .
 Mais si dans ses decrets impénétrable à tous ,
 Le Ciel excite seul un si cruel courroux ;
 J'en adore la main : Heureux si sa justice
 De mes ressentimens reçoit le sacrifice !
 Mais déjà votre cœur commence à s'ébranler ;
 Vous soupirez , Seigneur , je vois vos pleurs couler .
 Par ces augustes mains , ces genoux que j'embrasse ,
 Achevez ; qu'à vos yeux je puisse trouver grâce ,
 Voir enfin sur ma foi vos doutes éclaircis ,
 Mon sang versé , pour vous confirmer . . .

S A U L .

Ah ? mon Fils !

Vous me demandez grace , & je suis seul coupable .
 O pitié sincere ! ô vertu qui m'accable !
 C'en est trop . Mais souffrez que je respire enfin ,
 D'Israël aujourd'hui vous sçavez le destin .
 Jonathas , cependant allez revoir l'armée .
 Ma Fille , désormais cesse d'être allarmée ,
 (*David en l'embrassant .*)

Allez vous reposer dans mon appartement .
 Que seul avec Asster on me laisse un moment .

C



SCENE VII.

S A U L , A S S E R.

S A U L.

DE son retour , Asser , que faut-il que je pense ?
Et dans quel tems le Ciel nous rend t'il sa pre-
sence ?

Lorsque de tout un camp prêt à se revolter ,
Le murmure déjà commence d'éclater ;
Que du cœur de nos Juifs la foi va disparoitre ;
Quand il peut se vanger , lorsqu'il le doit peut-être
Et s'il ne faut enfin rien cacher à ta foi ,
Quand l'effroi s'emparant de l'ame de ton Roi . . .
Mais tu ne me dis rien. Trop plein de ta surprise ,
Je vois . . .

A S S E R.

Que voulez-vous , Seigneur , que je vous dise ?

S A U L.

Ce que je veux , Asser ? est-ce à toi d'en douter ?
Ton zele maintenant ne peut trop éclater.
Laisse un déguisement que ton respect affecte,
Ose parler , ta foi ne peut m'être suspecte.

A S S E R.

Continuez , Seigneur , un si noble dessein ,
Et recevez David jusques dans votre sein.
J'ai vu couler pour lui de veritables larmes.
Mais quoique contre vous , vous lui donniez des
armes ,

Que peut-être ébloii par des pretextes vains
Vous le rendiez vous même à l'espoir des mutins ,
Quoique puisse ordonner enfin la destinée ,

Tout vous lie à la foi que vous avez donnée.

S A U L.

A son nom seul , Affer , je pâlis , je fremis ;
Seul il m'occupe plus que tous mes ennemis.
Au bruit de ses exploits mon ame est éperdue.
Mais si-tôt que le Ciel le ramène à ma vûe ,
J'écarte les soupçons que j'avois pû former ,
Et contre moi pour lui je suis prêt à m'armer.
De mon aveuglement telle est la violence . . .

A S S E R.

Ah ! Seigneur ! s'il faut rompre un dangereux silence ,
Si mon cœur à son tour doit s'ouvrir à vos yeux ,
Croirai-je que David , ardent , ambitieux ,
Et peut-être touché d'une juste colere ,
Pour votre gloire encor montre un zele sincere ;
Pourriez-vous le penser ? Quoi ! ne voyez-vous pas
Son espoir , ses desseins marquez dans tous ses pas ?
Croit-on dans le peril qu'en aveugle il se jette ?
Il laisse Sicelegouvert à sa retraite ,
Il passe aux ennemis , où même à notre aspect
Suivi de tant de Juifs David n'est point suspect ;
Il quitte enfin leur camp sur sa foi , sans orage ;
Pour vous desabuser en faut-il davantage ?
Ah ! perisse le jour qu'il trouva votre appui ,
Quelle foule de maux trainoit-il après lui !
En vain dans votre Cour produit par la fortune ,
La faveur le tira d'une foule importune ,
Seul coupable du sang que vous avez versé ,
De ce jour vos malheurs , Seigneur , ont commencé ;
Comme si Samuel par un ordre suprême
Eût dès-lors ceint son front de votre Diadème.
Et quel est dans ces lieux l'appareil qui le suit ?
De ses fausses vertus Jonathas est séduit.
De vos peuples cheri , tout votre camp l'adore ;
Et pour le condamner qu'attendez-vous encore ?

S A U L.

Oùi , c'est trop , cher Affer , abuser de ta foi.
Mais pardonne une erreur qui n'accabloit que moi.

Prêt à l'abandonner au zèle qui l'anime ,
 Mais sans cesse agité sous la main qui m'opprime ,
 Dans le trouble où je suis , je veux exécuter
 Ce que tantôt mon cœur venoit de projeter.
 Mon malheur n'admet plus que des moyens extrê-
 mes.

Vien , & sondons encor les volontez suprêmes ,
 Et pour apprendre un sort qui nous menace tous ,
 Rompons un voile à treux entre le Ciel & nous.

A S S E R.

Quoi donc , ignorez-vous qu'aux cris de nos Pro-
 phetes
 Le Ciel est toujours sourd ? que leurs bouches muet-
 tes . . .

S A U L.

Ah ! quoique jusqu'ici le Ciel ait pu celer ,
 Par d'autres voix , Asser , il pourra nous parler ;
 Et pour sçavoir quel sort me garde sa justice ,
 Il faut de l'Enfer même employer l'artifice.

A S S E R.

Ciel !

S A U L.

Sans vouloir moi-même encor te retenir ,
 Cherche un de ces Mortels qui percent l'avenir ;
 Je veux de Samael interroger la cendre.

A S S E R.

Un tel dessein , Seigneur , a de quoi me surprendre ;
 Et quelque soit le sort de ces esprits heureux ,
 Est-il un art enfin qui puisse agir sur eux !
 D'un pouvoir qui du Ciel perce tous les mysteres ,
 Quoi ? d'aveugles mortels seroient dépositaires ?

S A U L.

Ah ! soit que de leur art le Charme dangereux ,
 Contre le Ciel agisse , ou bien le Ciel par eux ;
 Au seul bruit de leurs voix on sent trembler la terre ,
 L'onde arrête son cours au lit qui la resserre ,
 Le Ciel s'ouvre , dit-on , & se laisse entrevoir ,
 Par eux enfin , Asser , admire leur pouvoir ,

TRAGÉDIE.

29

Les jours les plus sereins deviennent des nuits sombres ,

Et du sein de la mort ils évoquent les ombres.

A S S E R.

Ordonnez , je suis prêt ; mais ne songez-vous pas

Qu'un ordre de vos mains en purgea vos Etats ,

Et que par une loi severement suivie

Nul ne peut s'y montrer qu'aux dépens de sa vie ?

Ah ! du moins retenu par votre propre loi

Daignez en d'autres soins disposer de ma foi.

S A U L.

Et quel est, cher Asser, cet effroi qui t'inspire ?

Un Prince, de ses loix reconnoit-il l'empire ?

Ce pouvoir souverain d'où partent tant de droits ,

En vous les imposant en affranchit les Rois.

Montre enfin que pour moi ton zele s'intéresse ,

Et découvre quelqu'un par force ou par adresse.

Mais sur tout en ces lieux conduis-le sans témoins.

Va, pars , j'attens bien tôt le succès de tes soins.

Par là de nos destins dévoilons le mystere ,

Et que l'Enfer s'explique , où le Ciel veut se taire.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE I.

DAVID, MICHOL.

DAVID.

C'Est donc ici, Madame, où le Roi dans mes
mains.

Doit remettre aujourd'hui ses ordres souverains ?
Mais quoi ? lorsqu'à vos yeux son changement
éclatte,

Lorsqu'après tant de maux la fortune nous flate,
Que la terre & le Ciel pour nous sont déclarez,
Quel effroi vous saisit ; que dis-je ? vous pleurez.
O Ciel ! de quel accueil ma tendresse est suivie !

MICHOL.

Triste effet des malheurs dont je suis poursuivie !
Mon cœur d'un nouveau trouble est sans cesse agité.

DAVID.

Que craignez-vous ?

MICHOL.

Je crains ce que j'ai souhaité.
D'Israël en vos mains le Ciel met la défense,
Je vous revois, Seigneur, enfin ; votre présence
Dissipe les soupçons qui m'avoient pu troubler ;
Mais en me rassurant, vous me faites trembler.

DAVID.

Qu'entens-je ? quel langage ! Hé quoi ? lorsque j'es-
pere. . .

TRAGÉDIE.

37

M I C H O L.

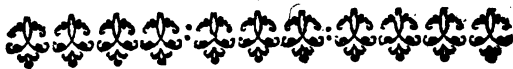
Je vous aime, Seigneur, & je connois mon Pere,
Je crains quelque retour d'un cœur toujours jaloux,
Je crains ce Camp nombreux trop déclaré pour vous,
Leur révolte, leurs cris, la publique allegresse,
Sur-tout de Jonathas le zèle & la tendresse,
L'Ennemi remettant son sort entre vos mains,
Votre gloire, mes pleurs, voilà ce que je crains.

D A V I D.

Ah ! Madame ! Sait-il triomphant & tranquille,
A se laisser surprendre, il est vrai, trop facile,
M'a pu loin de vos yeux forcer à me bannir.
Mais enfin ses malheurs vont tous nous réunir.
Le peril m'occupant d'un plus noble exercice,
Fera pâlir l'envie, & taire l'injustice ;
Et j'ai, quelque courroux qu'il gardât contre moi,
Son salut pour garant au deffaut de sa foi,
A vos pieds dans ce jour c'est lui qui me ramene,
Madame, & je benis la fortune inhumaine,
Qui nous a rapprochez par cent perils divers.
Voilà ce qu'annonçoient ces Oracles couverts,
Dont la promesse encor presente à ma mémoire,
Du sein de mes malheurs devoit tirer ma gloire.

M I C H O L.

Helas ! si quelque espoir nous est encor permis,
Si loin de vous compter parmi ses ennemis,
Mon Pere vous remet ses droits ou sa vengeance,
D'où vient à vous revoir si peu de diligence ?
Pour de si hauts desseins, quoi ? ne devoit-il pas,
Ou vous suivre de près, ou devancer vos pas ?
Où sommes-nous enfin ? d'où vient que cette tente
Ne nous presente plus cette pompe éclatante,
Cet appareil guerrier, ces brillans monumens,
De la grandeur des Rois terribles ornemens ?
Que dis-je en tous ces lieux rien ne s'offre à la vue.
Des Gardes dispersez, une Cour disparue....
Quel silence se joint à l'horreur de la nuit !
Mais on ouvre, Seigneur, & j'entens quelque bruit.



SCÈNE II.

DAVID, MICHOL, ASSER.

MICHOL.

LE Roi vous fait sans doute, & doit ici se rendre.

ASSER.

Par son ordre je viens le chercher ou l'attendre.
Seigneur, il ne croit pas vous trouver dans ces lieux.
Je crains que votre aspect ne blesse encore ses yeux.
Prenez pour lui parler un tems plus favorable,
Et donnez ce relâche au tourment qui l'accable.

DAVID.

Et qu'a donc mon aspect qui puisse l'offenser ?
Parlez, expliquez-vous.

ASSER.

Daignez m'en dispenser.
Son dessein cependant n'a rien qui vous regarde.
Par son ordre déjà j'ai dispersé sa Garde,
Ecarté tout le monde ; & Saül par mes soins
Croit pouvoir dans ces lieux me parler sans témoin.

DAVID.

J'ignore les secrets dont trop de confiance
Va bien-tôt dans vos mains remettre l'importance ;
Mais je serai surpris, vous ayant consulté,
Si le soin de sa gloire est le seul écouté.

ASSER.

Contre un pareil soupçon ma foi me justifie.
Du moins, Seigneur, du moins il faut que je
die,

Jamais jusques ici contre mon Souverain
Siceleg ne m'a vu les armes à la main.

TRAGÉDIE.

33

D A V I D.

Moins encore a-t-on vû l'ardeur qui vous excite,
Chasser loin de ses murs le fier Amalecite ;
Sur lui , non sur les Juifs , s'enrichir de butin,
Et même en le servant tromper le Philistin.
Près d'Achis pour Saül mon zèle égal au vôtre....

A S S E R,

Les menager tous deux , c'est trahir l'un & l'autre.

D A V I D.

Je me trompe , & sans vous Israël confondu....

A S S E R.

J'en ai sauvé l'honneur.

D A V I D.

Dites plutôt vendu ;
Et d'un crédule espoir trop souvent la victime...
Mais je dois retenir un courroux legitime ,
Et ma juste fierté que blessent vos discours ,
D'un si long entretien devroit finir le cours.
Mais je veux voir Saül. Sa volonté connue
Par lui-même. . . .

M I C H O L.

Ah ! daignez vous soustraire à sa vue ,
Seigneur ! vous connoissez ses transports furieux.

D A V I D.

Hé bien , vous le voulez , je vous laisse en ces lieux.
Heureux lui même enfin , que son sang l'attendrisse.
Ma gloire dépend peu d'un indigne caprice.
Je respecte un courroux à lui-même cruel ,
D'où peut-être dépend le destin d'Israël.



SCENE III.

MICHOL, ASSER.

MICHOL.

Seigneur...

ASSER.

Dans ce moment je n'ai rien à vous dire,
Madame, à vos souhaits puisse Saül souscrire.
Suivez votre dessein : mais souffrez que pour moi,
Me dégageant des soins confiez à ma foi...

MICHOL.

Ah ! laissez-vous toucher d'un soin plus légitime :
Si jamais votre cœur jaloux de mon estime
A quelque noble effort a voulu s'élever,
C'est maintenant, Seigneur, qu'il me le faut prou-
ver ;

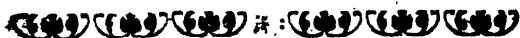
C'est en servant David que je pourrai vous eroire ;
Et ne suffit-il pas pour ménager sa gloire,
Quelque puisse être en vous ce courroux affermi,
Qu'il ait quelques vertus, & soit votre ennemi.

ASSER.

Madame, sans raison votre ame est alarmée.
Pour lui votre Epoux voit & le Peuple & l'Armée.
Leur zele dans le Camp vient de se signaler.
Mais enfin le Roy vient, vous pouvez lui parler.



TRAGÉDIE. 35



SCÈNE IV.

SAUL, MICHOL, ASSER.

MICHOL.

DE vos desseins, Seigneur, que faut-il que
j'augure ?

Quand d'un Pere attendri la bonté me rassure,
Quel changement sensible à mon cœur étonné
Suspend un entretien par vous-même ordonné ?

SAUL.

Chargé de mille soins dans mon inquiétude,
Ma Fille, j'ai besoin d'un peu de solitude.
Votre présence même irrite mon tourment.
Laissez-moi, retournez dans votre appartement,
Votre Epoux informé de ce que je desiré,
Va bien-tôt...

MICHOL.

Il suffit, Seigneur, je me retire,
Puisse le Ciel lui seul vous inspirer ici.



SCÈNE V.

SAUL, ASSER.

SAUL.

HE bien, tes soins, Asser, auroient-ils réussi ?
Dis-moi, quel est le fruit que je dois en at-
tendre ?

Un si soudain retour a droit de me surprendre.

Sans doute le succès a trahi ton ardeur.
Tout enfin se refuse à mes desirs.

A S S E R.

Seigneur ,

Dans ces antres profonds qu'ouvrent ces monts fertiles ,

De vos Juifs éperdus autrefois les aziles ,
Quand l'altier Philistin inondoit vos Etats;
Dans l'ombre de la nuit conduit par deux Soldats,
Presque au sortir du Camp , la fortune m'adresse,
Une femme d'Endor, fameuse Enchanteresse,
Nous gagnons sa demeure , après quelques efforts ,
Redoutable chemin de l'Empire des Morts ,
Sejour affreux où semble expirer la nature.
J'entre , non sans horreur. Là d'une lampe obscure,
La lueur à nos yeux n'offre de toutes parts ,
Que funebres objets , que des membres épars ,
Des reptiles impurs. Pleine d'un trouble extrême ,
Du pouvoir de son art frémissant elle-même ,
La Pythonisse semble, arbitre alors du sort,
Tenir entre ses mains & la vie & la mort,
Je ne vous dirai point combien à notre vue
Elle a paru faissie , interdite , éperdue. . .

S A U L,

Où donc est-elle , Asser ?

A S S E R.

Seigneur , j'ai crû devoir

Sans elle dans ces lieux quelques momens vous voir.
Auprès de cette Tehte elle attend ma réponse.
Je crains que trop d'éclat encor ne vous annonce ;
Que tant d'augustes traits , en trahissant ma foi ,
A ses regards troublez ne découvrent le Roi.
Qu'elle n'apprenne point que c'est lui qui l'implore ;
Pour quelque tems au moins il faut qu'elle l'ignore.

S A U L.

Et lui pourrai-je , Asser , cacher la vérité ?

A S S E R.

Elle n'en peut, Seigneur, percer l'obscurité ,

Que

TRAGÉDIE.

37

Que l'Enfer conjuré ne daigne l'en instruire.

S A U L.

Dans ces lieux en secret prends soin de la conduire.

Va, je brûle de voir mon destin éclairci.

A S S E R.

J'obéis, & bientôt vous l'allez voir ici.

SCENE VI.

S A U L *seul.*

DE mon cœur tout-à-coup quel mouvement
s'empare ?

Quelle horreur me saisit ! par quel destin bizarre ,
Par de nouveaux objets à toute heure emporté ,
Redoutai-je de voir ce que j'ai souhaité ?

Ah ! qu'Israël touché du courroux qui l'opprime ,
Pleure sur tes malheurs sans détester ton crime ,
Sauve ta gloire au moins de ce dernier écueil ,
Et retire tes pas sur les bords du cercueil.

Mais quel ordre invincible , & quel arrêt funeste
M'attache à des desseins que mon ame déteste ?
Un pouvoir dont le mien ne peut me dégager ,
M'entraîne dans l'abîme où je cours me plonger.
Ah ! que dis-je ? & que craindre après ce que j'en-
dure !

Sans doute mes malheurs ont comblé la mesure,
Dans l'état où du ciel m'a réduit le pouvoir ,
Il ne me reste plus que mon seul desespoir.
Assez & trop long-tems son silence m'accable.
Un nouveau crime enfin soulage un cœur coupable,
Ce cœur de tout côté si long-tems combattu ,
Même de sa fureur se fait une vertu.

C'en est trop , arrachons un secret qu'on me cele,
D'un désastre prévu l'atteinte est moins cruelle.

D

Hâtons-en le succès, & sans perdre de temps,
 Allons. Où veux-je aller, & qu'est-ce que j'attens?
 Rébelle aux loix du Ciel dont le courroux m'afflige,
 Je deviens téméraire, impie & sacrilège.
 Non, non, retirons-nous de ces funestes lieux,
 Où bien-tôt tout l'Enfer va paroître à mes yeux.
 Sortons, le moment presse; & pour punir mon
 crime,
 Déjà gronde la foudre & j'entrevois l'abîme.
 Fuyons la Pythonisse, éloignons-la de moi.
 Qu'entens-je? on entre: O Ciel! elle vient. Je la
 voi.

SCENE VII.

SAUL, LA PYTHONISSE.

LA PYTHONISSE.

MAlgré tous les sermens & la foi de mon guide,
 Tremblante dans ces lieux je porte un pas ti-
 mide.

Mon courage sur moi ne fait qu'un vain effort.
 Je crois que chaque pas me conduit à la mort.
 Aux charmes de mon art la Nature asservie,
 De la rigueur des loix ne sauve point ma vie.
 Arbitre des mortels dans ce terrible effroi,
 Quand je puis tout pour eux, je ne puis rien pour
 moi.

Téméraire, est-ce toi de qui la violence
 Vient malgré moi d'oser m'arracher au silence?
 Quoi? la Terre m'ouvrant un azile en son sein,
 N'a pu me garantir d'un si hardi dessein!
 Mais sçais-tu de Saül quelle est la loi sanglante?
 Que dis-je? la Judée encor toute fumante
 Des feux que sa fureur par-tout fit allumer,
 Du sort de mes pareils n'a donc pu t'informer?

Toi-même enveloppé dans la même disgrâce,
 Quel fruit espere tu de ta coupable audace ?
 Dans le sang innocent trop prompt à se baigner,
 Crois-tu que le cruel puisse ici t'épargner !
 Au milieu de son Camp quelle est ton assurance ?
 Considere des lieux témoins de sa puissance,
 Où sa vengeance éclate, où dans mon juste effroi
 Il me semble l'oïr, & qu'il est devant moi ;
 Et que pour s'éclaircir d'un secret qui le touche,
 C'est lui-même qui va me parler par ta bouche.

S A U L.

Je sçais que contre vous un arrêt rigoureux,
 Du secours de votre art prive les malheureux.
 Si le soin d'un ami qu'a touché ma misere,
 Vous a conduite ici malgré cet ordre austere ;
 Et si l'horrible aspect de ces funestes lieux,
 Rend Saül plus à craindre, & présent à vos yeux,
 N'en craignez rien. Songez qu'au malheur qui me
 presse,

Autant que la pitié, la gloire s'intéresse.
 Si de tous les devoirs qui regnent parmi nous,
 Le soin des malheureux est le plus beau de tous,
 Si leur soulagement veut un effort insigne,
 Jamais de vos secours mortel ne fut plus digne.

L A P Y T H O N I S S E.

Il est des maux plus grands que tu dois t'épargner.
 Quitte un fatal dessein, laisse-moi m'éloigner ;
 Et content des malheurs dont ton ame soupire,
 Laisse-moi fuir des lieux où le Tyran respire.
 Où son cœur, dans l'effroi d'un cruel châtiment,
 Est prêt d'immoler tout à son ressentiment ;
 D'autant plus que mes soins dans ce noir sacrifice
 Laissent à sa fureur quelque ombre de justice.
 Quelle rigueur sur nous tomberoit aujourd'hui,
 Pour détourner le bras appesanti sur lui ?
 Saül sur-tout jaloux de son pouvoir suprême,
 Ardent, prompt à punir . . .

D ij

S A U L ;

S A U L.

J'en jure par lui-même.

J'en atteste vos Dieux. Un éternel oubli
 Va tenir ce secret dans l'ombre enseveli.
 Quoique par une injuste & triste destinée
 I a foi d'un malheureux soit toujours soupçonnée
 Soyez sûre pourtant de trouver dans ma foi
 Un gage aussi sacré que le serment d'un Roy.

L A P Y T H O N I S S E.

Parle. Que me veux-tu ? de cet ennui si sombre
 Quel est

S A U L.

D'un mort illustre il faut évoquer l'ombre.
 Sa perte m'a jetté dans un trouble cruel.

L A P Y T H O N I S S E.

Et cet illustre mort quel est-il ?

S A U L.

Samuël.

L A P Y T H O N I S S E.

Qu'entens-je , Samuël ! Quoi ce fameux Prophète,
 Du grand Dieu d'Israël le fidèle interprète
 Qui des jours de Saül par sa main consacré ,
 Pour ne pas voir la fin semble avoir expiré
 Qui sans crainte à ses yeux prodiguant les menaces,
 Osa lui retracer de sanglantes disgraces ,
 Le Ciel redemandant le sang d'Achimelec ,
 Et tout prêt à venger le pardon d'Amalec ,
 Se repentant du choix qui dans le rang suprême ,
 De l'état le plus vil sçut

S A U L.

Hélas ! c'est lui-même.

Daignez le rappeler.

L A P Y T H O N I S S E.

Hé bien , tu vas le voir.

De qui sert ta fureur , respecte le pouvoir.
 Ecarte-toi , prophane , & pour cette entrevue
 Laisse à mes pas du moins une libre étendue.

T R A G É D I E. 41

O vous , de qui je tiens mes secrets souverains ,
 Esprits , dont la puissance est remise en mes mains ;
 Vous , Phantômes muets qui regnez sur les ombres ,
 Pâles Divinité de ces Empires sombres
 Que ne perça jamais la clarté qui nous luit ,
 Lieux où regnent la mort , le silence & la nuit ;
 Pour achever ici de terribles mysteres ,
 Prêtez-moi le secours de vos noirs ministeres ,
 Et que de la Nature interrompant les loix ,
 L'ombre de Samuel apparaisse à ma voix.
 Soutenez votre gloire à la mienne enchainée ,
 Autorisez la foi que je vous ai donnée ,
 Et rendez-moi le prix de cet affreux serment ,
 Quel l'Enfer même oït avec frémissement.
 Mon impuissance ici vous feroit trop d'injure ,
 Justifiez mes droits ; & je vous en conjure ,
 Par le sang des enfans que pour vous j'ai versé ,
 Par ce bras tant de fois aux meurtres exercé ,
 Par ces cruels apprêts que ma fureur ordonne ,
 Accomplissez... Mais quoi ? déjà mon cœur frissonne !

Je sens tous mes cheveux sur mon front se dresser.
 Quels spectres devant moi viennent se retracer ?
 Le Ciel de tous côtez fait gronder son tonnerre.
 Le jour perce la nuit. Je vois trembler la Terre.
 Dans son centre entr'ouvert se présente à mes yeux
 Un Vieillard vénérable & semblable à nos Dieux ;
 Ou du moins dans ses traits leur majesté s'est peinte.
 Moi-même il me saisit & de trouble & de crainte.
 L'ombre déjà s'ébranle ; à mes sens dessillez
 S'offrent d'un sang impur ses vêtemens souillez ;
 Et du meurtre d'un Roy ses mains fument encore ;
 Son aspect fait frémir jusqu'à ceux que j'implore.
 Mais que m'apprend sa voix en montant jusqu'à moi ?

Ah , Dieux ! je suis perduë , & vous êtes le Roy.
 Ma mort seule est le prix que tant d'audace exige.
 Qu'ai-je fait ? malheureuse !

Ah ! ne crains rien , te dis-je.

Mon malheur & ma foi garantiront tes jours.

Acheve. C'est à moi d'implorer tes secours.



SCENE .VIII.

S A U L , J O N A T H A S ;
LA P Y T H O N I S S E .

J O N A T H A S *qui retourne de la résistance*
en entrant.

Tous vos efforts sont vains , & je veux voir
mon Pere.

LA P Y T H O N I S S E .

Ah ! quel audacieux vient troubler ce mystere ?

S A U L .

Ciel ! c'est mon Fils.

LA P Y T H O N I S S E *à Saul.*

Fuyons. Pour sçavoir vos destins ,

Venez , & suivez-moi dans ces antres voisins.

Elle sort avec précipitation.

J O N A T H A S .

Où courrez-vous , Seigneur ?

S A U L .

Et vous , quelle insolence

Vous a conduit ? . . .

J O N A T H A S .

Souffrez , malgré votre défense ,

Qu'un intérêt pressant m'amene dans ces lieux.

S A U L .

Ah ! sortez ; & sur-tout que ce qu'on vû vos yeux
Demeure enseveli dans un profond mystere.



SCÈNE IX.

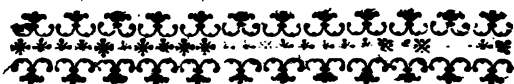
JONATHAS *seul.*

Que vois-je ? quelle femme éperdue , étrangere
Abandonne ces lieux , & plein d'un même ef-
froi ,

Sur ses pas en fuyant vient d'entraîner le Roy !
Et comme si j'avois pénétré ce mystere ,
Mon Pere en me quittant m'ordonne de me taire !
Le trouble & la douleur paroissent dans ses yeux.
Moi-même tout à coup quel deviens-je en ces lieux ?
Quel secret mouvement étonne mon audace !
D'un funeste pouvoir ont-ils laissé la trace ;
Tout respire l'horreur dont leur cœur est épris.
Mais allons , & du trouble où je les ai surpris ,
Prévenons & l'éclat & la suite funeste ;
De mon pouvoir enfin ménageons ce qui reste.
Sur-tout contre un transport dont mon cœur a frémi,
Sauvons l'honneur d'un Pere , & les jours d'un Ami

Fin du troisième Acte.





A C T E IV.

SCENE PREMIERE.

S A U L *seul.*

Q U'ai-je vu ? tout mon sang dans mes veines se
 glace,
 Juste Ciel ! qu'ai-je oïi ? quelle affreuse menace !
 Quelle nouvelle horreur succede à tant d'effroi ?
 Et toi, spectre odieux, pourquoi t'ensuir sans moi ?
 Trop dangereux recours d'une ame criminelle,
 Que ne m'entraînois-tu dans la nuit éternelle ?
 Pourquoi . . . Mais quelqu'un viens. O mon Fils,
 est-ce vous ?



SCENE II.

S A U L , J O N A T H A S.

J O N A T H A S.

Q uel est l'effroi , Seigneur, où vous nous jetez
 tous !
 Quel dessein si long-tems vous cache à notre vûe ?
 Tout un camp allarmé, votre Fille éperdue,
 De vos projets encor David même incertain :

Quand le Ciel à vos coups livre le Philistin ,
Saül , loin de courir où la gloire l'appelle ,
Veu-il ...

S A U L.

Je veux sçavoir si vous m'êtes fidelle ;
Si pendant qu'à l'envi tout semble me trahir ,
Mon Fils dans mes malheurs est prêt à m'obéir.

J O N A T H A S.

Moi ? si je suis fidele aux ordres de mon Pere ,
Commandez seulement; Seigneur, que faut-il faire ?
Faut-il moi seul ici , forçant vos ennemis ,
Montrer à l'univers ce que peut votre Fils ?
Faut-il ...

S A U L.

Des Philistins la frontiere est couverte ;
Et l'Empire en un mot, mon Fils, court à sa perte;
D'autant plus que cachant leur funeste dessein ,
Nos plus grands ennemis sont encor dans son sein.
Mes malheurs aujourd'hui reveillent leur audace.
Enfin Jerusalem prête à changer de face.
S'il faut qu'ici du sort j'éprouve la rigueur ,
Suivra , n'en doutez point, le parti du vainqueur.
Par de nouveaux avis je sçais qu'elle conspire.
Partez , allez sauver les restes de l'Empire ;
Et par vous-même instruit de complots trop certains
Dans Sion ébranlée arrêtez les mutins.
D'ailleurs , considerez quel juste soin nous presse ,
Enlevez de ces lieux une trille Princesse
Que le Ciel vous unit par des liens si doux ;
De malheur qui l'attend sauvez-la , sauvez-vous.
Tout confirme aujourd'hui ma juste défiance ;
Voilà ce que je veux de votre obéissance.

J O N A T H A S.

Je vois tous les malheurs qui s'assemblent sur nous ,
Mais pour me renvoyer quel tems choisissez-vous ?
Aux yeux de l'univers une telle conduite
Ne sembleroit plutôt que déguiser ma fuite.
Vous obéir , Seigneur , ce seroit vous trahir ,

S A U L ;

S A U L.

Est-ce ainsi que mon Fils est prêt à m'obéir ?
 Puisque malgré les soins que j'ai pris pour le taire ,
 Vous cherchez à percer un funeste mystère ,
 Jene vous presse plus d'accepter mes adieux.
 Mais sachez à quel prix je vous laisse en ces lieux.
 Sçachez à quels efforts vous devez vous attendre.

J O N A T H A S.

Parlez , me voilà prêt ; je puis tout entreprendre.
 A vos ordres , Seigneur , ici tout m'asservit.

S A U L.

Hé bien , il faut....

J O N A T H A S.

Quoi donc ?

S A U L.

Immoler....

J O N A T H A S.

Qui ?

S A U L.

David.

J O N A T H A S.

Ciel ! qu'est-ce que j'entends ?

S A U L.

Apprenez tout le reste.

Des volontez du Ciel l'entreprise funeste ,
 Samuël , en un mot , m'en a prescrit la loi.

J O N A T H A S.

Samuël !

S A U L.

Ouy , mon Fils , jugez de quel effroi

Mon ame à son aspect a demeuré saisie.

A des Charmes puissans sa grande Ombre asservie ,

M'est apparuë au fond d'un antre ténébreux ,

A peineon l'évoquoit. O prodiges affreux !

Le Ciel a vainement fait gronder son tonnerre.

Tout l'Enfer obéit ; & du sein de la terre ,

Non point comme ces morts au sortir des tom-
 beaux ,

TRAGÉDIE.

47

Pâles, meurtris, plaintifs, & couverts de lambeaux,
 Mais formidable, il sort. Présage de ma perte,
 D'un ornement sacré sa tête étoit couverte.
 Tel que vengeant l'oubli des arrêts immortels,
 Son bras du sang d'Agag arrosa nos Autels,
 Du meurtre de ce Prince il dégoutoit encore,
 Triste & fatal auteur des maux que je déplore,
 Quels éclairs, quelle âme ont parti de ses yeux,
 Qui seuls perçoient l'horreur de ces funestes lieux !
 Ce n'est point un phantôme, ou des chimères vaines ;
 C'épait lui. Tout mon sang s'est glacé dans mes veines.

*Pourquoi m'appelles-tu ? quel dessein criminel
 Te fait rompre des morts le silence éternel ?
 Dan la nuit du tombeau quelle fureur me trouble ?
 A-t-il dit. A ces mots ma frayeur se redouble.
 Une nouvelle horreur se répand parmi nous.
 Immobile, long-tems, je tombe à ses genoux.
 Je demande à sçavoir ce que je crains d'apprendre
 J'implore la pitié. Que m'a-t-il fait entendre ?
 Grand Dieu ! de quels malheurs sommes-nous me-*
nacez ?

Quel devins-je à ces mots que l'Ombre a pronon-
cez ?

*N'attends de moi ni pitié ni reproche.
 Le Sceptre va bien-tôt sortir de Benjamin,
 Et de ton ennemi le Regne enfin s'approche.
 Tâ est le decret souverain.*

*Du Dieu vivant la colere t'assiege.
 Rien à ses châtimens ne peut te dérober ;
 Et ce sang qu'épargna sa pitié sacrilege,
 Sur le sang innocent doit même retomber :
 Par toi de tous les Juifs la race est criminelle.*

*Il dit, & soudain, rentre en la nuit éternelle,
 Et par un signe affreux qui me glace d'effroi,
 Semble en ouvrir la route, & m'appeller à toi.*

J O N A T H A S.

Ciel ! de combien d'horreurs vous venez me confon-
dre ?

Que faut-il que je pense , & que puis-je répondre ?
 Ah ; Seigneur ! si le Ciel déclaré contre nous ,
 Veut aujourd'hui . . .

S A U L.

Mon Fils, prévenons son courroux.

J O N A T H A S.

Mais quel est l'ennemi que votre ame redoute ?

S A U L.

Quoi ? votre cœur sur lui forme encor quelque
 doute ?

Dans ses soupçons encor peut-être balancé ?

Et ne reconnoit pas la race de Jessé ?

Voyez enfin à qui votre amitié vous lie.

Du moins en m'accablant , le Ciel me justifie.

Je vous l'avois prédit , il falloit le prévoir.

Quoiqu'il en soit , David est en notre pouvoir ;

Et de quelques malheurs dont le sort nous menace,

Si le perfide meurt , tout peut changer de face.

Du trône son trepas vous r'ouvre les chemins.

Puis-je le confier en de plus sûres mains ?

Ah Dieu ! combien de fois l'occasion offerte

Auroit dû prévenir vos malheurs & ma perte !

Il en est tems encor. Détournez dans son sang

Le coup qui me menace , & cherche votre flanc.

Il va se rendre ici. Que rien ne vous arrête.

Ne vous montrez à moi qu'en apportant sa tête ;

Et tandis que d'un Camp je cours calmer l'effroi ,

Sauvez l'État , vous même , un pere & votre Roy.



SCENE



SCÈNE III.

JONATHAS *seul.*

IL me laisse. Ah grand Dieu ! qu'est-ce donc
qu'il espère ?

Qui moi ? contre lui-même embrassant sa colere,
Que d'un ami si cher j'aïlle percer le flanc,
Et ne m'offre à ses yeux que couvert de son sang,
Que tout à coup fidelle à l'ordre qu'il m'adresse,
J'étouffe ma raison, ainsi que ma tendresse ?

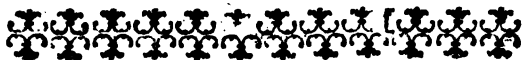
Que sur la foi d'un spectre enfant de sa terreur,
Complice de ses maux, j'en redouble l'horreur ?

Ah ! sauvons en effet sa gloire & la Patrie,
Sauvons David ; d'un Pere arrêtons la furie.

Mais c'est peu de manquer à son ordre inhumain,
Il peut contre ses jours armer une autre main.

Allons, ne tardons plus, hâtons-nous, le tems
presse.

Mais le voici, ... Déjà mon bonheur me l'adresse.



SCÈNE IV.

DAVID, JONATHAS.

DAVID.

HE quoi, Seigneur ? en vain de momens en
momens

J'attens l'ordre du Roi. Par quels retardemens,

E

Sur quels nouveaux projets , & par quelle maxime ;
 Déjà de Gelboé l'Aube a blanchi la cime ,
 Déjà le jour plus grand est venu nous fraper.

J O N A T H A S .

D'un soin bien différent il faut vous occuper.
 J'ay vu le Roy , Seigneur : tout a changé de face.
 Du Ciel plus que jamais il ressent de disgrâce :
 Son desespoir s'aigrit ; & de nouveaux soupçons
 Renversent ses desseins , confondent nos raisons ;
 De ce Camp malheureux , Seigneur , tout vous écarte
 Que vous dirai-je enfin , partez.

D A V I D

Moi ? que je parte ?

Quand tout implore ici le secours de mon bras ,
 Qu'une indigne terreur précipite mes pas ?
 Puisqu'après tant d'efforts mon entremise est
 vaine ,

Je voi combien d'horreurs , Seigneur , ce jour en-
 traîne ,

Jamais peril plus grand , ni combat plus cruel
 Ne parut menacer le destin d'Israël.

Aujourd'hui , de ce Camp , Ciel ! quel conseil m'e-
 xile ?

Ah ! songez dans quels lieux m'est offert un azile.
 Quoi d'un Barbare encore embrassant les genoux ..

J O N A T H A S .

Vos jours en sûreté , bien plus que parmi nous ,
 Au Camp de ce Barbare . . .

D A V I D ,

Ah ! que voulez-vous dire ?

J O N A T H A S

Du peril qui vous presse il faut donc vous instruire ;
 Le Roi veut

D A V I D .

Que veut-il ?

J O N A T H A S .

Que servant sa fureur ;
 Cette main vous immole à sa noire terreur.

T R A G E D I E. 51

Un esprit éternel de trouble & de ténèbres ;
 Sans cesse offre à ses yeux mille images funebres.
 Mais qu'un oubli profond , qu'une éternelle nuit
 Envelope à jamais l'erreur qui le séduit ,
 La source des transports dont son ame est saisie ,
 Et d'où part l'attentat que sa main me consie.

D A V I D

D'un pareil attentat je ne suis point surpris ;
 De mes travaux , Seigneur , je reconnois le prix.
 Et moi-même ...

J O N A T H A S.

Mon bras , prest à tout entreprendre ;
 Loin d'attaquer vos jours , s'arme pour les défendre ,
 C'est peu de condamner tous ses transports jaloux ,
 Je vous sers contre un Pere , & même contre vous ,
 Cependant prévenons une funeste suite.
 Partez enfin , mes soins couvriront votre fuite.

D A V I D.

Quoi donc , vous prétendez que je fuyé un courroux
 Dont le funeste éclat retomberoit sur vous ;
 Et qu'auteur d'un malheur qui comble tons les au-
 tres ,

Quand vous sauvez mes jours , j'aillé exposer les
 vôtres ;

Des fureurs de Saül je vois l'effet certain.
 Ne vous souvient-il plus du superbe festin ,
 Où changeant en des pleurs la pompe & l'allégresse ,
 Pour moi de votre cœur accusant la tendresse ,
 Saül que tant de trouble alors n'aigrissoit pas ,
 Du meurtre de son Fils alloit souiller son bras ?
 Ma mort à sa valeur ouvre enfin la victoire ,
 Et du Trône des Juifs vous assure la gloire.
 Hé quoi , toujours errant dans des climats divers ,
 Dans l'ombre des forets , dans le fond des déserts ,
 Dans les antres affreux où ma vertu s'éprouve ,
 Je suis par-tout Saül , & par-tout je le trouve ?
 Je le connois , Seigneur , & sçais jusqu'à quel point
 Son courroux rallumé ...

E ij

S A U L.
JONATHAS.

Non , vous ne mourrez point.
J'en réponds Je sçais trop ce que l'honneur demande
Ce que mon amitié ...



S C E N E V.

JONATHAS, DAVID,
UN ISRAELITE.

L'ISRAELITE.

SEigneur, le Roy vous mande;
Et son ordre sur-tout pressant votre entretien ,
Porte que sans le voir vous n'entreprenez rien.

JONATHAS.

Le Roy , dis-tu , me mande, & son ordre me presse.
Ah ! je le reconnois ; & déjà sa tendresse
A remis dans son cœur des sentimens plus doux,
Il vient de revoquer l'arrêt de son courroux
Son cœur ne garde point une haine implacable.
Je cours pour appnyer un retour favorable ;
Et dissipant enfin un complot odieux ,
Bien-tot mon amitié vous rejoint dans ces lieux ;
Adieu , ne craignez rien.



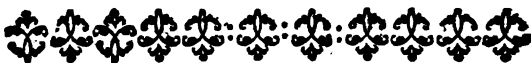


SCÈNE VI.

DAVID *seul.*

A Quoi dois-je m'attendre ?
Et quel est cet espoir qu'un ami veut me rendre ?
En est-il dont le cours puisse m'être permis ,
Dans le cruel état ou mon malheur m'a mis ?
Sans cesse renversant un espoir légitime ,
Une fatal main creuse un nouvel abîme .
Saul de mon destin ne peut changer l'horreur ,
Et ce retour entraîne ou couvre sa fureur .
Trop heureux , si du moins , au malheur qui s'ap-
prête ,
Tous ses cruels desseins n'attaquoient que ma
tête !
Quel aveugle transport , comblant ses attentats ,
Armoit pour me percer la main de Jonathas !
Amitié , nœuds du sang , est il rien qu'il respecte ?
Sans doute , cette main lui paroît trop suspecte .
Es loin de révoquer l'Arrest qu'il a rendu . . .





SCENE VII.

DAVID MICHOL, ELISE.

MICHOL.

A H ! fuyez de ces lieux , ou vous êtes perdu.
 Fuyez ; & profitez du moment que vous laissez
 Le soin d'assurer mieux leur fureur vengeresse.
 De qui peut vous sauver on écarte le bras.
 On vient , Seigneur , on vient d'arrêter Jonathas.

DAVID.

Courrons de ces cruels détourner la colere ;
 C'est sur moi seul . . .

MICHOL.

O Ciel ! que prétendez-vous faire ?
 Venez , cè n'est pas là , Seigneur , votre chemin.
 Pourquoi vouloir tenter un courroux inhumain ?
 Et servir contre vous des trames criminelles ;
 Il est , pour vous sauver des Juifs encor fidelles.

DAVID.

Non , non , tous vos efforts sont ici superflus.
 Je dois le suivre.

MICHOL.

Et moi , je ne vous quitte plus ;
 Cruel , prétendez-vous que leur fureur jalouse
 Vienne vous arracher des bras de votre Epouse
 Mais avant qu'accomplir leur funeste dessein ,
 La Fille de leur Roy va leur ouvrir son sein ,
 Qu'ils frappent ; il n'est rien que mon ame redoute
 Le Ciel , le juste Ciel me soutiendra sans doute.
 Pere injuste & cruel ! mais , plus barbare Epoux ,
 Pour suivez vous sur moi ses fureurs contre vous ?

TRAGÉDIE. 55

DAVID.

Hé bien , il faut partir , Madame , & vous en eroire
Malgré tant de devoirs , en dépit de ma gloire.
Souillons tous ces exploits que rien n'avoit ternis.
Fuyons , venez , marchez sur les pas des bannis.
Partagez les hazards où mon destin me livre.
Madame , suivez-moi.

MICHOL.

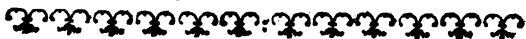
Qui moi , Seigneur , vous suivre ?

DAVID.

Pourriez-vous balancer à suivre votre Epoux ?

MICHOL.

Ah ! de Saül , Seigneur , prévoyez le courroux.
D'un Frere qui vous sert le seul peril m'arreste ,
Et c'est à moi , Seigneur , d'en garantir la teste.
A nos malheurs enfin loin de l'associer ,
J'en prends sur moi le crime & je dois l'expier.
Partez , puisqu'à vos pas s'ouvre encore la suite.
Mais on entre. Que vois-je , Asser ? & quelle suite.
O Ciel !



SCENE VIII.

ASSER , MICHOL , DAVID , ELISE.

Troupes de Gardes.

ASSER.

JE dois juger , Madame , à cet effroi ;
Que mon abord vous dit les volontez du Roy.

DAVID.

Je vous entends. Du Roy l'ordre cruel m'arreste.
Mais moi-même à ses pieds j'allois porter ma teste,
J'y cours enfin. Malgrez les plus sacrez liens,
Qu'il immole des jours qui sauverent les siens.

MICHOL.

Plûtôt de mille morts je cesserois de vivre.

D A V I D.

Ah ! si je vous suis cher , gardez-vous de me suivre
 Son courroux me fait grace , & je respire enfin ;
 Le Ciel même pour moi peut étendre sa main.
 Mais quel que soit mon sort , ou funeste , ou prof-
 pere ,
 Madame , du même œil voyez toujours un Pere ;
 Vous devez séparer , jusques dans son courroux ,
 De sa haine pour moi , sa tendresse pour vous.
 Sur moi seul aujourd'hui cette haine s'épuise.
 Adieu , Madame. Allons , Gardes , qu'on me con-
 duise.



S C E N E IX.

M I C H O L , E L I S E ;

M I C H O I ;

Ciel , que devient l'espoir & la foi d'Israël ?
 Si tu permets d'Asser le triomphe cruel ,
 Si l'effet suit de près ses complots redoutables.
 Voilà de son amour les marques détestables.
 Que ne vient-il plutôt , pour me marquer sa foi ,
 Teint du sang de David se présenter à moi ?
 Et sa tête à la main , couronnant son audace ,
 Bourreau de mon Epoux , me demander sa place ?
 Chere Elise , tu vois le trouble de mes sens.
 Ah ! sans nous consumer en efforts impuissans
 Vien ; que de ses périls la nouvelle semée ,
 Arme pour lui ses Juifs , & souleve l'armée.

E L I S E.

Hélas ! de quel espoir vos esprits rassurez....

M I C H O L.

Vien , dis-je.

quel bruit

batailles ;
entrailles.

Citez.

s fêtes,

êtes.

verain,

ain.

ra gloire.

re.

roux,

si.

ereste,

?

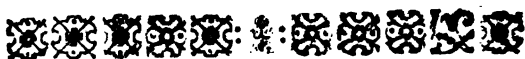
en vain,

isse.

je voi !

le Roy !

on ame



S C E N E X I.

S A U L , M I C H O L , A S S E R ,
E L I S E .

S A U L .

H E bien ? en est-ce fait ?

A S S E R .

A vos ordres fidele ;

De quelques Juifs choisis je conduisois le zele ,
Et de David alors touchant à son trépas ,
Aux yeux de tout le Camp nous dérobons les pas .
Mais malgré ma prudence , & l'ardeur qui les
guide ,

Un effort plus puissant

S A U L .

Qu'entends-je ? Quel perfide ;

Lors que je le condamne , a protégé ses jours ?

A S S E R .

De Jonathas , Seigneur , le rapide secours

S A U L .

Par mon ordre arrêté , quoi donc ? ma prévoyance
N'a pu d'un Fils rebelle écarter la défense ?

A S S E R ,

De vos ordres , Seigneur , tout le Camp informé ;
Et pour les jours du Prince alors trop allarmé ,
Se soulève à grands cris . Ses troupes les plus fieres ,
Des lieux qui l'enfermoient ont percé les barrières ;
Et Jonathas à peine arraché de nos mains ,
Contre David , Seigneur , prévenant vos desseins . . .

S A U L .

Avec lui , contre moi , mon Fils d'intelligence !



SCÈNE XII.

SAUL, MICHOL, ASSER,
ACHAS. ELISE.

ACHAS.

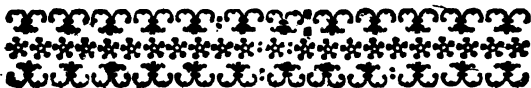
AH! Seigneur, suspendez une juste vengeance;
De ses retranchemens le Philistin sorti,
Force de toutes parts votre Camp investi;
Tout s'ébranle, déjà commence le carnage.
Hâtez-vous.

SAUL.

Ah! voilà les maux qu'on me présage:
Enfin, c'en est donc fait, l'Oracle s'accomplit;
L'heure fatale approche, & mon sort se remplit.
Vain espoir! vains projets que ma fureur avoue,
Des efforts des mortels ainsi le Ciel se joue,
A ses propres desseins fait servir nos forfaits,
Et qui veut les combattre en presse les effets.
Mais il va sur moi seul épuiser sa colere.
Je lui confie en vous une tête plus chere,
Ma Fille, & le benis de ne point m'épargner.
Mourir en Roi, vaut bien la gloire de regner.

Fin du quatrième Acte.





A C T E V.

SCENE I.

M I C H O L , E L I S E ,

M I C H O L .

Où vais-je ? où suis-je , Elise ? Incertaine ?
éperdue ,

Dans quels momens affreux , dans quels lieux re-
tenue ?

Ciel ! de quels mouvemens mon cœur est combattu ?

Et toi , fatal Hymen , à quoi me réduis-tu ?

Quel fruit de tant d'amour ! O mon Frere ! ô mon
Pere !

O mon Epoux , c'est moi qui cause ta misere.

Objet infortuné de tes fameux exploits ,

J'ai fait naître l'envie , & je vous perds tous trois ;

Des malheurs d'Israël je suis seule coupable.

Ciel ! arrête sur moi le bras qui les accable.

E L I S E .

Madame , est-ce donc là ce généreux effort

Que vous vous promettiez contre les coups du sort ?

Et pourquoi voulez-vous qu'enfin inexorable ,

Le Ciel ne prête plus une main secourable ?

David a fui Saül ; mais malgré son courroux ,

Sçavez-vous si son bras ne combat point pour nous ?

Et si de Jonathas sa valeur secondée ,

Ne va point avec lui relever la Judée ?

M I C H O L

TRAGÉDIE.

61

M I C H O L.

Quels cris frappent les airs, quel tumulte, quel bruit
Menacent Israël d'une éternelle nuit!

Non, non, Sait-il succombe au destin des batailles;
N'en doutons point. Je sens déchirer mes entrailles.

Vous allez triompher dans nos adversitez,

Vous Geth, vous Ascalon, orgueilleuses Citez.

J'entens vos cris; je vois dans vos cruelles fêtes,

A chanter nos malheurs vos Filles toutes prêtes.

Le Ciel le veut. Que dis-je, ô mon Roy souverain,

Sauve un sang précieux qu'a consacré ta main.

Daigne dans ces horreurs prendre soin de ta gloire.

Un seul de tes regards peut fixer la victoire.

Où tant de Rois liguez confond le fier couroux,

Un soufle, si tu veux, les va dissiper tous.

E L I S E.

N'en doute point, pour lui l'Eternel s'intéresse,

Sa bonté se mesure au péril qui le presse.

Et pourquoi prévenir un succès incertain?

N'allez point par des pleurs que vous versez en vain,

Ni du Ciel par vos cris irriter la Justice,

Et du moins attendez que l'on vous avertisse.

On vient, Madame, on vient.

M I C H O L.

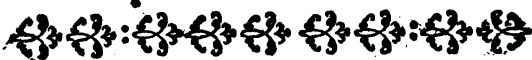
Ciel, qu'est-ce que je voi!

Dans ces lieux, chere Elise, Aller seul sans le Roy!

Quel affreux mouvement s'empare de mon ame

Quelle horreur me saisit!





S C E N E I I.

MICHOL, ELISÉE, ASSER.

Troupe de Gardes.

A S S E R.

NE craignez rien , Madame ;
Ces Gardes que mes soins vous ont fait réserver ,
Vont périr à vos yeux , ou sçauront vous sauver.

M I C H O L.

Ah ! conduisez au Roy le secours qu'on m'amène ;
Parmi tant de périls , dans l'effroi qui m'entraîne ,
C'est pour lui que mon cœur se trouve combattu ,
Il me suffit à moi de ma seule vertu ;
Je sçaurai la sauver d'une indigne mémoire.
Allez , ne craignez rien , j'aurai soin de ma gloire.

A S S E R.

Ah ! pour vous garantir d'un opprobre éternel ,
Trop de retardemens me rendent criminel ,
Vous voyez les malheurs où le peril vous livre.
Qu'attendez vous encor , Madame ? il faut me suivre.

Allons , venez ; vos jours à ma foi confiez . . .

M I C H O L.

Jusqu'à la violence ainsi donc vous iriez
Vous pourriez n'écouter que votre seule rage ;
Et du sort jusques - là j'éprouvérois l'outrage
Mais que dis-je , moi-même appuyant vos desseins ,
Je pourrais me remettre en vos perfides mains.
Ah ! de quelques raisons dont votre amour se pare ,
Sous le glaive sanglant du Philistin barbare
Plûtôt périr cent fois , que d'avoir consent . . .



SCÈNE III.

SAUL, MICHOL, ASSER,
ELISE, GARDES;

SAUL.

MA Fille, il en est tems, prenez votre parti.
Le Philistin triomphe. Ainsi le Ciel l'ordonne.
Vaincus & renversez, tout fuit, tout m'abandonne.
Le Ciel de mes desseins jusqu'au bout s'est joué,
A mille coups mortels je me suis dévoué.
Je cherche en vain la mort, tout trahit mon envie,
On en veut à ma gloire, & non point à ma vie.
Sanglant & désarmé, dans mes pas incertain,
Errant par-tout, d'un Fils j'ignore le destin.

(à Asser.)

Sans doute il ne vit plus. C'est toi seul qui me reste,
Heureux de te trouver dans ces momens funestes.
J'espère au moins qu'Asser ne me trahira pas ;
Viens, frappe ; c'est de toi que j'attends le trépas.

ASSER.

De moi, Seigneur !

MICHOL.

O Ciel ! qu'en osez-vous attendre ?

SAUL.

Et vous de vos efforts que pouvez-vous prétendre ?
Ah ! laissez-moi du Ciel assouvir le courroux ;
C'est le dernier respect que j'exige de vous.

(à Asser.)

De ton bras, cher Asser, j'implore l'assistance.
Qu'attens-tu ! Montre-moi par cette obéissance,
En m'accordant la mort que j'espère de toi,
Que Saül regne encore, & que je meurs ton Roy.

De mon respect , ô Ciel ? quelle épreuve sanglante !
Que me demandez-vous ! & quelle est votre attente ?
Sans vous trahir , Seigneur , puis-je vous contenter ?

M I C H O L.

Et qui sur votre vie oseroit attenter ?
Venez , venez plutôt ; & dans quelque contrée
Sauvons , Seigneur , sauvons votre tête sacrée.
Nous le pouvons. Tandis qu'à sa proie occupé ,
Votre Ennemi vous croit sans doute envelopé ,
Par Asser en ces lieux cette Garde conduite ,
Invincible rempart , assure votre fuite.

S - A U L.

Hé voudroit-on qu'à fuir je fusse condamné ?
Que dis-je ? il n'est plus tems. Par tout environé ,
Le Ciel ne m'offre plus qu'une mort salutaire.
D'un Sceptre malheureux fatal dépositaire ,
Prétend-t-on que traîné par de honteuses mains ,
J'aie fouiller en moi l'honneur des Souverains ?
D'un reproche Eternel , d'une indigne mémoire ,
Sauve mon sang , toi-même , Israël , & ma gloire ;
Et ta pitié cedant à de nobles efforts ,
Laisse moi confondu dans la foule des morts.

A S S E R.

Je dois songer plutôt à me fraper moi même ,
Votre malheur est grand , mais le mien est extrême.
Peut-être seul auteur du coup qui m'a perdu ,
Je vois de toutes parts mon espoir confondu.
Quelques maux cependant que le Ciel nous envoie ,
Pour sortir de la vie il est une autre voye.
C'est à moi de la suivre , & je cours sans effroi ,
A ma gloire du moins rendre ce que je doi.

Il sort.

S A U L.

Je t'entends , & je cours sur tes pas. . . .

M I C H O L.

Ah , mon Père !

Ah , Seigneur !

TRAGÉDIE. 65

SAUL, *des Gardes s'avancent.*

On m'arrête, & qu'est-ce qu'on espère ?
Quoi donc ? tout me trahir ?



SCÈNE IV.

SAUL, MICHOL, ELISE.
UN ISRAELITE.

L'ISRAELITE.

S Eigneur, que faites vous ?
D'où vous naît ce transport & cet ardent courroux ,
Tandis que Jonathas brûlant pour votre gloire ,
Aux Philistins encor dispute la victoire ,
Signale sa valeur par des coups éclatans . . .

SAUL.

Quoi , mon Fils vit encor ? Ciel ! qu'est-ce que j'en-
tends ?

L'ISRAELITE.

Il vit , & son ardeur qui n'est que trop connue ,
Par un secours puissant d'ailleurs est soutenuë.
Un Dieu , de Jonathas semble être encor l'appui.

SAUL.

Secourons-le , du moins ne mourons qu'avec lui.
Le plus affreux peril n'a rien qui m'épouvante.
Courons. Mais quel objet à mes yeux se présente ?
Ne me trompai-je point ? & qu'est-ce que je voi ?

MICHOL.

Dieu tout puissant !



SCENE V.

SAUL, MICHOL, DAVID,
ELISE.

DAVID.

Daignez vous confier à moi ,
Seigneur. De tant d'horreurs sauvé malgré vous-
même ,
Epreuvez jusqu'au bout cette faveur suprême.
Acceptez de mes Juifs le malheureux débris ,
Qui tout couvert du sang de vos fiers ennemis ,
Peut encor vous sauver , & vous , & la Princesse ;
Mais les momens sont chers & le peril vous presse.

SAUL.

O vertu que j'admire autant que je la crains !
Redoutable instrument des décrets souverains !
Quoi ! lorsque sur mon Fils , à mon ame éperdue ,
Toute esperance encore alloit être rendue ?..

DAVID.

Ne demandez qu'au Ciel le sort de Jonathas-

SAUL.

Achevez.

DAVID.

Siceleg , Seigneur , vous tend les bras.
Je puis vous y conduire , allons daignez me suivre ,
Prevenez les malheurs où ce grand jour vous livre.

SAUL.

Non, non de Jonathas je veux sçavoir le sort.
Allons , il n'est plus tems. O Ciel ! mon Fils est
mort.

C'est Achas que je vois.



SCÈNE DERNIÈRE.

SAUL, MICOL, DAVID,
ELISE, ACHAS.

ACHAS.

S A désobéissance,
D'un Heros malheureux embrassoit la défense,
Lorsque dans le combat que le Ciel a permis,
Il tourne ses efforts contre vos ennemis.
A ce nombre de Juifs dont la terre est couverte,
Il ne se croit que trop instruit de votre perte.
Aller même à ses yeux percé de mille coups,
Ne lui laissoit, Seigneur, aucun espoir sur vous.
Mais lui-même indigné de ses propres allarmes :
Il faut du sang, dit-il, *c'est trop peu de mes larmes.*
De vos Juifs aussitôt ralliant les débris,
Il flatte leur courage, & vole aux ennemis.
Bientôt par sa présence à vaincre accoutumée,
Il attire sur lui les forces de l'armée.
Son bras en soutenant l'effort de toutes parts,
De mourans & de morts s'étoit fait des remparts.
Mais que peut la valeur, quand le nombre l'accable?
Il subit de son sort l'arrêt irrevocable;
Et plus fier d'un peril qui les faisoit pâlir,
Dans son triomphe alors semble s'enfouir.

SAUL.

Il est mort !

ACHAS.

Accablé lui même de sa gloire,
Seigneur, l'ennemi doute encor de sa victoire.
Et moi, contre mon sein j'allois tourner mon bras,

Quand Jônathas mourant adresse ici mes pas :
Ah ! si par un bonheur , m'a-t-il dit , que j'ignore ;
Si par un coup du Ciel , mon Pere vit encore ,
Tu peux lui dire , Achas , que je meurs satisfait ,
Si mon sang répandu peut laver son forfait ,
Contre lui du Seigneur appaiser la colere ;
Mais qu'aussi de ma mort j'exige pour salaire ,
Que David , dont les vœux lui sont tout affermis ,
Trop digne de regner , lui tienne lieu de fils.
 A ces mots . . . Ah Seigneur

S A U L se jette sur l'épée d'Achas , &
 s'en frappe.

O Justice severe !

Avec le sang du Fils reçois celui du Pere.

M I C H O L.

Dieu puissant !

S A U L.

C'en est fait , l'Eternel est vangé ,
 Ma faute est expiée & mon cœur soulagé.

(à David.)

C'est à vous maintenant, Seigneur, que je m'adresse.
 Vous voyez mes malheurs , vous sçavez ma tendresse.

A la main qui me perd vous devez imputer
 Cet injuste courroux que j'ai fait éclater.
 Mais des desseins du Ciel déplorable victime ,
 Dans mes plus grands transports vous êtes mon estime.

Jusques au bout , Seigneur , il faut la mériter.
 Jurez-moi donc qu'au Trône où vous allez monter ,
 Vous ne confondrez point le crime & l'innocence ,
 Que mon sang jouïra de la Toute-Puissance ;
 Qu'avec le Sceptre enfin , Seigneur , ma Fille en
 vous ,

Va retrouver un Frere , un Pere , & son Epoux.

D A V I D.

Et quel est votre soin dans ce moment funeste ?
 Ah ! j'atteste à vos yeux la puissance celeste ,

TRAGÉDIE. 69

Que pour elle à jamais mon amour éclatant ,
Que ma foi . . .

S A U L.

C'est assez, Seigneur, je meurs content.
Recevez mes adieux, ma Fille, je vous laisse,
(à David)

Sous la main qui m'accable , enfin tremblez sans
cesse,

Seigneur ; & profitant de cet exemple affreux,
Vivez aussi puissant , & mourez plus heureux.

F I N.

PRIVILEGE DU ROT.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU,
Roy de France & de Navarre. A nos Améz
& feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours
de Parlement, Maitres des Requêtes ordinaires
de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris,
Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenans Civils, &
autres nos Justiciers qu'il appartiendra **SALUT.**
Notre bien amée la Veuve RIBOU, Libraire à Paris,
nous ayant fait remontrer qu'elle souhaiteroit
continuer à faire réimprimer & donner au Public,
Les Oeuvres de Théâtre de Campistron, de Renard,
avec ses Oeuvres Posthumes, & de Rousseau, avec la sui-
te du Théâtre François, ou Recueil des meilleurs Pièces
de Théâtre des Auteurs Anciens & Modernes ; S'il
nous plaisoit lui accorder nos Lettres de conti-
nuation de Privilege sur ce nécessaires, & offrant
pour cet effet de le faire réimprimer en bon pa-
pier & beaux Caractères suivant la feuille impr-
mée & attachée pour modele sous le contre-scel
des Presentes. A ces Causes, voulant traiter fa-
vorablement ladite Exposante, Nous lui avons
permis & permettons par ces Presentes de faire
réimprimer lesdits Livres cy-dessus spécifiez, en
un ou plusieurs Volumes, conjointement ou sepa-
rément, & autant de fois que bon lui semblera, sur
papier & caractère conforme à ladite feuille impr-
mée & attachée sous notre contre-scel, & de les
vendre, faire vendre & débiter par tout notre
Royaume pendant le tems de huit années consé-
cutives, à compter du jour de la date desdites
presentes ; Faisons défenses à toutes sortes de
personnes de quelque qualité & condition qu'el-
les soient, d'en introduire d'impression étrangere
dans aucun lieu de notre obéissance. Comme aussi

À tous les Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer ou faire imprimer, vendre ou faire vendre & débiter aucuns desdits Livres cy-dessus exposés en tout ni en partie, ni d'en faire aucun extraits sous quelque pretexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, même en feuille séparée ou autrement, sans la permission expresse par écrit de ladite Exposante, ou de ceux qui auront droit d'elle, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers à ladite Exposante, & de tous dépens dommages & intérêts. A la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, & que l'Impérante se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixième Avril 1725. Et qu'avant que de les exposer en vente les manuscrits ou imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état où l'Approbation y avoit été donnée es mains de notre très-cher & feal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le sieur Chauvelin; & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le sieur Chauvelin: le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposante ou ses ayans-cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Présen-

tes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres; soit tenuë pour dûement signifiée, & qu'aux Copies collationnée, par l'une de nos Amez & feaux Conseillers, & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné, à Paris le trentième jour du mois de Novembre l'an de grace mil sept cent trente, & de notre Regne le seizième.

PAR LE ROY en son Conseil.
SAINSON.

*Registré sur le Registre VIII. de la Chambre
• Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris;
N. 78. fol. 78. conformément aux anciens
Réglemens confirmés par celui du 28. Fevrier
1723. A Paris le 19. Decembre 1730.*

P. A. LEMERCIER, Syndic,

Tom Ruyers, Vienne

SCEVOLE,
TRAGÉDIE,

*Représentée au Théâtre de l'Hôtel de
Bourgogne en 1646.*

A C T E U R S.

TARQUIN, Roi des Romains.

PORSENNE, Roi d'Etrurie, ou de la Toscane.

ARONS, Fils de Porfenne, amoureux de Junie.

SCÉVOLE, Amoureux de Junie.

MARCILE, Capitaine.

LICINE, Capitaine.

JUNIE, Fille de Brute, amoureuse de Scévole,

FULVIE, Suivante de Junie.

Suite de Porfenne.

La Scène est dans le Camp de Porfenne devant Rome.



SCÉVOLE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

TARQUIN, PORSENNE, & *sa Suite.*

TARQUIN.

QUOI ! toujours différer le succès d'une guerre
Qui doit intéresser tous les Rois de la terre,
Et joindre à leur pouvoir, même la cruauté,
Puisqu'elle venge un Roi d'un peuple révolté !
Vous avez vu le crime où la fureur d'un homme,
Où Brute a fait monter l'insolence de Rome ;
Vous voyez les effets de ses noirs attentats,

A ij

Puisque vous me voyez chassé de mes États :
 Cependant aujourd'hui , vous, Porfenne, vous-même,
 Qui m'avez vu tomber de ce degré suprême ,
 Et de qui le secours s'est offert tant de fois
 A remettre Tarquin dans le nombre des Rois ;
 Vous enfin....

P O R S E N N E.

Qu'ai-je fait contre cette assistance
 Que mon affection donne à votre vengeance ?
 N'ai-je pas , pour remettre un sceptre entre vos mains ,
 Couvert de mes soldats tous les champs des Romains ?
 Ne fais-je pas paraître , au pied de leurs murailles ,
 Tout ce qui rend affreux le Démon des batailles ?
 Rome , qui m'opposoit l'orgueil de ses remparts ,
 Les voit avec horreur trembler de toutes parts ;
 Enfin dans cette guerre on me voit en personne
 Combattre , non pour moi , mais pour votre Cou-
 ronne :
 N'est-ce pas témoigner que je sens vos douleurs ?
 N'est-ce pas noblement combattre vos malheurs ?
 N'est-ce pas vous donner d'assez visibles marques
 Que qui blesse un Roi seul , blesse tous les Monar-
 ques ?

T A R Q U I N.

Oui , Porfenne , il est vrai que vos soins généreux
 Éclatent noblement pour un Roi malheureux.
 Oui , par votre secours , Rome , cette mutine ,
 Par ses murs entr'ouverts voit déjà sa ruine ;
 Ses remparts ébranlés sont prêts à succomber ,
 Il ne faut plus qu'un coup pour les faire tomber.
 Mais vous le différez ce grand coup favorable ,
 Qui doit remettre au Trône un Prince misérable ;
 Mais vous le différez ce grand coup que j'attends ,
 Et vous donnez relâche à ses nouveaux Tyrans.
 Forçons , forçons enfin ces superbes murailles ;

TRAGÉDIE.

5

Qu'un assaut glorieux m'épargne cent batailles ;
Pour rendre la victoire & ses plaisirs tout purs ,
Il faut voir le rebelle enterré sous ses murs.

PORSENNE.

S'il suffit , pour domter cette Ville mutine ,
Que nous lui fassions voir l'instant de sa ruine ;
Si l'on peut obliger ces ennemis des Rois.
De venir repentans se soumettre à vos loix ;
Pourquoi , par un assaut où préside la rage ,
Irez-vous ruiner votre propre héritage ?
Pourquoi , par les rigueurs qu'inspire le courroux ,
Irez-vous renverser des murs qui sont à vous ?
Que peut rendre un assaut à votre ame outragée ,
Que les restes affreux de Rome saccagée ?
Mais seroit-ce reprendre un État mutiné
Que de n'en recouvrer qu'un reste ruiné ?
Attendez un moment ce que le Ciel destine :
Lorsqu'à punir son peuple un Monarque s'obstine ,
Cette guerre , féconde en funestes effets ,
Est fatale au Monarque aussi-bien qu'aux sujets.
Jamais dessus les siens , un Roi qui veut la gloire ,
Ne gagna par la force une heureuse victoire ;
Et la sévérité qu'il exerce sur eux
Est d'une autre révolte un germe malheureux.

Que si des révoltés l'insolence félonne
Abuse du relâche & du temps qu'on lui donne ,
Alors faisons agir la colere des Loix ;
Alors armons nos mains de la foudre des Rois.
Et si , jusques ici , le sort qui vous opprime ,
De Rome & des Romains favorisa le crime ,
Gravons-y par le fer , que des peuples mutins
N'ont jamais pour long-temps la fureur des Destins.

TARQUIN.

Hé quoi ! si votre peuple ; hé quoi ! si l'Étrurie
Exerçoit contre vous une même furie ;

A iij

Si , par un coup mortel des plus noirs attentats ,
Il vous avoit chassé de vos propres États ;
S'il vous avoit contraint d'aller dans les Provinces
Mendier , l'œil en pleurs , l'assistance des Princes ;
Pourriez-vous , en faveur d'un peuple mutiné ,
Recevoir le conseil que vous m'avez donné ?
Certes un Roi qui tient ce paisible langage ,
Ne fait pas ce que pèse un si mortel outrage ;
Certes il n'a jamais le tourment ressenti
D'avoir eu place au trône , & d'en être sorti.
Non , non , pour châtier cette forcenerie ,
La plus cruelle guerre a trop peu de furie ;
Et , quand il faut soumettre un Peuple conjuré ,
Le plus sanglant triomphe est le plus assuré.
Il faut par le malheur de mes peuples rebelles
Apprendre à vos sujets à demeurer fideles ;
Vous-même , en me donnant des conseils rigoureux ,
Et propres à venger un Prince malheureux ;
Vous-même vous devez , hors de toute contrainte ,
Instruire vos Sujets , leur enseigner la crainte ,
Et leur montrer enfin par vos sévérités
Ce que vous en feriez s'ils s'étoient révoltés.
Rendez donc à mon sort sa splendeur ancienne ;
Fondez votre puissance en me rendant la mienne.
Présenter le pardon qu'on ne demande pas ,
C'est donner de l'audace à des esprits ingrats ;
C'est faire croire à Rome , après sa résistance ,
Que contr'elle deux Rois ont manqué de puissance ,
Et que , pour la gagner & pour se maintenir ,
On veut lui pardonner , ne pouvant la punir.
S'il faut lui pardonner , il faut , il faut attendre
Qu'on tienne le flambeau pour la réduire en cendre ;
Il faut avoir son peuple , il faut qu'il soit aux fers ,
Et qu'il se voye enfin sur le bord des Enfers :
Alors un beau pardon nous comblera de gloire ,
Si nous le prononçons sur un char de Victoire ,

TRAGÉDIE.

7

S'il n'est pas un effet de la nécessité,
Mais d'un beau mouvement de générosité.

PORSENNE.

Puisque , pour terminer de si longues alarmes ,
Vous avez moins aimé mes raisons que mes armes ,
Je ne conteste plus.

TARQUIN.

Ainsi donc , présumant
Que vous donneriez tout à mon contentement ,
Et voyant dans les miens cette ardeur de courage
Qui des succès heureux est souvent le présage ,
J'ai contenté leurs vœux , & je leur ai permis
D'attaquer aujourd'hui le pont des ennemis.

PORSENNE.

Si , comme votre honneur , votre repos consiste
A dompter des Sujets dont l'orgueil vous résiste ,
Quoi que le sort destine au reste de vos jours ,
Je rencontre ma gloire à vous donner secours.

SCÈNE II.

PORSENNE , TARQUIN , MARCILE ,

Suite de Porfenne.

TARQUIN.

VOICI quelque nouvelle. Hé bien , hé bien , Marcile ?

Enfin , qu'avons-nous fait ?

MARCILE.

Peut-être pris la Ville.

A iv

S C È V O L E ,
T A R Q U I N .

Pris la ville ?

M A R C I L E .

Et je viens , envoyé tout exprès ,
De nos premiers efforts vous dire le progrès.

T A R Q U I N .

Enfin tu connoîtras , Peuple infâme & rebelle ,
Que de nos intérêts les Dieux font leur querelle.
Mais enfin achevez , Marcile ; dites-nous
Et l'état de la ville , & l'effet de vos coups.

M A R Ç I L E .

Dans le même moment que deux de nos cohortes
Ont marché vers le pont , & menacé ses portes ,
Les Romains , animés d'un reste de vertu ,
Ont fait une sortie & l'on a combattu.
Ainsi les deux partis ont fait même entreprise ,
Ainsi les deux partis ont fait une surprise ;
Mais une ardeur si vive échauffe les esprits ,
Qu'aucun des deux partis ne s'est montré surpris :
On a , des deux côtés , fait paroître un courage
Qui sembloit à tous deux promettre l'avantage ;
Et la victoire entr'eux ne fait où se porter ,
Parce que tous les deux semblent la mériter.

T A R Q U I N .

Mais enfin....

M A R C I L E .

Mais enfin , cette victoire auguste
Regarde de bon œil le parti le plus juste :
Les Romains , affoiblis par le nombre des morts ,
Ont cédé lentement à nos derniers efforts.



SCENE III.

TARQUIN, PORSENNE, MARCILE,
ARONS, *Suite de Porfenne.*

MARCILE, *montrant Arons.*

MAIS....

TARQUIN, *à Arons.*

Rome est donc à nous ?

A R O N S.

Non, non.

T A R Q U I N.

Hé quoi, Marcile?...?

A R O N S.

Où, l'on a cru long-temps avoir gagné la Ville ;
La fuite des Romains nous rendoit glorieux ,
Nous étions sur le pont déjà victorieux ,
Et déjà Rome, esclave avant qu'elle succombe ,
Croyoit être des siens le bucher ou la tombe ;
Mais aussi-tôt le Sort s'est comme repenti
D'avoir favorisé le plus juste parti.

T A R Q U I N.

O Ciel qui me trahis ! es-tu donc équitable
D'abandonner un Roi , pour un peuple coupable ?
Mérites-tu nos vœux ?

P O R S E N N E.

Ce succès me surprend,

Dis le reste, mon fils.

A ▼

A R O N S.

Certes , le reste est grand.
 Lorsque des ennemis la défaite & la fuite
 Sembloient nous donner , Rome à l'extrême réduite ,
 Horace qui menoit ce reste de Romains ,
 Se retourne vers eux , leur fait signe des mains ,
 Leur parle fortement , les conjure , les pique
 D'appuyer en tombant la fortune publique :
 Mais le bien du Public est une foible loi ,
 Que l'on respecte peu quand chacun craint pour soi.
 Horace veut en vain retenir ces rebelles ,
 La frayeur les emporte , & leur prête ses aîles ;
 On fuit , on l'abandonne , il ne voit plus d'appui ,
 Bref , il demeure seul & pour Rome & pour lui.
 Toutefois il tient ferme & nous montre visage ;
 On diroit que le Ciel seconde son courage ,
 Ou que le sort de Rome ait en lui ramassé
 Et la force & les bras de ceux qui l'ont laissé.

T A R Q U I N.

Quoi ! tout seul contre nous & sans autre assistance ,
 Ce Chef de révoltés vous a fait résistance ?

A R O N S.

Il a résisté seul , assisté de son bras ,
 Sur le pont chancelant qu'on rompoit sous ses pas :
 Car , durant le combat , il crioit à la Ville :
 « Rompez , rompez le pont , mon bras est mon asyle »
 De-là , jettant sur nous des regards furieux ,
 Il provoque au combat nos gens victorieux ,
 Leur reproche en Héros un honteux esclavage ,
 Vante la liberté , fait voir son avantage ,
 Et , par les faux appas qu'il veut faire goûter ,
 Tâche à corrompre ceux qu'il ne peut surmonter.
 Enfin , d'un si beau feu son audace animée
 A , comme un grand prodige , étonné notre armée ,

Et cet étonnement que sent chaque soldat ,
 A fait comme une treve au milieu du combat.
 Ainsi , pour un moment , nos meilleurs Capitaines ,
 Pour admirer Horace , ont oublié leurs haines ,
 Se regardent l'un l'autre , & demeurent honteux
 D'attaquer un seul homme opposé devant eux :
 Mais enfin , plus honteux qu'un homme les arrête ,
 De mille traits ensemble ils attaquent sa tête ;
 Son bouclier les reçoit , Horace les fait voir
 Et nous donne l'horreur qu'il devoit recevoir.
 Par-tout où de nos gens le courage s'adresse ,
 On rencontre par-tout sa force ou son adresse ;
 A peine en ai-je cru le rapport de mes yeux ,
 On court de toutes parts , mais il est en tous lieux.
 Enfin Horace , seul , est par-tout où l'on donne
 Et remplit tout le pont de sa seule personne.
 Certes , cet ennemi m'a surpris à mon tour ;
 Certes , cet ennemi m'a donné de l'amour ;
 Au moins , j'ai regretté qu'une audace si belle ,
 Et si digne d'amour , fût au cœur d'un rebelle.

T A R Q U I N.

Quoi ! l'on n'a pu l'abattre ?

A R O N S.

En vain de toutes parts
 Nos gens pouffoient sur lui des orages de dards ,
 Il sembloit que les Dieux , aveugles pour les autres ,
 Détournoient tous les traits que lui pouffoient les
 nôtres ,
 Et que , pour faire honneur à chacun de ses coups ,
 Ils conduisoient les traits qu'il pouffoit contre nous.
 Mais si ce grand combat d'un seul contre dix mille
 Est un prodige illustre en prodiges fertile ,
 La fin de ce combat & si grand & si beau
 Est en faveur de Rome un miracle nouveau.
 Comme enfin tous nos gens , confus de tant d'audace ,

A vj

Alloient faire un effort pour renverser Horace ,
 Le pont s'est entr'ouvert, a fait un grand fracas ,
 Et dans les eaux du Tibre est tombé sous ses pas :
 L'air en a retenti , notre poursuite cesse ,
 Et Rome en a jetté de grands cris d'âlegresse.
 Horace en même temps jette l'œil dessus l'eau ,
 Et, comme préparé d'y faire son tombeau :
 » Dieu du Tybre , (a-t-il dit ,) seconde l'entreprise ,
 » Et reçois un soldat qui défend ta franchise.
 Il se jette , en parlant.

T A R Q U I N .

Et le Tibre irrité
 N'auroit pas englouti ce fameux révolté ?

A R O N S .

Non , Seigneur ; mais les Dieux , ravis de son courage ,
 L'ont porté sans péril jusqu'à l'autre rivage ,
 Et , malgré tous nos traits dont il est combattu ,
 Ont fait de son salut le prix de sa vertu ,
 Ayant osé tout seul un acte magnanime ,
 A qui l'on donnera moins de foi que d'estime.
 On eût dit , à le voir balancé dessus l'eau ,
 Que même son bouclier lui servoit de vaisseau ,
 Et qu'en poussant nos traits , tout notre effort n'excite
 Qu'un favorable vent qui le pousse plus vite.
 On eût dit , qu'en tombant , le Dieu même des flots ,
 Comme un autre Dauphin , le reçut sur son dos ,
 Et que l'eau , secondant une si belle audace ,
 Fut un char de crystal où triomphoit Horace.
 Ainsi le pont brisé , tombant pour son secours ,
 A de notre victoire interrompu le cours :
 Ainsi nous pouvons dire , & même à notre gloire ,
 Que dessus les Romains nous gagnons la victoire ;
 Mais qu'Horace , arrêtant nos pas & nos desseins ,
 A vaincu les vainqueurs de Rome & des Romains.

TRAGÉDIE.

TARQUIN.

Donc le crime de Rome à sa perte penchante
Des forces de deux Rois la rendra triomphante !
Devez-vous le souffrir ? & ce fameux affront
Ne se répand-il pas jusques sur votre front ?
Non , non , ne laissons pas à cette ville ingrate
La gloire de jouir du succès qui la flatte :
Forçons ces révoltés ; & ne me dites pas
Que c'est mon propre bien que je renverse à bas.
En l'état misérable où le Ciel m'abandonne,
Je cherche la vengeance autant que la couronne.

PORSENNE.

Encore un coup , sachons si le peuple Romain ,
Comme on nous en assure , est pressé de la faim.

SCENE IV.

PORSENNE, TARQUIN, ARONS
MARCILE, LICINE,

Suite de Porfenne.

PORSENNE, à *Licine.*

QUE veut-on ?

LICINE.

L'on a pris une Dame Romaine.

PORSENNE, à *Tarquin.*

(*A Licine.*)

Il faut la voir , Seigneur. Licine , qu'on l'amene.

TRAGÉDIE.

15

Si ce n'est que l'honneur , qui voit ses assassins ,
Doive craindre par-tout où l'on voit des Tarquins.

TARQUIN , à Junie.

Superbe !

JUNIE , à Tarquin.

C'est un nom que le crime te donne.

PORSENNE , à Junie.

Garde ici le respect qu'on doit à la Couronne.

JUNIE , à Porfenne.

J'en ai pour toi , Seigneur , autant que je le dois.

TARQUIN.

Je t'apprendrai , rebelle , à respecter ton Roi.

JUNIE.

Frappe , j'attends le coup ; je t'offrirai ma tête
Plutôt que , pour frapper , ta main ne sera prête :
Au moins cette action si célèbre de soi
Confirmera par-tout ce que l'on croit de toi ;
Au moins cette action justifiera la haine
Que porte à son Tyran la nation Romaine.

PORSENNE.

On n'a pas résolu de te persécuter ;
Ta prison sera douce , on t'y veut bien traiter ;
Parmi tes ennemis tu trouves ton asyle ;
Mais montre-nous l'état où tu laisses la Ville.

JUNIE.

Je n'étois pas à Rome , & venois d'en partir.
Lorsque vos Légions la vinrent investir.
Depuis , loin des Romains , à moi seule soumise ,
Comme un bien paternel conservant ma franchise ,
Je fus prise en un Temple où je faisois des vœux ,
Je ne le cache point , contre vous & pour eux.

Ainsi les justes Dieux , qui se vengent des crimes ,
Punissent sur le champ des vœux illégitimes.

J U N I E .

Ainsi les justes Dieux ont mes vœux exaucés ,
Puisqu'Horace est vainqueur & vous a repoussés.
Mais enfin , apprenez que Rome est indomtable ,
Que pour elle la faim n'a rien d'épouvantable ,
Et que les alimens ne lui manqueront pas
Tandis que les Romains conserveront leurs bras :
Ce peuple , pour sa gloire , ennemi de la vôtre ,
Se nourrira d'un bras & combattra de l'autre.

P O R S E N N E .

Tu nous montres leur crime , en pensant les louer.

J U N I E .

Ils sont prêts de sortir afin de m'avouer.

T A R Q U I N .

C'est trop perdre de tems en paroles stériles ,
Il faut avoir recours à des effets utiles.

(Ufort.)



S C E N E V I I.

PORSENNE , ARONS , JUNIE , FULVIE ,
MARCILE , LUCINE ,
Suite de Porfenne.

J U N I E.

DONC ma seule présence a chassé ce grand Roi !
Ainsi , de Brute mort la vertu vit en moi.
Tarquin, & vous, Porfenne, armez tout contre Rome;
Pour se sauver de tout , elle ne veut qu'un homme.
Si mon Pere a montré , par des actes si grands ,
Qu'il ne faut qu'un Romain pour chasser cent Tyrans ,
Que vient de faire Horace ? Il vient de vous instruire
Qu'il ne faut qu'un Romain pour défendre un Empire.

P O R S E N N E.

Au moins il t'est permis , malgré notre pouvoir ,
De flatter ton pays par un si noble espoir.

J U N I E.

Mais , Seigneur , cependant accorde à ma priere
Ce que l'honnêteté doit à ta prisonniere ;
Et confirme en mon cœur ce renom glorieux
Qui même à nos Romains t'a rendu précieux.
Je suis ta prisonniere , il est vrai , je l'avoue :
Mais par de nobles soins mérite qu'on te loue.
Je ne demande point un traitement si bon
Qu'il me fasse douter si je suis en prison :
Fais-nous un traitement qui ressemble à des peines ;

Pour nous mieux arrêter , charge nous de cent chaînes :
 Nous ne voulons de toi qu'une captivité
 Où soit , comme le corps , l'honneur en sûreté.

P O R S E N N E.

Cette demande est belle , & digne que l'on t'aime ;
 Et ne pas l'écouter , c'est haïr l'honneur même.
 Ainsi , pour mettre en paix ton esprit combattu ,
 Je laisse ton honneur en garde à ta vertu ;
 Et pour te faire un bien dont l'excès te console ,
 Je te laisse toi-même en garde à ta parole.
 Est-ce une sûre garde ?

J U N I È.

Oui , Seigneur ; & ma foi
 Me gardera bien mieux que les forces d'un Roi.

P O R S E N N E , à A r o n s .

Mon fils , ayez-en soin ; & , parmi ses misères ,
 Faites-lui , malgré Rome , aimer ses adversaires.

A R O N S.

De ce commandement je fais tous mes plaisirs.



SCENE VIII.

ARONS, JUNIE, FULVIE.

ARONS.

Ainsi j'ai la moitié de mes plus beaux desirs.
J'avois chez les Romains deux personnes si cheres,
Que je craignois pour eux nos fortunes prosperes.
Vous, Junie, autrefois la cause de mes feux,
Et maintenant encor le sujet de mes vœux,
Vous pour qui j'ai brûlé d'une secrete flamme...

JUNIE.

Seigneur, ne faites rien qui tourne à votre blâme.
C'est trop de cette amour que vous me destinez;
Votre pitié suffit pour des infortunés.
Mais quel est l'autre objet qui vous rend pitoyable
Au destin des Romains?

ARONS.

Un ami véritable,
Un ami généreux, de qui l'heureux secours
Me tira d'un péril qui menaçoit mes jours.
Je l'ai vu quelque temps, plein d'une noble audace,
Combattre avec les gens que conduisoit Horace;
Mais hélas! tout d'un coup, après ces beaux efforts,
Je l'ai vu trébucher, peut-être chez les morts.

JUNIE.

Que dites-vous, Seigneur? seroit-ce donc Scévole?

**SCÉVOLE,
ARONS.**

C'est lui-même , Junie. Hé quoi ! cette parole
Vous trouble ?

JUNIE.

Hélas ! Seigneur , ne pleurerois-je pas
Un appui des Romains que le sort jette à bas ?
Mais enfin donnez-nous le secours salutaire
Que notre affliction obtient de votre Pere.

ARONS.

Ne vous affligez point ; votre captivité
N'aura pas moins d'appas qu'en a la liberté.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JUNIE, *seule.*

AMOUR de la Patrie , ô belle & forte chaîne
Qui dois seule enchaîner le cœur d'une Romaine ,
Amour de la Patrie , enfin pardonne-moi
Si l'amour de Scévole y regne avecque toi.
O Mere des Romains ! Rome presque asservie ,
Hélas ! quand tes enfans te vont rendre leur vie ,
Au moins tu dois souffrir , pour le prix de leur foi ,
Qu'on pleure avecque toi ceux qui meurent pour toi :
Si tu ne peux souffrir , proche de tant de gouffres ,
Qu'on plaigne d'autres maux que les maux que tu
souffres ,

Si tu ne peux souffrir que mon ressentiment
Fasse couler mes pleurs à la mort d'un amant ,
Au moins tu souffriras qu'en sa perte commune ,
Je pleure un défenseur , que t'ôte la Fortune.
O Scévole ! ô grand cœur , où regne la vertu !
Si j'ai , par mes froideurs , ton amour combattu ;
Si jamais cet amour , qu'emporte ta belle âme ,
Ne tira de ma bouche un aveu de ma flamme ,
Je crois te satisfaire , après tant de douleurs ,
Lorsqu'entre Rome & toi je partage mes pleurs ,

Pour dérober à Rome & son sang & sa vie !
 Cte, ôte-moi du cœur ces sentimens douteux ;
 Acheve ; ou ne dis-rien , si le reste est honteux.

FULVIE.

Quelques gens apperçus sur le même passage ,
 Nous ont ôté le tems de parler davantage.
 Nous nous sommes quittés tous deux pleins de souci ;
 Mais son chemin , je crois , s'adresse par ici.

JUNIE.

Pour se sauver , dis-tu ? Tu n'as point vu Scévole ;
 Son courage dément cette lâche parole.
 Scévole se seroit déguisé lâchement !
 Il se voudroit devoir à ce déguisement !
 Il se voudroit cacher , lui que l'honneur éclaire ,
 A l'ombre du bouclier de son propre adversaire !
 Tu n'as vu qu'un Démon de sa forme vêtu ,
 Qui tâche , après sa mort , d'étouffer sa vertu.
 O vertu de Scévole aux Romains si connue ,
 Viens comme un beau Soleil dissiper cette nue.
 Reviens , reviens , Scévole ; ou , si quelque Démon
 Te fait servir toi-même à diffamer ton nom ,
 Rentre dans le cercueil où je viens de te croire :
 Il vaud mieux te pleurer , que de pleurer ta gloire ;
 Aussi-bien es-tu mort & pour Rome & pour moi ,
 Si quelque lâcheté te fait vivre pour toi :
 Aussi-bien désormais....



SCENE

SCÈNE III.

FULVIE, JUNIE, SCÉVOLE.

FULVIE.

MAIS, le voici, Madame.

JUNIE.

Vous trompez-vous, mes yeux ? vous trompez-vous,
mon ame ?

SCÉVOLE.

Est-ce vous que je vois ?

JUNIE.

Mais plutôt est-ce toi,
Ou quelque illusion qui se présente à moi ?
Je ne te connois point sous ces honteuses armes,
Qui, loin de m'assurer, me donnent des alarmes.

SCÉVOLE.

O Dieux qui m'inspirez un si puissant effort,
Falloit-il m'opposer un obstacle si fort ?

JUNIE.

Crains-tu que je t'arrête ?

SCÉVOLE.

Oui, je crains ta présence.

JUNIE.

Dieux ! vient-il confirmer une indigne croyance ?

SCÉVOLE.**SCÉVOLE.**

Que dites-vous , Junie ? & sur quels fondemens
Pourriez-vous appuyer d'indignes sentimens ?

JUNIE.

Que direz-vous , Scévole ? & quelle noble excuse
Pourra justifier ces armes que j'accuse ?

SCÉVOLE.

Une illustre action qui mérite un autel ,
Qui rendra Rome libre & Scévole immortel.
Je marche maintenant sur les pas de ton pere ;
Son courage est par-tout le flambeau qui m'éclaire :
Mais sa fille est ici comme l'empêchement
Qui semble retarder un grand événement.

JUNIE.

Moi , moi l'empêchement d'une noble aventure ?
Tu me blesses , Scévole , & me fais une injure.
Vas-tu dans le péril ? J'y conduirai tes pas.
Vas-tu faire un grand coup ? Je pousserai ton bras.
Mais enfin m'aimes-tu ? Veux-tu le faire croire ?
Fais-moi part d'un danger qui conduit à la gloire.

SCÉVOLE.

Hélas ! je tente un coup qui me signalera :
Mais peut-être ton sang , ton sang le payera.

JUNIE.

Hé bien ! me plaindrais-tu de payer de ma vie
Un acte digne ensemble & de gloire & d'envie ?
Quoi ! le sang d'une fille est , à ton jugement ,
D'une illustre action un trop beau paiement ?
Si de ce sentiment ton esprit est capable ,
Tu ne fais pas le prix d'un acte mémorable.
Parle donc.

SCÉVOLE.

Mais , Fulvie , allez voir si ces lieux
N'ont point , pour nous surprendre , ou d'oreilles ou
d'yeux.

JUNIE, à *Fulvie*.

Allez.

FULVIE *sort*.

SCÈNE IV.

JUNIE, SCÉVOLE.

JUNIE.

MAIS cependant ne crains point de surprise ;
On respecte ce lieu comme un lieu de franchise.
Il n'est point d'yeux au Camp qui veillent dessus moi.
Je suis libre en prison , & ma garde est ma foi :
C'est l'adoucissement qui se trouve en ma peine ;
Et c'est une faveur que je dois à Porfenne.

SCÉVOLE.

A Porfenne ?

JUNIE.

A ce Roi , l'honneur des Souverains ,
Qui mérite en un mot d'être ami des Romains.
Quoi ! Scévole s'étonne ? Et trouve-t-il étrange
Qu'un louable ennemi reçoive une louange ?

SCÉVOLE.

Si tu peux le louer ainsi que ton appui ,
Souffriras-tu le bras qui s'arme contre lui ?
Je viens enfin creuser le tombeau de Porfenne ,
Comme le fondement de la grandeur Romaine :
Juge si ce grand coup doit te mettre en danger.

JUNIE.

Il m'étonne , Scévole , & tu dois le juger !

B ij

Non pas que j'appréhende une mort effroyable ,
 Si celle de Porſennæ à Rome eſt profitable.
 Mais , je veux que ton bras acheve tes deſſeins ,
 Crois-tu que cette mort ſoit utile aux Romains ?
 Et ne juges-tu pas qu'au lieu de les défendre ,
 Mille vengeurs d'un Roi renaîtront de ſa cendre ?

S C É V O L E .

S'il renaît de ſon ſang mille monſtres fameux ,
 Rome reproduira mille Hercules contre eux.

J U N I E .

Rome eſt-elle réduite à ce malheur extrême ,
 Qu'à lui faille tenter un remede de même ?

S C É V O L E .

Il faut , ou que demain ſoit la fin de ſes jours ,
 Ou bien qu'elle reçoive aujourd'hui du ſecours.
 Tarquin ne combat plus pour une ville entière ,
 Il combat ſeulement pour un grand cimetiere ,
 Tant le deſtin de Rome eſt triſte & malheureux !
 La famine y produit tout ce qu'elle a d'affreux ;
 Il n'eſt rien de funeſte en toute la Nature
 Que la néceſſité n'y change en nourriture :
 Bref , le peuple de Rome employe à ſe nourrir
 Tout ce qui peut aider à le faire mourir.
 Auffi voit-on par-tout des images tragiques ,
 Et de malheurs publics & de maux domeſtiques.
 Là , le ſils , chancelant de foibleſſe & d'ennui ,
 Mettant ſon père en terre , y tombe avecque lui ;
 Ici l'enfant ſe meurt d'une mort triſte & lente
 Sur le ſein épuisé de ſa mere mourante ;
 Et la mere , qui voit ce ſpectacle inhumain ,
 Se meurt en même temps de douleur & de faim.
 Enfin on voit par-tout la mort ou ſon image ;
 Chacun la porte au cœur ou deſſus ſon viſage ;
 Et telle eſt ſa patrie en cette extrémité ,

TRAGÉDIE.

29

Qu'elle semble un séjour de spectres habité.
Mais cette extrémité féconde en tant de peine
Est encore au-dessous de la vertu Romaine :
Même le peuple souffre avecque fermeté ;
Il veut le monument , ou bien la liberté.
Chacun , sollicité d'une noble colere ,
Semble avoir hérité des vertus de ton Pere ,
Et veut montrer que Rome , au défaut d'autres biens ,
N'a pas moins de Héros qu'elle a de Citoyens.
On a vu des vieillards languissans & débiles ,
Et que l'âge a rendus à la guerre inutiles ,
On les a vu , poussés d'un vif ressentiment ,
Aux plus jeunes guerriers s'offrir pour aliment ;
Comme s'ils espéroient , changés en leur substance ,
Être encore de Rome & l'ame & la défense.

JUNIE.

O grands cœurs ! Mais , hélas ! sans espoir d'aucun
bien ,
Tu te mets en danger , & tu n'avances rien.

SCÉVOLE.

Mais nous en tirerons tous deux de l'avantage ,
Moi de mourir pour Rome en homme de courage ,
Et toi de ne voir plus un amant obstiné ,
Que cent fois à la mort tes yeux ont condamné.
Si je n'ai pu gagner ton amour poursuivie
Par les plus beaux travaux qui signalent ma vie ,
Laisse-moi , comme en proie à des maux inouis ,
Mériter , par ma mort , l'amour de mon pays.

JUNIE.

Hélas !

SCÉVOLE.

Plains-tu Porcenne ?

B iij

SCÉVOLE,

JUNIE.

Ah, Scévole ! ah ! Junie,
L'as-tu donc retrouvé, s'il va perdre la vie !

SCÉVOLE.

Quoi ! la fille de Brute oubliera sa vertu !
Et pour notre adversaire elle aura combattu !
Si l'offense autrefois témoigna que son ame
Brûloit en la fureur d'une amoureuse flamme,
Réponds à mes soupçons, croirai-je qu'aujourd'hui,
Pour garder son amour, tu me combats pour lui ?
Veux-tu donc l'épargner, pour gagner la Couronne
Par qui sa passion marchande ta personne,
Et que ton cœur illustre, en ses nobles rigueurs,
Rejeta comme un bien qui corrompt les grands cœurs ?
Depuis quand préférer ce vain titre de Reine
Aux titres adorés de libre & de Romaine ?
Un ennemi régna donc des appas
Que Rome, que les tiens, que ton pays n'a pas !

JUNIE.

Enfin, par ce discours justement offensée,
Je croirois que l'ardeur dont ton ame est poussée,
Et que ce grand dessein, pour toi si dangereux,
Sort d'un esprit jaloux plutôt que généreux :
Mais s'il a du succès, n'importe à la patrie
Qu'il soit de ton courage ou bien de ta furie.

SCÉVOLE.

Oui, je t'aime, il est vrai ; mais ne présume pas
Qu'un caprice d'amour conduise ici mes pas.
Sache donc que, voyant la ville menacée,
Et dedans & dehors également pressée,
Se conçut dans mon cœur, pour Rome inquiété,

T R A G É D I E.

51

Le dessein de ma mort ou de sa liberté.
 Mais afin d'empêcher que la haine ou l'envie
 N'obscurcit de ses traits la splendeur de ma vie ,
 Je vais droit au Sénat , que je trouve assemblé
 Pour soulager les maux dont le peuple est troublé :
 Je demande à parler , je dis mon entreprise ;
 On l'écoute , elle plaît , le Sénat l'autorise ;
 Et , pour trouver moyen sur l'heure & sur le champ ,
 Et de sortir de Rome , & d'entrer dans ce Camp ,
 On résout la sortie où le fameux Horace
 Vient d'effacer l'éclat des Héros de sa race.
 Ainsi , favorisé de ce déguisement ,
 Parmi les ennemis j'ai passé sûrement ;
 Et j'emprunte leur forme , afin d'aller sans peine ,
 Et sans être connu , jusqu'au cœur de Porfenne.
 Est-ce donc , à ton gré , marcher en furieux ,
 Que de suivre la loi d'un Sénat glorieux ?
 Si tu veux condamner cette grande entreprise ,
 Ne condamnes-tu pas Rome qui l'autorise ?

J U N I E.

Mais enfin , réponds-moi , quel est ici ton but ?

S C É V O L E.

Je cherche des Romains la gloire & le salut.

J U N I E.

Si l'on peut obtenir un si grand avantage ,
 Sans que notre bonheur cause un si grand carnage ,
 Le Sénat auroit-il tant d'inhumanité ,
 Qu'un laurier lui déplût s'il n'est ensanglanté ?
 Et toi-même , Scévole , es-tu si sanguinaire ,
 Que tu veuilles , sans fruit , le sang d'un adversaire ?

S C É V O L E.

Non , Junie ; & mon sang couleroit par mes mains ,

B iv

Si mon sang suffisoit pour sauver les Romains.

J U N I E.

Laisse donc , devant toi , combattre ma parole
Contre un Roi si puissant , pour Rome , pour Scé-
vole.

Tu mérites du moins , par un dessein si grand ,
Qu'on tâche à te sauver du péril qui t'attend ;
Et le bon traitement que je dois à Porfenne
Veut qu'au moins d'un moment je recule sa peine.
Lorsque j'aurai tâché de détourner sa mort ,
Au moins , pour m'acquitter , j'aurai fait un effort.
Bref , si de mes conseils ce Prince ne profite ,
Il ne tiendra qu'à lui que je n'aye été quitte ;
Et ton bras , que conduit la gloire & le hazard ,
N'en aura triomphé que d'un moment plus tard.

S C É V O L E.

Te laisses-tu charmer par de vaines caresses ?
Redoute un ennemi qui te fait des largesses.
Ce qu'on doit au pays , nous acquitte de tout ;
Et Rome tombera , si Porfenne est debout.

J U N I E.

Mais je la soutiendrai peut-être par lui-même.
Si ce Prince m'aima , s'il témoigne qu'il m'aime ,
Pourquoi , pour le pays , ne souffrirai-je pas
Cet amour qu'il reçut de mes foibles appas ?
Si j'ai quelques attraits , réponds-moi , je te prie ,
Peuvent-ils mieux servir qu'à servir la Patrie ?
Diffère donc l'effet qu'on attend de tes coups ,
Ou je te crois barbare , ou je te crois jaloux ,
Ou je prends ta vertu pour une frénésie
Qu'inspire à ton esprit la seule jalousie.

TRAGÉDIE.

33

SCÉVOLE.

Quoi ! tu veux retarder ma gloire ?

JUNIE.

Je le veux.

SCÉVOLE.

Que ce mot est puissant sur un cœur amoureux !
Hé bien ! pour t'obéir , j'exposerai ma gloire :
Mais , quoi ! que feras-tu ?

JUNIE.

J'obtiendrai la victoire.

SCENE V.

JUNIE , SCÉVOLE , FULVIE.

FULVIE , à Scévole.

ON vient , retirez-vous.

JUNIE , à Scévole.

Va , détourne tes pas.
Je tâche à le sauver ; Dieux , n'y résistez pas !



S C E N E V I.

PORSENNE, TARQUIN, *Suite de
Porfenne.*

TARQUIN.

QUOI ! vous vous étonnez ?

PORSENNE.

Oui, certes, je m'étonne
Des présages affreux que la victime donne.
On ne perd pas les noms de grand, de glorieux,
Pour prendre l'épouvante aux menaces des Dieux.

TARQUIN.

Quoi ! vous vous étonnez ? Cette ame grande & forte
Craint un présage vain, craint une bête morte.

PORSENNE.

Quoi ! vous ne craignez pas, & toutefois c'est vous
Que menacent du Ciel la haine & le courroux ?
Jamais un sacrifice effroyable & funeste
Ne représenta mieux la colere céleste ;
Et, malgré ces avis qui vous viennent d'en-haut,
Vous voulez sans raison hazarder un affaut.

TARQUIN.

Que les Dieux à leur gré gouvernent le tonnerre,
Et qu'ils laissent aux Rois à gouverner la Terre.

La vaillance , la force , un esprit généreux
Change un triste présage en un présage heureux.
Donc vous vous figurez qu'une bête affommée
Tienne notre fortune en son ventre enfermée ,
Et que des animaux les sales intestins
Soient un temple adorable où parlent les Destins ?
Ces superstitions & tout ce grand mystère
Sont propres seulement à tromper le vulgaire ;
C'est par-là qu'on le pousse , ou qu'on retient ses pas ,
Selon qu'il est utile au bien des Potentats.
Mais les Rois , méprisant ces pleurs & ces bassesses ,
Doivent être au-dessus de toutes ces foiblesses :
Ils ont des bons succès les présages en eux ,
Selon qu'ils sont puissans , ou qu'ils sont courageux.

PORSENNE.

Ah , Tarquin ! ce discours fait aux Dieux un outrage ,
Et des maux que je crains c'est un second présage.

TARQUIN.

Si ces Dieux que l'on craint aident des révoltés ,
Sont-ils nos protecteurs & des divinités ?
Quand leurs présages vains favorisent les crimes ,
Quand ils jettent à bas des Trônes légitimes ,
Ces Idoles , ces Dieux , ces abus des mortels
Ne nous montrent-ils pas à rompre leurs autels ?

PORSENNE.

C'est trop , c'est trop , Tarquin.

TARQUIN.

Si c'étoit trop , Porfenne ,
Peut-être que déjà j'en souffrirois la peine.

PORSENNE.

Et peut-être aujourd'hui que vos calamités

B v

Montrent à l'Univers que vous la ressentez.

TARQUIN.

Vous êtes trop pieux pour un Roi magnanime.

PORSENNE.

Et vous l'êtes trop peu pour un Roi qu'on opprime.

TARQUIN.

Quoi qu'ordonnent ces Dieux, le Destin ou le Sort,
Il est temps de trouver ou le Trône ou la mort.
C'est trop sacrifier ; pour gagner des conquêtes,
Il faut du sang humain & non celui des bêtes.
Enfin de tous ces Dieux que se font les mortels
A la Victoire seule un Roi doit des autels :
Mais, pour favoriser nos sueurs & nos peines,
Elle exige de nous des victimes humaines ;
Et l'autel qu'elle veut des Princes fortunés,
C'est un champ de bataille & des murs ruinés.
Allons donc noblement achever un ouvrage
Dont la fin ne dépend que d'un peu de courage.

PORSENNE.

J'attends l'occasion qui doit tout avancer.

TARQUIN.

Attendez-vous qu'un Dieu vous la vienne annoncer ?
Hé quoi ! n'est-il pas temps, pour vaincre en assurance,
D'attaquer l'ennemi quand il est sans défense ?

PORSENNE.

Non, non, il n'est pas temps de donner des combats ;
Quand les Dieux opposés nous retiennent le bras.

T A R Q U I N.

Quoi donc ! toujours les Dieux ! ces Dieux que l'on
m'oppose
Sont de belles couleurs qui cachent autre chose.
Junie est dans votre ame , on ne l'en peut chasser ,
Et c'est l'unique Dieu que l'on craint d'offenser.

P O R S E N N E.

Je ne m'étonne pas, en l'état où nous sommes,
Qu'ayant choqué les Dieux, vous attaquiez les hom-
mes.

T A R Q U I N.

Je ne m'étonne pas qu'un véritable amant
Immolé son honneur à son contentement.
En faveur d'une fille à ses yeux adorable ,
Il peut bien délivrer tout un Peuple coupable :
Mais je m'étonne enfin qu'un Prince glorieux
Fasse, aux dépens d'autrui, des dons si précieux.

P O R S E N N E.

Vous reconnoissez mal nos travaux & nos peines.

T A R Q U I N.

Je ne dois rien encore à des faveurs si vaines.

P O R S E N N E.

Et, par ce sentiment, vous nous faites bien voir
Que votre cœur trop grand ne veut rien nous devoir.
Certes, vous faites bien ; quoi que l'on se propose ,
C'est une honte aux Rois de devoir quelque chose ;
Et, pour vous l'épargner, Seigneur, nous voulons bien
Vous laisser en état de ne nous devoir rien.



SCENE VII.

TARQUIN , *seul.*

CONFESSE donc ainsi que Rome te surmonte :
Si j'en souffre la perte , emportes-en la honte ;
Et , malgré ce lien qui doit unir les Rois ,
Quand la rébellion veut usurper leurs droits ,
Fais cette injure extrême à la grandeur Royale
Que de favoriser un coup qui la ravale.
Si je perds un Etat , c'est perdre plus que moi
Que de se déclarer indigne d'être Roi.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARONS , MARCILE.

ARONS.

OUI, Marcile, il est vrai, j'aime cette colere
Qui doit priver Tarquin du secours de mon Pere.
Les Romains sont pour moi des peuples précieux :
Scévole, vif ou mort, me fait craindre pour eux ;
Scévole, vif ou mort, & que mon ame embrasse,
Pour mes jours conservés, me demande leur grace,
Et veut que, pour payer ce qu'il a fait pour moi,
Je donne à son pays le bien que je lui dois.

MARCILE.

Quoi ! pour un homme seul, épargner une Ville
De la rébellion le refuge & l'asyle !
Certes, c'est un grand prix.

ARONS.

Le bienfait est plus grand.
Me conseillerois-tu ce que l'homme défend ?
Voudrois-tu secourir un Prince sacrilége
Qui se rend le Tyran d'un Roi qui le protège ?

MARCILE.

Non, Seigneur, mais il faut....

S C E N E I I.

PORSENNE , ARONS , MARCILE.

P O R S E N N E.

JAMAIS Roi montra-t-il un plus lâche transport ?
 Voyez s'il veut périr & causer son naufrage ;
 Nous lui rendons sa gloire , & l'ingrat nous outrage :
 Le superbe est chassé de ses propres États ,
 Il vient me demander le secours de mon bras ,
 Et l'on diroit , à voir l'orgueil qui l'environne ,
 Que c'est moi qui demande , & que c'est lui qui donne.

A R O N S.

Hé ! Sire , abandonnez ce Prince injurieux
 Qui nous traite en vassaux , & vous brave à vos yeux ;
 Prenez l'occasion maintenant favorable
 D'ôter à votre État un voisin formidable.
 Qu'on ne me dise point qu'il est de votre honneur
 De relever encor son Trône & son bonheur ;
 Vous avez assez fait , pour votre propre gloire ,
 D'avoir pu dans ses mains enchaîner la victoire ;
 Vous avez assez fait de montrer aux Romains
 Que leurs murs tomberoient , si vous leviez les mains.
 Quelle loi maintenant , quel honneur vous engage
 À rétablir un Roi qui vous fait un outrage ?
 Et quel illustre excès de générosité
 Peut inspirer l'oubli de cette indignité ?
 Un Roi peut oublier , sans offenser sa gloire ,

D'un sujet criminel la faute la plus noire :
 Mais lorsque par les Rois les Rois sont outragés ,
 Ils doivent tout tenter afin d'être vengés :
 Ou , si de leurs pareils ils souffrent quelque offense ,
 Ils se font soupçonner de crainte & d'impuissance ;
 Et , plus que le malheur de cent tristes exploits ,
 L'impuissance & la peur déshonorent les Rois.
 Montrez donc que , sans vous , la Fortune ennemie
 Pour l'injuste Tarquin n'a que de l'infamie :
 Qu'il tombe , qu'il périsse avec tous ses desseins :
 Pour vous venger de lui , délivrez les Romains ;
 Et que Rome aujourd'hui vous doive la franchise
 Que de sa vertu seule elle s'étoit promise.
 Si les maux de Tarquin , si ses impiétés
 Chassent de son parti tous les Dieux irrités ,
 Son orgueil criminel , & digne du tonnerre ,
 En doit aussi chasser tous les Rois de la terre.

MARCI L E.

Certes , ce sentiment est noble & généreux ;
 Mais l'effet , ce me semble , en paroît dangereux.
 Si vous épargnez Rome , & que votre indulgence
 Veuille en sa liberté borner votre vengeance ,
 Par cent & cent chemins , Tarquin ne peut-il pas ,
 Avec Rome d'accord , rentrer dans ses États ?
 Et pensez-vous qu'alors sa force ou sa furie ,
 Par vous-même allumée , épargne l'Étrurie ?
 Sire , pardonnez-moi , l'on fait mal se venger ,
 Quand , après la vengeance , on demeure en danger.
 Rome n'attend plus rien des forces de la terre ;
 Chaque coup qu'on lui donne est un coup de tonnerre ;
 Et , dans ce triste état , il faut que les Romains
 Ou nous tendent la gorge , ou nous tendent les mains.
 Mais après leurs efforts , après leur résistance
 Qui passe les effets de l'humaine vaillance ,
 Peut-on quitter les murs qui nous séparent d'eux ,
 Qu'on ne semble lever un siège si fameux ?

Se retirer ainsi , c'est céder la victoire ,
 Et moins abandonner Tarquin , que votre gloire.
 Sire , il faut se venger , mais par de plus grands coups.
 Vous devez prendre Rome , & la prendre pour vous :
 Il faut la retenir & tout ce qu'elle enferme ,
 Comme un gage assuré des frais de cette guerre ;
 La flatter cependant des douceurs de la paix ,
 Et gagner le Romain à force de bienfaits :
 Il déteste Tarquin , il nous le fait paroître ;
 Et croira s'en venger , s'il peut changer de Maître.
 Mais , pour mieux vous gagner & Rome & les Romains ,
 Vous aimâtes Junie , achevez vos desseins ,
 Que l'illustre lien d'un pompeux hyménée
 Attache une Romaine à votre destinée.

A R O N S.

Ce conseil est étrange & peu juste.

M A R C I L E.

Je crois

Qu'il est juste , Seigneur , s'il est utile au Roi.

A R O N S.

L'utilité d'un Roi fera donc sa justice ?

M A R C I L E.

Oui , son bien est la loi qu'il faut qu'il accomplisse.
 Et quand on ôte un Sceptre à qui n'a su régner ,
 Il appartient à ceux qui le savent gagner.

P O R S E N N E.

Certes , je hais Tarquin avec sa tyrannie ;
 Et de vos deux conseils...



SCENE III.

JUNIE, PORSENNE, ARONS, MARCILE.

PORSENNE.

Mais que nous veut Junie ?
JUNIE.

Roi couronné deux fois, une fois par ton sang ;
L'autre, par ta vertu qui vaut mieux que ton rang ;
Ta générosité me donne ici l'audace
De venir demander une seconde grace.

PORSENNE.

Demande librement tout ce que tu voudras ;
Demande aussi nos cœurs & tu les obtiendras.

JUNIE.

Je ne demande rien qui ne soit pour ta gloire,
Et qui ne te signale autant qu'une victoire :
Tu veux vaincre, Porfenne ; & , suivant tes desseins ,
Je te viens demander la perte des Romains ;
Je viens te demander leur honte & leur supplice ,
Si leur parti n'est pas celui de la justice.
Regarde donc ici, d'un oeil plus curieux ,
Pour qui s'arme aujourd'hui ton bras officieux :
Si c'est pour le secours d'un Prince légitime ,
Les Romains ont failli , que ton bras les opprime ;
Mais si pour un Tyran tu désoles nos champs ,
Vois s'il est glorieux d'affister les Tyrans.
Veux-tu voir si Tarquin aime la tyrannie ?
Fais-moi taire, Seigneur , & fais parler sa vie ;

Tu verras qu'un grand Roi par ses coups massacré
Du Trône qu'il usurpe est le premier degré ;
Et qu'avec les raisons qu'il eut de le défendre ,
Il assassine un Roi qui l'avoit fait son gendre.
Là , pour monter plutôt sur un Trône charmant ,
Mais du sang de son pere encore tout fûmant ,
Tu verras de Tarquin la femme sanguinaire
Faire passer son char sur le corps de son pere ,
Bien qu'à ce triste aspect ses chevaux plein d'effroi
Semblassent respecter le cadavre d'un Roi.
Encore si , d'un Regne acquis par violence ,
La suite eût excusé la tragique naissance !
Mais toujours , sur un Trône injuste & profané ,
Le crime avec Tarquin demeura couronné ;
S'il a donc par le crime une couronne acquise ,
S'il en usa plus mal qu'il ne l'avoit conquise ,
Quand Rome l'a chassé , quand Rome l'a banni ,
N'est-ce pas un Tyran que sa haine a puni ?
Ainsi Rome a donné de glorieuses marques
De ce juste respect qu'elle a pour les Monarques ;
Peut-elle mieux montrer qu'elle honore les Rois ,
Qu'en punissant celui qui dérobe leurs droits ,
Et dont l'ame de sang , injuste & déloyale ,
Souille avec tant d'horreur la Majesté Royale ?
Cette Ville invincible en vient de mériter
Que les forces du Ciel la vinssent assister.
Jette l'œil sur Horace & sur son aventure ,
A-t-elle quelques traits qui soient de la Nature ?
Avoir , seul , combatu mille & mille soldats ,
Avoir , seul , arrêté leur fureur & leurs pas ;
Avoir , seul , tout couvert de splendeur & de gloire ,
Aux forces de deux Rois dérobé la victoire ;
C'est sans doute un effet que l'homme audacieux
Ne peut s'attribuer , sans le ravir aux Dieux ;
C'est sans doute un effet qui doit assez t'instruire
Que tous les Dieux en lui soutiennent notre Empire.

T R A G É D I E.

45

Cependant , ô prodige ! un Roi si glorieux
 Combat , pour un Tyran , contre Rome , & les Dieux ;
 Il cherche , pour le crime , une infâme victoire ,
 Et met tout l'Univers en doute de sa gloire.
 Cherche , cherche des noms & plus beaux & plus grands
 Que le restaurateur du crime des Tyrans.
 Pour moi qui te souhaite une palme honorable ,
 Pour moi que tes bontés rendent ta redevable ,
 J'ai cru , pour m'acquitter , te devoir ce discours ,
 Qui doit sauver ta gloire , & peut-être tes jours.

P O R S E N N E.

Si j'ai de quelque grace honoré ton mérite ,
 Le bien que tu me veux me paye & te rend quitte.
 Mais enfin il est temps que nous te fassions voir
 Combien dessus nos cœurs tes yeux ont de pouvoir.
 Rome , Rome est trop peu ; ton destin nous demande ,
 Avec plus de justice , une gloire plus grande.

J U N I E.

A ce rare bien fait , Seigneur , n'ajoute rien ;
 Il suffit pour ta gloire , il suffit pour mon bien.

P O R S E N N E.

Rome est trop peu pour toi , noble & chers adversaire.

J U N I E.

Si mon pays est peu , quel don peux-tu me faire ?

P O R S E N N E.

Des dons dignes de toi , des dons si précieux
 Que le Ciel n'en fait point qui soient plus glorieux :
 Nous voulons sur ta tête attacher la couronne ;
 Nous voulons te donner le pouvoir qu'elle donne ;
 Et te faire avouer , par des biens inouis ,

SCÉVOLE,

onfidere les biens que te présente un Roi.
orsque pour sa patrie on manque de puissance,
n peut songer, sans crime, à sa propre défense.

SCENE IV.

JUNIE, *seule.*

ALORS il faut périr ; mais, dans le même temps,
faut, sous sa ruine, accabler ses Tyrans.
Scévole ! ô Patrie ! ô mourantes merveilles !
omme j'ai pour vous deux des tendresses pareilles,
tous deux équitable, hélas ! j'ai fait des vœux,
t même des efforts, pour vous sauver tous deux.
Mais soit que le Destin s'offre ici pour obstacle,
oit que, pour sauver Rome, il réserve un miracle,
lélas ! de deux objets que j'aime également,
dont l'un est ma Patrie & l'autre est mon Amant,
faut exposer l'un, & n'être pas certaine
ue sa perte & sa mort tire l'autre de peine !



SCENE

TRAGÉDIE.

SCÈNE V.

SCÉVOLE, JUNIE.

SCÉVOLE.

HÉ bien ? qu'avez vous fait ?

JUNIE.

Je t'ai mis en état

D'obéir justement aux ordres du Sénat ;
Et, par quelque grands coups que ta fureur éclate,
Je me suis mise au point de n'être plus ingrate.
J'ai tâché de sauver ce déplorable Roi,
Pour payer noblement le bien que je lui dois :
Mais enfin je suis quitte avecque sa puissance,
Puisqu'il a refusé notre reconnoissance ;
Et bien qu'il ait un cœur grand, généreux & fort,
Puisqu'il aide un Tyran, il est digne de mort.
Vas donc, vas. Mais, hélas !

SCÉVOLE.

Quoi ! la fille de Bruté

Entre Rome & Porcenne est encore en dispute !
Elle craint....

JUNIE.

Oui, je crains ; mais, hélas ! c'est pour toi ;
Le danger qui te suit me donne de l'effroi :
Et ta vertu qui court où le péril l'appelle,
Mérite pour le moins que l'on craigne pour elle.
S'il n'est point de Romain qui ne te doive un prix
Pour cet acte fameux par ton bras entrepris,

C

SCÉVOLE.

Hélas ! ne pouvant rien où je suis si contrainte ,
Pour le moins , pour ton prix , je te donne ma crainte :

SCÉVOLE.

Si le danger est grand , & tel que je le crois ,
Excite-moi , plutôt que de craindre pour moi ;
Ou , si tu veux me faire une ample récompense ,
Dis que d'un peu d'amour ta crainte a pris naissance :
Je suis hors de danger , je suis déjà vainqueur ,
Si je puis , en partant , me laisser dans ton cœur.

JUNIE.

Quoi ! lorsque ton courage & ta noble furie
Veut briser , par tes mains , les fers de la Patrie ;
Faut-il nous demander la fin de nos rigueurs ?
Faut-il nous demander notre amour & nos cœurs ?
Ne vois-tu pas juger , par des vertus si grandes ,
Qu'on t'a déjà donné ce que tu nous demandes.

SCÉVOLE.

Quoi ! ton amour , Junie ! ô trop charmant discours !

JUNIE.

Bref , tu portes mon cœur au danger où tu cours.

SCÉVOLE.

Vous m'aimez !

JUNIE.

Mais , enfin , que cela te convie ,
Non pas à différer de hasarder ta vie ,
Mais à me faire voir , par une belle mort ,
Que je devois plutôt t'avouer ce transport :
Car enfin , ou vainqueur , ou vaincu de Porfenne ,
Je le dis en pleurant , ta ruine est certaine.
Peux-tu frapper un Roi de sa force assisté ?
Ou peux-tu le manquer avec impunité ?

TRAGÉDIE.

31

SCÉVOLE.

Aussi n'appartient-il qu'à la vertu Romaine
De courir à la mort & visible & certaine.
Mon trépas sera beau, superbe & renommé,
Si je pérís pour Rome, & si je meurs aimé.
J'avois cru que l'honneur, j'avois cru que la gloire
Pouvoit seule payer ma mort ou ma victoire :
Mais enfin ton amour m'apprend, à cette fois,
Que l'amour peut payer les plus nobles exploits.
Soit que, pour m'exciter, tu feignes cette flamme,
Soit qu'un feu véritable échauffe ta belle ame,
Je vais d'un même pas, & d'un pareil effort
Chercher dans le péril la victoire ou la mort.
Si tu feins de m'aimer, ô fille incomparable,
Je m'en vais mériter un amour véritable ;
Ou, si d'un pur amour ton cœur est enflammé,
Je vais en mériter d'être encor plus aimé.

JUNIE.

Moi ! moi, pour t'exciter, feindre ici que je t'aime !
Oui, Scévole, il est vrai, mon amour est extrême :
Mais lorsque la Patrie a besoin de ton bras,
S'il falloit t'exciter, je ne t'aimerois pas ;
Car enfin la vertu ruine son mérite,
Et n'est jamais vertu quand il faut qu'on l'excite.
Je t'aime ; & je te vois d'un œil presque envieux,
Tenter pour le pays un péril glorieux.
Ce n'est pas que mon ame, à la tristesse ouverte,
Ne ressente déjà les douleurs de ta perte ;
Déjà mon cœur, privé de l'espoir de tout bien,
Est traversé des traits qui vont percer le tien ;
Et peu s'en faut, Scévole, en pareille aventure,
Que contre ta vertu mon amour ne murmure :
Mais, à quelque péril qu'elle t'aille jetter,
Loin de me plaindre d'elle, il la faut imiter.
Tu t'exposes, Scévole, en illustre, en grand homme ;

Et, si je ne puis rien pour le salut de Rome
 J'y veux contribuer par le consentement
 Que je donne au dessein qui m'enleve un Amant ;
 Ainsi pour le pays je ferai quelque chose,
 Au moins, en consentant que Scévole s'expose.

SCÉVOLE.

O d'un cœur généreux digne consentement !
 Sans lui, j'eusse à regret exposé ton Amant ;
 Et, par lui, ta belle ame aura part à la gloire,
 Ou bien de mon trépas, ou bien de ma victoire.
 Quoi ! tu pleures, Junie !

JUNIE.

Et Rome doit pleurer,
 Quand tu cours à la mort, afin de l'en tirer.

SCÉVOLE.

Adieu, je crains tes pleurs.

JUNIE.

Quoi que les Dieux t'apprentent,
 Ma main te poussera, si mes larmes t'arrêtent.
 Vas, tu ne peux mourir d'un plus noble trépas ;
 Mais l'amour peut-il perdre, & ne soupirer pas ?

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

JUNIE, FULVIE.

JUNIE.

PORSENNE est mort, dis-tu? le sais-tu bien, Fulvie?

FULVIE.

Le bruit en est trop grand; il a perdu la vie.

JUNIE.

Sais-tu si l'on a pris celui qui l'a frappé?

FULVIE.

Sanglant de ce grand meurtre, on le croit échappé.

JUNIE.

On le croit échappé! bons Dieux! est-il possible?

FULVIE.

D'où vient qu'à son salut vous êtes si sensible?

Savez-vous de quel bras vient ce coup furieux?

JUNIE.

Il ne sauroit venir que d'un bras glorieux;
Et l'on doit prendre part aux intérêts d'un homme
Qui d'un tel ennemi vient de délivrer Rome.

SCÉVOLE,

FULVIE.

Et cependant on dit que l'infâme Tarquin
Contre Porfenne même a poussé l'assassin.

JUNIE.

Sur quoi fonder ce bruit?

FULVIE.

Ayant cru que Porfenne
Vouloit favoriser la liberté Romaine,
On dit qu'il aimo mieux, ce Tyran inhumain,
Faire cheoir son appui, que d'en être incertain.

JUNIE.

Tant mieux, s'il a fait cheoir l'appui qui le supporte!
L'ennemi des Romains rend leur cause plus forte.
Au moins il a fait voir...

FULVIE.

Mais j'entends quelque bruit.

JUNIE.

O Dieu ! qu'ai-je apperçu ? c'est Scévole qu'on suit !
Il se défend en vain & le nombre l'accable.



SCÈNE II.

MARCILE, SCÉVOLE, JUNIE, FULVIE,
GARDES.

MARCILE, à Scévole.

TU fuis, tu fuis en vain, parricide exécration !

SCÉVOLE.

Non, non, je ne fuis pas ; je retourne aux Romains,
Pour leur rendre raison de ce qu'ont fait mes mains.

MARCILE.

Tu n'iras pas si loin.

SCÉVOLE.

C'est assez, pour ma gloire,
Que je pousse chez eux le bruit de ma victoire.



SCENE III

ARONS, MARCILE, SCÉVOLE, JUNIE,
FULVIE, GARDES.

ARONS, à *Marcile*.

Est-il pris?

MARCILE.

Le voilà, ce butin des Enfers.

SCÉVOLE.

Le voilà le fléau des Tyrans que tu sers.

ARONS.

O Dieux ! qu'ai-je apperçu ? Scévole !

SCÉVOLE,

C'est lui-même.

ARONS.

Scévole, à qui je dois plus que le Diadème,
Dont le bras obligeant a combattu pour moi,
Dont le bras outrageux s'arme contre mon Roi,
Libérateur du Fils, mais assassin du Pere :
Parmi tant de sujets d'amour & de colere,
Comment t'appellerai-je ?

SCÉVOLE.

Ami de volonté,

Ennemi seulement pour la nécessité.

Je t'aime, cher Arons ; & si quelque tempête

Encore, à ton malheur, penchoit dessus ta tête,

Tu me verrois encore , armé pour ton secours ,
 Prodiguier tout mon sang pour conſerver tes jours.
 Mais ſi , comme ton Pere , abuſant de tes armes ,
 A notre liberté tu donnois des alarmes ,
 Si tu faiſois ſervir ta puiffance & tes droits
 A remettre un Tyran dans le trône des Rois ;
 Moi-même , transporté d'une noble colere ,
 Je confondrois ton ſang dans celui de ton Pere.
 J'ai prolongé tes jours , j'en chercherois la fin ;
 Et qui fut ton ami , ſeroit ton aſſaſſin.
 De quelque puiffans nœuds dont l'amitié nous lie ;
 L'amitié ne peut vivre avec la tyrannie ;
 Enfin , ſi des Tarquins tu te rends le ſoutien ,
 Un ami des Tyrans ne peut être le mien.
 Que ſi ton cœur , plus juſte , abandonne & déteſte
 A tous les Potentats un parti ſi funeſte ,
 Même quand ta fureur réſoudra mon trépas ,
 Je t'aimerai toujours , je ne me plaindrai pas :
 Car enfin il eſt juſte , & comme néceſſaire
 Que tu venges ſur moi le meurtre de ton Pere.

A R O N S.

L'eſſet a démenti ce deſſein malheureux
 Qui te déclare injuſte & non pas généreux ;
 Et ton cœur , où l'Enfer a ſa rage attifée ,
 Eſt bien plus criminel que ta main abuſée.
 Perſonne vit.

S C É V O L E.

Les Dieux contre lui conjurés
 Conduiſent mieux les coups qu'ils nous ont inſpirés.
 Ton Pere eſt mort , Arons , & mon bras t'en aſſure.

A R O N S.

Il eſt vivant , Scévole , & mon œil te le jure :
 Et , quelque coup mortel que ton bras ait pouſſé ,
 Perſonne triomphant n'eſt pas même bleſſé.

Porfenne n'est pas mort ?

ARONS.

Loin de ce mal extrême,
Il aura le plaisir de se venger lui-même.

JUNIE, à Scévole.

Comment as-tu manqué ce coup que j'attendois ?

SCÉVOLE.

Pour n'avoir pas connu celui que j'attaquois ;
Pour n'avoir pas osé me le faire connoître,
De crainte qu'en parlant je me fisse paroître,
Et que, sur un soupçon, je fusse retenu,
En montrant que le Roi me seroit inconnu.
J'ai donc frappé celui qu'une apparence vaine
M'a fait considérer & prendre pour Porfenne !

ARONS, à Scévole.

* Ta vie est en péril, tu m'as sauvé la mienne,
Et me réduits au point de poursuivre la tienne.
O toi qui vis ma mort & la sus détourner,
Puis-je, sans être ingrat, puis-jé t'abandonner ?
O toi qui de mon l'ere as attaqué la vie,
Puis-je te secourir sans me montrer impie ?

SCÉVOLE, à Arons.

Non, non, je suis plus juste ; & je ne voudrois pas,
Par une impiété, me sauver du trépas.
Fais le devoir d'un fils ; & , dans cette aventure,
Sois sourd à l'amitié, pour oûir la nature.
Prends le parti d'un l'ere ; & , pour venger ses droits,
Je t'acquitte aujourd'hui de ce que tu me dois.
Je suis coupable, Arons : mais, quoi qu'on délibère,
Mon crime est seulement d'avoir manqué ton Pere.
O Rome ! ô mon pays ! pardonne cette erreur ;

* Ou il manque ici deux Vers masculins, ou l'on pourroit supprimer ces deux Vers féminins.

T R A G É D I E.

59

La faute est de mon bras , & non pas de mon cœur ;
La faute est de mon bras , non pas de mon courage
Qui peut de cent Tyrans exciter le naufrage ;
Ou plutôt , si Porfenne évite le trépas ,
La faute est du hazard , & non pas de mon bras.

(*A Junie.*)

Je confesse pourtant , généreuse Romaine ,
Que ce grand coup manqué doit m'attirer ta haine ,
Puisque , quand il s'agit de faire de grands coups ,
Les fautes du hazard sont des crimes pour nous.

J U N I E.

Il suffit que ton bras ait fait voir à Porfenne
Ce qu'il doit redouter de la vertu Romaine :
Il a vu ton courage , & le redoutera ,
Quand même sa fureur te persécutera.
Pour moi , si ta vertu , tant de fois témoignée ,
Comme un prix qui t'est dû ne m'avoit pas gagnée ,
Tu me conquérerois par ce fameux dessein
Qui te rend vénérable à l'Empire Romain ,
N'ayant pu te montrer plus grand , ni plus aimable ,
Que par ce haut projet sous qui le sort t'accable.

A R O N S , à Junie.

Diffimule du moins ce cruel sentiment ;
Et demeure innocente , au moins apparemment.

J U N I E , à Arons.

Apprends à me connoître , & crois que mon essaim
Consiste à seconder un si célèbre crime ;
J'ai part au grand dessein que Scévole en a fait ,
Sache que je voudrois avoir part à l'effet.
Je te plains toutefois d'être sorti d'un Pere
Dont le meurtre est un coup que la vertu suggère.

A R O N S.

N'augmente point le mal.

Cvj



SCÉVOLE;

MARCILE, à Arons.

Seigneur, permettez-moi
D'accomplir les desirs & les ordres du Roi.

ARONS.

Quels ordres?

MARCILE.

De mener devant lui le coupable.

ARONS.

Pere, Ami, que vos droits me rendent misérable!

SCÉVOLE, à Arons.

Adieu; c'est trop payer ce que j'ai fait pour toi;
Que de te partager entre ton pere & moi.

(*A Junie.*)

Et toi, dont le grand cœur veut être mon complice;
Aime, aime ton pays, sans briguer mon supplice;
Et si, pour toi, le Ciel, se rendant plus humain,
Te reconduit un jour chez le peuple Romain,
Dis-lui que je suis mort, non par l'injuste peine
Que me va préparer la fureur de Porfenne,
Mais par le seul regret, pire que cent trépas,
D'avoir pour le pays mal employé mon bras:
Voilà, voilà mon crime. Allons donc au supplice;
J'ai manqué d'aider Rome, il faut qu'on me punisse.

JUNIE, à Scévole.

Au moins tu mourras digne, en ce célèbre jour,
D'être gendre de Brute & d'avoir mon amour.



TRAGÉDIE.

SCÈNE IV.

ARONS, JUNIE, FULVIE.

ARONS, *à part.*

SON amour ! qu'ai-je ouï ? Quoi ! mon rival, Scévole !
Demeure un peu, Junie ; encore une parole.

JUNIE.

J'en ai trop dit, Arons.

ARONS.

O fort prodigieux !

O Dieux ! que ferons-nous ?

JUNIE.

Consultes-tu les Dieux ?

Les Dieux te répondront que, pour les satisfaire,
Un fils doit souhaiter la perte de son Père,
Plutôt que de souffrir que, pour des maux plus grands,
Il devienne Tyran en servant des Tyrans.
Adieu ; fais ton devoir.

ARONS.

Quoi que je puisse faire ;
Si je fais mon devoir, je me ferai contraire.



SCÈNE V.

TARQUIN, PORSENNE.

TARQUIN.

SUR un bruit qui m'outrage , & que quelque Démon
 Seme de tous côtés pour noircir mon renom ,
 Je viens me présenter moi-même comme otage ,
 Et pour votre assurance , & pour votre avantage.
 Quoi ! l'on m'accusera , sans respect de mon rang ,
 D'avoir cherché des mains pour verser votre sang !
 Non , non ; si contre vous quelque raison m'anime ,
 Je fais bien me venger , sans le secours d'un crime ;
 Et , lorsqu'on a blessé ma gloire ou mes États ,
 Je fais faire la guerre & non des attentats.
 Je viens donc maintenant , ou pour vous satisfaire ,
 Si je suis convaincu de ce coup sanguinaire ;
 Ou pour être par vous moi-même satisfait ,
 Si l'on m'accuse à tort d'un si lâche forfait.

PORSENNE.

On poursuit maintenant l'auteur de l'entreprise ,
 Et nous ferons tous deux satisfaits par sa prise.

TARQUIN.

Il ne faut point douter que ce coup inhumain
 Ne soit un attentat du rebelle Romain ;
 Il croit qu'ayant aux Rois la couronne ravie ,
 L'ouvrage est imparfait , s'il n'attente à leur vie.
 Mais comment s'est commis cet horrible forfait ?

PORSENNE.

J'ai vu plutôt du sang , que le bras qui l'a fait.

TRAGÉDIE.

63

J'écoutois les raisons de quelques gens de guerre,
Quand j'ai vu luire un fer, & Stace cheoir à terre.

T A R Q U I N.

Qui vous fait donc juger qu'on s'adressoit à vous ?

P O R S E N N E.

Ce qu'a dit l'assassin en lui portant ses coups :

Meurs, Porserne, a-t-il dit ; chacun a pu l'entendre ;
Il frappe, & fuit soudain.

T A R Q U I N.

Et l'on n'a pu le prendre ?

S C E N E V I.

PORSENNE, TÂRQUIN, SCÉVOLE.

P O R S E N N E.

HÉ bien ?

M A R C I L E.

Sire, il est pris.

P O R S E N N E.

Qu'on le fasse venir.



SCENE VII.

PORSENNE, TARQUIN.

PORSENNE.

IL faut que mon aspect commence à le punir.
Il faut....

SCENE VIII.

PORSENNE, TARQUIN, SCÉVOLE;
MARCILE, LICINE, GARDES.

PORSENNE.

Mais le voici plein d'orgueil & d'audace:
Si sa main n'est armée, au moins son front menace;
Et l'on diroit qu'il vienne, avec même dessein,
Achever, par ses yeux, ce que tenta sa main.
(*A Scévole.*)

Quel es-tu malheureux ?

SCÉVOLE.

Je suis Romain, Porсенне;
Et tu vois sur mon front la liberté Romaine.
J'ai, d'un bras que l'honneur a toujours affermi,
Tâché, comme ennemi, de perdre l'ennemi.
Et maintenant qu'un sort plein d'horreur & de blâme;

M'expose à la fureur que j'allume en ton ame,
Je n'ai pas moins de cœur pour souffrir, pour mourir,

Que j'en ai témoigné pour te faire périr.
J'avois conclu ta mort ; ordonnes-tu la mienne ?
J'y cours , d'un même pas que j'allois à la tienne.
Enfin je suis Romain ; & , de quelques horreurs
Que tu puisses sur moi signaler tes fureurs ,
Le propre des Romains , en tous lieux invincibles ;
C'est de faire & souffrir les choses impossibles.
Frappe , voilà mon cœur ; mais ne présume pas ,
Par mon sang répandu , te sauver du trépas :
D'autres cœurs que le mien forment la même envie ;
D'autres bras que le mien s'arment contre ta vie ;
Et mille , transportés d'un courage aussi fort ,
Recherchent , comme moi , la gloire de ta mort ,
Réfous-toi donc , Posenne , à ce péril extrême ,
De donner chaque instant des combats pour toi-même ,

Et d'avoir l'ennemi , tôt ou tard ton vainqueur ,
Toujours dans ton Palais , & proche de ton cœur.
La Jeunesse Romaine , à la foudre semblable ,
Te déclare par moi cette guerre effroyable ,
Ne forme des desseins que contre ton salut ,
Et de ton cœur sanglant fait sa gloire & son but.
Ne redoute donc plus nos puissantes armées ,
A ta confusion si souvent animées ;
Mais que chaque Romain t'inspire de la peur ,
Puisque chaque Romain ne bute qu'à ton cœur.
Si ma main ne t'a-pas la lumière ravie ,
Ce n'est pas que les Dieux prennent soin de ta vie :
C'est qu'ils veulent , ces Dieux qui combattent pour nous ,

Que tu sentes la crainte , auparavant les coups.

P O R S E N N E.

Jamais un assassin montra-t-il plus d'audace ?

C'est lui qui doit trembler, & c'est lui qui menace.

SCÉVOLE.

C'est à faire aux Tyrans de craindre & de trembler ;
Aux Romains de les vaincre, & de les accabler.

PORSENNE.

Quelle rage, bons Dieux !

SCÉVOLE.

Ce n'est point une rage

Qui pousse contre toi ma main & mon courage :
Quelque ardeur que m'inspire un coup si glorieux,
Ici je suis semblable aux Ministres des Dieux,
Qui, pour le bien public constants & magnanimes,
Sans haine & sans fureur égorgent les victimes.

TARQUIN, à Scévole.

Traître, si ta fureur qui s'attaque à mon rang,
Pour le bien des Romains, devoit verser du sang,
N'étoit-ce pas le mien que tu devois répandre,
Puisque c'est mon courroux qui réduit Rome en cen-
dre ?

SCÉVOLE, à Tarquin.

Penses-tu que ton sang, qu'a négligé ma main,
Soit digne d'occuper un courage Romain ?
On t'a laissé la vie après ton injustice,
Afin que sa longueur puisse être ton supplice ;
Et l'on n'a pas à Rome ordonné ton trépas,
Parce que dans ses maux Rome ne te craint pas.
Mais si nous conspirons la mort de ce grand-homme,
C'est un signe évident qu'on l'estime dans Rome.
Oui, Porfenne, mon bras, infidèle pour moi,
Veut marquer, par ton sang, l'état qu'on fait de toi.
On regarde Tarquin sans crainte & sans envie,
Comme un corps sans vigueur & privé de la vie :
Mais on te considère, avec tes grands efforts,
Comme l'ame qui meut ce détestable corps.
On croit, pour t'honorer, que le fameux Porfenne

Peut retarder d'un jour la liberté Romaine ;
Et c'est trop pour un peuple illustre mille fois ,
Et qui , pour ses sujets , aura bien-tôt des Rois.

P O R S E N N E.

Que le peuple Romain est grand & magnanime !
Qu'il est avantageux que Rome nous estime ,
Puisqu'elle veut juger les Princes couronnés
Dignes d'être aujourd'hui par elle assassinés !
Sont-ce-là des effets de cette ville auguste
Qui fuit comme la honte une victoire injuste ,
Et qui refuseroit la gloire & le bonheur ,
S'ils n'étoient pas offerts par les mains de l'honneur ?

S C É V O L E.

Oui , ce sont des effets de cette ville auguste
Qui croit que d'un Tyran la mort est toujours juste ;
Mais qui voudroit combattre , ainsi que pour ses droits ,
Pour le juste respect que l'on doit aux vrais Rois :
Rome leur doit son être , & Rome les révere ,
Comme un enfant bien né doit révéler son Pere.
Toi donc , jadis grand Roi , par nous-même loué ,
N'usurpe plus ce nom , tu l'as défavoué ;
Enfin tu l'as perdu , puisqu'en ce rang suprême
Quiconque aide un Tyran , est un Tyran lui-même.
Ne t'étonne donc pas qu'après tes beaux exploits ,
On ne te traite pas comme on traite les Rois ;
Ne t'étonne donc pas que , sans vouloir combattre ,
Rome laisse à mon bras la gloire de t'abattre :
Chacun également , les petits & les grands ,
Ont un droit naturel de punir les Tyrans ;
Et détruire avec eux celui qui les seconde ,
C'est faire un sacrifice utile à tout le monde.

T A R Q U I N , à *Porfenne*.

Souffrirez-vous encor que cet audacieux
Méprise notre force , & nous brave à nos yeux ,

SCÉVOLE,

PORSENNE, à *Scévole*.

Au moins, pour t'épargner mille & mille supplices,
Découvre scélérat, découvre tes complices.

SCÉVOLE, à *Porfenne*.

Ne les demande point, ils ne se cachent pas,
Ils se vont découvrir par ton proche trépas.

TARQUIN, à *Porfenne*.

Et vous différerez la mort de cet infâme ?

SCÉVOLE, à *Tarquin*.

Il a trop différé ; moi-même je l'en blâme.

PORSENNE, à *Marcile*.

Qu'on allume des feux, qu'on me l'aille immoler ;
Les gênes le vaincront & le feront parler.

SCÉVOLE.

Ajoutez-y les maux que l'Enfer nous peut faire ;
Quiconque fait mourir, fait bien aussi se taire.

PORSENNE, à *Marcile*.

Donc à cet inhumain montrez-vous inhumains.

SCENE IX.

PORSENNE, TARQUIN, LICINE.

PORSENNE, à *Licine*.

Vous, amenez Junie ; elle fait ses desseins ;
Ses discours, animés d'orgueil & d'insolence,
En donnent trop de jour & trop de connoissance.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARONS, *seul.*

Mais tu dois la lumière à son bras généreux !
 Mais il est ton rival !... mais faut-il , malheureux !
 Que le nom de rival excite ta colere ,
 Plus que les noms affreux d'assassin de ton Pere ?
 Quoi ! je puis excuser ce cœur audacieux
 Qui vient de s'attaquer à l'image des Dieux !
 Quoi ! je puis l'excuser , quand je le considere
 Ainsi que l'ennemi du destin de mon Pere ;
 Et je ne puis le voir sans haine , & sans effroi ,
 Lorsque , comme rival , il se présente à moi !
 L'outrage est-il plus grand d'aimer celle que j'aime ,
 Que d'avoir attenté contre mon Pere même ?
 Ha ! s'il est aussi grand dans un cœur généreux ,
 Il est aussi sensible à l'esprit amoureux .
 O raison que je blesse ! ô nature offensée ,
 Corrige cette erreur de mon ame insensée !
 Laissons cheoir sur un chef , coupable mille fois ,
 Et la foudre des Dieux & la foudre des Rois :
 Peut-être que le Ciel , qui demande sa peine ,
 L'a rendu mon rival , pour exciter ma haine .
 Mais le Ciel voudroit-il que mes soins dépravés
 Armassent contre lui les jours qu'il m'a sauvés ?
 Il m'a conservé l'ame ; & cette ame inhumaine

Médire tout ensemble & sa perte & sa peine.
 Meurs plutôt , mon amour , puisque c'est par tes feux
 Que mon libérateur me devient odieux.
 Mais , pour vaincre une amour si puissante & si chere ,
 Scévole en est-il moins l'assassin de mon pere ?
 A-t-il moins offensé...

S C E N E I I.

JUNIE , ARONS , LICINE , GARDES.

ARONS, *aux Gardes qui conduisent Junie.*

MAIS... où la menez-vous ?

J U N I E.

On mene une victime à ton pere en courroux.

A R O N S.

Ne crains point ; mon amour te répond de ta vie.

J U N I E.

Je n'en suis pas en peine , & j'en ai peu d'envie.
 Tu détruis ma Patrie , & tu me défendras !

A R O N S.

Réponds à mon amour , & tu la sauveras.
 Je fais bien que Scévole occupe ta mémoire ,
 Et qu'il fait , de ton cœur , & son prix & sa gloire :
 Mais si , pour son pays , Scévole a de l'amour ,
 S'il veut y voir les biens & la paix de retour ,
 Tu ne dois point douter que , comme un grand remede ,
 A son propre rival lui-même il ne te cede.

J U N I E.

Je fais bien que Scévole est assez généreux

Pour servir son pays aux dépens de ses feux ;
Et , suivant cette loi qu'il me feroit lui-même ,
Sans consulter ici , je quitte ce que j'aime :
Je renonce , en aveugle , à mes propres desirs :
Je forcerai mon cœur , sans jeter de soupirs.
Triompher de l'amour sans effort & sans peine ,
C'est la moindre vertu que Rome nous apprenne.
Je m'immolerai donc à ton ressentiment.

A R O N S.

O discours plein de charme & de ravissement !

J U N I E.

Mais si le grand Scévole a conservé ta vie ,
Quand des traits de la mort elle étoit poursuivie ;
Je ne veux point douter que ce service heureux
Ne t'ait charmé le cœur , puisqu'il est généreux ;
Et que l'illustre Arons , condamnant ma parole ,
Si je me donne à lui , ne me rende à Scévole.

A R O N S.

Oui , je te céderois à cet ami parfait ,
S'il étoit en état de jouir d'un bienfait.

J U N I E.

Veux-tu montrer une ame & généreuse & belle ,
Et digne que Scévole ait combattu pour elle ?
Tire du précipice un ami si parfait ,
Et-le mets en état de jouir d'un bienfait.

A R O N S.

Mais puis-je avec honneur , & pour te satisfaire ,
Embrasser le parti de l'assassin d'un Pere ?

J U N I E.

Quoi donc ! avec honneur tu pourras , au besoin ,
De ton libérateur abandonner le soin ?
Apprends , apprends , Arons , qu'une ame généreuse ,

Dans les extrémités, est plus ingénieuse ;
 Et que , pour contenter ses illustres transports ,
 Sur l'impossible même elle fait des efforts.
 C'est sans doute un dessein qui n'est pas ordinaire ,
 Que de solliciter pour l'assassin d'un Pere :
 Mais par quelle action témoignerois-tu mieux
 Que ton libérateur t'est cher & précieux ?
 Au reste , ne crois pas que , proche du naufrage ,
 L'intérêt de Scévole à ce discours m'engage :
 Son intérêt consiste à mourir glorieux ,
 Et sa mort le va mettre au rang des demi-Dieux.
 Puisque tu dois tes jours à sa seule vaillance ,
 Si je te sollicite à la reconnoissance ,
 C'est pour t'apprendre au moins , par quelque grand
 effet ,
 A mériter le bien que Scévole t'a fait.

A R O N S.

Ah ! que ne peux-tu voir mon ame à la torture !
 Ce qu'y fait l'amitié , l'amour & la nature !
 Tu verrois plus de maux , tu verrois plus de fers
 Qu'on n'en peut figurer lorsqu'on peint les Enfers :
 Tu verrois , là-dedans , que , parmi cet orage ,
 Ceux que j'aime le plus me peinent d'avantage.
 J'ai peine de souffrir que ton objet vainqueur
 Y combatte Scévole & l'ôte de mon cœur :
 J'ai peine de souffrir que mon Pere en colere
 Y combatte Scévole , & Scévole mon Pere.
 Je ne puis toutefois ces combats empêcher ;
 Et ne fais quel parti me sera le plus cher.

J U N I E.

Prends celui de l'honneur,

A R O N S.

Mais...

SCENE

SCÈNE III.

ARONS, JUNIE, MARCILE, LICINE,
GARDES.

ARONS.

QUE peut-on, Marcile ?
Lui pouvons-nous donner une assistance utile ?
~~Parlons-nous au Roi ?~~

MARCILE.

Par vos commandemens
J'ai tâché d'observer ses secrets sentimens :
Mais je n'ai remarqué que fureur & que haine.
Scévole voit déjà l'appareil de sa peine ;
Les feux sont allumés, il est prêt de périr ;
Et, si l'on veut l'aider, il est tems de courir.

ARONS.

Faisons donc un effort.

SCÈNE IV.

PORSENNE, ARONS, JUNIE, MARCILE,
LICINE, GARDES.

PORSENNE.

O Prodige ! ô merveille,
Sans le rapport des yeux, incroyable à l'oreille !
Ah, mon fils ! ah, mon fils !

D.

Dont tu caches l'honneur de ma captivité :
 Mais, de quelques rayons que cette grace éclate,
 Ne t' imagine pas que je t'en sois ingrate :
 J'ai voulu te payer ; mais ton aveuglement
 T'en a fait refuser le noble payement ;
 Et quiconque refuse une reconnaissance,
 N'en doit plus demander ; son refus en dispense.
 Pourquoi , par un discours inspiré par les cieux ,
 T'ai-je représenté les Tarquins odieux ?
 Pourquoi t'ai-je voulu , favorable ennemie ,
 Arracher d'un parti fertile en infamie ,
 Et qui , ne méritant que des maux éternels ,
 Fait de ses partisans autant de criminels ?
 Ainsi , pour te payer d'une ombre de franchise
 Dont tu couvres les fers où la guerre m'a mis ,
 Je voulois , pour ton prix , te donner un secours
 Qui sauvât tout ensemble & ta gloire & tes jours ;
 Car je l'avois appris ce dessein magnanime
 Qui devoit de nos Dieux te rendre la victime.
 Mais enfin , connoissant que tes mauvais destins
 T'attachoient , pour te perdre , au crime des Tarquins ;
 Moi-même , secondant leur haine découverte ,
 J'ai poussé le grand cœur qui couroit à ta perte ;
 Je n'ai plus retenu son bras ; trop malheureux
 D'avoir manqué de faire un acte généreux ;
 Je n'ai plus empêché son illustre colere
 D'exécuter un coup si grand , si salutaire :
 Car j'appelle les coups salutaires & grands
 Qui poussent aux Enfers les amis des Tyrans.

P O R S E N N E.

Ingrate à mes faveurs , tu diras les complices ,
 Si ce n'est par douceur , au moins par les supplices.

J U N I E.

Contente tes fureurs & tes ressentimens :
 Ma vertu veut paroître , invincible aux tourmens.

T R A G É D I E.

77

Ce Romain a brûlé sa droite triomphante ;
S'il n'en frappe ton cœur , au moins il l'épouvante :
Et moi , pour enchérir par-dessus ses efforts ,
Je verrai mettre en cendre & ma main & mon corps.

P O R S E N N E.

Tu veux donc me forcer ?

J U N I E.

Tu veux donc me contraindre ?

P O R S E N N E.

Songe que je le puis , & que tu dois le craindre.

J U N I E.

Je ne crains point les maux , les fers & la rigueur
Qui peuvent faire voir la force de mon cœur.

P O R S E N N E.

Faisons donc succéder , contre notre espérance ,
A l'injuste pitié , la juste violence ;
Haïssons la douceur qui me met en danger ,
Aimons la cruauté qui m'en peut dégager.
Va , mon fils , fais gêner ce Romain détestable ;
A sa fausse vertu parois impitoyable ;
Laisse aller ton esprit jusques aux cruautés ,
Et garde en cet endroit d'imiter mes bontés.

A R O N S.

Souffrez que quatre mots précédent son supplice ;
Et que je fasse enfin un acte de justice.
Vous souvient-il du tems que mon mauvais destin
Me conduisit dans Rome à la Cour de Tarquin ?
Là , Sire , vous savez qu'on attaqua ma vie ,
Que jusques au cercueil elle fut poursuivie ;
Et que , par des complots , bien plus noirs que la nuit
Où l'on crut lâchement en recueillir le fruit ,
Tous les miens écartés par la crainte & dans l'ombre ,

D iij

Me laisserent en proie à des liches sans nombre.

P O R S E N N E.

Quoi donc ! mon meurtrier est-il aussi le tien ?

A R O N S.

Si la vie est un bien , c'est l'appui de mon bien :
 Vous lui devez un fils , qui , malgré nos tempêtes ,
 Vous a depuis gagné conquêtes sur conquêtes.
 Enfin , sans ce Romain , armé pour mon secours ,
 Votre oeil auroit pleuré la perte de mes jours.
 Ordonnez maintenant ce que ma main doit faire ,
 Si mon libérateur doit sentir ma colère ,
 Si j'oublierai le bien qu'il me donne en effet ,
 Afin de le punir d'un mal qu'il n'a pas fait :
 Car , enfin , triomphant de ce péril extrême ,
 Malgré lui vous vivez , & je vis par lui-même.

P O R S E N N E.

Quoi donc ! mon assassin ; quoi ! mon persécuteur
 Est en toi mon secours & mon libérateur.
 O Scévole ! ô mon fils ! ô Dieux ! que dois-je faire
 D'un si cher défenseur , d'un si grand adversaire ?
 Mais puis-je maintenant , sans agir contre moi ,
 Consulter en faveur de l'assassin d'un Roi ?
 Non , non ; il faut qu'il meure ; & les plus pitoyables
 Doivent être cruels pour de pareils coupables :
 Eussent-ils conservé nos droids & nos enfans ,
 Nous eussent-ils rendu mille fois triomphans ,
 Les moindres attentats qui touchent nos personnes
 Effacent cent bienfaits rendus à nos couronnes.
 Mais quoi ! Mais il n'importe ; étouffons-nous de
 souci.

(Aux Gardes.)

Il faut , il faut enfin.... Mais , qu'on l'amène ici.

SCENE V.

TARQUIN, PORSENNE, ARONS, JUNIE,
MARCILE, LICINE, GARDES.

TARQUIN.

LE traître vit encore ; & vous le laissez vivre
Pour redoubler le coup dont le Ciel vous délivre !
Donc de fausses vertus défarment votre main ,
A l'instant qu'elle doit défendre votre sein !
Certes , c'est mériter le mal qu'on nous destine ,
Que de laisser debout celui qui nous ruine .

SCENE VI.

PORSENNE, TARQUIN, ARONS,
SCÉVOLE, JUNIE, MARCILE,
LUCINE, GARDES.

TARQUIN.

LE voici ce cruel , comme victorieux
D'avoir pu faire craindre un Roi si glorieux.

SCÉVOLE.

Oui , Tarquin , tu le vois ; & son cœur en colère
Fait au moins l'action que sa main n'a pu faire.
Juge si je craindrois la fureur d'un bouffon ,
Vois si je me repens d'un attentat si beau ,

Moi qui viens de punir cette main criminelle
D'avoir manqué le coup que Rome attendoit d'elle.

(*A Porfenne.*)

Toi , Prince que j'estime , & que ma seule erreur
Garantit aujourd'hui des coups de ma fureur ,
Délivre ton esprit d'une éternelle alarme ;
Il me reste une main , garde qu'elle ne s'arme :
Mais , avec tous tes soins , tremble , frémis , & crois
Que Rome a des enfans qui valent mieux que moi.

P O R S E N N E.

Retire-toi , Scévole , & reprends ton épée ,
Autrefois pour mon fils noblement occupée.
Certes , je te louerois , & louerois ta vertu ,
Si pour mon Diadème elle avoit combattu :
Considère pourtant combien j'en fais d'estime ,
Puisque , pour l'honorer , je lui remets ton crime.
A toi plus inhumain que cruel envers moi ,
Tu me sembles , Scévole , assez puni par toi :
Vas donc ; & , de chez nous , par une grace extrême ,
N'emporte que le mal que tu t'es fait toi-même ;
Et vas , par ton salut , témoigner aux Romains ,
Que Porfenne ne craint , ni Rome , ni tes mains.

S C É V O L E.

Certes , tu ne pouvois , magnanime Porfenne ,
Me vaincre & me forcer par la peur de la peine :
Mais il faut avouer que tu m'as surmonté
Par cet acte fameux de générosité.
Ainsi je te dirai , par amour & sans feinte ,
Ce que tu n'aurois pas obtenu par contrainte.
Je te découvrirai ce funeste détroit ,
Dont je te saurerois si Rome le souffroit .
Sache que des Romains la plus belle Jeunesse ,
Dans ton camp répandue , attend ce que je laisse ;
Et que trois cents Héros , brûlant de t'attaquer ,

S'y préparent au coup que je viens de manquer.
 Le sort, tombé sur moi, m'a concédé la gloire
 De tenter le premier cette grande victoire :
 Les autres, à leur tour, marcheront sur mes pas,
 Comme pour réparer la faute de mon bras ;
 Et si, de tant de mains qu'arme la même envie,
 Tu peux être vainqueur, & garantir ta vie,
 Alors je publierai que les Dieux sont pour toi,
 Et que Rome en danger doit craindre un si grand Roi.

P O R S E N N E.

Vas, retourne dans Rome, & jouis de ma grace ;
 Je reçois ton avis, sans craindre sa menace ;
 Plus fort que le fardeau qui semble m'accabler,
 Mon salut apprendra que Rome doit trembler.

T A R Q U I N.

Quoi ! Porfenne, vous-même à vous-même perfide ;
 Vous récompenserez un meurtre, un parricide !

(*A Arons.*)

Vous, son fils, que ce coup menace également,
 Serez-vous sans colere, & sans ressentiment ?
 Défendez votre pere en ce moment horrible,
 Qu'il se rend à lui-même & funeste & nuisible.

A R O N S.

C'est se rendre, à mon gré, coupable mille fois,
 Que d'empêcher d'agir la clémence des Rois.

T A R Q U I N.

Pere & fils aveuglés, je vous rendrai justice :
 Scévole est mon sujet, je veux qu'on le punisse.

J U N I E.

Porfenne, ton honneur t'oblige désormais
 D'empêcher qu'un Tyran ne perde tes bienfaits.

SCÉVOLE, à *Porfenne*.

Mais, pour te faire voir, Monarque magnanime,
Que Rome est équitable & qu'elle hait le crime,
Autrefois elle offroit aux Tarquins, tes parens,
De s'en remettre à toi de tous ses différens;
Et maintenant encore elle veut s'y remettre,
Si Tarquin y consent, si tu le veux permettre.

T A R Q U I N.

Moi traiter autrement, avec des révoltés,
Que par les châtimens qui leur sont apprêtés !
Non, non ; après leur crime & de telles alarmes,
Mes arbitres feront mes fureurs & mes armes.

P O R S E N N E, à *Tarquin*.

Vous pourriez, toutefois....

T A R Q U I N.

Je pourrois me trahir !

A mes propres sujets je pourrois obéir !

Non ; non ; pour conserver votre gloire & la nôtre,
Je ne veux point de juge, & moins vous que tout
autre,

Vous qui, m'ayant de l'aide & tant de bien promis,
Favorisez pourtant mes propres ennemis.

P O R S E N N E.

Vous m'estimerez donc injuste & sacrilège :

Oui, Tarquin, je le suis, lorsque je vous protège.

T A R Q U I N.

* Donc, pour vous rendre juste, aidez des révoltés.

P O R S E N N E.

Je suivrai la raison, dont vous vous écarterz.

* On ce vers & le suivant, qui se trouvent dans toutes les Editions de cette Piece, pourroient être supprimés ; ou il manque deux vers féminins.

TRAGÉDIE.

83

TARQUIN.

Que ne commandez-vous qu'on enchaîne mes mains ,
Et que l'on m'abandonne aux fureurs des Romains ?
Après avoir trahi la grandeur souveraine ,
C'est ce qui reste à faire au généreux Porfenne.

PORSENNE.

Je le devrois , ingrat.

TARQUIN, *en se retirant.*

Je crains peu ce danger ;
Et nous vivrons au moins , afin de nous venger.

SCENE VII. ET DERNIERE.

PORSENNE, ARONS, SCÉVOLE, JUNIE,
MARCILE, LICINE, GARDES.

JUNIE, *à Porfenne.*

VOIS si quelque justice accompagne une cause
Dont le chef craint les Loix que l'équité propose.

PORSENNE.

Le sort en est jetté , je change de desseins ;
Je veux donner la vie & la paix aux Romains.
Que l'ingrat se signale avec son arrogance ;
La liberté de Rome est enfin ma vengeance.

(A Scévole.)

Ce sera son supplice ; & ce sera ton prix ,
Pour avoir su défendre & conserver mon fils.

ARONS,

Mais , Sire , permettez qu'à cette récompense
Je joigne , de ma part , une reconnoissance.

Que pourrois-tu donner à qui tu dois le jour ?

A R O N S.

Lui céder devant vous l'objet de son amour.

P O R S E N N E.

Aime-t-il donc Junie ? est-il donc aimé d'elle ?

A R O N S.

Oui, Seigneur.

P O R S E N N E , à Scévole & Junie.

Brûlez donc d'une flamme immortelle ;

Je ne romprai jamais le lien amoureux

Qui joint si noblement des cœurs si généreux ;

Et, puisqu'ils ont tous deux obtenu la victoire ,

L'un doit être de l'autre & le prix & la gloire :

(A Arons.)

Rome doit cet Hymen à tes justes souhaits ;

Et, pour le célébrer, je lui donne la paix.

S C É V O L E , à Porfenne.

Rome, jamais ingrate au soin qu'on a pour elle ,

Te rendra pour ces biens une gloire immortelle.

P O R S E N N E , à Scévole.

Ainsi, par ta vertu, Rome triomphera ;

Ainsi, par mon amour, Rome subsistera :

Et je veux qu'elle compte, à la fin de sa peine,

Entre ses Fondateurs, & Scévole & Porfenne.

F I N.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Chancelier, *Scévole, Tragédie* ; & j'ai cru que le Public recevroit avec plaisir cette nouvelle Édition d'une Piece qu'il revoit toujours avec applaudissement sur le Théâtre.

Fait à Paris ce vingt Octobre mil sept cent seize.

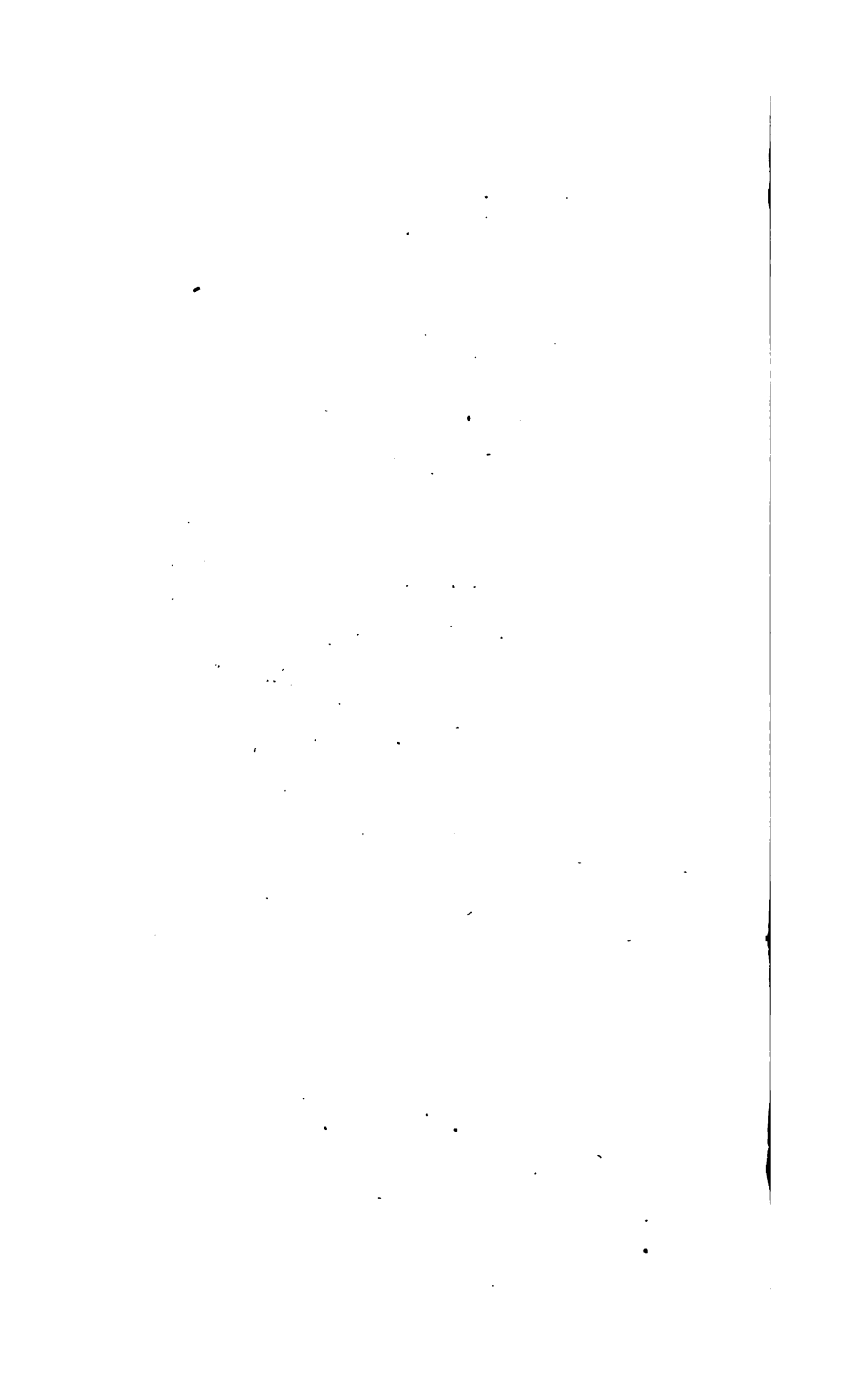
D A N C H E T.

LES
SERMENS
INDISCRETS,
COMÉDIE

En Prose, & en cinq Actes;
Pierre Carlet de Chamblain
DE M. DE MARIVAUX;
de l'Académie Française :

*Représentée par les Comédiens François,
le 8 Juin 1732.*

NOUVELLE ÉDITION.





AVERTISSEMENT.

IL s'agit ici de deux Personnes qu'on a destinées l'une à l'autre, qui ne se connoissent point, & qui, en secret, ont un égal éloignement pour le mariage. Elles ont pourtant consenti à s'épouser, mais seulement par respect pour leurs Peres, & dans la pensée que le mariage ne se fera point. Le motif sur lequel elles l'espèrent, c'est que Damis & Lucile (c'est ainsi qu'elles s'appellent,) entendent dire beaucoup de bien l'un de l'autre, & qu'on leur donne un caractère extrêmement raisonnable; & de-là chacun d'eux conclut qu'en avouant franchement ses dispositions à l'autre, cet autre aidera lui-même à le tirer d'embarras.

Là-dessus, Damis part de l'en-

ij *AVERTISSEMENT.*

droit où il étoit , arrive où se doit faire le mariage , demande à parler en particulier à Lucile , & ne trouve que Lifette , sa Suivante , à qui il ouvre son cœur , pendant que Lucile , enfermée dans un cabinet voisin , entend tout ce qu'il dit , & se sent intérieurement piquée de toute l'indifférence que Damis promet lui conserver en la voyant. Lifette lui recommande de tenir sa parole , lui dit de prendre garde à lui , parce que sa Maitresse est aimable : Damis ne s'en épouvante pas davantage , & porte l'intrépidité jusqu'à défier le pouvoir de ses charmes.

Lucile , de son cabinet , écoute impatiemment ce discours , & , dans le dépit qu'elle en a , & qui l'émeut sans qu'elle s'en apperçoive , elle sort du cabinet , se montre tout à coup , pour venir se réjouir avec Damis de l'heureux accord de leurs sen-

timens , à ce qu'elle dit ; mais , en effet , pour essayer de se venger de sa confiance, sans qu'elle se doute de ce mouvement d'amour-propre qui la conduit. Or , comme il n'y a pas loin de prendre de l'amour , à vouloir en donner soi-même , son cœur commence par être la dupe de son projet de vengeance. Lisette , qui s'apperçoit du danger où sa vanité l'expose , & qui a intérêt que Lucile ne se marie pas , interrompt la conversation de Damis & de sa Maitresse ; & , profitant du dépit de Lucile , elle l'engage par raison de fierté même , à jurer qu'elle n'épousera jamais Damis , & à exiger qu'il jure à son tour de n'être jamais à elle ; ce qu'il est obligé de promettre aussi , quoiqu'il ait resté fort interdit à la vûe de Lucile , & qu'il soit très-fâché de tout ce qu'il a dit avant que de l'avoir vûe.

C'est de-là que part toute cette

Comédie. Lucile , en quittant Damis , se repent de la promesse qu'elle a exigée de lui , parce que son dépit , avec ce qu'il a d'aimable , lui a déjà troublé le cœur , ce qu'elle manifeste en deux mots à la fin du premier Acte. Damis , de son côté , est au désespoir , & de l'éloignement qu'il croit que Lucile a pour lui , & de l'injure qu'il lui a faite , par l'imprudence de ses discours avec Lifette.

Voilà donc Lucile & Damis qui s'aiment à la fin du premier Acte , ou qui du moins ont déjà du penchant l'un pour l'autre. Liés tous deux par la convention de ne point s'épouser , comment feront-ils pour cacher leur amour ? comment feront-ils pour se l'apprendre ? car ces deux choses-là vont se trouver dans tout ce qu'ils diront. Lucile sera trop fière pour paroître sensible , trop sensible pour n'être pas embarrassée de sa fierté. Damis , qui se croit haï ,

AVERTISSEMENT.

sera trop tendre pour bien contre-faire l'indifférent , & trop honnête-homme pour manquer de parole à Lucile , qui n'a contre son amour que sa probité pour ressource. Ils sentent bien leur amour , ils n'en font point de mystère avec eux-mêmes ; comment s'en instruiront-ils mutuellement , après leurs conventions ? Comment feront-ils pour observer & pour trahir en même tems les mesures qu'ils doivent prendre contre leur mariage ? C'est-là ce qui fait tout le sujet des quatre autres Actes.

On a pourtant dit que cette Comédie-ci ressembloit à la *Surprise de l'Amour* , & j'en conviendrois franchement , si je le sentoís ; mais j'y vois une si grande différence , que je n'en imagine pas de plus marquée en fait de sentiment.

Dans la *Surprise de l'Amour* , il

s'agit de deux Personnes qui s'aiment pendant toute la Pièce ; mais qui n'en savent rien eux-mêmes , & qui n'ouvrent les yeux qu'à la dernière Scène.

Dans cette Pièce-ci , il est question de deux Personnes qui s'aiment d'abord , & qui le savent , mais qui se sont engagées de n'en rien témoigner , & qui passent leur tems à lutter contre la difficulté de garder leur parole en la violant ; ce qui est une autre espèce de situation , qui n'a aucun rapport avec celle des Amans de la *Surprise de l'Amour*. Les derniers, encore une fois, ignorent l'état de leur cœur , & sont le jouet du sentiment qu'ils ne soupçonnent point en eux ; c'est-là ce qui fait le plaisant du Spectacle qu'ils donnent. Les autres, au contraire, savent ce qui se passe en eux , mais ne voudroient ni le cacher ni le di-

AVERTISSEMENT. *vij*

re , & affurément , je ne vois rien là dedans qui se reffemble : il est vrai que dans l'une & dans l'autre situation , tout se paffe dans le cœur ; mais ce cœur a bien des sortes de sentimens , & le portrait de l'un ne fait pas le portrait de l'autre.

Pourquoi donc dit-on que les deux Pièces se reffemblent ? En voici la raison , je pense ; c'est qu'on y a vu le même genre de conversation & de style ; c'est que ce sont des mouvemens de cœur dans les deux Pièces , & cela leur donne un air d'uniformité qui fait qu'on s'y trompe.

A l'égard du genre de style & de conversation , je conviens qu'il est le même que celui de la *Surprise de l'Amour* , & de quelques autres Pièces ; mais je n'ai pas cru pour cela me répéter , en l'employant encore ici. Ce n'est pas moi que j'ai voulu co-

vij **AVERTISSEMENT.**

pier, c'est la Nature; c'est le ton de la conversation en général que j'ai tâché de prendre. Ce ton-là a plu extrêmement, & plaît encore dans les autres Pièces, comme singulier, je crois; mais mon dessein étoit qu'il plut, comme naturel; & c'est peut-être parce qu'il l'est effectivement, qu'on le croit singulier; & que, regardé comme tel, on me reproche d'en user toujours.

On est accoutumé au style des Auteurs, car ils en ont un qui leur est particulier. On n'écrit presque jamais comme on parle; la composition donne un autre tour à l'esprit: c'est par-tout un goût d'idées pensées & réfléchies, dont on ne sent point l'uniformité, parce qu'on l'a reçu & qu'on y est fait; mais si par hazard vous quittez ce style, & que vous portiez le langage des hommes dans un Ouvrage, & sur-tout dans

AVERTISSEMENT. *ix*

une Comédie , il est sûr que vous serez d'abord remarqué ; & si vous plaidez, vous plaidez beaucoup, d'autant plus que vous paroissez nouveau ; mais revenez-y souvent , ce langage des hommes ne vous réussira plus , car on ne l'a pas remarqué comme tel , mais simplement comme le vôtre, & on croira que vous vous répétez.

Je ne dis pas que ceci me soit arrivé : il est vrai que j'ai tâché de faire le langage des conversations , & la tournure des idées familières & variées qui y viennent , mais je ne me flatte pas d'y être parvenu : j'ajouterai seulement là-dessus , qu'entre gens d'esprit , les conversations dans le monde sont plus vives qu'on ne pense , & que tout ce qu'un Auteur pourroit faire pour les imiter , n'approchera jamais du feu & de la naïveté fine & subite qu'ils y mettent.

x *AVERTISSEMENT.*

Au reste , la représentation de cette Pièce-ci n'a pas été achevée ; elle demande de l'attention. Il y avoit beaucoup de monde , & bien des gens ont prétendu qu'il y avoit une cabale pour la faire tomber , mais je n'en crois rien ; elle est d'un genre dont la simplicité auroit pû toute seule lui tenir lieu de cabale , sur-tout dans le tumulte d'une première représentation ; & d'ailleurs , je ne supposerai jamais qu'il y ait des hommes capables de n'aller à un Spectacle que pour y livrer une honteuse guerre à un Ouvrage fait pour les amuser : non , c'est la Pièce même qui ne plut pas ce jour-là. Presque aucune des miennes n'a bien pris d'abord ; leur succès n'est venu que dans la suite , & je l'aime bien autant venu de cette manière-là. Que fait-on ? peut-être en arrivera t-il de celle-ci comme des autres : déjà elle a fait plaisir à la seconde représentation ,

AVERTISSEMENT. *xj*

on l'a applaudie à la troisième , ensuite on lui a donné des éloges ; & on m'a dit qu'elle avoit toujours continué d'être bien reçue par un nombre de Spectateurs , assez médiocre , il est vrai ; mais aussi a-t-elle été presque toujours représentée dans des jours peu favorables aux Spectacles.



4. LESSERMENS INDISCRETS,

S C E N E I I.

LUCILE, LISETTE.

LUCILE.

AH ! te voilà, Lisette, approche ; je viens d'apprendre que Damis est arrivé hier de Paris, qu'il est actuellement chez son Pere ; & voici une Lettre qu'il faut que tu lui rendes, en vertu de laquelle j'espere que je ne t'épouserai point.

LISETTE.

Quoi ! cette idée-là vous dure encore ? Non, Madame, je ne ferai point votre message ; Damis est l'époux qu'on vous destine ; vous y avez consenti , tout le monde est d'accord : entre une épouse & vous, il n'y a plus qu'une syllabe de différence, & je ne rendrai point votre Lettre : vous avez promis de vous marier.

LUCILE.

Oui, par complaisance pour mon Pere, il est vrai ; mais y songe-t-il ? Qu'est-ce que c'est qu'un mariage comme celui-là ? Ne faudroit-il pas être folle, pour épouser un homme dont le caractère m'est tout-

COMÉDIE.

5

à-fait inconnu ? D'ailleurs ne fais-tu pas mes sentimens ? Je ne veux point être mariée si-tôt , & ne le serai peut-être jamais.

L I S E T T E.

Vous ? Avec ces yeux-là ? Je vous en défie , Madame.

L U C I L E.

Quel raisonnement ! Est-ce que des yeux décident de quelque chose ?

L I S E T T E.

Sans difficulté ; les vôtres vous condamnent à vivre en compagnie. Par exemple , examinez-vous : vous ne savez pas les difficultés de l'état austere que vous embrassez ; il faut avoir le cœur bien frugal pour le soutenir ; c'est une espece de Solitaire qu'une fille , & votre physionomie n'annonce point de vocation pour cette vie-là.

L U C I L E.

Oh ! ma physionomie ne fait ce qu'elle dit : je sens un fond de délicatesse & de goût , qui seroit toujours choqué dans le mariage , & je n'y serois pas heureuse.

L I S E T T E.

Bagatelle ! Il ne faut que deux ou trois mois de commerce avec un mari pour

6 LES SERMENS INDISCRETS,
expédier votre délicatesse : allez , déchirez votre Lettre.

L U C I L E.

Je te dis que mon parti est pris , & je veux que tu la portes. Est-ce que tu crois que je me pique d'être plus indifférente qu'une autre ? Non , je ne me vante point de cela , & j'aurois tort de le faire ; car j'ai l'ame tendre , quoique naturellement vertueuse : & voilà pourquoi le mariage seroit une très-mauvaise condition pour moi. Une ame tendre & douce a des sentimens , elle en demande ; elle a besoin d'être aimée parce qu'elle aime ; & une ame de cette espece-là entre les mains d'un mari , n'a jamais son nécessaire.

L I S E T T E

Oh dame ! ce nécessaire-là est d'une grande dépense , & le cœur d'un mari s'épuise.

L U C I L E.

Je les connois un peu , ces Messieurs-là ; je remarque que les hommes ne sont bons qu'en qualité d'amans : c'est la plus jolie chose du monde que leur cœur , quand l'espérance les tient en haleine ; soumis , respectueux & galans , pour le peu que vous soyez aimable avec eux , votre amour-propre est enchanté ; il est servi

COMÉDIE.

7

délicieusement : on le rassasie de plaisirs : folie , fierté , dédain , caprices , impertinences , tout nous réussit , tout est raison , tout est loi : on régne , on tyrannise , & nos idolâtres sont toujours à genoux. Mais les épousez-vous , la Déesse s'humanise-t-elle , leur idolâtrie finit où nos hontés commencent. Dès qu'ils sont heureux , les ingrats ne méritent plus de l'être.

L I S E T T E.

Les voilà.

L U C I L E.

Oh ! pour moi , j'y mettrai bon ordre , & le personnage de Déesse ne m'ennuiera pas , Messieurs , je vous assure. Comment donc ! Toute jeune & toute aimable que je suis , je n'en aurois pas pour six mois aux yeux d'un mari , & mon visage seroit mis au rebut ! De dix-huit ans qu'il a , il sauterait tout d'un coup à cinquante ? Non ! pas , s'il vous plaît , ce seroit un meurtre ; il ne vieillira qu'avec le tems , & n'enlaidira qu'à force de durer : je veux qu'il n'appartienne qu'à moi ; que personne n'ait à voir ce que j'en ferai ; qu'il ne relève que de moi seule. Si j'étois mariée , ce ne seroit plus mon visage , il seroit à mon mari , qui le laisseroit-là , à qui il ne plairoit pas , & qui lui défen-

8 LES SERMENS INDISCRETS,
droit de plaire à d'autres : j'aimerois au-
tant n'en point avoir. Non, non, Lisette,
je n'ai point envie d'être coquette; mais
il y a des momens où le cœur vous en
dit, & où l'on est bien-aïse d'avoir les
yeux libres : ainsi, plus de discussion, va
porter ma lettre à Damis, & se range
qui voudra sous le joug du mariage.

L I S E T T E.

Ah ! Madame, que vous me charmez !
Que vous êtes une Déesse raisonnable !
Allons, je ne vous dis plus mot ; ne vous
mariez point : ma Divinité subalterne
vous approuve, & fera de même. Mais
de cette Lettre que je vais porter, en
espérez-vous beaucoup ?

L U C I L E.

Je marque mes dispositions à Damis ;
je le prie de les servir ; je lui indique les
moyens qu'il faut prendre pour dissuader
son pere & le mien de nous marier ; &
si Damis est aussi galant homme qu'on le
dit, je compte l'affaire rompue.



SCÈNE III.

LUCILE , LISETTE , FRONTIN.

(Un Valet de la maison entre.)

LE VALET.

Madame , voici un Domestique qui demande à vous parler.

LUCILE.

Qu'il vienne.

FRONTIN, *entre.*

Madame , cette fille-ci est-elle discrète ?

LISETTE.

Tenez , cet animal , qui débute par me dire un injure !

FRONTIN.

J'ai l'honneur d'appartenir à M. Damis, qui me charge d'avoir celui de vous faire la révérence.

LISETTE.

Vous avez eu le tems d'en faire quatre : allons , finissez.

LUCILE.

Laisse-le achever. De quoi s'agit-il ?

10 LESSERMENS INDISCRETS,

FRONTIN.

Ne la gênez point, Madame, je ne l'écoute pas.

LUCILE.

Voyons, que me veut ton Maître ?

FRONTIN.

Il vous demande, Madame, un moment d'entretien avant que de paroître ici tantôt avec son pere ; & j'ose vous assurer que cet entretien est nécessaire.

LUCILE, *à part à Lisette.*

Me conseilles-tu de le voir, Lisette ?

LISETTE.

Attendez, Madame, que j'interroge un peu ce Harangueur. Dites-nous, Monsieur le Personnage, vous qui jugez cet entretien si important, vous en savez donc le sujet ?

FRONTIN.

Mon Maître ne me cache rien de ce qu'il pense.

LISETTE.

Hum ! à voir le confident, je n'ai pas grande opinion des pensées : venez çà pourtant ; de quoi est-il question ?

FRONTIN.

D'une réponse que j'attends.

LISETTE.

Veux-tu parler ?

COMÉDIE.

11

FRONTIN.

Je suis homme, & je me tais; je vous
défie d'en faire autant.

LUCILE.

Laisse-le, puisqu'il ne veut rien dire.
Va, ton Maître n'a qu'à venir.

FRONTIN.

Il est à vous sur le champ, Madame:
il m'attend dans une des allées du Bois.

LISETTE.

Allons, pars.

FRONTIN.

Ma mie, vous ne m'arrêterez pas.

SCÈNE IV.

LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

Que ne m'avez-vous dit de lui don-
ner votre Lettre? Elle vous eût dis-
pensée de voir son Maître.

LUCILE.

Je n'ai point dessein de le voir non
plus; mais il faut savoir ce qu'il me veut,
& voici mon idée. Damis va venir, &
tu n'as qu'à l'attendre, pendant que je
vais me retirer dans ce cabinet, d'où
j'entendrai tout. Dis-lui qu'en y faisant
réflexion, j'ai cru que dans cette occasion,

12 LES SERMENS INDISCRETS,
ci je ne devois point me montrer , & que
je le prie de s'ouvrir à toi sur ce qu'il a
à me dire ; & s'il refuse de parler , en
marquant quelque empressement pour me
voir , finis la conversation , en lui donnant
ma Lettre.

L I S E T T E.

J'entends quelqu'un ; cachez-vous , Ma-
dame.

S C E N E V.

L I S E T T E , D A M I S.

L I S E T T E.

C'Est Damis..... morbleu ! qu'il est
bien fait ! Allons , le diable nous
amene-là une tentation bien condition-
née.... C'est , sans doute , ma Maitresse
que vous cherchez , Monsieur ?

D A M I S.

C'est elle-même ; & l'on m'avoit dit
que je la trouverois ici.

L I S E T T E.

Il est vrai , Monsieur ; mais elle a cru
devoir se retirer , & m'a chargée de vous
prier de sa part , de me confier ce que
vous voulez lui dire.

DAMIS.

D A M I S.

Eh ! pourquoi m'évite-t-elle ? Est-ce que le mariage dont il s'agit ne lui plaît pas ?

L I S E T T E.

Mais , Monsieur , il est bien hardi de se marier si vite.

D A M I S.

Oh ! très-hardi.

L I S E T T E.

Je vois bien que Monsieur pense judicieusement.

D A M I S.

On ne sauroit donc la voir ?

L I S E T T E.

Excusez-moi , Monsieur ; la voilà : c'est la même chose , je la représente.

D A M I S.

Soit ; j'en serai même plus libre à vous dire mes sentimens , & vous me paroissez fille d'esprit.

L I S E T T E.

Vous avez l'air de vous y connoître trop bien pour que j'en appelle.

D A M I S.

Venons à ce qui m'amene ; mon pere , que je ne puis me résoudre de fâcher , parce qu'il m'aime beaucoup.....

L I S E T T E.

Fort bien : votre histoire commence comme la nôtre.

B

14 LES SERMENS INDISCRETS,

D A M I S.

A souhaité le mariage qu'on veut faire entre votre Maitresse & moi.

L I S E T T E.

Ce début-là me plaît.

D A M I S.

Attendez jusqu'au bout ; j'étois donc à mon Régiment , quand mon pere m'a écrit ce qu'il avoit projeté avec celui de Lucile ; c'est , je pense , le nom de la prétendue future :

L I S E T T E.

La prétendue ; toujours à merveille.

D A M I S

Il m'en faisoit un portrait charmant.

L I S E T T E.

Style ordinaire.

D A M I S.

Cela se peut bien ; mais elle est dans la lettre la plus aimable personne du monde.

L I S E T T E.

Souvenez-vous que je représente l'original , & que je serai obligée de rougir pour lui.

D A M I S.

Mon pere , ensuite , me presse de venir , me dit que je ne saurois , sur la fin de ses jours , lui donner de plus grande consolation qu'en épousant Lucile ; qu'il est ami intime de son pere ; que d'ailleurs elle est riche , & que je lui aurai une obligation éternelle du parti qu'il me procu-

COMÉDIE.

15

re ; & qu'enfin , dans trois ou quatre jours , ils vont , son ami , sa famille & lui , m'attendre à leurs maisons de campagne qui sont voisines , & où je ne manquerai pas de me rendre à mon retour de Paris.

L I S E T T E.

Eh bien ?

D A M I S.

Moi , qui ne saurois rien refuser à un pere si tendre , j'arrive , & me voilà.

L I S E T T E

Pour épouser ?

D A M I S.

Ma foi non , s'il est possible.

(Ici Lucile sort à moitié du cabinet.)

L I S E T T E.

Quoi ! tout de bon ?

D A M I S.

Je parle très-sérieusement ; & comme on dit que Lucile est d'un esprit raisonnable , & que je lui dois être fort indifférent , j'avois dessein de lui ouvrir mon cœur , afin de me tirer de cette aventure-ci.

L I S E T T E , riant.

Eh ! quel motif avez-vous pour cela ? est-ce que vous aimez ailleurs ?

D A M I S.

N'y a-t-il que ce motif-là qui soit bon ? Je crois en avoir d'aussi sensés ; c'est qu'en vérité je ne suis pas d'un âge à me lier

B 2

16 **LESSERMENS INDISCRETS,**
d'un engagement aussi sérieux ; c'est qu'il
me fait peur , que je sens qu'il borneroit
ma fortune , & que j'aime à vivre sans
gêne , avec une liberté dont je fais tout le
prix , & qui m'est plus nécessaire qu'à un
autre , de l'humeur dont je suis.

L I S E T T E.

Il n'y a pas le petit mot à dire à cela.

D A M I S.

Dans le mariage , pour bien vivre ensemble , il faut que la volonté d'un mari s'accorde avec celle de la femme , & cela est difficile ; car de ces deux volontés-là , il y en a toujours une qui va de travers , & c'est assez la manière d'aller des volontés d'une femme , à ce que j'entends dire. Je demande pardon à votre Sexe de ce que je dis-là : il peut y avoir des exceptions ; mais elles sont rares , & je n'ai point de bonheur.

(Lucile regarde toujours.)

L I S E T T E.

Que vous êtes aimable d'avoir si mauvaise opinion de votre esprit !

D A M I S.

Mais vous riez ; est-ce que mes dispositions vous conviennent ?

L I S E T T E.

Je vous dis que vous êtes un homme admirable.

D A M I S.

Sérieusement ?

COMÉDIE.

17

L I S E T T E.

Un homme sans prix.

D A M I S.

Ma foi, vous me charmez.

(*Lucile continue de regarder.*)

L I S E T T E.

Vous nous rachetez ; nous vous dispensons même de la bonté que vous avez de supposer quelques exceptions favorables parmi nous.

D A M I S.

Oh ! je n'en suis pas la dupe ; je n'y crois pas moi-même.

L I S E T T E.

Que le ciel vous le rende ; mais peut-on se fier à ce que vous dites-là , cela est-il sans retour ? Je vous avertis que ma Maitresse est aimable.

D A M I S.

Et moi je vous avertis que je ne m'en soucie gueres : je suis à l'épreuve , je ne crois pas votre Maitresse plus redoutable que tout ce que j'ai vu , sans lui faire tort ; & je suis sûr que ses yeux seront d'aussi bonne composition que ceux des autres.

(*Lucile regarde.*)

L I S E T T E.

Morbleu , n'allez pas nous manquer de parole.

D A M I S

Si je n'avois pas peur d'être ridicule , je vous recommanderois , pour vous pi-

B 3

18 LES SERMENS INDISCRETS,
quer, de ne m'en pas manquer vous-même.

L I S E T T E.

Tenez, votre départ , sera de toutes
vos graces , celle qui nous touchera le
plus : êtes-vous content ?

D A M I S.

Vous me rendez justice ; de mon côté ,
je défie vos appas , & je vous réponds de
mon cœur.

S C E N E V I.

LUCILE, *sortant promptement du*
cabinet , DAMIS , LISETTE.

L U C I L E.

ET moi du mien , Monsieur , je vous
le promets ; car je puis hardiment me
montrer après ce que vous venez de dire :
allons , Monsieur , le plus fort est fait ,
nous n'avons à nous craindre ni l'un ni l'au-
tre ; vous ne vous souciez point de moi ,
je ne me soucie point de vous , car je m'ex-
plique sur le même ton , & nous voilà
fort à notre aise ; ainsi convenons de nos
faits : mettez-moi l'esprit en repos , com-
ment nous y prendrons-nous ? J'ai une
sœur qui peut plaire ; affectez plus de goût
pour elle que pour moi ; peut-être cela
vous sera-t-il plus aisé , & vous continuerez
toujours. Ce moyen-là vous convient-il ?

COMÉDIE. 19

Vaut-il mieux nous plaindre d'un éloignement réciproque ? Ce sera comme vous voudrez ; vous savez mon secret ; vous êtes un honnête-homme ; expédions.

L I S E T T E.

Nous ne barguignons pas , comme vous voyez ; nous allons rondement , faites-vous de même ?

L U C I L E.

Qu'est-ce que c'est que cette faillie-là qui me compromet ? ... Faites-vous de même ? ... Voulez-vous divertir Monsieur à mes dépens ?

D A M I S.

Je trouve sa question raisonnable , Madame.

L U C I L E.

Et moi , Monsieur , je la déclare impertinente : mais c'est une étourdie qui parle.

D A M I S.

Votre apparition me déconcerte , je l'avoue ; je me suis expliqué d'une manière si libre , en parlant de personnes aimables , & sur-tout de vous , Madame.

L U C I L E.

De moi , Monsieur ? Vous m'étonnez ; Je ne sache pas que vous ayez rien à vous reprocher. Quoi donc ! seroit-ce d'avoir promis que je ne vous paroîtrois pas redoutable ? Eh ! tant mieux ; c'est m'avoir fait votre cour que cela. Comment donc !

20 LES SERMENS INDISCRETS,
est-ce que vous croyez ma vanité attaquée?
Non, Monsieur, elle ne l'est point : sup-
posé que j'en aye, que vous me trouviez
redoutable ou non, qu'est-ce que cela dit?
Le goût d'un homme seul ne décide rien
là-dessus ; & de quelque façon qu'il se
trouve, on n'en vaut ni plus ni moins, les
agréments n'y perdent ni n'y gagnent,
cela ne signifie rien : ainsi, Monsieur,
point d'excuse ; au reste, pourtant, si
vous en voulez faire, si votre politesse a
quelque remords qui la gêne, qu'à cela ne
tienne, vous êtes bien le maître.

D A M I S.

Je ne doute pas, Madame, que tout
ce que je pourrois vous dire ne vous soit
indifférent ; mais n'importe, j'ai mal par-
lé, & je me condamne très-sérieusement.

L U C I L E, *riant.*

Eh bien ! soit ; allons, Monsieur, vous
vous condamnez, j'y consens. Votre pré-
tendue future vaut mieux que tout ce que
vous avez vu jusqu'ici ; il n'y a pas de
comparaison, je l'emporte ; n'est-il pas
vrai que cela va là ? car je me ferai sans
façon, moi, tous les complimens qu'il
vous plaira ; ce n'est pas la peine de me
les plaindre, ils ne sont pas rares. & l'on
en donne à qui en veut

D A M I S.

Il ne s'agit pas de complimens, Ma-

COMÉDIE. 21

dame , vous êtes bien au-dessus de cela ,
& il seroit difficile de vous en faire.

LUCILE.

Celui-là est très-fin , par exemple , & vous aviez raison de ne vouloir pas perdre : mais restons-en là , je vous prie ; car , à la fin , tant de politesses me supposeroient un amour-propre ridicule ; & ce seroit une étrange chose qu'il fallût me demander pardon de ce qu'on ne m'aime point ; en vérité , l'idée seroit comique ; ce seroit en m'aimant qu'on m'embarrasseroit : mais grâces au ciel , il n'en est rien ; heureusement mes yeux se trouvent pacifiques ; ils applaudissent à votre indifférence ; ils se le promettent , c'est une obligation que je vous ai , & la seule de votre part qui pouvoit m'épargner une ingratitude ; vous m'entendez , vous avez eu quelque peur des dispositions que je pouvois avoir ; mais soyez tranquille , je me sauve , Monsieur , je vous échappe , j'ai vu le péril , & il n'y paroît pas.

DAMIS.

Ah ! Madame , oubliez un discours que je n'ai tenu tantôt qu'en plaisantant ; je suis de tous les hommes celui à qui il est le moins permis d'être vain , & vous de toutes les Dames celle avec qui il seroit le plus impossible de l'être ; vous êtes d'une figure qui

22 LES SERMENS INDISCRETS,
ne permet ce sentiment-là à personne ; &
si je l'avois , je serois trop méprisable.

L I S E T T E.

Ma foi , si vous le prenez sur ce ton-là ,
tous deux , vous ne tenez rien : je n'aime
point ce verbiage-là ; ces yeux pacifiques,
ces apostrophes galantes à la figure de
Madame , & puis des vanités , des excu-
ses , où cela va-t-il ? Ce n'est pas-là votre
chemin ; prenez garde que le diable ne
vous écarte : tenez , vous ne voulez point
vous épouser , abrégeons , & tout-à-l'heure
entre mes mains , cimentez vos résolutions
d'une nouvelle promesse de ne vous appar-
tenir jamais ; allons , Madame , commen-
cez pour le bon exemple , & pour l'hon-
neur de votre sexe.

L U C I L E

La belle idée qu'il vous vient là ! le bel
expédient , que je commence ! comme si
tout ne dépendoit pas de Monsieur , &
que ce ne fût pas à lui à garantir ma réso-
lution par la sienne. Est-ce que s'il vou-
loit m'épouser , il n'en viendrait pas à
bout par le moyen de mon pere , à qui il
faudroit obéir ? C'est donc sa résolution
qui importe , & non pas la mienne que je
serois en pure perte.

L I S E T T E.

Elle a raison , Monsieur , c'est votre pa-
role qui régle tout ; partez.

D A M I S.

Moi , commencer ! cela ne me feroit point ; ce seroit violer les devoirs d'un galant homme ; & je ne perdrai point le respect , s'il vous plaît.

L I S E T T E.

Vous l'épouserez par respect ; car ce n'est que du galimatias que toutes ces raisons-là ; j'en reviens à vous , Madame.

L U C I L E.

Et moi , je m'en tiens à ce que j'ai dit ; car il n'y a point de réplique ; mais que Monsieur s'explique , qu'on sache ses intentions sur la difficulté qu'il fait ; est-ce respect , est-ce égard , est-ce badinage , est-ce tout ce qu'il vous plaira ? Qu'il se determine : il faut parler naturellement dans la vie.

L I S E T T E.

Monsieur vous dit qu'il est trop poli pour être naturel.

D A M I S.

Il est vrai que je n'ose m'expliquer.

L I S E T T E.

Il vous attend.

L U C I L E , *brusquement.*

Eh bien ! terminons donc , s'il n'y a que cela qui vous arrête , Monsieur ; voici mes sentimens : je ne veux point être mariée , & je n'en eus jamais moins d'envie que dans cette occasion-ci ; ce discours est net , & sous-entend tout ce que la bien-

24 LES SERMENS INDISCRETS,
séance veut que je vous épargne. Vous
passez pour un homme d'honneur , Mon-
sieur ; on fait l'éloge de votre caractère ,
& c'est aux soins que vous vous donnerez
pour me tirer de cette affaire-ci , c'est aux
services que vous me rendrez là-dessus ,
que je reconnoîtrai la vérité de tout ce
qu'on m'a dit de vous ; ajouterai-je encore
une chose ; je puis avoir le cœur prévenu ;
je pense qu'en voilà assez , Monsieur , &
que ce que je dis-là vaut bien un serment
de ne vous épouser jamais ; serment que
je fais pourtant , si vous le trouvez néces-
saire ; cela suffit-il ?

D A M I S.

Eh ! Madame, c'en est fait , & vous n'a-
vez rien à craindre. Je ne suis point de ca-
racte à persécuter les dispositions où je
vous vois ; elles excluent notre mariage ;
& quand ma vie en dépendroit , quand
mon cœur vous regretteroit , ce qui ne se-
roit pas difficile à croire , je vous sacrifie-
rois & mon cœur & ma vie , & vous les sa-
crifierois sans vous le dire ; c'est à quoi je
m'engage , non par des sermens qui ne si-
gnifieroient rien , & que je fais pourtant
comme vous , si vous les exigez ; mais
parce que votre cœur , parce que la raison ,
mon honneur & ma probité dont vous
l'exigez , le veulent ; & comme il faudra

COMÉDIE.

25

nous voir, & que je ne saurois partir ni vous quitter sur le champ, si pendant le tems que nous vous verrons, il m'alloit par hazard échapper quelque discours qui pût vous alarmer, je vous conjure d'avance de n'y rien voir contre ma parole, & de ne l'attribuer qu'à l'impossibilité qu'il y auroit de n'être pas galant avec ce qui vous ressemble. Cela dit, je ne vous demande plus qu'une grace; c'est de m'aider à vous débarrasser de moi, & de vouloir bien que je n'effuye point tout seul les reproches de nos parens: il est juste que nous les partagions, vous les méritez encore plus que moi. Vous craignez plus l'époux que le mariage, & moi je ne crains que le dernier. Adieu, Madame, il me tarde de vous montrer que je suis du moins digne de quelque estime. *(Il se retire.)*

L I S E T T E.

Mais, vous vous en allez sans prendre de mesures.

D A M I S.

Madame m'a dit qu'elle avoit une sœur à qui je puis feindre de m'attacher; c'est déjà un moyen d'indiqué.

L U C I L E, *triste.*

Et d'ailleurs nous aurons le tems de nous revoir. Suivez Monsieur, Lisette, puisqu'il s'en va, & voyez si personne ne regarde.

D A M I S, *à part, en sortant.*

Je suis au désespoir!

S C E N E V I I.

LUCILE, *seule.*

AH ! il faut que je soupire , & ce ne sera pas pour la dernière fois. Quelle aventure pour mon cœur ? Cette misérable Lisette , où a-t-elle été imaginer tout ce qu'elle vient de nous faire dire ?

Fin du premier Acte.



A C T E. I I.

SCENE PREMIERE.**M. ORGON, LISETTE.***M. ORGON, comme déjà parlant.*

JE ne le vante point plus qu'il ne vaut; mais je crois qu'en fait d'esprit & de figure, on auroit de la peine à trouver mieux que Damis : à l'égard des qualités du cœur & du caractère, l'éloge qu'on en fait est général, & sa physionomie dit qu'il le mérite.]

LISETTE.**C'est mon avis.****M. ORGON.**

Mais, ma fille pense-t-elle comme nous? C'est pour le savoir que je te parle.

LISETTE.

En doutez-vous, Monsieur? Vous la connoissez. Est-ce que le mérite lui échappe? Elle tient de vous, premièrement.

M. ORGON.

Il faut pourtant bien qu'elle n'ait pas fait grand accueil à Damis, & qu'il ait remarqué de la froideur dans ses manieres.

LISETTE.

Il a les vûes tempérées; mais jamais froides.

28 LES SERMENS INDISCRETS,

M. O R G O N.

Qu'est-ce que c'est que tempérées ?

L I S E T T E.

C'est comme qui diroit... entre le froid & le chaud.

M. O R G O N.

D'où vient donc qu'on voit Damis parler plus volontiers à sa sœur ?

L I S E T T E.

C'est Damis, par exemple, qui a la clef de ce secret-là.

M. O R G O N.

Je crois l'avoir aussi, moi : c'est apparemment qu'il voit que Lucile a de l'éloignement pour lui.

L I S E T T E.

Je crois avoir à mon tour la clef d'un autre secret : je pense que Lucile ne traite froidement Damis, que parce qu'il n'a pas d'empressement pour elle.

M. O R G O N.

Il ne s'éloigne que parce qu'il est mal reçu.

L I S E T T E.

Mais, Monsieur, s'il n'étoit mal reçu que parce qu'il s'éloigne ?

M. O R G O N.

Qu'est-ce que c'est que ce jeu de mots-là ? Parle-moi naturellement : ma fille te dit ce qu'elle pense. Est-ce que Damis ne lui convient pas ? Car enfin, il se plaint de l'accueil de Lucile.

COMÉDIE.

29

L I S E T T E.

Il se plaint, dites-vous ! Monsieur , c'est un fripon , sur ma parole ; je lui soutiens qu'il a tort : il fait bien qu'il ne nous aime point.

M. O R G O N.

Il assure le contraire.

L I S E T T E.

Eh ! où est-il donc , cet amour qu'il a ? Nous avons regardé dans ses yeux , il n'y a rien ; dans ses paroles , elles ne disent mot ; dans le son de sa voix , rien ne marque ; dans ses procédés , rien ne sort ; de mouvemens de cœur , il n'en perce aucun. Notre vanité qui a des yeux de Lynx a sûreté par-tout , & puis Monsieur viendra dire qu'il a de l'amour , à nous qui devinons qu'on nous aimera avant qu'on nous aime ; qui avons des nouvelles du cœur d'un amant , avant qu'il en ait lui même. Il nous fait-là de beaux contes , avec son amour imperceptible !

M. O R G O N.

Il y a là dedans quelque chose que je ne comprends pas. N'est ce pas-là son Valet ? apparemment qu'il te cherche ?



S C E N E I I.

M. ORGON, LISETTE,
FRONTIN.

M. ORGON, *à Frontin, qui se retire.*

A Pproche , approche ; pourquoi t'en-
fuis-tu ?

FRONTIN.

Monfieur , c'eft que nous ne fommes
pas extrêmement camarades.

M. ORGON.

Viens toujours , à cela près.

FRONTIN.

Sérieufement , Monfieur ?

M. ORGON.

Viens, te dis-je.

FRONTIN.

Ma foi , Monfieur , comme vous vou-
drez : on m'a quelquefois dit que ma con-
verfation en valoit bien une autre ; & j'y
mettrai tout ce que j'ai de meilleur : où en
êtes-vous ? La Bourgogne , dit-on , a donné
beaucoup cette année ci ; cela fait plaifir.
On dit que les Turcs à Conftantinople...

M. ORGON.

Alte-là , laiffons Conftantinople.

COMÉDIE.

31

L I S E T T E.

Il en fortiroit aussi légèrement que de Bourgogne.

F R O N T I N.

Je vous menois en Champagne un instant après; j'aime les pays de Vignoble, moi.

M. O R G O N.

Point d'écart, Frontin, parlons un peu de votre Maître. Dites-moi confidemment, que pense-t-il sur le mariage en question ? son cœur est-il d'accord avec nos desseins ?

F R O N T I N.

Ah ! Monsieur, vous me parlez-là d'un cœur qui mène une triste vie ; plus je vous regarde & plus je m'y perds. Je vois des cruautés dans vos enfans, qu'on ne devineroit pas à la douceur de votre visage.

(*Lisette hausse les épaules.*)

M. O R G O N.

Que veux-tu dire avec tes cruautés ? De qui parles-tu ?

F R O N T I N.

De mon Maître, & des peines secrètes qu'il souffre de la part de Mademoiselle votre fille.

L I S E T T E.

Cet effronté, qui vous fait un roman ! Qu'a-t-on fait à ton Maître, dis ? Où sont les chagrins qu'on a eu le tems de lui donner ? Que nous a-t-il dit jusqu'ici ? Que

32 LESSERMENS INDISCRETS,
voit-on de lui, que des révérences? Est-ce
en fuyant que l'on dit qu'on aime? Quand
on a de l'amour pour une sœur aînée, est-
ce à sa sœur cadette à qui on va le dire?

FRONTIN.

Ne trouvez-vous pas cette fille-là bien
revêche, Monsieur?

M. ORGON.

Tais-toi, en voilà assez; tout ce que j'en-
tends me fait juger qu'il n'y a, peut-être,
que du mal-entendu dans cette affaire-ci.
Quant à ma fille, dites-lui, Lisette, que
je serois très-fâché d'avoir à me plaindre
d'elle; c'est sur sa parole que j'ai fait venir
Damis & son pere: depuis qu'elle a vu le
fils, il ne lui déplaît pas, à ce qu'elle dit;
cependant ils se fuient, & je veux savoir
qui des deux a tort; car il faut que cela fi-
nisse.

(*Il s'en va.*)

S C E N E I I I.

FRONTIN , LISETTE , *se regardant
quelque tems.*

L I S E T T E.

DEmandez-moi pourquoi ce saquin là
me regarde tant?

FRONTIN , *chante.*

La la ra la ra.

L I S E T T E.

La la ra la ra.

F R O N T I N.

Oui-dà ! il y a de la voix ; mais point de méthode.

L I S E T T E.

Va-t-en ; qu'est-ce que tu fais ici ?

F R O N T I N.

J'étudie tes sentimens sur mon compte.

L I S E T T E.

Je pense que tu n'es qu'un sot ; voilà tes études faites. Adieu. (*Elle veut s'en aller.*)

F R O N T I N, l'arrête.

Attends, attends, j'ai à te parler sur nos affaires. Tu m'as la mine d'avoir le goût fin ; j'ai peur de te plaire , & nous voici dans un cas qui ne le veut point.

L I S E T T E.

Toi , me plaire ! Il faut donc que tu n'ayes jamais rencontré ta grimace nulle part , puisque tu le crains. Allons, parle , voyons ce que tu as à me dire : hâte-toi , sinon je t'apprendrai ce que valent mes yeux , moi.

F R O N T I N.

Ahi ! j'ai la moitié du cœur emporté de ce coup d'œil-là. Bon quartier , ma fille , je t'en conjure ; ménageons-nous , nos intérêts le veulent ; je ne suis resté que pour te le dire.

34 LES SERMENS INDISCRETS,

L I S E T T E.

Acheve; de quoi s'agit-il?

F R O N T I N.

Tu me parois être le mieux du monde avec ta Maitresse.

L I S E T T E.

C'est moi qui suis la sienne, je la gouverne.

F R O N T I N.

Bon! les rangs ne sont pas mieux observés entre mon Maître & moi : supposons à présent que ta Maitresse se marie.

L I S E T T E.

Mon autorité expire, & le mari me succede.

F R O N T I N.

Si mon Maître prenoit femme, c'est un ménage qui tombe en quenouille ; nous avons donc intérêt qu'ils gardent tous deux le célibat.

L I S E T T E.

Aussi ai-je défendu à ma Maitresse d'en sortir, & heureusement son obéissance ne lui coûte rien.

F R O N T I N.

- Ta Pupille est d'un caractère rare : pour mon jeune homme, il hait naturellement le nœud conjugal, & je lui laisse la vie de garçon : ces Messieurs-là se sauvent ; le pays est bon pour les maraudeurs. Or, il s'agit de conserver nos postes ; les peres de

COMÉDIE.

35

nos jeunes gens sont attaqués de vieilleffe ,
maladie incurable , & qui menace de faire
bientôt des orphelins ; ces orphelins-là
nous reviennent , ils tombent dans notre
lot ; ils sont d'âge à entrer dans leurs droits ,
& leurs droits nous mettront dans les nô-
tres : tu m'entends bien ?

L I S E T T E.

Je suis au fait ; il ne faut pas que ce que
tu dis soit plus clair.

F R O N T I N.

Nous réglerons fort bien chacun notre
ménage.

L I S E T T E.

Oui-dà ; c'est un embarras qu'on prend
volontiers , quand on aime le bien d'un
Maître.

F R O N T I N.

Si nous nous aimions tous deux , nous
n'écarterions plus l'amour que nos orphe-
lins pourroient prendre l'un pour l'autre ;
ils se marieroient , & adieu nos droits.

L I S E T T E.

Tu as raison , Frontin , il ne faut pas
nous aimer.

F R O N T I N.

Tu ne dis pas cela d'un ton ferme.

L I S E T T E.

Eh ! c'est que la nécessité de nous haïr
gâte tout.

36 LESSERMENS INDISCRETS,

FRONTIN.

Ma fille , brouillons-nous ensemble.

LISETTE.

Les parties méditées ne réussissent jamais.

FRONTIN.

Tiens , disons-nous quelques injures pour mettre un peu de rancune entre l'Amour & nous. Je te trouve laide , par exemple. Eh bien ! tu ne souffles pas !

LISETTE , *riant.*

Bon ! c'est que tu n'en crois rien.

FRONTIN.

Quoi ! vous pensez , ma mie.... Morbleu , détourne ton visage , il fait peur à mes injures.

LISETTE.

Je ne fais plus ce que sont devenues toutes les laideurs du tien.

FRONTIN.

Nous nous ruinons , ma fille.

LISETTE

Allons , ranimons-nous , voilà qui est fini : tiens , je ne saurois te souffrir.

FRONTIN.

Quelqu'un vient , je n'ai pas le tems de m'acquitter ; mais vous n'y perdrez rien , petite fille.



SCE NE .

SCENE IV.
LISETTE, FRONTIN,
PHÉNICE.

PHÉNICE.

JE suis bien-aîse de vous trouver là ,
Frontin , sur-tout avec Lisette , qui
rendra compte à ma sœur de ce que je vais
vous dire ; voici plusieurs fois dans ce jour
que j'évite Damis , qui s'obstine à me sui-
vre , à me parler , tout destiné qu'il est à
ma sœur : & comme il ne se corrige
point malgré tout ce que je lui ai pû dire ,
je suis charmée qu'on sache mes sentimens
là-dessus , & Lisette me sera témoin que je
vous charge de lui rapporter ce que vous
venez d'entendre , & que je le prie nette-
ment de me laisser en repos.

FRONTIN.

Non , Madame , je ne saurois ; votre
commission n'est pas faisable ; je ne rap-
porte jamais rien que de gracieux à mon
Maître ; & d'ailleurs , il n'est pas possible
que le plus galant homme de la terre ait
pû vous ennuyer.

LISETTE.

Le plus galant homme de la terre me
paroît admirable à moi : on lui destine tout

C

38 LES SERMENS INDISCRETS,
ce qu'il y a de plus aimable dans le monde,
& Monsieur n'est pas content ; apparemment qu'il n'y voit goutte.

P H É N I C E.

Qu'est-ce que cela veut dire , il n'y voit goutte ? Doucement, Lisette ; personne n'est plus aimable que ma sœur ; mais que je la vaille ou non, ce n'est pas à vous à en décider.

L I S E T T E.

Je n'attaque personne, Madame ; mais qu'un homme quitte ma Maitresse & fasse un autre choix, il n'y a pas à le marchander : c'est un homme sans goût, ce sont de ces choses décidées, depuis qu'il y a des hommes. Oui, sans goût, & je n'aurois qu'un moment à vivre, qu'il faudroit que je l'employâsse à me moquer de lui : je ne pourrois pas m'en passer ; sans goût !

P H É N I C E.

Je ne m'arrête pas ici pour lier conversation avec vous ; mais en quoi, s'il vous plaît, seroit-il si digne d'être moqué ?

L I S E T T E.

Ma réponse est sur le visage de ma Maitresse.

F R O N T I N.

Si celui de Madame vouloit s'aider, vous ne brilleriez gueres.

P H É N I C E, *s'en allant.*

Vos discours sont impertinens, Lisette, & l'on m'en fera raison.

SCENE V.

LISETTE, FRONTIN, *un moment seuls*, LUCILE.

FRONTIN, *en riant*.

Nous lui avons donné-là une bonne petite dose d'émulation ; continuons, ma fille, le feu prend par-tout, & le mariage s'en ira en fumée. Adieu, je me retire : voilà ta Maitresse qui accourt, confirme-là dans ses dégoûts.

(*Il s'en va.*)

LUCILE.

Que se passe-t-il donc ici ? Vous parliez bien haut avec ma sœur, & je l'ai vûe de loin comme en colere. D'un autre côté, mon pere ne me parle point. Qu'avez-vous donc fait ? D'où cela vient-il ?

LISETTE.

Réjouissez vous, Madame, nous vous débarrasserons de Damis.

LUCILE.

Fort bien, je gage que ce que vous me dites-là, me pronostique quelque coup d'étourdie.

LISETTE.

Ne craignez rien, vous ne demandez qu'un prétexte légitime pour le refuser,

40 LES SERMENS INDISCRETS,
n'est-il pas vrai ? Eh bien ! j'ai travaillé à
vous en donner un ; & j'ai si bien fait ,
que votre sœur est actuellement éprise de
lui ; ce qui nous produira quelque chose.

L U C I L E.

Ma sœur actuellement éprise de lui ! Je
ne vois pas trop à quoi ce moyen hétéro-
clite peut m'être bon. Ma sœur éprise !
Et en vertu de quoi le seroit-elle ? Et d'où
vient qu'il faut qu'elle le soit ?

L I S E T T E.

N'est-on pas convenu que Damis feroit
la cour à votre sœur ? Si avec cela elle
vient à l'aimer , vous pouvez vous retirer
sans qu'on ait le mot à vous dire ; je vous
défie d'imaginer rien de plus adroit ; écou-
tez-moi.

L U C I L E.

Supprimez l'éloge de votre adresse ;
point de réponse qui aille à côté de ce qu'on
vous demande : vous parlez de Damis ,
ne le quittez point ; finissons ce sujet-là.

L I S E T T E.

J'acheve ; Frontin étoit avec moi ; votre
sœur l'a vu , elle est venue lui parler.

L U C I L E.

Damis n'est point encore là , & je l'at-
tends.

L I S E T T E.

De quelle humeur êtes-vous donc au-
jourd'hui , Madame ?

COMÉDIE.

41

LUCILE.

Bon ! régalez-moi , par-dessus le marché , d'une réflexion sur mon humeur.

LISETTE.

Donnez-moi donc le tems de vous parler. Frontin, lui a-t-elle dit, votre Maître ne s'adresse qu'à moi, quoique destiné à ma sœur : on croit que j'y contribue, cela me déplaît, & je vous charge de l'en instruire.

LUCILE.

Eh bien ! que m'importe que ma sœur ait une vanité ridicule ? Je la confondrai, quand il me plaira.

LISETTE.

Gardez-vous-en bien. J'en ai senti tout l'avantage pour vous, de cette vanité-là; je l'ai agacée, je l'ai piquée d'honneur; mon ton vous auroit réjouie.

LUCILE.

Point du tout; je le vois d'ici; passez.

LISETTE.

Damis est joli, de négliger ma Maîtresse, ai-je dit en riant !

LUCILE.

Lui, me négliger ! Mais il ne me néglige point. Où avez-vous pris cela ? Il obéit à nos conventions, cela est différent.

LISETTE.

Je le fais bien; mais il faut cacher ce secret-là, & j'ai continué sur le même ton. Le parti qu'il prend est comique, ai-je

C 3

42 LES SERMENS INDISCRETS,
ajouté. Qu'est-ce que c'est que comique,
a repris votre sœur ? C'est du divertissant ,
ai-je dit. Vous plaisantez , Lisette. Je dis
mon sentiment , Madame. Il est vrai que
ma sœur est aimable ; mais d'autres le sont
aussi. Je ne connois point ces autres-là ,
Madame. Vous me choquez. Je n'y tâche
point. Vous êtes une sotte. J'ai de la peine
à le croire. Taisez-vous. Je me tais. Là-
dessus elle est partie avec des appas révol-
tés , qui se promettent bien de l'empor-
ter sur les vôtres. Qu'en direz-vous ?

L U C I L E.

Ce que j'en dis ? Que je vous ai mille
obligations , que mon affront est complet,
que ma sœur triomphe , que j'entends
d'ici les airs qu'elle se donne , qu'elle va
me croire attaquée de la plus basse jalousie
du monde , & qu'on ne sauroit être plus
humiliée que je le suis.

L I S E T T E.

Vous me surprenez ! N'avez-vous pas
dit vous-même à Damis de paroître , s'at-
tacher à elle ?

L U C I L E.

Vous confondez grossièrement les idées,
& dans un petit génie comme le vôtre ,
cela est à sa place. Damis, en feignant d'ai-
mer ma sœur , me donnoit une raison
toute naturelle de dire : je n'épouse point
un homme qui paroît en aimer un autre.

COMÉDIE.**43**

Mais refuser d'épouser un homme , ce n'est pas être jalouse de celle qu'il aime , entendez-vous ? Cela change d'espece ; & c'est cette distinction-là qui vous passe ; c'est ce qui fait que je suis trahie , que je suis la victime de votre petit-esprit , que ma sœur est devenue sotte , & que je ne fais plus où j'en suis. Voilà tout le produit de votre zele , voilà comme on gâte tout quand on n'a point de tête. A quoi m'exposez-vous ? Il faudra donc que j'humilie ma sœur , à mon tour , avec ses appas révoltés ?

L I S E T T E.

Vous ferez ce qu'il vous plaira ; mais j'ai cru que le plus sûr étoit d'engager votre sœur à aimer Damis , & , peut-être , Damis à l'aimer , afin que vous eussiez raison d'être fâchée , & de le refuser.

L U C I L E.

Quoi ! vous ne sentez pas votre impertinence , dans quelque sens que vous la prenez ? Eh ! pourquoi voulez-vous que ma sœur aime Damis ? Pourquoi travailler à l'entêter d'un homme qui ne l'aimera point ? Vous a-t-on demandé cette perfidie-là contre elle ? Est-ce que je suis assez son ennemie pour cela ? Est-ce qu'elle est la mienne ? Est-ce que je lui veux du mal ? Y a-t-il de cruauté pareille au piège que vous lui tendez ? Vous faites le malheur de sa vie , si

C 4

44 LES SERMENS INDISCRETS,
elle y tombe : vous êtes donc méchante ?
Vous avez donc supposé que j'en étois ? Vous
me pénétrez d'une vraie douleur pour elle.
Je ne sais s'il ne faudra point l'avertir ; car
il n'y a point de jeu dans cette affaire-ci.
Damis lui-même sera peut-être forcé de
l'épouser malgré lui , c'est perdre deux
personnes à la fois : ce sont deux destinées
que je rends funestes ; c'est un reproche
éternel à me faire , & je suis désolée.

L I S E T T E.

Eh bien ! Madame , ne vous allarmez
point tant ; allez , consolez-vous , car je
crois que Damis l'aime , & qu'il s'y livre
de tout son cœur.

L U C I L E.

Oui-dà ! Voilà ce que c'est ; parce que
vous ne savez plus que dire , les cœurs à
donner ne vous coûtent plus rien ; vous
en faites bon marché , Lisette. Mais
voyons , répondez-moi ; c'est votre confi-
cience que j'interroge. Si Damis avoit un
parti à prendre , doutez-vous qu'il ne me
préférât pas à ma sœur ? Vous avez dû
remarquer qu'il avoit moins d'éloigne-
ment pour moi que pour elle , assurément.

L I S E T T E.

Non , j'en'ai point fait cette remarque-là.

L U C I L E.

Non ? Vous êtes donc aveugle , imper-

COMÉDIE. 45

tinente que vous êtes ? Du moins mentez sans me manquer de respect.

L I S E T T E.

Ce n'est pas que vous ne vailliez mieux qu'elle ; mais tous les jours on laisse le plus pour prendre le moins.

L U C I L E

Tous les jours ! Vous êtes bien hardie de mettre l'exception à la place de la règle générale.

L I S E T T E.

Oh ! il est inutile de tant crier ; je ne m'en mêlerai plus ; accommodez-vous , ce n'est pas moi qu'on menace de marier , & vous n'avez qu'à dire vos raisons à ceux qui viennent ; défendez-vous à votre fantaisie.

(Elle sort.)

S C E N E V I.

LUCILE, seule.

HÉlas ! tu ne fais pas ce que je souffre , ni toute la douleur & le penchant dont je suis agitée.



SCENE VII.

M. ORGON , M. ERGASTE ,
DAMIS , LUCILE.

M. ORGON.

MA fille ? nous vous amenons , Monsieur Ergaste & moi , quelqu'un dont il faut que vous guérissiez l'esprit d'une erreur qui l'afflige : c'est Damis. Vous savez nos desseins , vous y avez consenti ; mais il croit vous déplaire ; & dans cette idée-là , à peine ose-t-il vous aborder.

M. ERGASTE.

Pour moi , Madame , malgré toute la joie que j'aurois d'un mariage qui doit m'unir de plus près à mon meilleur ami , je serois au désespoir qu'il s'achevât , s'il vous répugne.

LUCILE.

Jusqu'ici , Monsieur , je n'ai rien fait qui puisse donner cette pensée-là : on ne m'a point vu de répugnance.

DAMIS.

Il est vrai , Madame , j'ai cru voir que je ne vous convenois point.

LUCILE.

Peut être aviez-vous envie de le voir.

COMÉDIE.

47

D A M I S.

Moi , Madame , je n'aurois donc ni goût ni raison.

M. O R G O N.

Ne le disois-je pas ? Dispute de délicatesse , que tout cela ; rendez-vous plus de justice à tous deux. M. Ergaste , les gens de notre âge effarouchent les éclaircissements ; promenons-nous de notre côté : pour vous , mes enfans , qui ne vous haïssez pas , je vous donne deux jours pour terminer vos débats : après quoi je vous marie ; & ce sera dès demain , si on me raisonne.

(*Ils se retirent.*)

SCENE VIII.

L U C I L E , D A M I S.

D A M I S.

Dès demain , si on me raisonne ! Eh bien ! Madame , dans ce qui vient de se passer , j'ai fait du mieux que j'ai pû ; j'ai tâché , dans mes réponses , de ménager vos dispositions & la bienséance ; mais que pensez-vous de ce qu'ils disent ?

L U C I L E.

Qu'effectivement ceci commence à devenir difficile.

D A M I S.

Très-difficile , au moins.

48 LESSERMENS INDISCRETS,

L U C I L E.

Oui , il en faut convenir , nous aurons de la peine à nous tirer d'affaire.

D A M I S.

Tant de peine , que je ne voudrois pas gager que nous nous en tirions.

L U C I L E.

Comment ferons nous donc ?

D A M I S.

Ma foi , je n'en fais rien.

L U C I L E.

Vous n'en savez rien , Damis ? voilà qui est à merveille ; mais je vous avertis d'y songer pourtant ; car je ne suis pas obligée d'avoir plus d'imagination que vous.

D A M I S.

Oh ! parbleu , Madame , je ne vous en demande pas au-delà de ce que j'en ai non plus ; cela ne seroit pas juste.

L U C I L E.

Mais , prenez donc garde ; si nous en manquons l'un & l'autre , comme il y a toute apparence , je vous prie de me dire où cela nous conduira ?

D A M I S.

Je dirai encore de même , je n'en fais rien , & nous verrons.

L U C I L E.

Le prenez vous sur ce ton-là , Monsieur ? Oh ! j'en dirai bien autant : je n'en fais rien , & nous verrons.

D A M I S.

Mais oui , Madame , nous verrons ; je n'y sache que cela , moi. Que puis-je répondre de mieux ?

L U C I L E.

Quelque chose de plus net , de plus positif , de plus clair : nous verrons ne signifie rien ; nous verrons qu'on nous mariera , voilà ce que nous verrons. Estes-vous curieux de voir cela ? car votre tranquillité m'enchanté ; d'où vous vient-elle ? Quoi ! que voulez-vous dire ? Vous fiez-vous à ce que votre pere & le mien voient que leur projet ne nous plaît pas ? vous pourriez vous y tromper.

D A M I S.

Je m'y tromperois , sans difficulté ; car ils ne voient point ce que vous dites-là.

L U C I L E.

Ils ne le voient point ?

D A M I S.

Non , Madame , ils ne sauroient le voir , cela n'est pas possible ; il y a de certaines figures , de certaines physionomies qu'on ne sauroit soupçonner d'être indifférentes. Qui est-ce qui croira que je ne vous aime pas , par exemple ? Personne. Nous avons beau faire , il n'y a pas d'industrie qui puisse le persuader.

L U C I L E.

Cela est vrai ; vous verrez que tout le

50 LES SERMENS INDISCRETS ,
monde est aveugle. Cependant, Monsieur,
comme il s'agit ici d'affaires sérieuses ,
voudriez-vous bien supprimer votre , qui
est-ce qui croira ? qui n'est pas de mon
goût , & qui a tout l'air d'une plaisanterie
que je ne mérite pas. Car , que signifient ,
je vous prie , ces physionomies qu'on ne
fauroit soupçonner d'être indifférentes ?
Eh ! que font-elles donc ? Je vous le de-
mande. De quoi voulez-vous qu'on les
soupçonne ? Est-ce qu'il faut absolument
qu'on les aime ? Est-ce que j'ai une de ces
physionomies-là , moi ? Est-ce qu'on ne
fauroit s'empêcher de m'aimer quand on
me voit ? Vous vous trompez, Monsieur ,
il en faut tout rabattre ; j'ai mille preuves
du contraire , & je ne suis point de ce sen-
timent-là. Tenez , j'en suis aussi peu que
vous , qui vous divertissez à faire semblant
d'en être ; & vous voyez ce que deviennent
ces sortes de sentimens, quand on les presse.

D A M I S.

Il vous est fort aisé de les réduire à rien,
parce que je vous laisse dire, & que, moyen-
nant cela, vous en faites ce qui vous plaît :
— mais je me tais, Madame, je me tais.

L U C I L E.

Je me tais , Madame , je me tais. Ne
diroit-on pas que vous y entendez finesse ,
avec votre sérieux ! Qu'est-ce que c'est que

COMÉDIE. 51

ces discours-là , que j'ai la sottise bonté de relever , & qui nous écartent ? Est-ce que vous avez envie de vous dédire.

D A M I S.

Ne vous ai-je pas dit , Madame , qu'il pourroit , dans la conversation , m'échapper des choses qui ne doivent point vous allarmer ? Soyez donc tranquille ; vous avez ma parole , que je tiendrai.

L U C I L E.

Vous y êtes aussi intéressé que moi.

D A M I S.

C'est une autre affaire.

L U C I L E.

Je crois que c'est la même.

D A M I S.

Non , Madame , toute différente ; car enfin , je pourrois vous aimer.

L U C I L E.

Oui-dà ; mais je serois pourtant bien-aisé de savoir ce qui en est , à vous parler vrai.

D A M I S.

Ah ! c'est ce qui ne se peut pas , Madame ; j'ai promis de me taire là-dessus. J'ai de l'amour , ou je n'en ai point : je n'ai pas juré de n'en point avoir ; mais j'ai juré de ne le point dire en cas que j'en eusse , & d'agir comme s'il n'en étoit rien. Voilà tous les engagemens que vous m'avez fait prendre , & que je dois respecter de peur du reproche. Du reste , je suis parfaitement

52 LES SERMENS INDISCRETS,
le maître, & je vous aimerai s'il me plaît;
ainfi, peut-être que je vous aime, peut-être
que je me sacrifie, & ce font mes affaires.

L U C I L E.

Mais, voilà qui est extrêmement com-
mode ! Voyez avec quelle légèreté Mon-
sieur traite cette matiere-là ; je vous aime-
rai s'il me plaît : peut être que je vous ai-
me ; pas plus de façon que cela : que je l'ap-
prouve ou non , on n'a que faire que je le
sache. Il faut donc prendre patience ;
mais dans le fond, si vous m'aimiez , avec
cet air dégagé que vous avez , vous seriez
assurément le plus grand Comédien du
monde, & ce caractère-là n'est pas des plus
honnêtes à porter, entre vous & moi.

D A M I S.

Dans cette occasion-ci , il seroit plus fa-
tiguant que malhonnête.

L U C I L E.

Quoi qu'il en soit , en voilà assez ; je
m'apperçois que ces plaisanteries-là ten-
dent à me dégoûter de la conversation.
Vous vous ennuyez , & moi aussi : sépa-
rons-nous ; voyez si mon pere & le vôtre
ne sont plus dans le jardin , & quittons-nous
s'ils ne nous observent plus.

D A M I S.

Eh ! non , Madame, il n'y a qu'un mo-
ment que nous sommes ensemble.

SCÈNE IX.

DAMIS, LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

MAdame, il vient d'arriver compagnie, qui est dans la salle avec Monsieur Orgon, & il m'envoie vous dire qu'on va se mettre au jeu.

LUCILE.

Moi jouer ! Eh ! mais mon père fait bien que je ne joue jamais qu'à contre-cœur ; dites-lui que je le prie de m'en dispenser.

LISETTE.

Mais, Madame, la compagnie vous demande.

LUCILE.

Oh ! que la compagnie attende : dites que vous ne me trouvez pas.

LISETTE.

Et Monsieur, vient-il ? Apparemment qu'il joue ?

DAMIS.

Moi ! je ne connois pas les cartes.

LUCILE.

Allez ; dites à mon père que je vais dans mon cabinet, & que je ne me montrerai qu'après que les parties seront commencées.

LISETTE, *en s'en allant.*

Que diantre veulent-ils dire, de ne venir ni l'un ni l'autre.

SCENE X.

DAMIS, LUCILE.

DAMIS, *d'un air embarrassé.*

Vous n'aimez donc pas le jeu, Madame?

LUCILE.

Non, Monsieur.

DAMIS.

Je me fais bon gré de vous ressembler en cela.

LUCILE.

Ce n'est là ni une vertu ni un défaut; mais, Monsieur, puisqu'il y a compagnie, que n'y allez-vous? elle vous amuseroit.

DAMIS.

Je ne suis pas en humeur de chercher des amusemens.

LUCILE.

Mais, est ce que vous restez avec moi?

DAMIS.

Si vous me le permettez.

LUCILE.

Vous n'avez pourtant rien à me dire.

DAMIS.

En ce moment, par exemple, je rêve à notre aventure; elle est si singulière, qu'elle devoit être unique.

LUCILE.

Mais je crois qu'elle l'est aussi.

D A M I S.

Non , Madame , elle ne l'est point. Il n'y a pas plus de six mois qu'un de mes amis, & une personne qu'on vouloit qu'il épousât, se sont trouvés tous deux dans le même cas que vous & moi ; même résolution , avant que de se connoître , de ne point se marier , même convention entre eux , mêmes promesses que moi de la défaire de lui.

L U C I L E.

C'est-à-dire qu'il y manqua ; cela n'est pas rare.

D A M I S.

Non , Madame , il les tint ; mais notre cœur se moque de nos résolutions.

L U C I L E.

Assez souvent , à ce qu'on dit.

D A M I S.

La Dame en question étoit très-aimable ; beaucoup moins que vous , pourtant. Voilà toute la différence que je trouve dans cette histoire.

L U C I L E.

Vous êtes bien galant.

D A M I S.

Non , je ne suis qu'historien exact ; au reste , Madame , je vous raconte ceci dans la bonne-foi , pour nous entretenir , & sans aucun dessein.

L U C I L E.

Oh ! je n'en imagine pas davantage ;

56 LES SERMENS INDISCRETS,
poursuivez. Qu'arriva-t-il entre la Dame
& votre ami?

D A M I S.

Qu'il l'aima.

L U C I L E.

Cela étoit embarrassant.

D A M I S.

Oui , certes ; car il s'étoit engagé à se
taire aussi-bien que moi.

L U C I L E.

Vous m'allez dire qu'il parla?

D A M I S.

Il n'eut garde, à cause de la parole don-
née, & il ne vit qu'un parti à prendre, qui
est singulier; ce fut de lui dire, comme je
vous disois tout-à l'heure, ou je vous aime,
ou je ne vous aime pas , & d'ajouter qu'il
ne s'enhardiroit à dire la vérité que lorf-
qu'il la verroit elle-même un peu sensible.
Je fais un récit , souvenez-vous-en.

L U C I L E.

Je le fais ; mais votre ami étoit un im-
pertinent , de proposer à une femme de
parler la première ; il faudroit être bien af-
famée d'un cœur pour l'acheter à ce prix là.

D A M I S.

La Dame en question n'en jugea pas
comme vous, Madame ; il est vrai qu'elle
avoit du penchant pour lui.

L U C I L E.

Ah ! c'est encore pis. Quel lâche abus de

COMÉDIE.

57

la foiblesse d'un cœur ! C'est dire à une femme : Veux-tu savoir mon amour, subis l'opprobre de m'avouer le tien ; déshonore-toi , & je t'instruis. Quelle épouvantable chose ! & le vilain ami que vous avez-là !

D A M I S.

Prenez garde : cette Dame sentit que cette proposition , toute horrible qu'elle vous paroît , ne venoit que de son respect & de sa crainte, & que son cœur n'osoit se risquer sans la permission du sien ; l'aveu d'un amour qui eût déplu, n'eût fait qu'alarmer la Dame , & lui faire craindre que mon ami ne hâtât perfidement leur mariage : elle sentit tout cela.

L U C I L E.

Ah ! n'achevez pas, j'ai pitié d'elle, & je devine le reste : mais mon inquiétude est de savoir comme s'y prend une femme en pareil cas ; de quel tour peut-elle se servir ? J'oublierois le François, moi, s'il falloit dire, je vous aime, avant qu'on me l'eût dit.

D A M I S.

Il en agît plus noblement, elle n'eut pas la peine de parler.

L U C I L E.

Ah ! passe pour cela.

D A M I S.

Il y a des manieres qui valent des paroles ; on dit, je vous aime, avec un regard, & on le dit bien.

58 LES SERMENS INDISCRETS,

LUCILE.

Non, Monsieur; un regard! c'est encore trop; je permets qu'on le rende, mais non pas qu'on le donne.

DAMIS.

Pour vous, Madame, vous ne rendriez que de l'indignation.

LUCILE.

Qu'est-ce que cela veut dire, Monsieur? Est-ce qu'il est question de moi ici? Je crois que vous vous divertissez à mes dépens. Vous vous amusez, je pense, vous en avez tout l'air; en vérité vous êtes admirable! Adieu, Monsieur; on dit que vous aimez ma sœur. Terminez la désagréable situation où je me trouve, en l'épousant; voilà tout ce que je vous demande.

DAMIS.

Je continuerai de feindre de la servir, Madame; c'est tout ce que je puis vous promettre. (*En s'en allant.*) Que de mépris!

SCENE XI.

LUCILE, *seule.*

IL faut avouer qu'on a quelquefois des inclinations bien bizarres! D'où vient que j'en ai pour cet homme-là, qui n'est point aimable!

Fin du second Acte.



ACTE III.



SCENE PREMIERE.

PHÉNICE, DAMIS.

PHÉNICE.

NOn, Monsieur, je vous l'avoue ; je ne saurois plus souffrir le personnage que vous jouez auprès de moi , & je le trouve inconcevable ; vous n'êtes venu que pour épouser ma sœur : elle est aimable , & vous ne lui parlez point ; ce n'est qu'à moi que vos conversations s'adressent. J'y comprendrois quelque chose si l'amour y avoit part ; mais vous ne m'aimez point , il n'en est pas question.

DAMIS.

Rien ne seroit pourtant plus aisé que de vous aimer, Madame.

PHÉNICE.

A la bonne heure ; mais rien ne seroit plus inutile , & je ne serois pas en situation de vous écouter. Quoi qu'il en soit , ces façons-là ne me conviennent point ; je l'ai déjà marqué , je vous l'ai fait dire , & je vous demande en grace de cesser vos pour-

60 LES SERMENS INDISCRETS,
suites; car enfin vous n'avez pas dessein de
me désobliger, je pense?

D A M I S.

Moi, Madame?

P H É N I C E.

Sur ce pied-là, finissez donc, ou je vous
y forcerai moi-même.

D A M I S.

Vous me défendrez donc de vous voir?

P H É N I C E.

Non, Monsieur: mais on s'imagine que
vous m'aimez; vos façons l'ont persuadé à
tout le monde, & je ne le nierai pas, je ne
paroîtrai point m'y déplaire, & je vous ré-
duirai, peut être, ou à la nécessité de m'é-
pouser en dépit de votre goût, ou à fuir,
en homme imprudent; j'adoucis le terme,
en homme inexcusable, qui n'aura pas
rougi de violer tous les égards, & de se
moquer tour-à-tour de deux Filles de con-
dition, dont la moindre peut fixer le plus
honnête-homme; de sorte que vous ris-
quez ou le sacrifice de votre cœur, ou la
perte de votre réputation, deux objets qui
valent bien qu'on y pense. Mais, dites-moi,
est-ce que vous n'aimez point ma sœur?

D A M I S.

Si je l'épousois, je n'en serois pas fâché.

P H É N I C E.

Ou je n'y connois rien, ou je crois
qu'elle

COMÉDIE. 61

qu'elle ne le seroit pas non plus. Pourquoi donc ne vous accordez-vous pas?

D A M I S.

Ma foi, je l'ignore.

P H É N I C E.

Mais ce n'est pas-là parler raison.

D A M I S.

Je ne saurois pourtant y en mettre davantage.

P H É N I C E.

Ce sont vos affaires , & je m'en tiens à ce que je vous ai dit. Voici mon pere avec ma sœur ; de grace , retirez-vous , avant qu'ils puissent vous voir.

D A M I S.

Mais, Madame.

P H É N I C E.

Oh ! Monsieur, trêve de raillerie.

S C E N E II.

M. ORGON, LUCILE, PHÉNICE.

M. ORGON , *parlant à Lucile , avec qui il entre.*

NOn, ma fille, je n'ai jamais prétendu vous contraindre : quelque chose que vous me disiez , il est certain que vous ne l'aimez pas ; ainsi n'en parlons plus.

(*Phénice veut s'en aller.*)

D

62 LES SERMENS INDISCRETS,

(*M. Orgon continue.*) Restez, Phénice; je vous cherchois , & j'ai un mot à vous dire. Ecoutez - moi toutes deux. Damis vouloit épouser votre sœur ; c'étoit-là notre arrangement. Nous sommes obligés de le changer : le cœur de Lucile en dispose autrement : elle ne l'avoue pas ; mais ce n'est que par pure complaisance pour moi , & j'ai quitté ce projet-là.

L U C I L E.

Mais, mon pere, vous dirois-je que j'aime Damis ? cela ne siéroit pas ; c'est un langage qu'une fille bien née ne sauroit tenir, quand elle en auroit envie.

M. O R G O N.

Encore ! Et si je vous disois que c'est de Lisette elle-même que je fais qu'il ne vous plaît pas, ma fille ? A quoi bon s'en défendre ? Je vous dispense de ces considérations-là pour moi ; & pour trancher net, vous ne l'épouserez point : vos dégoûts pour lui n'ont été que trop marqués, & je le destine à votre sœur, à qui son cœur se donne , & qui ne lui refuse pas le sien , quoiqu'elle aille de son côté me dire le contraire à cause de vous.

P H É N I C E.

Moi l'épouser, mon pere !

M. O R G O N.

Nous y voilà ; je savois votre réponse avant que vous me la fîssiez , je vous con-

COMÉDIE. 63

nois toutes deux ; l'une de peur de me fâcher , épouserait ce qu'elle n'aime pas ; l'autre , par retenue pour sa sœur , refuseroit d'épouser ce qu'elle aime. Vous voyez bien que je suis au fait , & que je fais vous interpréter ; d'ailleurs je suis bien instruit , & je ne me trompe pas.

LUCILE , *à part , à Phénice.*

Parlez donc , vous voilà comme une statue.

PHÉNICE.

En vérité , je ne saurois penser que ceci soit sérieux.

LUCILE.

Prenez garde à ce que vous ferez , mon pere ; vous vous méprenez sur ma sœur , & je lui vois presque la larme à l'œil.

M. ORGON.

Si elles ne sont pas folles , c'est moi qui ai perdu l'esprit : adieu , je vais informer M. Ergaste du nouveau mariage que je médite , son amitié ne m'en dédira pas. Pour vous , mes enfans , plaignez-vous ; c'est moi qui ai tort : en effet , j'abuse du pouvoir que j'ai sur vous ; plaignez-vous , je vous le conseille , & cela soulage ; mais je ne veux pas vous entendre , vous m'attendriez trop : allez , sortez sans me répondre , & laissez-moi parler à M. Ergaste qui arrive.

LUCILE , *en partant.*

J'étouffe.

S C E N E III.

M. ERGASTE, M. ORGON,
FRONTIN.

M. ERGASTE.

Vous voyez un homme consterné, mon cher ami ; je ne vois nulle apparence au mariage en question , à moins que de violenter des cœurs qui ne sont pas faits l'un pour l'autre : je ne saurois cependant pardonner à mon fils d'avoir cédé si vite à l'indifférence de Lucile : j'ai même été jusqu'à le soupçonner d'aimer ailleurs , & voici son Valet à qui j'en parlois ; mais , soit que je me trompe , ou que ce coquin n'en veuille rien dire , tout ce qu'il me répond , c'est que mon fils ne plaît pas à Lucile , & j'en suis au désespoir.

FRONTIN, *derrière.*

Messieurs, un coquin n'est pas agréable à voir , voulez-vous que je me retire ?

M. ERGASTE.

Attends.

M. ORGON.

Ne vous fâchez pas , M. Ergaste ; il y a remède à tout , & nous n'y perdrons rien , si vous voulez.

M. ERGASTE.

Parlez, mon cher ami, j'applaudis d'avance à vos intentions.

M. ORGON.

Nous avons une ressource.

M. ERGASTE.

Je n'osois la proposer; mais effectivement j'en vois une, avec tout le monde.

M. ORGON.

Il n'y a qu'à changer d'objet; substituons la cadette à l'aînée, nous ne trouverons point d'obstacle: c'est un expédient que l'Amour nous indique.

M. ERGASTE.

Entre vous & moi, mon fils a paru tout d'un coup pencher de ce côté-là.

M. ORGON.

A vous parler confidemment, ma cadette ne hait pas son penchant.

M. ERGASTE.

Il n'y a personne qui n'ait remarqué ce que nous disons-là; c'est un coup de sympathie visible.

M. ORGON.

Ma foi, rendons-nous-y, marions-les ensemble.

M. ERGASTE.

Vous y consentez? le ciel en soit loué. Voilà ce qu'on appelle une véritable union de cœurs, un vrai mariage d'inclination; & jamais on n'en devroit faire d'autres. Vous

66 LES SERMENS INDISCRETS,
me charmez; est-ce une chose conclue?

M. O R G O N.

Affurément; je viens d'en avertir ma fille.

M. E R G A S T E.

Je vous rends grace; souffrez à présent que je dise un mot à ce Valer, & je vous rejoins sur le champ.

M. O R G O N.

Je vous attends; faites.

S C E N E I V.

M. E R G A S T E, F R O N T I N.

A M. E R G A S T E.
Pproche.

F R O N T I N.

Me voilà, Monsieur.

M. E R G A S T E.

Écoute, & retiens bien la commission que je te donne.

F R O N T I N.

Je n'ai pas beaucoup de mémoire; mais avec du zele on s'en passe.

M. E R G A S T E.

Tu diras à mon fils que ce n'est plus à Lucile à qui on le destine, & qu'on lui accorde aujourd'hui ce qu'il aime.

COMÉDIE.

67

FRONTIN.

Et s'il me demande se que c'est qu'il aime, que lui dirai-je ?

M. ERGASTE.

Va, va, il faudra bien que c'est de Phénice dont on parle.

FRONTIN, *en s'en allant.*

Je n'y manquerai pas, Monsieur.

M. ERGASTE.

Où vas-tu ?

FRONTIN.

Faire ma commission.

M. ERGASTE.

Tu es bien pressé ; ce n'est pas-là tout.

FRONTIN.

Allons, Monsieur, tant qu'il vous plaira ; ne m'épargnez pas.

M. ERGASTE.

Dis-lui qu'il remercie M. Orgon de la bonté qu'il a de n'être pas fâché dans cette occasion-ci ; car si Damis n'épouse pas Lucile, je gagerois bien que c'est lui à qui il faut s'en prendre : dis-lui que je lui pardonne en faveur de ce nouveau mariage, le chagrin qu'il a risqué de me donner ; mais que s'il me trompoit encore, si, après les empressemens qu'il a marqués pour Phénice, il hésitoit à l'épouser, s'il faisoit encore cette injure à M. Orgon, je ne le veux voir de ma vie, & que je le déshérite ; je ne lui parlerai pas même que je ne sois content de lui.

68 LES SERMENS INDISCRETS,

FRONTIN, *riant.*

Eh, eh, eh!... je remarque que ce n'est qu'en baissant le ton que vous prononcez le terrible mot de déshériter, vous en êtes effrayé vous-même; la tendresse paternelle est admirable!

M. ERGASTE.

Faquin! on a bien affaire de tes réflexions: obéis, le reste me regarde.

SCENE V.

FRONTIN, LISETTE.

LISETTE.

JE te cherchois, Frontin, & j'attendois que M. Ergaste t'eût quitté pour te parler, & savoir ce qu'il te disoit: il semble que les affaires vont mal, ma Maîtresse ne me voit pas de bon œil; fais-tu de quoi il s'agit?... réponds donc.

FRONTIN.

La peur d'être déshérité me coupe la parole.

LISETTE.

Qu'est-ce que tu veux dire?

FRONTIN.

D'être déshérité, te dis-je, ou d'épouser Phénice.

L I S E T T E.

Comment donc , d'épouser Phénice !
Ah ! Frontin , où en sommes-nous ? Voilà
donc pourquoi Lucile m'a si bien reçue
tout-à-l'heure ! elle a sù que j'ai dit à son
pere qu'elle n'aimoit point Damis , que
Damis se déclaroit pour sa sœur ; on veut à
présent qu'il l'épouse ! je n'ai point prévu
ce coup-là , & je me compte disgraciée :
j'ai vu Lucile trop inquiète , apparem-
ment que ton Maître ne lui est point indif-
férent ; & je perds tout si elle me congédie.

F R O N T I N.

Je ne vois donc de tous côtés , pour nous ,
que des dietes.

L I S E T T E.

Voilà ce que c'est que de n'avoir pas
laissé aller les choses ; je crois que nos gens
s'aimeroient sans nous. Maudite soit l'am-
bition de gouverner chacun notre ménage !

F R O N T I N.

Ah ! mon enfant , tu as beau dire , tous
les Gouvernemens sont lucratifs , & le cé-
libat où nous les tenions n'étoit pas mal
imaginé ; le pis que j'y trouve , c'est que
je t'aime , & que tu n'en es pas quitte à
meilleur marché que moi.

L I S E T T E.

Eh ! que n'as-tu eu l'esprit de m'aimer
tout d'un coup ? j'aurois fait changer d'avis
à Lucile.

70 LES SERMENS INDISCRETS,

FRONTIN.

Voilà notre tort , c'est de n'avoir pas prévu l'infailible effet de nos mérites. Mais, ma mie, notre mal est-il sans remède ? Je soupçonne , comme toi , que nos gens ne se haïssent point dans le fond , & il n'y auroit qu'à les en faire convenir pour nous tirer d'affaire : tâchons de leur rendre ce service-là.

LISETTE.

Nous avons bien aigri les choses. N'importe; voici ton Maître, changeons adroitement de batterie , & tâchons de le gagner.

SCENE VI.

FRONTIN , LISETTE , DAMIS.

DAMIS.

AH! te voilà, Frontin? Bon jour, Lisette. De quoi mon pere t'a-t-il chargé pour moi , Frontin? Il vient de m'avertir , sans vouloir l'expliquer , que tu avois quelque chose à me dire de sa part.

FRONTIN.

Oui , Monsieur , il s'agit de deux ou trois petits articles que je disois à Lisette, & qui ne sont pas fort curieux.

COMÉDIE.

71

D A M I S.

Dis-les sans les compter.

F R O N T I N.

Vous m'excuserez , le calcul arrange.
Le premier, c'est qu'il ne veut plus entendre parler de vous.

D A M I S.

Qui? mon pere?

F R O N T I N.

Lui-même : mais ce n'est pas-là l'essentiel. Le second, c'est qu'il vous déshérite.

D A M I S.

Moi! Ce que tu me dis-là n'est pas concevable.

F R O N T I N.

Il ne m'a pas chargé de vous le faire concevoir. Enfin le troisième , c'est que les deux premiers seront nuls si vous épousez Phénice.

D A M I S.

Quoi! l'on veut m'obliger....

F R O N T I N.

Prenez garde , Monsieur , ne confondons point, parlons exactement. Ma commission ne porte point qu'on vous oblige ; on n'attaque point votre liberté , voyez-vous : vous êtes le maître d'opter entre Phénice ou votre ruine , & l'on s'en rapporte à votre choix.

L I S E T T E.

La jolie grace! C'est que sur le penchant

D 6

2 LES SERMENS INDISCRETS,
u'on vous croit pour elle , on ne veut pas
ue vous balanciez à l'épouser , après le re-
us que vous avez paru faire de sa sœur.

F R O N T I N.

Mais cette sœur , nous ne la refusons
point , dans le fond ; n'est-il pas vrai , Mon-
sieur ?

D A M I S.

Passé encore , s'il étoit question d'elle.

L I S E T T E.

Eh ! Monsieur , que n'avez-vous parlé ?
Pourquoi ne m'avoir pas confié vos senti-
mens ?

D A M I S.

Mais , mes sentimens , quand ils seroient
tels que vous les croyez , ne savez-vous pas
bien les siens , Lisette ?

L I S E T T E.

Ne vous y trompez pas ; depuis vos con-
ventions , je ne la vois plus que triste & ré-
veuse.

F R O N T I N.

Je l'ai rencontrée ce matin , qui étouf-
foit un soupir en s'effuyant les yeux.

L I S E T T E.

Elle qui aimoit sa sœur , & qui étoit
toujours avec elle , je la vois aujourd'hui la
voir , & se détourner pour l'éviter. Qu'est-
ce que cela signifie ?

F R O N T I N.

Et moi , quand je la salue , elle a tou-

COMÉDIE.

73

jours envie de me le rendre. D'où vient cela , sinon de l'honneur que j'ai d'être à vous ?

L I S E T T E.

Tu n'as peut-être pas tant de tort. Au moins, Monsieur , je vous demande le secret ; profitez-en , voilà tout.

D A M I S.

Je vous l'avoue , Lisette , tout ce que vous me dites-là , si vous êtes sincère , pourroit m'être d'un bon augure ; & si j'osois soupçonner la moindre des dispositions dans son cœur...

F R O N T I N.

Iriez-vous lui donner le vôtre ? Ah ! Monsieur , le beau présent que vous lui feriez-là !

D A M I S.

Écoutez : c'est pourtant cette même personne qui , au premier instant qu'elle m'a vu , a marqué assez nettement de l'aversion pour moi , qui m'a fait soupçonner qu'elle aimoit ailleurs !

L I S E T T E.

Purs discours de mauvaise humeur qu'elle a tenus-là , je vous assure.

D A M I S.

Soit ; mais souvenez-vous qu'elle a exigé que je ne l'épousâsse point ; qu'elle me l'a demandé par tout l'honneur dont je suis capable ; que c'est elle , peut-être , qui ,

74 LES SERMENS INDISCRETS,
pour se débarrasser tout-à-fait de moi, contribue aujourd'hui au nouveau mariage qu'on veut que je fasse ; en un mot , je ne fais qu'en penser moi-meme. Je puis me tromper , peut-être vous trompez-vous aussi ; & sans quelques preuves un peu moins équivoques de ses sentimens , je ne saurois me déterminer à violer les paroles que je lui ai données ; non pas que je les estime plus qu'elles valent , elles ne seroient rien pour un homme qui plairoit : mais elles doivent lier tout homme qu'on hait , & dont on les a exigées comme une sûreté contre lui. Quoi qu'il en soit, voici Lucile qui vient ; je n'attends d'elle que le moindre petit accueil pour me déclarer , & son seul abord va décider de tout.

S C E N E VII.

LUCILE, LISETTE, DAMIS,
FRONTIN.

LUCILE.

J'Ai à vous parler pour un moment, Damis, notre entretien sera court ; je n'ai qu'une question à vous faire , vous qu'un mot à me répondre , & puis je vous suis , je vous laisse.

COMÉDIE.

75

D A M I S.

Vous n'y ferez point obligée, Madame,
& j'aurai soin de me retirer le premier.
(*A part.*) Eh bien ! Lisette ?

L U C I L E.

Le premier ou le dernier, je vous donne
la préférence. Êtes-vous si gêné ? Reti-
rez-vous tout-à-l'heure ; Lisette vous ren-
dra ce que j'ai à vous dire.

D A M I S , *se retirant.*

Je prends donc ce parti , comme celui
qui vous convient le mieux , Madame.

(*Il feint de s'en aller.*)

L U C I L E.

Qu'il s'en aille ; l'arrêtera qui voudra.

L I S E T T E.

Eh ! mais , vous n'y pensez pas : revenez
donc , Monsieur , est-ce que la guerre est
déclarée entre vous deux ?

D A M I S.

Madame débute par m'annoncer qu'elle
n'a qu'un mot à me dire , & puis qu'elle me
fuit ; n'est-ce pas m'insinuer qu'elle a de la
peine à me voir ?

L U C I L E.

Si vous saviez l'envie que j'ai de vous
laisser-là !

D A M I S.

Je n'en doute pas , Madame ; mais ce
n'est pas à présent qu'il faut me fuir , c'é-
toit dès le premier instant que vous m'avez

76 LES SERMENS INDISCRETS,
vu, & que je vous déplaisois, qu'il falloit
le faire.

L U C I L E.

Vous fuir dès le premier instant ! Pour-
quoi donc , Monsieur ? cela seroit bien sau-
vage ; on ne fuit point ici la vûe d'un homme.

L I S E T T E.

Mais , quel est le travers qui vous prend
à tous deux ? Faut-il que des personnes qui
se veulent du bien se parlent comme si elles
ne pouvoient se souffrir ? Et vous , Mon-
sieur , qui aimez ma Maitresse , car vous
l'aimez , je gage. (*Ces mots-là se disent
en faisant signe à Damis.*)

L U C I L E.

Que vous êtes sotte ! Allez , visionnaire,
allez perdre vos gageures ailleurs. A qui
en veut-elle ?

L I S E T T E.

Oui , Madame , je fors ; mais avant que
de partir , il faut que je parle. Vous me
demandez à qui j'en veux ? A vous deux ,
Madame , à vous deux ; oui , je voudrois
de tout mon cœur ôter à Monsieur qui se
tait , & dont le silence m'agite le sang , je
voudrois lui ôter le scrupule du ridicule
engagement qu'il a pris avec vous , que je
me repens de vous avoir laissé prendre , &
dont vous souffrez autant l'un que l'autre.
Pour vous , Madame , je ne sais pas com-

ment vous l'entendez ; mais si jamais un homme avoit fait serment de ne me pas dire : Je vous aime , oh ! je ferois serment qu'il en auroit le démenti ; il sauroit le respect qui me seroit dû ; je n'y épargnerois rien de tout ce qu'il y a de plus dangereux , de plus fripon , de plus assassin dans l'honnête coquetterie des mines , du langage , & du coup d'œil. Voilà à quoi je mettrois ma gloire , & non pas à me tenir douloureusement sur mon quant à moi , comme vous faites , & à me dire : Voyons ce qu'il dit , voyons ce qu'il ne dit pas ; qu'il parle , qu'il commence ; c'est à lui , ce n'est pas à moi ; mon sexe , ma fierté , les bienséances & mille autres façons inutiles avec Monsieur qui tremble , & qui a la bonté d'avoir peur que son amour ne vous allarme & ne vous fâche. De l'amour nous fâcher ! De quel pays venez-vous donc ! Eh ! mort de ma vie , Monsieur , fâchez hardiment ; faites-nous cet honneur-là ; courage , attaquez-nous ; cette cérémonie-là fera votre fortune , & vous vous entendrez ; car jusqu'ici on ne voit goutte à vos discours à tous deux : il y a du oui , du non , du pour , du contre ; on fuit , on revient , on se rappelle , on n'y comprend rien. Adieu , j'ai tout dit , vous voilà débrouillés , profitez en. Al-
lons , Frontin.

SCENE VIII.

DAMIS, LUCILE.

LUCILE.

Juste ciel , quelle impertinence ! Où a-t-elle pris tout ce qu'elle nous dit-là ? D'où lui viennent , sur-tout , de pareilles idées sur votre compte ? Au reste , elle ne me ménage pas plus que vous.

DAMIS.

Je ne m'en plains point , Madame.

LUCILE.

Vous m'excuserez , je me mets à votre place ; il n'est point agréable de s'entendre dire de certaines choses en face.

DAMIS.

Quoi ! Madame , est-ce l'idée qu'elle a que je vous aime , que vous trouvez si désagréable pour moi ?

LUCILE.

Mais désagréable ; je ne dis pas que son erreur vous fasse injure , mon humilité ne va pas jusques là. Mais à propos de quoi cette folle-là vient-elle vous pousser là-dessus ?

DAMIS.

A propos de la difficulté qu'elle s' imagine qu'il y a à ne vous pas aimer , cela est

tout simple ; & si j'en voulois à tous ceux qui me soupçonneroient d'amour pour vous , j'aurois querelle avec tout le monde.

LUCILE.

Vous n'en auriez pas avec moi.

DAMIS.

Oh ! vraiment , je le fais bien ; si vous me soupçonniez , vous ne seriez pas-là ; vous fuiriez , vous déserteriez.

LUCILE.

Qu'est-ce que c'est que déserter , Monsieur ? Vous avez-là des expressions bien gracieuses , & qui font un joli portrait de mon caractère ; j'aime assez l'esprit hétéroclite que cela me donne. Non , Monsieur , je ne déserteroie point ; je ne croirois pas tout perdu , j'aurois assez de tête pour soutenir cet accident là , ce me semble ; alors comme alors ; on prend son parti , Monsieur , on prend son parti.

DAMIS.

Il est vrai qu'on peut ou haïr , ou mépriser les gens de près comme de loin.

LUCILE.

Il n'est pas question de ce qu'on peut ; j'ignore ce qu'on fait dans une situation où je ne suis pas , & je crois que vous ne me donnerez jamais la peine de vous haïr.

DAMIS.

J'aurai pourtant un plaisir ; c'est que vous ne saurez point si je suis digne de haine à

82 LES SERMENS INDISCRETS,

D A M I S.

Et moi, Madame, si vous lui dites que je ne l'aime point, si vous exécutez un dessein, qui ne tend qu'à me faire sortir d'ici avec la haine & le courroux de tout le monde ; si vous l'exécutez, trouvez bon qu'en revanche, je retire toutes mes paroles avec vous, & que je dise à M. Orgon que je suis prêt à vous épouser quand on le voudra, dès aujourd'hui s'il le faut.

L U C I L E.

Oui-dà, Monsieur, le prenez-vous sur ce ton menaçant ? Oh ! je fais le moyen de vous en faire prendre un autre ; allez votre chemin, Monsieur, poursuivez, je ne vous retiens pas ; allez, pour vous venger, violer des promesses dont l'oubli ne seroit tout au plus pardonnable qu'à quiconque auroit de l'amour ; courez vous punir vous-même, vous ne manquerez pas votre coup ; car je vous déclare que je vous y aiderai, moi. Ah ! vous m'épouserez, dites-vous, vous m'épouserez ! & moi aussi, Monsieur, & moi aussi ; je serai bien aussi vindicative que vous, & nous verrons qui se dédira de nous deux ; assurément le compliment est admirable ! c'est une jolie petite partie à proposer !

D A M I S.

Eh bien ! cessez donc de me persécuter,

COMÉDIE. 83

Madame. J'ai le cœur incapable de vous nuire , mais laissez-moi me tirer de l'état où je suis ; contentez-vous de m'avoir déjà procuré ce qui m'arrive : on ne m'offriroit pas aujourd'hui votre sœur , si , pour vous obliger , je n'avois pas paru m'attacher à elle , ou si vous n'aviez pas dit que je l'aimois. Souvenez-vous que j'ai servi vos goûts pour moi , avec un honneur, une fidélité surprenante , avec une fidélité que je ne vous devois point , que tout autre , à ma place , n'auroit jamais eue ; & ce procédé si louable , si généreux , mérite bien que vous laissiez en repos un homme qui peut avoir porté la vertu jusqu'à se sacrifier pour vous ; je ne veux pas dire que je vous aime : non , Lucile , rassurez-vous ; mais enfin vous ne savez pas ce qui en est , vous en pourriez douter ; vous êtes assez aimable sans cela , soit dit sans vous louer : je puis vous épouser , vous ne le voulez pas , & je vous quitte. En vérité , Madame , tant d'ardeur à me faire du mal , récompense mal un service que tout le monde , hors vous , auroit soupçonné d'être difficile à rendre. Adieu, Madame.

(*Il s'en va.*)

LUCILE.

Mais, attendez donc , attendez , donnez-moi le tems de me justifier : ne tient-il

84 LES SERMENS INDISCRETS,
qu'à s'en aller , quand on a chargé les gens
de noirceurs pareilles ?

D A M I S.

J'en dirois trop , si je restois.

L U C I L E.

Oh ! vous ferez comme vous pourrez ;
mais il faut m'entendre.

D A M I S.

Après ce que vous m'avez dit , je n'ai
plus rien à savoir qui m'intéresse.

L U C I L E.

Ni moi plus rien à vous répondre ; il
n'y a qu'une chose qui m'étonne , & dont
je ne devine pas la raison ; c'est que vous
osiez vous en prendre à moi d'un mariage
que je vois qui vous plaît ; le motif de
cette hypocrisie-là me paroît aussi ridicule
qu'inconcevable , à moins que ce ne soit
ma sœur qui vous y engage , pour me ca-
cher l'accord de vos cœurs , & la part
qu'elle a à un engagement que j'ai refusé ,
dont je ne voudrois jamais , & que je la
trouve bien à plaindre de ne pas refuser
elle-même. (*Elle sort.*)



SCENE IX.

SCENE IX.**FRONTIN, DAMIS** *consterné.***FRONTIN.****E**H bien ! Monsieur , à quoi en êtes-vous ?**DAMIS,**Au plus malheureux jour de ma vie ;
laisse-moi.*(Il sort.)*

SCENE X.**FRONTIN.****V**Oilà une aventure qui a tout l'air de
nous souffler notre patrimoine.*Fin du troisième Acte.*

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DAMIS, FRONTIN.

DAMIS.

Non, Frontin, il n'y a plus rien à tenter là-dessus; Lisette a beau dire, on ne sauroit s'expliquer plus nettement que l'a fait Lucile : voilà qui est fini, il ne s'agit plus que d'éviter l'embarras où je suis du côté de Phénice. Va-t-elle bientôt venir? Te l'a-t-elle bien assuré?

FRONTIN.

Oui, Monsieur; je lui ai dit que vous l'attendiez ici, & vous allez la voir arriver dans un instant.

DAMIS.

Quelle bizarre situation que la mienne!

FRONTIN.

Ma foi, j'ai bien peur que Phénice n'en profite.

DAMIS.

Seroit-il possible qu'elle voulût épouser un homme qu'elle n'aime point?

FRONTIN.

Ah! Monsieur, une fille qui se marie n'y regarde pas de si près; elle est trop curieuse pour être délicate. Le mariage rend tous

COMÉDIE.

87

les hommes si gracieux, & d'ailleurs, il est
aisé de s'accommoder de votre figure....

D A M I S.

Ah! quel contretems! Je crois que voici
mon père, je me sauve : il ne te parlera
peut-être pas : en tout cas, reviens me cher-
cher ici près.

S C E N E I I.

FRONTIN, M. ERGASTE.

M. ERGASTE.

M On fils n'étoit-il pas avec toi tout-à-
l'heure ?

F R O N T I N.

Oui, Monsieur, il me quitte.

M. ERGASTE.

Il me semble qu'il m'a évité.

F R O N T I N.

Lui, Monsieur! je crois qu'il vous cherche.

M. ERGASTE.

Tu me trompes.

F R O N T I N.

Moi, Monsieur! j'ai le caractère aussi
vrai que la physionomie.

M. ERGASTE.

Tu ne fais pas leur éloge : mais passons ;
je fais que tu ne manques pas d'esprit, & que
mon fils te dit assez volontiers ce qu'il pense.

E 2

88 LES SERMENS INDISCRETS,

F R O N T I N.

Il pense donc bien peu de chose , car il ne me dit presque rien.

M. E R G A S T E.

Il aime Phénice qu'il va épouser: je remarque cependant qu'il est triste & rêveur.

F R O N T I N.

Effectivement , & j'avois envie de lui en dire un mot.

M. E R G A S T E.

Est-ce qu'il n'est pas content ?

F R O N T I N.

Bon ! Monsieur , qui est-ce qui peut l'être dans la vie ?

M. E R G A S T E.

Maraud.

F R O N T I N.

Je ne le suis pas de l'épithète , par exemple.

M. E R G A S T E , *à part les premiers mots.*

Je vois bien que je n'apprendrai rien.

Mais, dis-moi, lui as-tu rapporté ce que je t'avois chargé de lui dire ?

F R O N T I N.

Mot à mot.

M. E R G A S T E.

Que t'a-t-il répondu ?

F R O N T I N.

Attendez : je crois que vous ne m'avez pas dit de retenir sa réponse.

M. E R G A S T E.

J'ai résolu de le laisser faire ; mais tu peux

COMÉDIE. 89

l'avertir que je lui tiendrai parole, s'il ne se conduit pas comme il le doit. Pour toi, sois sûr que je n'oublierai pas tes impertinences.

FRONTIN.

Oh ! Monsieur, vous avez trop de bonté pour avoir tant de mémoire.

SCENE III.

FRONTIN, PHÉNICE *arrive.*

FRONTIN, *à part.*

IL est parbleu fâché ; mais il étoit tems qu'il partît, voilà Phénice qui arrive.

PHÉNICE.

Eh bien ! tu m'as dit que ton Maître m'attendoit ici, & je ne le vois pas.

FRONTIN.

C'est qu'il s'est retiré à cause de M. Ergaste ; mais il se promène ici près, où j'ai ordre de l'aller prendre.

PHÉNICE.

Va donc.

FRONTIN.

Madame, oserois-je auparavant me flatter d'un petit moment d'audience ?

PHÉNICE.

Parle.

FRONTIN.

Dans mon petit état de subalterne, je

E 3

90 LES SERMENS INDISCRETS,
regarde , j'examine , & , chemin faisant ,
je vois par-ci , par-là , des gens que je n'ai-
me point , d'autres qui me reviennent , &
à qui je me donnerois pour rien ; ce ne
laisseroit pas que d'être un présent.

PHÉNICE.

Sans doute ; mais à quoi peut aboutir ce
préambule ?

FRONTIN.

A vous préparer à la liberté que je vais
prendre , Madame , en vous disant que vous
êtes une de ces personnes privilégiées pour
quice mouvement sympathique m'est venu.

PHÉNICE.

Je t'en suis obligée ; mais acheve.

FRONTIN.

Si vous saviez combien je m'intéresse à
votre sort , auquel je vois prendre un si
mauvais train....

PHÉNICE.

Explique-toi mieux.

FRONTIN.

Vous allez épouser Damis.

PHÉNICE.

On le dir.

FRONTIN.

Motus. Je vous avertis que vous ne pou-
vez en épouser que la moitié.

PHÉNICE.

La moitié de Damis ! Que veux-tu dire ?

COMÉDIE.

91

FRONTIN.

Son cœur ne se marie pas, Madame ; il reste garçon.

PHÉNICE.

Tu crois donc qu'il ne m'aime pas ?

FRONTIN.

Oh , oh ! vous n'en êtes pas quitte à si bon marché.

PHÉNICE.

C'est-à-dire qu'il me hait.

FRONTIN.

Ne sera-t-il pas trop malhonnête de vous l'avouer ?

PHÉNICE.

Eh ! dis-moi , n'aimeroit-il pas ma sœur ?

FRONTIN.

A la fureur.

PHÉNICE.

Eh ! que ne l'épouse-t-il ?

FRONTIN.

C'est encore une autre histoire , que cette affaire-là.

PHÉNICE.

Parle donc.

FRONTIN.

C'est qu'ils ont d'abord débuté ensemble par un vertigo ; ils se sont liés mal à propos par je ne sais quelle convention de ne s'aimer ni de s'épouser , & ont délibéré que , pour faire changer de dessein

92 LES SERMENS INDISCRETS ,
aux peres , on feroit semblant de vous
trouver de son goût , rien que semblant ;
vous entendez bien ?

P H É N I C E .

A merveille.

F R O N T I N .

Et comme le cœur de l'homme est variable , il se trouve aujourd'hui que leur cœur & leur convention ne riment pas ensemble , & qu'on est fort embarrassé de savoir ce qu'on fera de vous. Vous entendez bien ? car la discrétion ne veut pas que j'en dise davantage.

P H É N I C E .

En voilà bien assez , je suis au fait : & de peur d'être ingrate , je te confie à mon tour que ta discrétion mériterait le châtiment du bâton.

F R O N T I N .

Sur ce pied-là , gardez-moi le secret ; je vois mon Maître , & je vais lui dire d'approcher.



SCÈNE IV.

PHÉNICE, DAMIS.

PHÉNICE, *un moment seule.*

JE leur servois donc de prétexte ! Oh ! je prétends m'en venger, ils le méritent bien ; mais puisqu'ils s'aiment , je veux que ma conduite , en les inquiétant , les force de s'accorder. Eh bien ! Monsieur, que me voulez-vous ?

DAMIS.

Je crois que vous le savez , Madame.

PHÉNICE.

Moi ! non , je n'en fais rien.

DAMIS.

Ignorez - vous que notre mariage est conclu ?

PHÉNICE.

N'est-ce que cela ? Je vous l'avois prédit ; cela ne pouvoit pas manquer d'arriver.

DAMIS.

Je ne croyois pas que les choses dûssent aller si loin , & je vous demande pardon d'en être cause.

PHÉNICE.

Vous vous moquez , je n'ai point de rancune à garder contre un homme qui va devenir mon époux.

E 5

94 LESSEKMENS INDISCRETS,

D A M I S.

Ne me raillez point, Madame ; je fais bien que ce n'est pas moi à qui vous destinez cet honneur-là , dont je me tiendrois fort heureux.

P H É N I C E.

Si vous dites vrai , votre bonheur est sûr ; je vous promets que je n'y mettrai point d'obstacle.

D A M I S.

Ma foi , il ne me feroit pas d'y en mettre non plus , & je ne serois pas excusable , sur-tout après les empressements que j'ai marqués pour vous , Madame.

P H É N I C E.

Notre mariage ira donc tout de suite ?

D A M I S.

Oh ! morbleu , je vous le garantis fait , s'il n'y a que moi qui l'empêche.

P H É N I C E.

Je vous crois.

D A M I S , *à part les premiers mots.*

Qu'est-ce que c'est que ce langage-là ? Faisons-lui peur. Écoutez, Madame, toute plaisanterie cessante , ne vous y fiez pas ; on a toujours du penchant de reste pour les personnes qui vous ressemblent , & je vous assure que je ne suis point embarrassé d'en avoir pour vous.

P H É N I C E.

Je vous avoue que je m'en flatte.

COMÉDIE.

95

D A M I S.

Tenez, ne badinons point ; car je vous aimerai, je vous en avertis.

P H É N I C E.

Il le faut bien, Monsieur.

D A M I S.

Mais vous, Madame, il faudra que vous m'aimiez aussi, & vous m'avez tantôt fait comprendre que vous aimiez ailleurs.

P H É N I C E.

Dans ce tems-là vous épousiez ma sœur ; il ne m'étoit pas permis de vous voir, & je dissimulois.

D A M I S, *à part les premiers mots.*

Voyons donc où cela ira. Encore une fois, faites-y vos réflexions ; vous comptez peut-être que je vous tirerai d'affaire, & vous vous trompez : n'attendez rien de mon cœur, il vous prendra au mot, je ne suis que trop disposé à vous le donner.

P H É N I C E.

N'hésitez point, Monsieur, donnez.

D A M I S.

Je vous aimerai, vous dis-je.

P H É N I C E.

Aimez.

D A M I S.

Vous le voulez ? Ma foi, Madame, puisqu'il faut l'avouer, je vous aime.

P H É N I C E, *à part.*

Il me trompe.

96 LESSERMENS INDISCRETS,

D A M I S.

Vous rougissez, Madame.

P H É N I C E.

Il est vrai que je suis émue d'un aveu si subit.

D A M I S, *à part le premier mot.*

Continuons. Oui, Madame, mon cœur est à vous, & je n'ai souhaité de vous voir que pour vous éprouver là-dessus.

(*M. Ergaste & M. Orgon entrent dans le moment, & s'arrêtent en voyant Damis & Phénice.*)

S C E N E V.

M. ORGON, M. ERGASTE,
PHÉNICE, DAMIS.

D A M I S, *continue.*

LEs circonstances où je me trouvois ont d'abord retenu mes sentimens, je n'osois vous en parler; mais puisque ma situation est changée, qu'il ne s'agit plus de se contraindre, & que vous approuvez mon amour, (*Il se met à genoux.*) laissez-moi vous exprimer ma joie, & me dédommager par l'aveu le plus tendre....

M. O R G O N.

M. Ergaste, voilà des Amans qu'il ne

faudra pas prier de signer leur contrat de mariage.

D A M I S , *se relève vite.*

Ah ! je suis perdu.

P H É N I C E , *honteuse.*

Que vois-je ?

M. O R G O N.

Ne rougissez point, ma fille ; vos sentimens sont avoués de votre pere, & vous pouvez souffrir à vos genoux un homme que vous allez épouser.

M. E R G A S T E.

Mon fils, je n'avois résolu de vous parler qu'à l'instant de votre mariage avec Madame : vos procédés m'avoient déplu ; mais je vous pardonne, & je suis content ; les sentimens où je vous vois me réconcilient avec vous.

M. O R G O N.

Cette jeunesse & sa vivacité me réjouissent ; je suis charmé de ce hazard-ci : nous attendons tantôt le Notaire, & nous allons au-devant de quelques amis qui nous viennent de Paris. Adieu ; puissiez-vous vous aimer toujours de même.



S C E N E V I.

P H É N I C E , D A M I S.

D A M I S, *triste, & à part.*

Nous ne nous aimerons donc gueres !
Que je suis malheureux !

P H É N I C E, *riant.*

Damis , que dites-vous de cette aventure-ci ?

D A M I S.

Je dis, Madame.... que je viens d'être surpris à vos genoux.

P H É N I C E.

Il me semble que vous en êtes devenu tout triste.

D A M I S.

Il me paroît que vous n'en êtes pas trop gaie.

P H É N I C E.

J'ai d'abord été étourdie , je vous l'avoue ; mais je me suis remise en vous voyant fâché : votre chagrin m'a rassurée contre la Comédie que vous avez jouée tout-à-l'heure. Vous vous seriez bien passé de l'opinion que vous venez de donner de vos sentimens , n'est-il pas vrai ? Il n'y a , en vérité , rien de plus plaissant ; car après ce qu'on vient de voir , qui est-ce qui ne gageroit pas que vous m'aimez ?

COMÉDIE.

99

D A M I S , *d'un ton vif.*

Eh bien ! Madame , on gagneroit la gageure ; je ne me dédirai pas , & ne me perdrai point d'honneur.

P H É N I C E , *riant.*

Quoi ! votre amour tient bon !

D A M I S.

Je me sacrifierois plutôt.

P H É N I C E.

Je vous trouve encore un peu l'air de victime.

D A M I S.

Tout comme il vous plaira , Madame.

P H É N I C E.

Tant mieux pour vous si vous m'aimez , au reste ; car mon parti est pris , & je ne vous refuserois pas , quand vous en aimeriez une autre , quand je ne vous aimerois pas moi-même.

D A M I S.

Et d'où pourroit venir cette étrange intrépidité-là ?

P H É N I C E.

C'est que , si vous ne m'aimiez point , notre mariage ne se feroit point , parce que vous n'iriez point jusques-là ; c'est qu'en y consentant , moi , c'est une preuve d'obéissance que je donnerois à mon pere à fort bon marché , & que , par-là , je le gagnerois pour un mariage plus à mon gré , qui pourroit se présenter bien-

100 LES SERMENS INDISCRETS,
tôt : vous voyez bien que j'aurois mon
petit intérêt à vous laisser démêler cette
intrigue ; ce qui vous seroit aisé en retour-
nant à ma sœur, qui ne vous hait pas , &
que je croyois que vous ne haïssiez pas non
plus ; sans quoi , point de quartier.

D A M I S.

Ah ! Madame , où en suis-je donc ?

P H É N I C E.

Qu'avez-vous ? Ce que je vous dis-là ne
vous fait rien ? rappelez-vous donc que
vous m'aimez.

D A M I S.

Vous ne m'aimez pas vous-même.

P H É N I C E.

Eh ! qu'importe ? Ne vous embarrassez
pas : j'ai de la vertu ; avec cela on a de l'a-
mour quand il faut.

D A M I S, *en lui prenant la main qu'il baise.*

Par tout ce que vous avez de plus cher ,
ne me laissez point dans l'état où je suis :
je vous en conjure , ne vous y exposez pas
vous-même.

P H É N I C E, *riant.*

Damis, il y a aujourd'hui une fatalité
sur vos tendresses ; voilà ma sœur qui vous
voit baiser ma main.

D A M I S, *en se retirant ému.*

Je fors ; adieu , Madame.

P H É N I C E.

Adieu donc , Damis , jusqu'au revoir.

SCENE VII.

LUCILE , PHÉNICE.

J LUCILE, *agitée.*
E venois vous parler , ma sœur.

PHÉNICE.

Et moi , j'allois vous trouver dans le même dessein.

LUCILE

Avant tout , instruisez-moi d'une chose.
Est-ce que cet homme - là vous dit qu'il vous aime ?

PHÉNICE.

De quel homme parlez-vous ?

LUCILE.

Eh ! de Damis : est-ce que vous en avez deux ? Je ne vous connois que celui-là ; encore vaudroit-il mieux que vous ne l'eussiez point.

PHÉNICE.

Pourquoi donc ? J'allois pourtant vous apprendre que nous serons mariés ce soir.

LUCILE.

Et vous veniez exprès pour cela ? La nouvelle est fort touchante pour une sœur qui vous aime !

PHÉNICE.

En vérité , vous m'étonnez ; car je croyois que vous vous en réjouiriez avec

102 LES SERMENS INDISCRETS,
moi , parce que je vous en débarrasse. Me
voilà bien trompée !

L U C I L E.

Oh ! trompée au-delà de ce qu'on peut
dire , assurément. Jamais sujet de réjouif-
sance ne le fut moins pour moi , & vous
ne savez ce que vous faites , sans compter
qu'il ne sied pas tant à une fille de se ré-
jouir de ce qu'elle se marie.

P H É N I C E.

Voulez-vous qu'on soit fâchée d'épouser
ce que l'on aime ? je vous parle franchement.

L U C I L E.

C'est qu'il ne faut point aimer , Made-
moiselle ; c'est que cela ne convient point
non plus ; c'est qu'il y va de tout le repos de
votre vie ; c'est que je vous persécuterai jus-
qu'à ce que vous ayez quitté cet amour-là ;
c'est que je ne veux point que vous le gar-
diez , & vous ne le garderez point : c'est
moi qui vous le dis , qui vous en empêche-
rai bien. Aimer Damis ! épouser Damis !
ah ! je suis votre sœur , & il n'en sera rien.
Vous avez affaire à une amitié qui vous
désolera , plutôt que de vous laisser tomber
dans ce malheur-là.

P H É N I C E.

Est-ce que ce n'est pas un honnête-
homme ?

L U C I L E.

Eh ! qu'en fait-on ? Cet honnête-hom-

COMÉDIE.

103

me ne vous aime pas; cependant il vous épouse. Est-ce-là de l'honneur, à votre avis? Peut-on traiter plus cavalierement le mariage?

PHÉNICE.

Quoi! Damis qui se jette à mes genoux; que vous avez trouvé tout prêt à s'y jeter encore.....

LUCILE.

Voilà une petite narration de bon goût que vous me faites-là; je ne vous conseille pas de la faire à d'autres qu'à moi. Elle est encore plus l'histoire de vos foiblesses que de sa mauvaise foi : le fourbe qu'il est!

PHÉNICE.

Mais enfin, d'où savez-vous qu'il ne m'aime point?

LUCILE.

Je vais vous dire d'où je le fais. Tenez, voilà Lisette qui passe; elle est instruite, appellons-la. (*Elle appelle.*) Lisette, Lisette, venez ici.



S C E N E V I I I.

L I S E T T E , L U C I L E , P H É N I C E .

DE L I S E T T E .
qu'oi s'agit-il , Madame ?

L U C I L E .

Je ne l'ai point préparée , comme vous voyez. Ah ! ça , Lisette , dites sans façon ce que vous pensez : nous parlons de Damiis , croyez-vous qu'il aime ma sœur ?

L I S E T T E .

Non certes , je ne le crois pas ; car je fais le contraire , & vous aussi , Madame.

L U C I L E , à Phénice.

Entendez-vous ?

L I S E T T E .

Il se désoleoit tantôt du mariage en question.

L U C I L E .

Voilà qui est net.

L I S E T T E .

Et si j'avois quelque pouvoir ici , il n'épouserait point Madame.

L U C I L E , à Phénice.

Eh bien ! ai-je tort de trembler pour vous ?

L I S E T T E .

Pour dire la vérité , il n'aime ici que ma Maitresse.

COMÉDIE.

105

PHÉNICE.

Qui ne l'aime pas , apparemment.

LISETTE.

C'est à elle à éclaircir ce point-là; elle est bonne pour répondre.

PHÉNICE.

On diroit que Lisette vous épargne.

LISETTE.

Moi , Madame !

LUCILE.

Qu'est-ce que cela signifie ? Ce discours-là est obscur ; on sait que j'ai refusé Damis.

PHÉNICE.

On peut le croire , mais on n'en est pas sûr : quoi qu'il en soit , je n'ai pas peur qu'on me l'enleve. Adieu , ma sœur , je vous quitte ; je pense que nous n'avons plus rien à nous dire.

LUCILE.

Vous n'êtes pas mal fière , ma sœur ; on est bien payée des inquiétudes qu'on a pour vous !

PHÉNICE , *en s'en allant.*

Je serois peut être dupe , si j'étois reconnoissante.



SCENE IX.

L I S E T T E , L U C I L E .

L I S E T T E .

ELle ne craint point qu'on le lui enleve, dit-elle : ma foi , Madame , je vous renonce si cela ne vous pique pas ; car enfin il est tems de convenir que Damis ne vous déplaît point, d'autant plusqu'il vous aime.

L U C I L E .

Quand il vous plaira que je le haïsse , la recette est immanquable ; vous n'avez qu'à me dire que je l'aime. Mais il ne s'agit pas de cela ; je veux avoir raison de l'impertinent orgueil de ma sœur ; & je le puis , s'il est vrai que Damis m'aime , comme vous m'en êtes garante. Le succès de la commission que je vais vous donner , roule tout entier sur cette vérité-là que vous me garantissez.

L I S E T T E .

Voyons.

L U C I L E .

Je vous charge donc d'aller trouver Damis comme de vous-même , entendez-

COMÉDIE. 107

vous ? car ce n'est pas moi qui vous y envoie, c'est vous qui y allez.

L I S E T T E.

Que lui dirai-je ?

L U C I L E.

Est-ce que vous ne le devinez pas ? Apparemment que vous n'y allez pas pour lui dire que je le hais ; mais vous avez plus de malice que d'ignorance.

L I S E T T E.

Je lui ferai donc entendre que vous l'aimez ?

L U C I L E.

Oui , Mademoiselle , oui , que je l'aime ; puisque vous me forcez à prononcer moi-même un mot qui m'est désagréable, & dont je ne me fers ici que par raison. Au reste , je ne vous indique rien de ce qui peut appuyer cette fausse confiance : vous êtes fille d'esprit , vous pénétrez les mouvemens des autres ; vous lisez dans les cœurs ; l'art de les persuader ne vous manquera pas , & je vous prie de m'épargner une instruction plus ample. Il y a certaine tournure , certaine industrie que vous pouvez employer : vous aurez remarqué mes discours , vous m'aurez vu inquiète , j'aurai soupiré si vous voulez : je ne vous prescris rien , le peu que je vous en dis me

108 LES SERMENS INDISCRETS,
révolte , & je gâteroïis tout si je m'en mê-
lois. Ménagez-moi le plus qu'il sera possi-
ble ; cependant persuadez Damis , dites-
lui qu'il vienne , qu'il avoue hardiment
qu'il m'aime ; que vous sentez que je le
souhaite ; que les paroles qu'il m'a données
ne sont rien , comme en effet ce ne sont
que des bagatelles ; que je les traiterai de
même , & le reste. Allez , hâtez-vous ; il
n'y a point de tems à perdre. Mais que vois-
je ? le voici qui vient ; oubliez tout ce que
je vous ai dit.

S C E N E X.

DAMIS , LUCILE , LISETTE.

[DAMIS , à part les premiers mots.]

PUisse le ciel favoriser ma feinte : éprou-
vons encore si son cœur ne me regret-
teroit pas. Enfin , Madame , il n'est plus
question de notre mariage ; vous voilà li-
bre , & , puisqu'il le faut , j'épouserai Phé-
nice.

L I S E T T E , à part.

Que nous vient-il dire ?

D A M I S.

Quoique le bonheur de vous plaire ne
m'ait

COMÉDIE. 109

m'ait pas été réservé , puis-je du moins ,
Madame , au défaut des sentimens dont
je n'étois pas digne , me flatter d'obtenir
ceux de l'amitié que je vous demande ?

L U C I L E.

Ce soin-là ne doit point vous occuper
aujourd'hui, Monsieur, & je ferois scrupule
de vous retenir plus long-tems. Ah !

(*Elle veut se retirer.*)

D A M I S.

Quoi ! Madame , notre mariage vous
déplaît-il ?

L U C I L E.

J'ai trouvé que vous ne me conveniez
point , & je vous avoue que , si l'on m'en
croyoit , vous ne conviendriez pas mieux
à Phénice , & peut-être même pourrois-je
en dire ma pensée. (*En s'en allant.*) L'in-
grat !



SCENE XI.

DAMIS, LISETTE.

DAMIS.

AH! Lifette, est-ce-là cette personne
qui avoit tant de penchant pour moi?

LISETTE.

Quoi ! vous osez me parler encore ?
Est-ce pour me demander mon amitié aussi
à moi ? Je vous la refuse. Adieu. (*A part.*)
Je vais pourtant voir ce qu'on peut faire
pour lui.

DAMIS.

Arrête, je me meurs , & je ne fais plus
ce que je deviendrai.

Fin du quatrième Acte.



A C T E V.

SCENE PREMIERE.**FRONTIN, LISETTE.****FRONTIN.**

JE te dis qu'il est au désespoir , & qu'il
auroit déjà disparu , si je ne l'arrêtois
pas.

LISETTE.

Qu'on est fort , quand on aime !

FRONTIN.

C'est bien pis , quand on épouse.

LISETTE.

Le plus court seroit que ton Maître al-
lât se jeter aux pieds de ma Maitresse ; je
suis persuadée que cela termineroit tout.

FRONTIN.

Il n'y a pas moyen ; il dit qu'il a suffi-
samment éprouvé le cœur de Lucile , &
qu'il est si mal indisposé pour lui , que
peut-être publieroit-elle l'aveu de son
amour pour le perdre.

LISETTE.

Quelle imagination !

FRONTIN.

Que veux-tu ? Le danger où il est d'é-

112 LES SERMENS INDISCRETS,
poufer Phénice , l'impossibilité où il se
trouve de la refuser avec honneur , l'idée
qu'il a des sentimens de Lucile , tout cela
lui tourne la tête , & la tourneroit à un
autre : il ne voit pas les choses comme
nous, il faut le plaindre ; malheureuse-
ment c'est un garçon qui a de l'esprit,
cela fait qu'il subtilise , que son cerveau
travaille ; & dans de certains embarras,
fais-tu bien qu'il n'appartient qu'aux gens
d'esprit de n'avoir pas le sens commun ? je
l'ai tant éprouvé moi-même !

L I S E T T E.

Quoi qu'il en soit , qu'il se garde bien
de s'en allarmer avant que de savoir à quoi
s'en tenir ; car j'espère que la difficulté
que nous avons fait naître , & la conduite
que nous faisons tenir à Lucile , le tireront
d'affaire ; je n'ai pas eu de peine à persua-
der à ma Maitresse que ce mariage-ci lui
faisoit une véritable injure , qu'elle avoit
droit de s'en plaindre , & Monsieur Or-
gon m'a paru aussi très-embarrassé de ce
que j'ai été lui dire de sa part ; mais toi ,
de ton côté , qu'as-tu dit au pere de Da-
mis ? Lui as-tu fait sentir le désagrément
qu'il y avoit pour son fils , de n'entrer
dans une maison que pour y brouiller les
deux sœurs ?

FRONTIN.

Je me suis surpassé , ma fille ; tu fais le talent que j'ai pour la parole , & l'art avec lequel je ments quand il faut : je lui ai peint Lucile si ennemie de mon Maître , remplissant la maison de tant de murmures , menaçant sa sœur d'une rupture si terrible si elle l'épouse ! J'ai peint Monsieur Orgon si consterné , Phénice si découragée , Damis si stupéfait !

L I S E T T E.

A cela , qu'a-t-il répondu ?

FRONTIN.

Rien ; sinon qu'à mon récit il a soupiré , levé les épaules , & m'a quitté pour parler à Monsieur Orgon , & pour consoler son fils qui est averti , & qui , de son côté , l'attend avec une douleur inconsolable.

L I S E T T E.

Voilà , ce me semble , tout ce qu'on peut faire en pareil cas pour ton Maître , & j'ai bonne opinion de cela : mais retire-toi , voici Lucile qui me cherche apparemment ; je lui ai toujours dit qu'elle aimoit Damis sans qu'elle l'ait avoué , & je vais changer de ton , afin de la forcer à en changer elle-même.

114 LES SERMENS INDISCRETS,

F R O N T I N.

Adieu; songe qu'il faut que je t'épouse,
ou que la tête me tourne aussi.

L I S E T T E.

Va, va, ta tête a pris les devans, ne
crains plus rien pour elle.

S C E N E I I.

L U C I L E , L I S E T T E.

L U C I L E.

EH bien ! Lisette , avez-vous vu mon
pere ?

L I S E T T E.

Oui , Madame ; & autant qu'il m'a pa-
ru , je l'ai laissé très-inquiet de vos dispo-
sitions : pour de réponse , Monsieur Er-
gaste , qui est venu le joindre , ne lui a
pas donné le tems de m'en faire , il m'a
seulement dit qu'il vous parleroit.

L U C I L E.

Fort bien : cependant les préparatifs du
mariage se font toujours.

L I S E T T E.

Vous verrez ce qu'il vous dira.

L U C I L E.

Je verrai ! la belle ressource ! Pouvez-

COMÉDIE. 115

vous être de ce sang-froid-là dans les circonstances où je me trouve ?

L I S E T T E.

Moi , de sang-froid , Madame ! je suis peut-être plus fâchée que vous.

L U C I L E.

Écoutez , vous auriez raison de l'être ; je vous dois l'injure que j'essuie , & j'ai fait une triste épreuve de l'imprudence de vos conseils. Vous n'êtes point méchante ; mais , croyez-moi , ne vous attachez jamais à personne , car vous n'êtes bonne qu'à nuire.

L I S E T T E.

Comment donc ! est-ce que vous croyez que je vous porte malheur ?

L U C I L E.

Eh ! pourquoi non ? est-ce que tout n'est pas plein de gens qui vous ressemblent ? Vous n'avez qu'à voir ce qui m'arrive avec vous.

L I S E T T E.

Mais vous n'y songez pas , Madame.

L U C I L E.

Oh ! Lisette , vous en direz tout ce qu'il vous plaira ; mais voilà des fatalités qui me passent , & qui ne m'appartiennent point du tout.

L I S E T T E.

Et de-là , vous concluez que c'est moi qui vous les procure ? Mais , Madame , ne

116 LESSERMENS INDISCRETS,
foyez donc point injuste. N'est-ce pas
vous qui avez renvoyé Damis?

LUCILE.

Oui; mais qui est-ce qui en est cause?
Depuis que nous sommes ensemble, avez-
vous cessé de me parler des douceurs de
je ne sais quelle liberté qui n'est que chi-
mere? Qui est-ce qui m'a conseillé de ne
me marier jamais?

LISETTE.

L'envie de faire de vos yeux ce qu'il
vous plairait, sans en rendre compte à
personne.

LUCILE.

Les sermens que j'ai faits, qui est-ce qui
les a imaginés?

LISETTE.

Que vous importent-ils? Ils ne tom-
bent que sur un homme que vous n'aimez
point.

LUCILE.

Eh! pourquoi donc vous êtes-vous ef-
forcée de me persuader que je l'aimois?
D'où vient me l'avoir répété si souvent,
que j'en ai presque douté moi-même?

LISETTE.

C'est que je me trompois.

LUCILE.

Vous vous trompiez! Je l'aimois ce
matin, je ne l'aime pas ce soir; si je n'en

ai pas d'autre garant que vos connoissances, je n'ai qu'à m'y fier, me voilà bien instruite! Cependant dans la confusion d'idées que tout cela me donne à moi, il arrive, en vérité, que je me perds de vue. Non, je ne suis pas sûre de mon état; cela n'est-il pas désagréable?

L I S E T T E.

Rassurez-vous, Madame; encore une fois vous ne l'aimez point.

L U C I L E.

Vous verrez qu'elle en saura plus que moi. Eh! que fais-je si je ne l'aurois pas aimé, si vous m'aviez laissé telle que j'étois; si vos conseils, vos préjugés, vos fausses maximes, ne m'avoient pas infecté l'esprit? Est-ce moi qui ai décidé de mon sort? Chacun a sa façon de penser & de sentir, & apparemment que j'en ai une; mais je ne dirai pas ce que c'est, je ne connois que la vôtre. Ce n'est ni ma raison, ni mon cœur qui m'ont conduit, c'est vous; aussi n'ai-je jamais pensé que des impertinences, & voilà ce que c'est: on croit se déterminer, on croit agir, on croit suivre ses sentimens, ses lumieres, & point du tout; il se trouve qu'on n'a qu'un esprit d'emprunt, & qu'on ne vit

118 LES SERMENS INDISCRETS,
que de la folie de ceux qui s'emparent de
votre confiance.

L I S E T T E.

Je ne fais où j'en suis !

L U C I L E.

Dites-moi ce que c'étoit , à mon âge ,
que l'idée de rester fille ? Qui est-ce qui
ne se marie pas ? Qui est-ce qui va s'en-
têter de la haine d'un état respectable , &
que tout le monde prend ? La condition
la plus naturelle d'une fille , est d'être ma-
riée ; je n'ai pû y renoncer qu'en risquant
de défobéir à mon pere , je dépends de
lui. D'ailleurs , la vie est pleine d'embar-
ras , un mari les partage ; on ne sauroit
avoir trop de secours , c'est un véritable
ami qu'on acquiert. Il n'y avoit rien de
mieux que Damis , c'est un honnête-hom-
me , j'entrevois qu'il m'auroit plu , cela
alloit tout de suite ; mais malheureuse-
ment vous êtes au monde , & la destina-
tion de votre vie est d'être le fléau de la
mienne : le hazard vous place chez moi ,
& tout est renversé , je résiste à mon pere ,
je fais des sermens , j'extravague , & ma
sœur en profite.

L I S E T T E.

Je vous disois tout-à-l'heure que vous
n'aimiez pas Damis , à présent je suis ten-
tée de croire que vous l'aimez.

LUCILE.

Eh ! le moyen de s'en être empêchée avec vous ! Eh bien ! oui , je l'aime , Mademoiselle , êtes-vous contente ? Oui , & je suis charmée de l'aimer , pour vous mettre dans votre tort , & vous faire taire.

LISETTE.

Eh ! mort de ma vie ! que ne le disiez-vous plutôt ? vous nous auriez épargné bien de la peine à tous , & à Damis , qui vous aime , & à Frontin & à moi , qui nous aimons aussi , & qui nous désespérons ; mais laissez-moi faire , il n'y a encore rien de gâté.

LUCILE.

Oui , je l'aime , il n'est que trop vrai , & il ne me manquoit plus que le malheur de n'avoir pû le cacher ; mais s'il vous en échappe un mot , vous pouvez renoncer à moi pour la vie.

LISETTE.

Quoi ! vous ne voulez pas ?...

LUCILE.

Non , je vous le défends.

LISETTE.

Mais , Madame , ce seroit dommage ; il vous adore.

LUCILE.

Qu'il me le dise lui-même , & je le croirai ; quoi qu'il en soit , il m'a plu.

120 LES SERMENS INDISCRETS,

L I S E T T E.

Il le mérite bien, Madame.

L U C I L E.

Je n'en fais rien, Lisette ; car quand j'y songe , notre amour ne fait pas toujours l'éloge de la personne aimée , il fait bien plus souvent la critique de la personne qui aime ; je ne le sens que trop. Notre vanité & notre coquetterie , voilà les plus grandes sources de nos passions , voilà d'où les hommes tirent le plus souvent tout ce qu'ils valent ; qui nous ôteroit les foiblesses de notre cœur , ne leur laisseroit gueres de qualités estimables. Ce cabinet où j'étois cachée pendant que Damis te parloit , qu'on le retranche de mon aventure , peut-être que je n'aurai pas d'amour ; car pourquoi est-ce que j'aime ? parce qu'on me défioit de plaire , & que j'ai voulu venger mon visage : n'est-ce pas-là une belle origine de tendresse ? Voilà pourtant ce qu'a produit un cabinet de plus dans mon histoire.

L I S E T T E.

Eh ! Madame , Damis n'a que faire de cette aventure-là pour être aimable : laissez-moi vous conduire.

L U C I L E.

Vous savez ce que je vous ai défendu , Lisette ?

L I S E T T E.

Je fors , car voilà votre pere ; mais vous aurez beau dire , si Damis se voyoit forcé d'épouser Phénice , ne vous attendez pas que je reste muette.

S C E N E III.

M. ORGON , LUCILE.

M. O R G O N.

MA fille , que signifie donc ce que Lisette m'est venu dire de votre part ? Comment ! vous ne voulez pas voir le mariage de votre sœur ? vous ne le lui pardonnerez jamais ? vous demandez à vous retirer ? Monsieur Ergaste , son fils , Phénice & moi , vous nous chagrinez tous : & de qui s'agit-il , de l'homme du monde qui vous est le plus indifférent ?

L U C I L E.

Très-indifférent , je l'avoue ; mais la maniere dont mon pere me traite , ne me l'est pas.

M. O R G O N.

Eh ! que vous ai je fait , ma fille ?

L U C I L E.

Non , il est certain que je n'ai point

122 LES SERMENS INDISCRETS,
de part aux bontés de votre cœur ; ma
sœur en emporte toutes les tendresses.

M. O R G O N.

De quoi pouvez-vous vous plaindre ?

L U C I L E.

Ce n'est pas que je trouve mauvais que vous l'aimiez , assurément ; je sais bien qu'elle est aimable ; & si vous ne l'aimiez pas , j'en serois très-fâchée ; mais qu'on n'aime qu'elle , qu'on ne songe qu'à elle , qu'on la marie aux dépens du peu d'estime qu'on pouvoit faire de mon esprit , de mon cœur , de mon caractère , je vous avoue , mon pere , que cela est bien triste , & que c'est me faire payer bien cherement son mariage.

M. O R G O N.

Mais que veux-tu dire ? tout ce que j'y vois , moi , c'est qu'elle est ta cadette , & qu'elle épouse un homme qui t'étoit destiné ; mais ce n'est qu'à ton refus. Si tu avois voulu de Damis , il ne seroit pas à elle , ainsi te voilà hors d'intérêt ; & dans le fond , ton cœur t'a bien conduit ; Damis & toi , vous n'étiez pas nés l'un pour l'autre. Il a plu sans peine à ta sœur ; nous voulions nous allier Monsieur Ergaste & moi , & nous profitons de leur pen-

chant mutuel : c'est te débarrasser d'un homme que tu n'aimes point , & tu dois en être charmée.

LUCILE.

Enfin , je n'ai rien à dire , & vous êtes le Maître ; mais je devois l'épouser. Il n'étoit venu que pour moi , tout le monde en est informé ; je ne l'épouse point , tout le monde en sera surpris. D'ailleurs , je pouvois quelque jour vouloir me marier moi-même : & me voilà forcée d'y renoncer.

M. ORGON.

D'y renoncer , dis-tu ? Qu'est-ce que c'est que cette idée-là ?

LUCILE.

Oui , me voilà condamnée à n'y plus penser ; on ne revient jamais de l'accident humiliant qui m'arrive aujourd'hui ; il faut désormais regarder mon cœur & ma main comme disgraciés ; il ne s'agit plus de les offrir à personne , ni de chercher de nouveaux affronts ; j'ai été dédaignée , je le serai toujours , & une retraite éternelle est l'unique parti qui me reste à prendre.

M. ORGON.

Tu es folle ; on sait que tu as refusé Damis , encore une fois ; il le publie lui-même , & tout le risque que tu cours dans

124 LESSERMENS INDISCRETS,
cette affaire-ci , c'est de passer pour avoir
le goût bizarre , voilà tout ; ainsi tran-
quillise-toi , & ne va pas toi-même , par
un mécontentement mal entendu , te faire
soupçonner de sentimens que tu n'as point :
voici ta sœur qui vient nous joindre , &
à qui j'avois donné ordre de te parler , &
je te prie de la recevoir avec amitié.

S C E N E I V.

PHÉNICE, LUCILE, M. ORGON.

M. O R G O N.

A Pprochez , Phénice ; votre sœur
vient de me dire les motifs de son
dégout pour votre mariage. Quoique
Damis ne lui convienne point , on sait
qu'il étoit venu pour elle , & elle croyoit
qu'on pouvoit mieux faire que de vous
le donner ; mais elle ne songe plus à cela,
voilà qui est fini.

P H É N I C E.

Si ma sœur le regrette , & que Damis
la préfère , il est encore à elle ; je le cède
volontiers , & n'en murmurerai point.

L U C I L E.

Croyez-moi , ma sœur , un peu moins

COMÉDIE.

125

de confiance ; s'il vous entendoit , j'aurois peur qu'il ne vous prît au mot.

PHÉNICE.

Oh ! non , je parle à coup sûr ; il n'y a rien à craindre , je lui ai répété plus de vingt fois ce que je vous dis-là.

LUCILE.

Ah ! si vous n'avez rien risqué à lui tenir ce discours , vous m'en avez quelque obligation ; mes manieres n'ont pas nui à la confiance qu'il a eue pour vous.

PHÉNICE.

Laissez-moi pourtant me flatter qu'il m'a choisie.

LUCILE.

Et moi je vous dis qu'il est mieux que vous ne vous en flattiez pas , Mademoiselle ; vous en ferez plus attentive à lui plaire , & son amour aura besoin de ce secours-là.

M. ORGON.

Qu'est-ce que c'est donc que cet air de dispute que vous prenez entre vous deux ? Est-ce-là comme vous répondez aux soins que je me donne pour vous voir unies ?

LUCILE.

Mais vous voyez bien qu'on le prend sur un ton qui n'est pas supportable.

PHÉNICE.

Eh ! que puis-je faire de plus , que de

126 LES SERMENS INDISCRETS,
renoncer à Damis , si votre cœur le sou-
haite ?

LUCILE.

On vous dit que si mon cœur le sou-
haitoit , on n'auroit que faire de vous , &
que la vanité de vos offres est bien inutile
sur un objet qu'on vous ôteroit avec un
regard , si on en avoit envie : en voilà as-
sez , finissons.

M. ORGON.

La jolie conversation ! je vous croyois
à toutes deux plus de respect pour moi.

PHÉNICE.

Je ne dirai plus mot ; je n'étois venue
que dans le dessein d'embrasser ma sœur ,
& j'y suis encore prête , si les sentimens
me le permettent.

LUCILE.

Ah ! qu'à cela ne tiennne. (*Elles s'em-
brassent.*)

M. ORGON.

Eh bien ! voilà ce que je demandois ;
allons , mes enfans , réconciliez-vous , &
soyez bonnes amies : voici Damis qui
vient fort à propos.



S C E N E V.

DAMIS , LUCILE , M. ORGON ,
P H É N I C E .

D A M I S .

JE crois , Monsieur , que vous êtes bien persuadé du désir extrême que j'avois de voir terminer notre mariage ; mais vous savez l'obstacle qu'y a apporté Madame ; & plutôt que de jeter le trouble dans une Famille...

M. O R G O N .

Non , Damis , vous n'en jetterez aucun. Je vous annonce que nous sommes tous d'accord ; que nous vous estimons tous , & que mes filles viennent de s'embrasser tout-à-l'heure.

P H É N I C E .

Et même de bon cœur , à ce que je pense.

L U C I L E .

Oh ! le cœur n'a que faire ici ; rien ne l'intéresse.

M. O R G O N .

Eh ! sans doute. Adieu , je vais porter cette bonne nouvelle à Monsieur Ergaste , & dans un moment revenir avec lui ici pour conclure.

S C E N E VI.

DAMIS , LUCILE , PHÉNICE.

PHÉNICE , *riant, en les regardant.*

A H , ah , ah.... Que vous me divertissez tous deux ! vous vous taisez , vous me regardez d'un œil noir ; ah , ah , ah....

LUCILE.

Où est donc le mot pour rire ?

PHÉNICE.

Oh ! il y est beaucoup pour moi , & il n'y est pas encore pour vous , j'en conviens ; mais cela va venir... Approchez , Damis.

DAMIS , *faisant mine de reculer.*

De quoi s'agit-il , Madame ?

PHÉNICE.

De quoi s'agit-il , Madame ? Est-ce que vous me fuyez ? Le joli prélude de tendresse ! N'est-ce pas là un homme bien disposé à m'épouser ?

(*Elle va à lui.*)

Approchez , vous dis-je , venez ici , & laissez-vous conduire ; allons , Monsieur , rendez hommage à votre vainqueur , & jetez-vous à ses genoux tout-à-l'heure....

COMÉDIE. 129

à ses genoux, vous dis-je ; & vous, ma sœur, tenez-vous un peu fière : ne lui tendez pas la main en signe de paix ; mais ne la retirez pas non plus, laissez-la aller afin qu'il la prenne ; voilà mon projet rempli : adieu, le reste vous regarde.

SCÈNE VII.

DAMIS, LUCILE.

LUCILE, à *Damis à genoux.*

MAis qu'est-ce que cela signifie, *Damis ?*

DAMIS.

Que je vous adore depuis le premier instant, & que je n'osois vous le dire.

LUCILE.

Affurément, voilà qui est particulier ; mais levez-vous donc pour vous expliquer.

DAMIS, *se levant.*

Si vous saviez combien j'ai souffert du silence timide que j'ai gardé, Madame ! non, je ne puis vous exprimer ce que de-

130 LES SERMENS INDISCRETS,
vint mon cœur la première fois que je
vous vis, tout le désespoir où je fus d'a-
voir parlé à Lisette comme j'avois fait.

LUCILE.

Je ne m'attendois pas à ce discours-là ;
car vous me promîtes alors de rompre
notre mariage.

DAMIS

Madame, je ne vous promis rien ; sou-
venez-vous-en, je ne fis que céder à l'é-
loignement où je vous vis pour moi ; je
ne me rendis qu'à vos dispositions, qu'au
respect que j'avois pour elles, qu'à la peur
de vous déplaire, & qu'à l'extrême sur-
prise où j'étois.

LUCILE.

Je vous crois ; mais j'admire la conjonc-
ture où cela tombe ; car enfin, si j'avois
sû vos sentimens, que fais-je ? ils auroient
pû me déterminer ; mais à présent com-
ment voulez-vous qu'on fasse ? En vérité,
cela est bien embarrassant.

DAMIS.

Ah ! Lucile, si mon cœur pouvoit flé-
chir le vôtre !

LUCILE.

Vous verrez que notre histoire sera
d'un ridicule qui me désole.

DAMIS.

Je ne serai jamais à Phénice, je ne

COMÉDIE. 131

puis être qu'à vous seule , & si je vous perds , toute ma ressource est de fuir , de ne me montrer de ma vie , & de mourir de douleur.

LUCILE.

Cette extrémité-là seroit terrible ; mais dites-moi , ma sœur fait donc que vous m'aimez ?

DAMIS.

Il faut qu'on le lui ait dit , ou qu'elle l'ait soupçonné dans nos conversations , & qu'elle ait voulu m'encourager à vous le dire.

LUCILE.

Hum ! si elle a soupçonné que vous m'aimiez , je suis sûre qu'elle se fera doubter que j'y suis sensible.

DAMIS , *en lui baissant la main.*

Ah ! Lucile , que viens-je d'entendre ! Dans quel ravissement me jetez-vous !

LUCILE.

Notre aventure fera rire , mais notre amour m'en console ; je crois qu'on vient.



